This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 768,651

Bibliothèque
de la Princesse
Antoine Radziwill

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1917
ARTES SCIENTIA VERI

№ 616

MEMOIRES

Comte de Moriolles

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemarck.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

MÉMOIRES

DU

Comte de Moriolles

sur

L'ÉMIGRATION, LA POLOGNE
ET LA COUR DU GRAND-DUC CONSTANTIN

(1789-1833)

PRÉCÉDÉS

d'une Introduction

PAR

FRÉDÉRIC MASSON

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1902
Tous droits réservés.

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés

INTRODUCTION

Dans l'immense *Littérature* consacrée à la Révolution française, les récits et les mémoires sur l'Emigration tiennent la première place ; leur abondance est infinie et l'on peut penser que ce qui est publié n'est pas encore la dixième partie de ce qui fut écrit. Il est tout simple d'ailleurs qu'il en soit ainsi. Vingt mille personnes pour le moins, appartenant presque toutes aux classes les plus élevées de la nation, instruites, lettrées, ayant l'habitude et le goût d'écrire, se sont trouvées brusquement jetées, d'une existence heureuse et oisive, au milieu des aventures les plus incroyables, ont enduré toutes les misères et affronté tous les périls. Elles ont dû se cacher et fuir, traverser sous des noms supposés les provinces où jadis elles recevaient des hommages et accueillaient avec condescendance de respectueuses flatteries. Les hommes, officiers supérieurs et destinés aux plus hauts grades, se sont trouvés simples soldats et ont dû, pour la cause qu'ils avaient embrassée, porter le sac dans le rang. Les privations les y ont assaillis et ils ont vu leurs alliés même leur refuser du pain. Qu'ensuite, ils se soient rangés sous les drapeaux du prince de Condé, qu'ils aient tenté la fortune des armes en Vendée, à Lyon ou à Toulon, qu'ils aient, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie ou en Russie, soutenu la lutte contre la destinée mauvaise, partout

sur les chemins de l'exil, ils ont trouvé des tristesses qui leur paraissaient sans exemple, une détresse à qui rien dans le passé ne les avait préparés, des façons de vivre qui leur étaient si nouvelles qu'elles frappaient profondément leur mémoire. Ces membres dispersés d'une société où ils participaient sans nul effort du bonheur collectif de leur caste ont dû, pour ne pas mourir de faim, exercer leurs facultés individuelles et ont eu à résoudre le grand problème qu'ils ne soupçonnaient point, de la quotidienne nourriture. L'épreuve a été terrible. Peut-être doit-on penser qu'elle a été, en général, singulièrement favorable à une race qui, toute dégénérée qu'on la disait, y a montré des qualités d'endurance, de foi et de volonté qu'on chercherait vainement chez d'autres peuples. Il est sûr que toutes les âmes n'y ont pas témoigné la même fermeté, mais la tenue générale est pour faire honneur et rendre cette justice aux émigrés, est le moins qu'on puisse.

Après dix ans, plus ou moins, de cette vie, la plupart, rentrés en France, sont retombés dans une oisiveté où, pour s'occuper, se vanter peut-être et s'enorgueillir, — car l'orgueil seul les consolait — beaucoup se sont racontés. Ils avaient, pour le faire, bien des facilités que n'eurent pas plus tard les soldats de la Révolution et de l'Empire. Leur éducation première leur fournissait une forme généralement claire, agréable et spirituelle où leurs souvenirs coulaient sans peine. Beaucoup avaient tenu un journal et, à travers l'Europe, portaient comme le plus précieux de leur bagage les feuilles volantes où ils inscrivaient leurs itinéraires. Certains continuaient à s'étonner et avaient voulu en garder des notes. Nouvelles répétées et redites, poèmes, chansons, descriptions de monuments, discours et relations, essais de biographies, ils copiaient pêle-mêle tout ce qui frappait leur curiosité, émouvait leur fidélité et amusait leur imagination. Certains n'y mettaient rien de personnel, mais ceux-là étaient rares. La plupart donnaient la grande place à leurs propres aventures, et c'est là, bien plus que les réflexions et les déclamations, ce qui doit arrêter.

Très nombreux sur la période de 1791 à 1801, sur la cam-

pagne de l'Armée des Princes et sur celles de l'Armée de Condé, les témoignages se rendent déjà plus rares sur la vie moyenne et l'existence familière, sont presque nuls sur les corps auxiliaires, les expéditions coloniales, les régiments à la solde anglaise. Presque tous d'ailleurs s'arrêtent à la date de l'amnistie et, sur les émigrés qu'on peut dire persistants, sauf ceux de l'entourage immédiat des Princes, c'est à peine si l'on pourrait citer une dizaine de publications, presque toutes ayant trait à des séjours en Russie. On a ceux de Richelieu, de Rochechouart, de Crossard ; on aura, tôt ou tard, ceux de Langeron, de la duchesse de Saulx, de Roger de Damas ; ils ont joué un rôle, ils sont les aristocrates de l'émigration qui eut aussi, en Russie plus qu'ailleurs, une démocratie. De celle-ci on ne voit encore que quelques prêtres : l'abbé Nicolle, l'abbé Georgel, le P. Follope, mais rien sur ce personnel de gentilshommes, souvent aussi bien nés que ceux de la première classe qui, après mille traverses, se trouvèrent heureux d'être accueillis en Russie et en Pologne dans des maisons riches, hôtes qu'envoyait le malheur et qu'on retenait par vanité, par distraction et par quelque pitié. Certains en abusaient et se carraient, — usurpant au besoin noms et titres pour se faire mieux recevoir ; mais la supercherie découverte, on ne les chassait pas, un peu par dédain, beaucoup par habitude. Il était de bon goût d'avoir ses émigrés comme jadis sa musique, et bien des braves gens ont vécu de cette mode. Parfois, l'émigré ne se contentait pas de faire la partie de son hôte et trouvait un gîte définitif où il n'avait cru rencontrer qu'un asile de fortune. D'autres, désireux de mériter l'hospitalité qui leur était offerte, se faisaient précepteurs des fils ou maîtres de danse des filles. Les caractères ne gagnaient pas toujours à ces essais et la servitude entraînait parfois la servilité, mais il fallait vivre. Heureux ceux-là dont les pères, entichés de Rousseau, avaient donné à leurs nobles fils quelque éducation à l'*Emile* et qui par l'exercice d'un métier manuel les avaient assurés de gagner le pain quotidien, — mais combien rares ! L'éducation libérale que la plupart avaient reçue, ne nourrit pas son homme et, dans l'exil, il ne reste

de ressource aux lettrés que de montrer des langues qu'ils ignorent ou les talents qu'ils n'ont guère.

Ces Mémoires que je publie aujourd'hui ont cette curiosité et cet intérêt de n'être point dus à un émigré du premier plan, mais presque à un de la seconde classe. Il s'en est fallu de fort peu que M. de Moriolles n'eût en Russie les mêmes destinées que des hommes auxquels il n'était inférieur ni par le nom, ni par le sang, ni même par le grade qu'il avait eu en France ; mais il semble s'être résigné assez facilement à un moindre rôle, qu'il a cru relever par la suite lorsqu'il s'est trouvé familièrement reçu à une petite cour grand-ducale, et il s'est si bien habitué que son retour dans sa patrie lui a presque semblé un nouvel exil. Les aventures de l'homme m'ont semblé aussi curieuses que ses sentiments, mais pour y prendre l'intérêt que comportent ses souvenirs, il convient d'abord d'avoir résolu certaines questions, d'avoir répondu à plusieurs points d'interrogations qui se posent naturellement.

Que ces mémoires soient authentiques, cela ne saurait faire question : les manuscrits très volumineux qui m'ont été communiqués ne laissent aucun doute à ce sujet ; mais quelle confiance peut-on y prendre? Quel en est le degré de véridicité? quels éléments de contrôle peut-on rencontrer, imprimés ou manuscrits, par qui les assertions de l'auteur se trouvent confirmées ou infirmées? Un bref résumé sur la vie de l'auteur est nécessaire, au cours duquel les pièces de comparaison trouveront leur place et compléteront certaines assertions. Il est toutefois une lacune qui s'ouvre dans ces mémoires et qu'il est impossible de combler. Je n'ai pu que la constater et donner le médiocre résultat de mes recherches : là s'est borné mon travail. La publication d'un texte ne saurait entraîner pour l'éditeur ni l'approbation, ni le blâme du témoignage qu'il fournit. Il serait incorrect d'exercer des critiques sur le caractère, les actes et les opinions d'un auteur dont on a accepté de publier les manuscrits et de la famille duquel on a accepté cette marque de confiance. Ce sera au lecteur de porter un jugement définitif.

* * *

Alexandre-Nicolas-Léonard-Charles-Marie de Moriolles est né le 20 février 1760 à Beauclair en Lorraine (actuellement arrondissement de Montmédy, département de la Meurthe). Sa famille ancienne et illustre, était originaire du Bas Limousin où elle possédait avant le XV^e^ siècle la baronnie de Moriolles. Elle avait été maintenue en noblesse par arrêt du 28 mai 1668 sur preuves de 1344, 1349, 1378 et 1380 établissant qu'au XIV^e^ siècle chacun de ses auteurs était qualifié Damoiseau, et elle avait formé des alliances avec les Cardaillac, les Pompadour, les Guitaut, les Foix, les Darbou. La grand'mère d'Alexandre était une La Rochefoucauld-Cousages, et sa mère, Marie-Gabrielle Renard de Fuchsamberg, était veuve du marquis de la Rochefoucauld-Cousages lorsqu'elle épousa, par contrat du 13 mai 1759, Léonard-François-Marie, baron de Moriolles, alors enseigne et aide major des gardes du Corps. Par le contrat, qu'avaient signé le Roi, la Reine, monseigneur le Dauphin, madame la Dauphine, Madame Infante, la Famille Royale, le Prince et la Princesse de Condé, le duc de Penthièvre et, tout de suite après, « madame la marquise de Pompadour, dame du Palais de la Reine » s'établissent des parentés avec le maréchal de Lautrec, le duc de Duras, le maréchal duc de Biron, tous les Gontaut, tous les La Rochefoucauld, les Rohan-Chabot, les Talleyrand, les Leveneur de Tillières, les Saluces, les Saint-Chamans, les Malezieux, les Brachet de Floressac, les Noailles, les du Buat, les d'Estocquois de Schulemberg, les des Laurents, les Salaberry, les Felines d'Hussac, les du Battut de la Peyrouse, et des relations intimes avec toute la Cour. C'est qu'en effet, M. de Moriolles en était et au plus près. Page du comte de Toulouse en 1725, cornette au régiment de Toulouse-Cavalerie en 1729, capitaine en 1734, après la bataille de Guastalla où les trois escadrons de son régiment furent réduits à un seul, il était entré comme exempt aux Gardes du Corps, en 1744, à la suite des campagnes d'Autriche où, à Ettingen, il avait mérité la croix de Saint-Louis. De 1744 à 1748, il avait fait

avec le Roi les campagnes de Flandre et, successivement, dans les Gardes, il avait été promu aide major (1753), enseigne (1754), chef de brigade (1764), en même temps qu'il obtenait, dans l'armée, les grades de mestre de camp (1746), brigadier (1759), maréchal de camp (1767), enfin lieutenant général (1784). Pour couronner sa carrière, il eut en 1786 une commanderie de Saint-Louis qui valait 3000 livres, une pension de 11000 livres sur le trésor Royal et le gouvernement du château de Belcaire de 600 livres. Il avait obtenu l'érection en comté de ses terres de Moriolles et de Beauclair, et était en outre qualifié baron de Vaulmory et de Chamillier, seigneur de Lissac, Brassac, Villefranche, Mont-Montigny, Halles, Saint-Martin et autres lieux.

Alexandre eut pour parrain le duc de la Rochefoucauld et pour marraine la comtesse de Moncey, née de Roucy ; et, après son enfance passée à Beauclair, il fut mis en une pension de Paris, fréquentée par la jeune noblesse où il forma avec MM. d'Avaray et d'Hautefort une liaison intime. A douze ans, il fut inscrit garde du corps à la compagnie du Luxembourg où son père était chef de brigade et, à dix-sept, le 21 avril 1777, il reçut une commission de capitaine de cavalerie « pour y être employé toutes les fois que l'occasion s'en présenterait, sans cependant pouvoir prétendre aucun appointement. » Le 9 septembre 1784, il passa capitaine de remplacement à la 1re compagnie du 2e bataillon du régiment de Penthièvre où les bontés du duc de Penthièvre lui assurèrent bientôt une compagnie, et lorsque le grade de major en second fut créé pour tirer de pair les officiers d'avenir ou ceux spécialement protégés, comme il ne pouvait être promu dans son corps, il passa le 1er mai 1788 au régiment de Cambrésis, d'où, huit mois après, le 20 décembre, il revint en son grade au régiment de Penthièvre-Dragons.

Il était bon, comme on voit, de s'attacher aux Légitimés et les débuts de M. de Moriolles le père à l'écurie du comte de Toulouse se trouvaient porter des conséquences, aussi bien pour lui-même que pour son fils. Alexandre de Moriolles, élevé dans la maison du duc de Penthièvre, se trouva par suite admis dans l'intimité de la duchesse d'Orléans et de la

princesse de Lamballe, et en passe de tout obtenir. Les anecdotes qu'il raconte, du même genre d'ailleurs que celles rapportées par madame la duchesse d'Orléans elle-même, méritent donc croyance. Toutefois, il est remarquable que le nom de Moriolles n'est prononcé par aucun des historiographes ou des familiers du duc de Penthièvre : ni l'abbé Lambert, ni Dom Decourdemanche, ni Fortaire, ni madame Guénard, ni, récemment, Honoré Bonhomme.

Aux élections pour les Etats généraux, M. de Moriolles fut élu suppléant du député de la Noblesse, par le bailliage de Sedan; il figure, à ce titre dans la liste officielle avec la qualité de marquis. Sur ce point donc ses assertions se trouvent vérifiées et l'on n'éprouve nulle difficulté à admettre qu'il ait concouru, avec Baudin, à l'organisation du département des Ardennes. Il émigra ensuite; voyagea en Italie, où le comte d'Espinchal paraît l'avoir rencontré, revint en France pour prendre ses dernières dispositions et repartit pour l'Armée des Princes. Il y retrouva près de Monsieur ses anciens camarades d'Avaray et d'Hautefort et fut chargé alors, pour la Reine, d'une mission qu'il put remplir grâce à la princesse de Lamballe. Il vint à Anet, chez le duc de Penthièvre, attendre les commissions qu'il devait rapporter à Coblentz et obtint à son retour à Paris la permission de présenter ses hommages à Marie-Antoinette.

Bien que, de cette mission, on n'ait point encore trouvé d'indice certain dans les documents publiés, on peut en fixer approximativement la date : Le duc de Penthièvre séjourna à Anet du 17 septembre 1791 au 11 juin 1792; la visite de Moriolles est postérieure à la venue de la princesse de Lamballe, du 14 au 18 novembre : elle doit donc se placer au printemps de 1792, bien que certains détails sur la garde des Tuileries puissent la faire reporter à une date antérieure.

Retourné près des Princes, avec son parent François La Mothe de Flomont, aide major de la compagnie écossaise des Gardes du Corps, M. de Moriolles prit part à la campagne de 1792 et les détails qu'il apporte sur les espérances des émigrés, les résistances des patriotes, l'attitude du roi de Prusse, surtout sur la retraite de l'Armée des Princes ne manque-

ront pas de paraître nouveaux, quelque nombreux que soient déjà les témoignages.

Après la dispersion, il réside successivement avec sa famille dans diverses villes et villages d'Allemagne et l'on trouvera là, sur la vie qu'y menaient les Français, des indications intéressantes, mais dont le contrôle est difficile. Ce n'est que lorsqu'il se prépare à gagner la Russie qu'une pièce authentique vient confirmer ses dires : c'est le passeport qu'il a reçu de Monsieur et qui est ainsi conçu :

LOUIS-STANISLAS-XAVIER DE FRANCE,
FILS DE FRANCE, ONCLE DU ROI, RÉGENT DU ROYAUME

CERTIFIONS QUE M. Alexandre-Nicolas
Charles Marie Léonard comte de Moriolles
Major en second du régiment de Penthièvre dragons
Au service du ROI notre neveu, allant en Russie
Est resté fidèle au ROI et à la Monarchie.

Nous prions tous ceux qui sont à prier de le laisser passer librement, sans lui donner aucun empêchement, lui accordant au contraire l'assistance en pareil cas requise.

En foi de quoi nous lui avons fait expédier le présent certificat signé de notre main et auquel nous avons fait apposer le sceau de nos armes.

Donné à Turin le 3 mai 1794.
(*Signé*) LOUIS-STANISLAS-XAVIER.

Cette autorisation de servir en Russie se trouve confirmée par un certificat du comte de Pradel, ministre de la Maison du Roi, en date du 23 septembre 1815.

M. de Moriolles part donc en 1794 en Pologne à la recherche d'un M. de Bystri qu'il a connu en Italie et qui lui a offert ses bons offices. Après mille traverses, il finit par arriver jusqu'à lui ; mais les certificats que, grâce à M. d'Avaray, il a obtenus du comte de Provence et qui doivent lui servir près de Catherine II, deviennent inutiles par la mort de celle-ci, il lui en faut d'autres près de Paul Ier et il les demande à son ami M. d'Avaray lui répond de Blankenburg le 14 mars

« Je suis plus heureux que toi dans notre correspondance, mon cher Moriolles; toutes tes lettres me parviennent et les miennes ne t'arrivent jamais. Je t'en envoie une du 1er février qui est restée sur ma table parce que l'homme qui devait la porter partit à l'improviste. Tu y verras que je t'avais écrit trois mois auparavant et que ma lettre s'est perdue avec les certificats et les recommandations qu'elle renfermait. Aujourd'hui, ce n'est plus à M. d'Esterhazy qu'il faut s'adresser. Il n'a pas dans la nouvelle cour toute la faveur dont il jouissait dans l'ancienne. Je prie M. le comte de Romanzow d'être son parrain à sa place, mais je suppose qu'il a néanmoins rempli la commission dont M. le baron de Flachslanden l'avait chargé pour la croix de Saint-Louis; ou du moins il n'a pas besoin de son ancien crédit pour l'exécuter.

» Adieu, mon cher Moriolles, j'ai assez de temps pour te servir, mais pas assez pour causer avec toi. Rends-moi la justice de croire que mon cœur est plus constant à t'aimer que mes lettres ne sont ou habiles à te trouver, ou exactes à partir.

» Notre ami, après une campagne très dure, s'est retiré à Constance avec sa petite famille.

Le Comte d'Avaray. »

Ainsi se trouve établie l'exactitude des récits de M. de Moriolles concernant son intimité avec M. d'Avaray, sa nomination de chevalier de Saint-Louis, sa réception par M. d'Esterhazy, les certificats qu'il a reçus du comte de Provence.

On voudrait être aussi heureux pour combler la lacune qui se rencontre ensuite dans ses mémoires.

Après avoir erré chez diverses familles polonaises qui l'avaient accueilli avec bonté, ainsi que sa femme, après avoir surveillé durant quelques années les premiers pas de mademoiselle Morzkowska, rêvé d'établir un pensionnat pour les jeunes nobles, tenté encore divers moyens d'obtenir du service, mais sans y porter un zèle qui renversât les obstacles, M. de Moriolles se fixa de 1797 à 1810 près du comte

Branicki qui lui donna l'hospitalité en son domaine de Bialocerkiew.

M. de Moriolles est muet sur cette partie de sa vie et il eût été intéressant de savoir quels souvenirs au moins il avait laissés chez les Branicki. S. A. I. le grand-duc Nicolas Michailovitch a bien voulu interroger la comtesse Branicka qui, à son tour, ayant fait appel aux souvenirs de sa belle-sœur la comtesse Adam Potocka née Branicka, a obtenu d'elle cette courte note : « Ma grand'mère, née Engelhart, qui m'a élevée, avait auprès d'elle Anna Jurkieska (ceci se passait l'avant-dernier siècle) depuis baronne de Franck. Celle-ci n'a plus quitté grand'maman ni Bialocerkiew où elle est morte. C'est elle qui m'a parlé dans mon enfance de ce comte de Moriolles. Je n'avais jamais su ce qu'il était devenu... J'ai beaucoup de vieilles lettres dans lesquelles le comte de Moriolles est nommé, mais *seulement nommé.* »

Bien qu'insuffisante, la confirmation est acquise. Il est vrai que nous restons dans l'ignorance sur les moyens qu'employa M. de Moriolles pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés; mais celle-ci est attestée par un certificat d'amnistie délivré, le 14 floréal an XI, par le grand juge ministre de la Justice, après déclaration faite et serment prêté par l'intéressé, le 10 thermidor an X, devant le ministre français en Russie. Si le nom de Moriolles a échappé aux recherches du savant auteur de *Les Français en Russie et les Russes en France*, sa présence en Russie ne s'en trouve pas moins attestée par ce document authentique.

De même le retrouve-t-on plus tard. En mars 1809, M. de Moriolles accompagna le comte Branicki dans un voyage qu'il fit à l'armée du Danube; il en a laissé un curieux récit, trop long sans doute pour être joint à ces mémoires, mais qui sera publié postérieurement. On n'en a extrait que ce qui était directement relatif à l'auteur.

Après la mort du comte Branicki qui fut peut-être avancée par ce voyage en Moldavie, M. de Moriolles, grâce à la protection de la comtesse Branicka, entra, vers 1810, dans la maison du grand-duc Constantin, en qualité de gouverneur du fils que ce prince avait eu d'une Française nommée José-

phine, selon les uns, femme ou veuve d'un courrier, et, selon d'autres, femme d'un officier russe « dont on avait su se débarrasser en lui conférant un emploi lucratif au fond de la Russie, à condition qu'il ne se formaliserait pas de l'absence de son épouse. » Cette femme qu'on appelait madame Friedrichs n'avait jamais pu forcer les portes de la société et vivait à part. La place qu'on offrait à M. de Moriolles si elle était lucrative, avait donc ses ennuis, mais nécessité n'a pas de loi et sans doute se trouva-t-il heureux de l'accepter. Peut-être y fut-il recommandé par un certain colonel Fenshawe, Anglais au service de Russie dont il avait fait la connaissance dès son arrivée en Pologne, et qui remplit, par la suite, les fonctions de chef de la police étrangère près du grand-duc. En tous cas, M. de Moriolles est muet, aussi bien sur sa liaison avec madame Friedrichs que sur le mode d'éducation qu'il adopta pour Paul Alexandrof (c'était le nom que l'empereur Alexandre avait donné au fils du grand-duc) et — bien mieux, sur les endroits qu'il s'est trouvé habiter alors, sur l'influence qu'eut sur sa destinée la campagne de 1812. On le perd de vue en 1797; il traverse sans en rien dire et en laisser trace ces crises de 1798, de 1805, de 1807, de 1812, où, à chaque fois, les ordres du gouvernement contre les Français se rendent plus sévère et l'esprit de la population plus hostile. Dans quel pays se réfugie-t-il? Qu'y pense-t-on, qu'y pense-t-il lui-même, alors que les armées impériales, libératrices de la Pologne, s'avancent vers le Niemen, alors que sur le radeau de Tilsitt, se noue l'alliance des deux Empereurs, alors que Napoléon entraînant l'Europe à sa suite, s'enfonce jusqu'au cœur de l'Empire? Que devient à ces jours, le précepteur de Paul Alexandrof? A peine si on le suit vaguement jusqu'en 1810 et là on le perd, pour ne le retrouver qu'aux environs de 1820.

A peine a-t-on le droit de supposer qu'en 1815, il est venu en France pour tenter des démarches en vue de rentrer dans quelques débris de sa fortune : un certificat du comte de Pradel, ministre de la Maison du Roi, atteste que « M. le comte de Moriolles, à son retour de Russie, a reçu de M. le duc d'Avaray l'ordre de rester près de lui comme dispo-

nible pour être employé dans les missions qu'il plairait à Sa Majesté de lui donner » et ce certificat est du 25 septembre 1815. D'autre part, le 16 octobre 1817, « le préfet des Ardennes certifie qu'il est de notoriété publique que M. le comte de Moriolles (Alexandre-Nicolas-Léonard-Charles-Marie) un des grands propriétaires de ces départements et y jouissant de la considération générale, a perdu tous ses biens sans exception, par suite de son émigration, et qu'il ne lui reste plus rien que la satisfaction d'avoir rempli son devoir. » On peut donc supposer que, à la Restauration, M. de Moriolles a pensé s'établir de nouveau en France et que, n'y ayant rien obtenu, hormis la retraite de maréchal de camp, il est retourné en Russie où il était assuré de trouver des agréments dont il était friand. Ce n'est pas pourtant que, de si loin, il ne continue des sollicitations et des démarches; mais bien que le duc d'Avaray y prenne quelque intérêt, il n'y peut porter le zèle qu'inspiraient jadis au comte d'Avaray les souvenirs de l'éducation commune.

C'est seulement vers 1821 ou 1822 que M. de Moriolles recommence à tenir registre de ses souvenirs. A ce moment, le grand-duc Constantin a rompu sa liaison avec madame Friedrichs qu'il a mariée à un officier russe nommé Weïs. Lui-même, après avoir obtenu son divorce de la princesse Julie de Saxe-Cobourg (Anna-Feodorowna), a épousé, le 24 mai 1820, mademoiselle Jeannette Grudzinska, titrée par l'empereur Alexandre, princesse de Lowicz. Pour obtenir de son frère l'agrément nécessaire à ce divorce et à cette nouvelle union, il a dès ce moment renoncé verbalement à l'hérédité du trône impérial et, cantonné dans le royaume de Pologne qui lui a été en quelque sorte abandonné, il vit fort solitaire, entre sa femme dont l'esprit ne paraît pas fort bien équilibré et son fils auquel il impose ses volontés minutieuses et souvent contradictoires. Sa petite cour ne se compose guère, à l'habitude, que de Moriolles, du précepteur de Paul Alexandrof et de l'aide de camp de jour.

C'est sur cet intérieur, sur cette existence, sur les impressions, les pensées, le caractère et les souvenirs du grand-duc Constantin que les Mémoires de Moriolles apportent des lumiè-

res nouvelles. On sait par la comtesse Potocka dont les Mémoires ont été récemment publiés par M. Casimir Stryienski, comment s'est préparé et accompli le mariage avec mademoiselle Grudzinska ; on sait encore par elle les anecdotes qui couraient dans le monde polonais sur les premiers dissentiments qu'avait causés, dans le ménage, la prétention du grand-duc d'y introduire en tiers madame Weïs. Par les « Réminiscences » de la comtesse de Choiseul-Gouffier, née Tisenhaus, on a aussi quelques notions sur *Hurlubrelu*, comme la princesse Radziwill appelait le grand-duc, sur son roman, et sur la conduite qu'il tint à l'égard de la princesse de Lowicz : de même par madame Françoise Trembicka et par Harro-Harring ; il n'est pas douteux que les Mémoires en cours de publication, du général Kolaczkowscki, ne soient encore plus instructifs, mais tous ces témoignages sont polonais et il n'est point inutile d'en fournir un qui, à des égards, puisse paraître mieux documenté et plus indépendant.

M. de Moriolles en effet, après avoir terminé l'éducation de Paul Alexandrof, est resté au palais du Belvédère comme une sorte de commensal, sans titre ni fonctions, dans une condition de dépendance où se plaisait sans doute son esprit courtisan et, aussi, avec des agréments que son esprit pratique ne dédaignait pas : il résulte d'une note trouvée dans ses papiers et intitulée : « *Etat de ce que je prends de la cour du grand-duc Constantin depuis ma retraite* », qu'il touchait par an :

Pension	14,400
Table	7,300
Equipage	2,200
Loyer	3,780
Bois et charbon . . .	1,200
Vin	1,095
Sucre	288
Bougie et chandelle .	500
Café	180
Thé	240
Rhum	272
Crème	182
Pain	522
Cuisinier	600
Total	33.679 roubles.

Les descriptions qu'il donne de la vie du Grand-Duc, les portraits qu'il trace de la Princesse de Lowicz, les rivalités dont il raconte minutieusement les péripéties, fournissent, au milieu de détails qui pourraient paraître oiseux, des vues qui si elles manquent d'étendue et d'ampleur, ont au moins une précision singulière et l'on est vraiment introduit à sa suite en cette petite cour que, jusqu'ici, en France du moins, on ignorait entièrement. On entend parler le grand-duc Constantin; on assiste aux mornes soirées du Belvédère; et les misérables querelles qui s'y émeuvent, telles qu'autour de tous les princes, marquent mieux que toutes les phrases l'étroitesse des horizons et la monotonie de l'existence. Les empereurs, les grands-ducs, Alexandre, Nicolas, Michel, passent à des moments et font retentir leur parole. Sans que Moriolles le veuille, des secrets de politique transpirent, et, sur le gouvernement en Pologne du grand-duc Constantin, sur les desseins de l'empereur Alexandre, sur l'avénement de l'empereur Nicolas, sur les préliminaires et les premiers événements de la Révolution de Varsovie, il y a ici les premières révélations d'un témoin intelligent, sérieux et qui ne manque pas de jugement, lorsque son intérêt ne conduit pas ses appréciations.

Pour contrôler les dires de M. de Moriolles, les ressources — au moins que j'aie — sont assez médiocres. Ce qu'il raconte de l'éducation du grand-duc Constantin se trouve confirmé, par les lettres du grand-duc à Laharpe publiées par la Société Impériale d'Histoire (tome V, 1870, p. 53), mais deux lettres de 1796, d'autres espacées de 1819 à 1829, montrent que le grand-duc n'avait point gardé de son précepteur un si mauvais souvenir.

Des mémorialistes, un seul, le général Kolaczkowski, signale la présence de M. de Moriolles au Belvédère, mais des pièces authentiques permettent d'établir que, sur des points essentiels de vérification, il y a concordance suffisante.

M. de Moriolles dit qu'il fut nommé en **1825** chevalier de Saint-Stanislas. Voici son brevet :

Armée polonaise Varsovie, ce 4/16 novembre 1825.

N° 2255.

LE GRAND-DUC CONSTANTIN

à

Monsieur le comte de Moriolles, maréchal de camp en retraite.

Vous recevrez ci-après la patente signée de la main de l'Empereur et Roi, pour la décoration de l'ordre de Saint-Stanislas de 2e classe, qu'il a plu à Sa Majesté Impériale et Royale de vous conférer.

Le Commandant en chef,

Signé : CONSTANTIN.

Vu à la grande chancellerie et inscrit au registre matricule des ordres étrangers sous le n° 5879.

Il dit qu'il fit un voyage en France en 1826. Voici la pièce émanant des Archives impériales relatives à la demande de passeport. J'en dois la communication à la gracieuse entremise du grand-duc Nicolas Michaïlovitch.

Copie d'un Office adressé à M. Karski, Maître des Requêtes, par la Chancellerie de S. A. I. le Grand-Duc Constantin à Varsovie.

N° 258. — Varsovie, le 20 juin/2 juillet 1825.

S. E. le Lt-général Kourouta m'a chargé d'avoir l'honneur de m'adresser à vous pour obtenir à M. le Comte de Moriolles, Maréchal de Camp en retraite du service de France, chevalier des ordres de Saint Louis, Saint Stanislas etc., qui se rend à Paris, le passeport nécessaire pour l'aller et le retour. M. le comte de Moriolles voyage avec madame son épouse et mademoiselle sa fille, ayant à leur suite une femme de chambre, nommée Marie Brandmaller, Polonaise et un domestique Jean Rudkowski, également Polonais.

Veuillez, je vous prie, Monsieur, me faire parvenir ce passeport que j'aurai soin de transmettre à qui il appartient.

M. de Moriolles affirme son intimité avec le grand-duc Constantin. Voici, retrouvées dans ses papiers, quatre lettres du grand-duc, les deux premières uniquement relatives à Paul, la troisième se rapportant sans doute à la crise de

maladie qu'a traversée la princesse, la quatrième écrite alors que M. de Moriolles, en 1829, fît un nouveau voyage en France :

I

« Je vous remercie infiniment, mon cher comte, pour vo-
» tre lettre de ce matin, ainsi que pour les nouvelles que
» vous voulez bien me donner de notre malade. Je vous prie
» de m'en donner encore dimanche matin. Faites mes ami-
» tiés à Paul, ainsi qu'à sa mère, et veuillez recevoir par
» cette occasion les expressions de toute mon amitié.

» CONSTANTIN, grand-duc de Russie. »

II

« Blonia, le 4/16 juin 1820.

» Mon cher comte, Paul m'a demandé la permission de
» dîner chez vous, et puis de passer la soirée chez M. Kol-
» sakow. Je lui ai permis, à la suite de quoi il m'a dit que
» la société de M. Kolsakow voulait finir la soirée à la re-
» doute et qu'il désirait s'y rendre. Sur ce dernier point je
» ne suis pas d'avis que Paul s'y rendît, il peut mieux choi-
» sir ses passe-temps qu'en allant à des réunions pareilles.

» Salut et amitiés. »

III

« Je suis très content, mon cher comte, de votre lettre, et
» j'espère bien qu'elle fera effet. Il y a mesure et mesure à
» tout. Vous devez bien vous représenter mon état. Que
» faire ! La volonté de Dieu soit faite. Les épreuves auxquel-
» les il me soumet sont rudes, mais je ne m'en plains pas ;
» j'ai dans l'acquit de ma conscience la consolation de n'a-
» voir à me reprocher rien qui puisse me faire rougir à
» mes propres yeux. Les décrets de la Providence divine
» sont incompréhensibles ; je m'y soumets aveuglément : fais
» ce que dois, advienne ce que pourra. Malgré cela, je ne
» vous cache pas la peine dans laquelle je me trouve et qui

» a trouvé des êtres qui savent l'apprécier et la partager » avec moi. Tout à vous de tout mon cœur. »

Note de M. de Moriolles. — Cette lettre m'a été écrite par Monseigneur dans un moment d'agitation, et avec une précipitation qui a rendu son écriture encore plus indéchiffrable que d'ordinaire. Il m'avait chargé, dans le temps de ses disputes avec sa femme, de la persuader de le traiter avec plus de douceur et notamment de consentir à habiter le Belvédère. J'avais soumis ma lettre à Monseigneur, avant de la faire remettre à la princesse, et c'est à ce sujet qu'il m'écrivit sa lettre, en me renvoyant ma lettre pour elle.

IV

« Je vous suis fort obligé, mon cher comte, pour votre » lettre en date du 1er de ce mois et pour les vœux que vous » voulez bien faire pour moi, au renouvellement de l'année. » Veuillez agréer la réciprocité de tous les miens, pour votre » bonne santé et prospérité, ainsi que de toute votre fa- » mille, à laquelle je vous prie de faire agréer mon souve- » nir le plus empressé. Tout ce que vous me dites sur notre » manière de vivre, à époque semblable, durant des années » qui se sont écoulées trop rapidement, m'a bien vivement » touché et m'a reporté à l'enfance d'un grand et gras » cuirassier, auquel vous avez bien voulu donner tous vos » soins, ce dont je garderai un souvenir éternel en vous » priant d'être persuadé de mon éternelle reconnaissance. » Grâce à Dieu, on est content de lui, sous tous les points de » vue possibles. Il réfléchit et pense à ce qu'il fut et doit » faire. Mon frère y a puissamment contribué dans mon ab- » sence pour Pétersbourg où je fus rendre les derniers de- » voirs aux restes inanimés de la plus vénérée, de la plus » chérie et de la plus tendre des mères. Aujourd'hui, notre » jeune homme est à cheval avec sa troupe, cause de la cé- » rémonie annuelle de la bénédiction des étendards, mal- » gré un froid de 8 à 9 degrés et par un très sensible chasse » neige. Il en est dans l'enchantement. Revenez-nous bien » portant, mon cher comte, et venez jouir parmi nous de » l'amitié que tout le monde ici vous porte, à la tête du-

» quel je me mets en tête. Je finis cette lettre en vous réi-
» térant, mon cher comte, les assurances de l'estime et de
» la considération distinguée que je vous porte à jamais,
» étant votre tout dévoué

» CONSTANTIN, grand-duc de Russie.

» Varsovie, le 6/18 janvier 1829. »

Nul ne saurait penser que de telles lettres aient été écrites à un indifférent; elles attestent un degré de familiarité que seule peut justifier une longue intimité d'existence.

Restent à contrôler les motifs pour lesquels M. de Moriolles, après avoir quitté Varsovie, tomba dans la disgrâce complète du grand-duc et de l'empereur Nicolas. On a retrouvé aux archives impériales les pétitions qu'il a adressées à diverses reprises; sur l'une de ces pétitions, cette apostille est écrite de la main de l'empereur Nicolas : « *La conduite du comte Moriolles vis-à-vis de mon frère lors de la Révolution a été si indigne qu'elle rompt tout rapport avec lui.* » La minute d'une dépêche du comte Nesselrode au comte de Medem en date du 10 juin 1839 n'est que le développement diplomatique de cette apostille. En voici le texte :

N° 1786. — 10 juin 1839.

Projet de dépêche au comte de Medem, à Paris.

« Les deux lettres que mademoiselle Alexandrine de Moriolles a adressées à l'Empereur et qui se trouvaient annexées à l'une des dépêches de M. le comte de Pahlen du 19/31 mai, ont été, avec cette dépêche même, soumises à S. M. I. Je me vois dans le cas, M. le comte, de vous faire connaître la décision qu'elles ont motivée.

» M. le comte de Moriolles père, s'est trouvé effectivement pendant plusieurs années auprès de la personne de feu Mgr le grand-duc Constantin. Mais s'il se rappelle la conduite qu'il a tenue envers S. A. I. à l'époque de l'insurrection polonaise, il doit pouvoir s'expliquer lui-même les rai-

sons pour lesquelles toute espèce de rapport a depuis été rompue avec lui, et il ne saurait se reconnaître aucun titre à la continuation des bienfaits dont il a joui précédemment.

» Je vous prie, M. le comte, de vouloir bien faire part de cette décision à mademoiselle de Moriolles, si elle désirait connaître le résultat de la démarche qu'elle vient de faire auprès de Notre Auguste Maître. »

Le texte des pétitions, trop volumineux, ne ferait que répéter, sans y rien ajouter, les plaintes exposées dans les mémoires; mais il les confirme exactement. On peut donc croire que les motifs allégués sont les véritables et que ici, comme ailleurs, le narrateur mérite confiance.

De ses opinions en matière politique, de ses appréciations personnelles sur les hommes et les choses, il est seul responsable et, ici, je n'ai point à discuter : Il est seulement utile d'indiquer les variations des jugements, selon que l'auteur se trouve à Varsovie, en faveur, ou à Breslau, en disgrâce.

Las d'attendre à Breslau une réponse qui ne lui parvenait pas, M. de Moriolles rentra en France en 1833.

A peine si dans ses mémoires, il fait mention de sa famille, dont il ne paraît pas prendre un grand souci. Dans tous ses voyages, il avait pourtant été accompagné par sa femme, née Elisabeth de Bertrand, qu'il avait épousée avant d'émigrer. Il avait plusieurs enfants qui moururent en bas âge. Un seul fils survécut avec lequel il se brouilla à cause d'un mariage et qui mourut du choléra à Moscou en 1831. Dès avant, M. de Moriolles avait recueilli les enfants de ce fils, en particulier une fille qu'il attacha à sa branlante fortune.

Il se fixa d'abord à Dreux où un parent lui avait laissé quelque argent. De plus il avait recueilli des sommes du milliard des émigrés. Mais les trente mille livres de rente dont il jouissait ainsi lui parurent un sort misérable; il s'ennuya, car il avait la nostalgie d'une cour, et transporta ses pénates à Lorient. Sa femme y mourut en 1843 et, ruiné

par un homme d'affaires infidèle, il épousa l'année suivante la gouvernante qui dès 1825 était à son service. Il mourut un an après, le 30 juin 1845.

Après sa mort, sa petite-fille épousa le commandant Kerdrain, fils de l'amiral de ce nom, et c'est à l'un des fils de madame Kerdrain que, sur la gracieuse entremise de sa belle-mère, madame de La Touche, le public devra la publication de ces souvenirs.

Clos des Fées, octobre 1901.

F. M.

MÉMOIRES
DU COMTE DE MORIOLLES

PREMIÈRE PARTIE

(1789-1821)

La Révolution. — L'Emigration. — Mission près de la Reine. — Séjour en Allemagne. — Départ pour la Pologne. — Séjour chez M. de Bystri, le président Morzkowski, le comte Branicki. — Entrée chez le grand-duc Constantin.

Roulant douloureusement sur un plan incliné hérissé d'épines, recouvert d'un crêpe noir, où le temps me pousse d'une main qui, plus elle est lente, plus elle est cruelle, les souvenirs et les réflexions absorbent tous mes instants. Les souvenirs, pour la plupart, n'enfantent que des regrets, les réflexions sont trop tardives, et, par conséquent, inutiles. Cependant il faut que mon esprit s'occupe de quelque chose, surtout lorsque le corps est devenu impotent. Mais les idées sont rétrécies, sans abondance, sans chaleur, et sans pièces créatrices. Ma pauvre tête n'est plus qu'un magasin vide, d'où l'imagination s'est enfuie, et qui ne peut recéler que le *caput mortuum* des facultés de la vie; c'est l'état le plus complet de végétation, mais non celle du printemps.

Ainsi je reste plongé, pendant de longues journées, que file la main pesante de l'ennui, dans une espèce de

vague fantastique, où je tourbillonne, comme la poussière agitée par le vent, dans le malaise enfin d'une sorte de cauchemar à œil ouvert, dont je veux chercher par quelque moyen, à chasser l'étouffement; mais auquel recourir? Il m'en reste si peu!

J'ai pensé que si, au lieu d'errer d'un objet à un autre, d'éparpiller ma mémoire dans des rêves confus, qui me fatiguent sans me distraire, j'ai pensé, dis-je, que j'userais moins mon temps, en mettant un certain ordre, une certaine filiation, dans ces souvenirs et dans ces réflexions que je dicterais ne pouvant plus les écrire, alors ce serait une manière d'occupation qui peut-être finirait par m'intéresser, autant que j'en suis susceptible encore. Un tel travail n'est que celui du radotage et, par conséquent, le seul qui me convienne maintenant. Je vais donc rassembler les événements qui me sont personnels, les anecdotes qui me regardent, et cela à commencer à peu près au temps de notre première révolution. Tous les faits anciens se présentent à moi dans toute leur vérité, dans toute leur fraîcheur, bien différents de ceux qui, passés nouvellement, sont déjà effacés de ma mémoire. Si je trouve quelque soulagement dans ce que je tente d'entreprendre, alors je continuerai. Sinon, je renoncerai à mon but, ne pouvant y parvenir et je serai le seul à plaindre.

I.

C'était le temps, où la reine Marie-Antoinette, encore jeune, se permettait, par imprudence, bien des démarches légères dont on s'est servi plus tard pour la déconsidérer dans l'opinion de la France; alors, son étourderie, l'envie de secouer parfois la dignité de son rang et de rêver, pendant de courts instants, une liberté qui ne peut s'accorder avec la majesté du trône, l'engageaient à voiler sa grandeur sous le costume d'une élégante soubrette et d'aller, les soirs, dans les jardins de Versailles, jouir du charme de n'être pas connue et chercher à exciter des méprises qui ne pouvaient, comme de raison, tirer à conséquence, mais qui l'amusaient infiniment. Enfin c'était le temps des fameux *descampativos* et d'une gaieté reléguée dans les Petits Appartements, loin des regards sévères du vertueux Louis XVI, genre de vie qui prépara l'affaire du fameux Collier et toutes les calomnies dont la Révolution profita peu après pour faire écrouler le trône dans la boue et conduire à l'échafaud ceux qui l'avaient occupé. On sait que l'exemple des grands est contagieux et mit à la mode des démarches qu'on n'aurait jamais imaginées, sans le modèle qu'on désirait suivre.

J'avais dîné un jour au Palais-Royal et, quelque temps après être sorti de table, j'allai prendre l'air dans le jardin; je m'assis dans une allée, à la porte d'un café, que

remplace aujourd'hui la rotonde ; là, je me livrais mollement au vague de mes pensées, en regardant errer les promeneurs à la lueur des boutiques et des réverbères, lorsque deux dames, en demi-toilettes recherchées, vinrent s'asseoir à côté de moi.

Je n'y fis d'abord qu'une légère attention et n'eus même pas l'air de les regarder, car je ne me souciais nullement d'entrer en communication avec des personnes qui me paraissaient de la classe des filles entretenues, classe fourmillant tous les soirs dans cet endroit, et avec laquelle je n'avais aucune relation. Cependant ces dames commencèrent à causer et à rire ensemble, d'une manière à me faire voir clairement que c'étaient des agaceries qui m'avaient pour objet. Mais, ne sortant pas de ma taciturnité, l'une d'elles dit à sa camarade : « Voilà un monsieur qui me paraît enfoui dans des réflexions bien sérieuses et qui l'isolent totalement du monde où il se trouve. — Apparemment qu'il est amoureux, repartit l'autre, ne le troublons pas dans son roman. » Ceci méritait une réponse et me fit naître l'envie de causer un instant avec elles. « Oui, mesdames, dis-je à mon tour, je suis amoureux comme un fou, mais je crois que vous possédez tout ce qu'il faut pour me faire connaître aussi l'inconstance ; » et la conversation se lia.

Je rapprochai ma chaise des leurs et nous nous mîmes à parler ce jargon léger usité en pareilles circonstances, dans lequel l'esprit ne produit que de misérables étincelles qu'on s'efforce de faire jaillir d'un stérile foyer. Ces dames étaient enjouées, vives, mais leur gaieté plus réservée qu'elle ne devait l'être et leur ton au-dessus des femmes de leur condition ; enfin, il y avait évidemment de la gêne où elles voulaient affecter du naturel. Notre temps se passait fort agréablement et je leur proposai des glaces qu'elles acceptèrent. J'appelai un garçon qui nous en servit, et ces dames en usèrent

avec beaucoup de grâce et de familiarité. Ceci prolongea un peu notre réunion et, quand elles eurent fini leurs glaces, l'une dit à l'autre : « Ma bonne amie, il est temps de retourner chez nous, où l'on doit nous attendre ; prenons congé de monsieur l'amoureux. — Comment, mesdames, m'écriais-je, si tôt se séparer ! Ah ! permettez-moi de prolonger le charme de cette soirée en vous offrant de vous reconduire à votre porte. J'ai ma voiture dans la cour des Fontaines, veuillez prendre mon bras pour la gagner et ensuite vous me donnerez vos ordres. — Vous êtes trop bon, monsieur de Moriolles, me dit l'une d'elles, ce serait abuser de votre complaisance. »

Je fus frappé de surprise en m'entendant nommer. Je ne le leur cachai pas et je leur demandai vivement à quel heureux hasard je devais le bonheur d'être connu d'elles et dans quel endroit j'avais pu les rencontrer. « Oui, nous vous connaissons depuis longtemps, répondirent-elles, et nous vous portons même assez d'intérêt pour avertir monsieur votre père de votre conduite galante envers des personnes comme nous. » Elles se levèrent en disant ces mots, dérangèrent leurs chapeaux, en riant, et me montrèrent qui?.. madame la duchesse de Chartres et la princesse de Lamballe, avec qui je venais de dîner. Chacune me prit alors un bras pour traverser le jardin et, arrivées sur la route, au pied du grand escalier : « Pas plus loin, » me dirent-elles, et elles se mirent à en monter les marches quatre à quatre en riant comme des folles.

Je me reporterai encore aux temps sur lesquels mon souvenir aime à planer en se balançant sur ses ailes, et j'arracherai au passé quelques fleurs pour essayer d'en marquer le présent. Maintenant que retenu sur ma chaise, comme Thésée l'était dans les enfers, je manque d'objets nouveaux et de ces aliments que veut l'esprit, soit pour observer, soit pour s'échauffer, soit pour se

créer des idées, ou graves ou riantes, aliments que le monde seul peut fournir, j'en suis réduit à me nourrir de ma propre substance, c'est faire, ainsi que l'ours, une assez mauvaise chère. Mais encore faut-il vivre, car c'est mourir que de devenir tout à fait brute et apathique. Je vais donc ruminer, et c'est le but des vieillards; — chez les uns, cette fonction produit l'assommant rabâchage qui met tout le monde en fuite, excepté les malheureux condamnés par devoir à les écouter ; chez les autres, la rumination est une opération intérieure et silencieuse par laquelle ils se nourrissent d'anciennes substances, faute de pouvoir s'en procurer de fraîches. C'est parmi ceux-là que je m'inscris et personne n'aura à se plaindre, car si, par hasard, quelqu'un venait à mettre le nez dans mes barbouillages, il a le droit de les jeter loin de lui, sans compliments, pour peu qu'ils l'ennuient.

L'anecdote que j'ai rapportée annonce que je n'étais pas étranger à la famille d'Orléans, et je dirai, en reprenant les choses de plus haut, les circonstances qui m'avaient amené à être traité d'une manière qui supposait autant de familiarité de la part des deux princesses, dont j'avais essuyé l'aimable mystification.

Mon père avait été page de M. le comte de Toulouse, prince du sang, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et légitimé, ainsi que les autres enfants que le Roi avait eus de cette maîtresse. Après avoir fini son temps de page, il entra dans le régiment de Toulouse-cavalerie, car alors les princes du sang possédaient, en toute propriété, des régiments qui portaient leur nom, y avaient la nomination de tous les emplois, et leurs pages y débutaient, ordinairement, quand ils suivaient la carrière militaire. Mon père alla donc en Italie rejoindre son corps, qui faisait partie de l'armée commandée par le maréchal de Coigny, dans la guerre contre l'Autriche. Il arriva comme cornette l'avant-veille

de la bataille de Guastalla et, le soir de la victoire, il se trouva capitaine, tous les officiers de son régiment, à l'exception de sept, ayant été tués ou blessés. Il continua de servir dans le même corps, y fit toutes les guerres d'Allemagne, et ne le quitta que pour entrer comme exempt dans les gardes du corps ; il se trouva, en cette qualité, à la bataille de Fontenoy.

Après la mort du comte de Toulouse, le duc de Penthièvre, son fils unique, hérita de son rang et de son immense fortune. Il avait toujours aimé mon père, à qui il témoignait la plus grande confiance, et il daigna aussi m'honorer de ses bontés, presque dès mon enfance ; ce prince avait eu deux enfants d'une princesse de Modène qu'il avait épousée : l'un fut le prince de Lamballe, marié à une princesse de Carignan, et l'autre, une fille, qui était l'aînée, fut mariée au trop fameux duc de Chartres, dit Egalité. Celui-ci, qui se montra l'opprobre des hommes, avait jeté son dévolu sur l'entière fortune de son beau-père, et le prince de Lamballe portait un grand obstacle à ses vues. Il forma donc le projet de s'en défaire, en profitant de la faiblesse morale de son beau-frère, que son caractère facile et enclin au plaisir ne rendait que trop susceptible de se laisser aller à de mauvaises impressions. Il s'empara totalement de lui, l'entraîna dans ses parties de débauches, lui fit vider, jusqu'à la lie, la coupe de la corruption et le plongea dans tous les genres d'excès. Le prince de Lamballe oublia sa femme, si jeune, si jolie, pour de viles courtisanes payées par le duc de Chartres pour le séduire et porter dans ses veines un mortel poison ; il se brouilla avec son père, dont la tendresse et la piété gémissaient d'une telle conduite, et finit par déserter le toit paternel pour aller habiter une maison particulière où il pût s'abandonner, plus à son aise, à la fougue de ses déportements.

Le duc de Penthièvre, au désespoir, tenta tous les moyens

pour rappeler à la raison son fils égaré, mais ce fut inutilement; il s'adressa aussi à mon père, confident de ses chagrins, pour l'engager à voir le prince et tâcher de lui faire entendre le langage de l'honneur et du devoir en lui promettant de sa part l'oubli du passé et un pardon absolu. Mon père s'empressa d'entreprendre les démarches dont il était chargé et alla trouver le prince de Lamballe auprès duquel il fit valoir les arguments les plus forts pour le déterminer à rompre avec son genre de vie et, certes, ils étaient nombreux! Mais le jeune homme ne s'y rendit pas d'abord et mon père résolut de continuer ses visites et ses exhortations.

Cependant, un auxiliaire puissant vint se réunir au négociateur; c'était une grande altération dans la santé du prince qui, épuisé par les excès et ayant le sang enflammé et vicié, était déjà presque tombé dans un état de consomption; alors l'ivresse fit place à la réflexion et la raison put enfin être entendue. C'est ce qui arriva, et mon père eut le bonheur d'accompagner l'enfant prodigue rentrant à l'hôtel de Toulouse, et de le remettre entre les bras du duc de Penthièvre et de son épouse désolée. Mais c'était trop tard, le malheureux jeune prince avait contracté un mal incurable qui le conduisit au tombeau quelques mois après, laissant un père inconsolable, une veuve à peine entrée dans la carrière de la vie, et le duc de Chartres avec l'assurance d'une fortune qu'il s'était procurée par les moyens les plus criminels.

La princesse de Lamballe se retira à l'abbaye de Montmartre, pour y passer le temps de son deuil; mon père et ma mère y allaient fréquemment et me menaient souvent avec eux; ainsi ma connaissance avec elle datait de loin. Il en était de même de la duchesse de Chartres, que je rencontrais à chaque instant à l'hôtel de Toulouse, lequel recélait alors bien des vertus et qui contient à présent bien des millions, puisque la Banque de France

y est établie. Après l'expiration de son deuil, la princesse retourna habiter chez son beau-père, qui l'aimait tendrement, et y demeura constamment avec lui. Je dirai encore un mot de cette princesse, que je retrouverai plus tard.

La dauphine Marie-Antoinette se prit d'amitié pour elle, ainsi que cela devait être, car toutes les deux, jolies et bonnes, avaient trop de conformité de goûts et de caractère, pour qu'il n'en ressortît pas une liaison intime. Quand la dauphine parvint au trône, elle s'attacha plus encore la princesse de Lamballe en lui donnant la charge de surintendante de sa maison, et alors elle jouit de la plus haute faveur. La Reine venait souvent à l'hôtel de Toulouse, sans se faire annoncer. Elle arrivait d'abord aux Tuileries et, là, prenait une voiture à deux chevaux et un seul valet de pied; elle paraissait tout à coup chez son amie pour y dîner en tête à tête et y passer incognito la journée. Dans ces occasions paraissait la magnifique vaisselle plate en or que Louis XIV avait donnée au comte de Toulouse et dont le duc de Penthièvre ne se servait jamais, par respect. J'ai été assez souvent surpris par ces visites inattendues, qui me valaient toujours quelques mots gracieux de la souveraine, visites qui donnaient pâture à la malignité du public, quoiqu'elles fussent assurément bien innocentes.

Cette grande intimité exista jusqu'au moment que la belle comtesse de Polignac parut à la cour. Elle avait pour amant le comte de Vaudreuil, grand fauconnier de France, homme d'infiniment d'esprit, d'une amabilité rare, et le plus délié des courtisans. L'accueil parfait que fit la Reine à madame de Polignac, inspira à M. de Vaudreuil l'idée d'en faire une favorite et il dressa en conséquence ses batteries. Il fallait d'abord expulser la princesse de Lamballe de l'intimité de la Reine, mais la nouveauté et le changement ayant des attraits même

pour les bons cœurs, et la pauvre princesse n'étant douée que d'un esprit fort ordinaire, incapable par elle-même de combattre, de déjouer les intrigues et privée de tout appui pour y résister, vit peu à peu l'amitié de la Reine se refroidir pour elle et sa rivale s'en emparer. Sa douleur en fut extrême; elle m'en parlait souvent, les yeux pleins de larmes, mais, victime sans défense de la cabale, de l'envie, et, il faut en convenir, de la supériorité de ses ennemis, elle n'eut plus de la Reine que les égards dus à son rang et au souvenir d'un attachement que la déloyauté avait effacé, ou du moins refoulé, dans son cœur. Elle conserva sa place. Elle allait chaque samedi, à Versailles, donner un grand souper et un jeu, où la Famille royale se rendait, mais ce fut tout ce qui lui resta de son ancienne faveur.

Ainsi la comtesse Jules, adroitement dirigée par M. de Vaudreuil, parvint, par degrés, à captiver entièrement la Reine; elle fut créée duchesse, comblée de bienfaits et de faveurs que ses créatures partagèrent avec elle, et, objet de prodigalités scandaleuses, elle amassa sur elle, dès les commencements de la Révolution, la haine publique. On l'accusa des erreurs de la Reine, on lui reprocha son avidité et les choses en vinrent au point que quand les événements se montrèrent un peu menaçants, elle s'empressa de quitter la France, pour se retirer à Vienne, abandonnant ainsi sa bienfaitrice à tous les hasards de son malheureux sort.

La Reine, se voyant sans une amie, sans une consolatrice avec laquelle elle pût confondre ses craintes, ses douleurs, ses sentiments, pensa à la princesse de Lamballe, qui s'était déjà réfugiée en Belgique; elle lui écrivit sa situation, et son ancienne favorite délaissée, qui, par son dévouement, sa délicatesse et son véritable attachement, avait mérité tant de retour, oublia tout pour n'écouter que son cœur et s'empressa d'accourir la rejoindre.

Combien durent être cuisants pour la Reine les regrets qu'une telle conduite firent naître sans doute en elle ! Et, quand on lui présenta au bout d'une pique la tête inanimée de son amie, encore ornée de ses beaux cheveux, mais alors dégouttant d'une boue sanglante, quelle dût être déchirante la comparaison qu'offrait cet affreux spectacle entre la fidélité et la tendresse qui revenait pour mourir et la froide ingratitude qui fuit lâchement pour se conserver.

Lorsque je fus en âge d'entrer dans le monde, je fréquentai beaucoup l'hôtel de Toulouse ; dès lors, je faisais peu de cas du tourbillon de la grande société, et je m'accommodais fort de la sauvagerie du duc de Penthièvre. Ce prince ne restait à Paris que le moins de temps possible et ne paraissait à la cour que quand son devoir l'y obligeait. Ses charges de grand amiral de France et de grand veneur le forçaient de s'y montrer quelquefois, ainsi que, dans les grandes cérémonies, sa qualité de prince du sang. Il n'y faisait que de courtes apparitions et se hâtait de s'enfuir dans ses maisons de campagne, plus belles les unes que les autres ; car, là seulement, il se trouvait heureux. Dans son dégoût pour le monde, il avait nommé Paris le grand diable, et son magnifique château de Sceaulx, le petit diable, à cause de sa proximité avec la capitale ; cet excellent prince, de tout temps extrêmement pieux, mais d'une dévotion douce et nullement incommode, ne se plaisait que loin du bruit et de la foule, dans la solitude où il vivait plus des trois quarts de l'année ; il ne s'occupait qu'à faire du bien, à soulager les pauvres, à verser des bienfaits sur ses nombreux vassaux, à répandre l'aisance parmi ceux qui l'entouraient, et, en un mot, à se montrer le père de tous ceux qui dépendaient de lui. Aussi, était-il généralement respecté et adoré de ceux qui, en l'approchant, se trouvaient à même de connaître ses vertus. D'une grande rigidité de mœurs,

d'une sobriété qui allait jusqu'à la mortification, d'une bonté qui ne pouvait s'altérer, livré presque exclusivement aux pratiques de la religion, mais sans cagoterie, ni exigence, sa vie était plutôt celle d'un saint aimable, que celle d'un prince environné de grandeurs et de richesses.

A la fortune de son père, il avait réuni celle de ses cousins, le comte d'Eu et le prince de Dombes, morts sans enfants, de sorte qu'il jouissait, avec les revenus de ses charges, de six millions de rentes; il possédait les châteaux de Sceaulx, d'Anet, de Châteauvilain, de Rambouillet, de Châteauneuf, de la ville d'Eu, de Chanteloup, de Vernon et d'Armainvilliers. Je ne parle ici que de ceux qu'il habitait tour à tour; dans ce nombre, plusieurs étaient des demeures royales. Mais tous étaient superbement meublés et avec une recherche qui paraissait ne guère s'accorder avec l'humilité et l'extrême dévotion du propriétaire. Mais le duc de Penthièvre, dans son particulier, aimait le luxe et la représentation. Sa table était toujours somptueusement servie, quoiqu'il y montrât la frugalité d'un anachorète, et il en était de même pour toutes les commodités de la vie. En cela seulement, se trouvait le prince du sang et l'homme qui, ayant fait en public abnégation des grandeurs, croyait pouvoir les conserver dans son intérieur et en jouir sans péché de vanité.

Fils d'un ancien serviteur pour qui il avait de l'amitié et de la considération, ce fut sous ses auspices que, présenté par mon père, le duc de Penthièvre me reçut d'abord avec bonté, puis, voyant en moi un homme qui ne s'abandonnait pas aux illusions de son âge et préférait sa cour solitaire à la dissipation du grand monde, il arriva que, par degré, il me traita avec une familiarité qui me donna la mesure de sa bienveillance pour moi. Il m'autorisa, une fois pour toutes, à le suivre ou à le

rejoindre dans ses maisons de campagne, et me permit de porter l'uniforme usité en pareil cas, comme il était alors d'usage parmi tous les princes dont chacun avait le sien, et il me fit don de son portrait que j'ai encore. Ainsi, je passais la plus grande partie du temps que j'avais de libre dans ses belles résidences, où je trouvais fort douce et parfaitement dans mon genre la vie qu'on y menait. Notre société était peu nombreuse et nous n'y voyions que bien rarement des personnes qui ne fussent pas de la maison. La duchesse d'Orléans, la princesse de Lamballe, la princesse de Conti venaient nous visiter très souvent et se trouvaient fréquemment réunies chez Monseigneur pour y passer plusieurs semaines. Comme elles amenaient leurs dames de service, notre société se trouvait alors fort augmentée, car elle ne se composait ordinairement que de sept ou huit personnes. Quelquefois, cependant, le prince recevait les notabilités des environs, mais à dîner seulement et sur invitation.

J'étais très lié avec le chevalier de Florian, que Monseigneur aimait beaucoup et qu'il appelait Polichinelle; il le suivait dans tous ses voyages. Florian avait été son page et, dans ce temps, il était un de ses gentilshommes ordinaires et capitaine dans son régiment de dragons; le prince lui avait donné un appartement charmant à l'hôtel de Toulouse et un logement d'été dans la faisanderie de Sceaux, arrangé comme pour une petite maîtresse : c'est là qu'il composait les ouvrages qui lui ont ouvert les portes de l'Académie et celles de la postérité. Et, bien que le genre qu'il avait adopté ne soit pas du premier ordre, il place cependant Florian au nombre de nos auteurs les plus distingués; il me lisait à mesure ses productions, me les donnait toutes quand elles paraissaient et ne dédaignait pas mes avis, de même qu'il m'éclairait des siens sur les bagatelles dont je m'occupais et que je lui soumettais avec confiance. Mais lui travaillait pour

la gloire et par conséquent pour le public, tandis que moi je me bornais à la littérature par goût, par amusement et dans le silence, ainsi que je l'ai toujours fait.

Un jour que nous nous trouvions à Anet, je m'avisai de le remercier en vers de je ne sais plus quel ouvrage qu'il m'avait remis la veille. Florian me répondit aussitôt par une très jolie pièce de vers, que j'ai encore avec sa lettre autographe. Longtemps après, à mon retour de l'émigration, je fus très surpris de trouver dans ses œuvres, mais sous une date beaucoup plus récente, positivement la même pièce de vers adressée à M. Didot. Nous n'avions pas, Florian et moi, suivi la même route politique, et me croyant apparemment à tout jamais perdu dans la bagarre, il avait jugé pouvoir légalement hériter de moi, en me reprenant ses dons pour en disposer en faveur d'un autre. C'était faire un cadeau en s'en épargnant les frais.

Une autre personne qui contribuait beaucoup à l'agrément de mon séjour dans les délicieuses demeures du prince était le vicomte du Authier; d'abord page de Son Altesse, il avait tellement plu à son maître que celui-ci ne voulut pas s'en séparer et le garda près de lui comme gentilhomme ordinaire; ensuite, cet attachement fut si fort que le prince ne put se passer de lui et que cette intimité donna lieu aux propos de la malignité de certaines gens et à d'infâmes suppositions, mais qui n'obtinrent aucune créance dans le public trop profondément imbu du respect qu'on devait aux éminentes vertus de Monseigneur. Cependant, le pauvre vicomte était tombé dans un esclavage, fort doux à la vérité, mais qui avait néanmoins ses moments de pesanteur, dont la reconnaissance l'empêchait de se plaindre, quoiqu'il en souffrît étrangement; il se résigna donc et en tira parti. Il obtint pour son frère aîné le régiment d'infanterie du prince, et, pour son cadet, qui était dans les ordres, un

gros bénéfice ; lui-même devint capitaine des gardes de Monseigneur, qui le combla continuellement de grandes marques de bonté ; tout cela était à considérer pour le vicomte, qui manquait absolument de fortune, ainsi que sa famille. J'étais intimement lié avec lui ; au caractère le plus aimable il joignait des qualités précieuses et rares à rencontrer et, de plus, je me trouvais son assez proche parent. J'ai eu le plaisir de le revoir à la Restauration, devenu malheureux par la Révolution ; il s'était accroché à la duchesse d'Orléans auprès de qui il avait des titres que le bon cœur de cette princesse rendait imprescriptibles. A mon retour de Varsovie, après la révolution de 1830, j'ai eu encore la satisfaction de le retrouver alors attaché à la nouvelle cour ; il n'est mort que depuis quelques années et sa fille, la marquise de Chanterac, est aujourd'hui une des dames d'honneur de la reine.

Je finirai ce long article, qui m'a fort complu à mettre sur le papier, en disant encore quelques mots sur le duc de Penthièvre, que je ne ferai plus reparaître qu'une fois sur la scène. Il me destinait par la suite un de ses régiments et il m'en avait donné la promesse ; en attendant, j'étais capitaine de remplacement dans son régiment d'infanterie et, lors de la création des majors en second, susceptibles au bout de quatre ans de devenir colonels, il me nomma en cette qualité dans ce même régiment ; mais, arrive une ordonnance qui s'opposait à ce qu'on devînt officier supérieur dans le corps où l'on servait, et, dans son extrême bonté, le prince s'arrangea avec le maréchal de Puységur, alors ministre de la Guerre, à qui il céda la nomination de major en second dans son régiment, à condition de me donner un pareil emploi dans la ligne ; en vertu de cet arrangement, je fus nommé pour le régiment de Cambrésis, en garnison à Bayonne et j'y servis un an. Au bout de ce temps,

mon excellent prince me reprit dans son régiment de dragons et m'y conféra le même grade. Mais la Révolution arriva et je le portai à Coblentz.

Aux belles qualités du duc de Penthièvre auxquelles je me suis plu à rendre hommage, il faut encore ajouter qu'il possédait un rare bon sens, un tact parfait et beaucoup d'esprit naturel. Il eût été très aimable dans le monde, sans le superflu de dévotion qui étouffait en lui le laisser-aller auquel il était porté; ce n'est que bien rarement que je l'ai vu se livrer au charme de la société, à une conversation libre et gaie, au rire que les saillies excitent, il se pinçait souvent les lèvres pour ne pas éclater aux propos joyeux et spirituels de Florian.

Quand il croyait avoir un peu outrepassé la réserve qu'il s'était imposée, on pouvait être sûr qu'un commis allait être dépêché à Paris avec sa confession écrite dans une lettre adressée à son confesseur pour avoir une prompte absolution. Son directeur était un vieux évêque d'Apollonie bien moins timoré que son pénitent, et qui était le premier à faire des gorges chaudes sur les scrupules du bon prince.

Il est à remarquer que, dans les commencements de la Révolution et dans les moments de la plus grande effervescence populaire, le duc de Penthièvre fut toujours respecté, demeura tranquille chez lui, protégé par l'amour public, et que les plus fougueux démagogues ne le nommèrent jamais, dans leurs écrits comme dans leurs discours, que le vertueux Penthièvre.

Je parlerai des événements personnels où m'ont entraîné la Révolution; presque tous les émigrés auraient leur roman à faire, car leur histoire, quoique véridique en emprunterait souvent la ressemblance. Du reste, la mienne n'a rien de marquant et ne peut intéresser seulement que moi, en amusant mes insipides loisirs.

Je me trouvais, dans mon bailliage, le seul membre de

la Noblesse qui pût se flatter raisonnablement d'être nommé par son ordre pour le représenter aux Etats généraux qui allaient être convoqués. J'étais assez heureux pour avoir l'estime de tous mes compatriotes qui habitaient la partie de la province où se trouvaient les terres considérables que je possédais alors, et quelques petits opuscules que j'avais publiés sur la matière politique, dont les esprits s'occupaient si vivement dans ces circonstances importantes augmentant encore la bonne opinion qu'on voulait bien avoir de mon très faible mérite, tout le monde m'annonçait comme certaine mon élection et m'en faisait compliment; quant à moi, je ne me faisais aucune illusion et je sentais que mon genre d'instruction était à peu près nul pour les fonctions qui m'auraient été confiées, que je manquais totalement d'expérience dans ces sortes d'affaires, qu'avec les meilleures intentions je courrais le risque de me fourvoyer et de me prononcer pour des résolutions auxquelles des connaissances plus approfondies m'auraient détourné d'accorder mon assentiment; en un mot, je me trouvais trop faible pour exercer convenablement un mandat de cette gravité, qui demandait une grande étude de lois anciennes, de notre histoire et surtout des hommes que je n'avais pu encore qu'effleurer. Toutes ces considérations m'avaient déterminé à refuser un honneur si généralement recherché par la vanité et l'ambition qui aveuglent et font presque toujours taire la conscience. Je me craignais moi-même à cause des regrets que j'aurais pu me préparer. Il était aisé de prévoir, d'après la chaleur des esprits, les prétentions du Tiers-état, les divisions des autres ordres et les fameuses idées de la philosophie moderne, que les Etats généraux seraient orageux et que le choc de tant d'opinions diverses produirait un ébranlement qui pourrait devenir bouleversement. Des antécédents d'un funeste présage s'étaient

déjà montrés et j'en savais assez pour juger que jamais époque n'avait été moins favorable à la réunion de mandataires de la nation et que le temple où devait régner la sagesse et le patriotisme se changerait peut-être en un autre qui vomirait toutes les passions déchaînées. Telles étaient les réflexions qui m'avaient inspiré le point auquel je m'étais définitivement arrêté.

C'était à Sedan qu'on avait fixé la réunion des électeurs; là, après s'être vus, ils devaient se retirer par ordre, pour procéder séparément à la nomination de leurs députés et de leurs suppléants. Je fus exact à m'y rendre et je commençai par déclarer publiquement que je n'avais aucune prétention à être nommé député et même que, dans le cas où les suffrages de mes concitoyens se porteraient sur moi, j'étais résolu à refuser cet honneur. Je me mêlai ensuite aux groupes qui s'étaient formés et j'eus la satisfaction de m'entendre presser par tout le monde d'accepter la députation qui allait m'être sûrement dévolue. A cela je répondis que ma résolution était inébranlable, mais que je désirerais recueillir l'expression du vœu le plus général qui m'indiquât celui qu'on estimait le plus digne de l'élection. Je remarquai qu'à mon défaut le plus grand nombre désirait un M. d'Estagnolles, brave et honnête homme, mais sans moyens; dès lors mon vote lui fut annexé.

Quand nous entrâmes dans notre salle particulière, je prononçai une forte allocution pour faire connaître mon désistement et éviter par là des voix perdues. Un seul député devait être fourni par notre baillage et les électeurs étaient par conséquent peu nombreux. M. d'Estagnolles fut nommé à la majorité, moi suppléant, à l'unanimité, et c'était tout ce que j'ambitionnais.

Je me rendis à Paris pour assister à l'ouverture des Etats généraux. J'y restai environ un mois et ce fut pour m'applaudir de n'en être pas membre avec des idées

non encore mûries sur des réformes et les améliorations reconnues universellement nécessaires. Avec un penchant pour le libéralisme, penchant que mon inexpérience m'eût empêché de diriger par de solides réflexions, je me serais engagé peut-être dans une mauvaise voie de manière à n'en pouvoir sortir que difficilement et avec des reproches à me faire. Bien mieux valait le parti que la prudence m'avait suggéré. Je retournai donc dans mes terres y attendre des événements que je jugeai dès lors devoir être malheureux pour le pays.

Déjà on brûlait les châteaux, on détruisait les archives; la Bastille était prise, on lanternait les aristocrates, enfin une effroyable crise s'annonçait comme inévitable. Je restai tranquille chez moi, où mes vassaux m'avaient toujours aimé et venaient de m'en donner une preuve en m'élevant à la dignité de maire de la commune où je demeurais. Ils voulaient encore me nommer juge de paix de mon canton, mais, dans mon mépris pour les grandeurs, je fis porter leurs suffrages sur mon meunier qui, moins philosophe que moi, en accepta les fonctions; celles de maire me suffisaient.

Le partage de la France en 83 départements ayant été décidé, on pensa à les organiser et je fus tout étonné de recevoir un ordre du Roi qui me nommait commissaire pour la formation du mien. Nous étions trois pour cette opération : un M. de Tameron, M. Baudin, de Sedan, et moi. Je voulus d'abord me soustraire à cette corvée, mais, comme elle m'était imposée au nom de mon souverain, je me résolus à la remplir. M. de Tameron accepta et ne se mêla de rien, de sorte que toute la besogne roula sur moi et sur Baudin, parfait honnête homme, de beaucoup d'esprit et d'instruction, mais patriote exalté qui fut depuis nommé député à la Convention, puis fit partie du conseil des Anciens et finit par mourir du plaisir que lui causa la rentrée de Bonaparte en France, ce qui

prouve que, revenu des idées dont il était engoué comme tant d'autres, il regardait cet homme extraordinaire comme le seul capable de faire renaître l'ordre dans la patrie déchirée de tant de crimes.

Malgré la divergence de nos opinions, nous nous accordâmes parfaitement, Baudin et moi, et une estime réciproque naquit sur le champ entre nous. Un mois de travaux assidus et 844 francs que la nation, pour parler le langage des temps, eut à payer pour les frais de l'organisation, suffirent pour le complet établissement du département des Ardennes, qui était le nôtre, et qui fut le premier des quatre-vingt-trois en activité. Aussi, Baudin et moi conçûmes-nous un certain orgueil de notre ouvrage, surtout quand nous vîmes la lenteur avec laquelle s'organisaient les autres et les frais immenses qu'ils coûtaient. Je reçus pour ma part une superbe lettre de remerciement, déléguée au nom de l'Assemblée, que m'écrivit M. Target, qui s'en trouvait alors le président ; mais j'eus l'impertinence de la brûler.

Les commissaires du Roi avaient été investis du pouvoir judiciaire ; dans la partie relative à leurs fonctions, appartenait la connaissance des plaintes, des réclamations, des démêlés et des troubles qui pouvaient avoir lieu et d'en prononcer le jugement. Beaucoup de ces cas se présentèrent et sans avoir égard au Clergé, à la Noblesse et au Tiers-état, je donnai raison à qui l'avait, sans m'embarrasser d'autre chose. Une telle conduite devait nécessairement faire des mécontents et ceux de mon ordre me proclamèrent démocrate, tandis que ceux des deux autres me taxèrent de la plus fougueuse aristocratie. Comme je n'avais fait qu'obéir au Roi et à ma conscience, je n'attachai que peu de valeur à ces démonstrations, qui seulement m'ennuyaient. Cependant, dans ces moments d'anarchie, de fureur populaire et de licence effrénée, elles pouvaient avoir quelque effet et je

commençai à réfléchir aux moyens de m'y soustraire. Déjà l'émigration avait commencé et chaque jour la rendait plus considérable. Monsieur, frère du Roi, et le comte d'Artois étaient sortis de France pour aller chercher sûreté et repos sur le sol étranger ; il y avait d'ailleurs une certaine honte attachée aux gentilshommes qui restaient chez eux et paraissaient par là abandonner la cause de la monarchie, en approuvant la Révolution. Toutes ces conditions m'engagèrent à suivre le torrent et, quoique je ne regardasse pas l'émigration favorable aux intérêts du trône, je fis mes préparatifs de départ, et je pris mes passeports pour l'Italie. Je ne croyais pas alors que l'avenir amènerait tant de malheurs et je bornais mon plan d'émigration à un voyage, plus ou moins prolongé, que je terminerais par mon retour en France, aussitôt que la tourmente révolutionnaire serait apaisée.

Depuis longtemps je désirais visiter l'Italie et je crus le moment propice pour effectuer ce projet qui allait me faire jouir d'aspects riants, et consoler mes regards de celui de ma patrie, alors sanglant et sinistre. Vain calcul qui ne serait pas entré dans une tête prévoyante et meublée de l'instruction que donne le passé par l'histoire des nations, leurs erreurs et leurs bouleversements. Ah ! que j'avais été sage en refusant de m'asseoir sur les bancs de l'assemblée des Etats généraux, bancs qui n'étaient que des écueils pour l'inexpérience et pour les bonnes intentions si faciles à surprendre et à égarer.

Je voilai mon émigration du prétexte de spéculations commerciales en me donnant le titre de négociant ; aussi le public ne soupçonna, dans mon départ, aucune raison politique et les plus fortes maisons de Sedan me donnèrent des lettres de recommandation et de crédit pour leurs correspondants dans toute l'Europe.

C'est ainsi que je me mis en route, et la relation de

mon voyage jusqu'à mon arrivée sur les bords du Rhin, se trouve dans mes mémoires sur l'Italie.

J'arrivai à Manheim, très jolie ville sur le Rhin, où je résolus de m'établir pour passer l'hiver, et j'y louai un appartement chez un vieux Français jadis aide de camp du maréchal de Saxe et alors attaché à l'Electeur palatin.

C'était un original fieffé, mais de beaucoup d'esprit, poète, littérateur, et qui me prit fort en amitié quand il découvrit que j'étais du métier. Je lui adressai plusieurs pièces de vers, qui sont dans mes manuscrits.

J'avais donné pour mon établissement la préférence à Manheim sur Coblentz, parce que je me doutais que cette dernière ville devait être encombrée par les émigrés qui s'y étaient portés en foule et que je voulais être tranquille. Je fis très bien de prendre ce parti, car, quoiqu'ils fussent très nombreux à Manheim, cela n'approchait pas de la cohue que je rencontrai à Coblentz où je me rendis au bout de quelques jours. Là, tout se trouvait plein, et une grande cherté causée par la rapacité des bons Allemands et l'étourderie de mes chers compatriotes, qui regardant comme sûre, dans peu de temps, leur rentrée triomphante en France ne se ménageaient en rien, rendait la vie d'un prix exorbitant. Les princes n'habitaient pas la ville, mais une jolie maison de plaisance que leur avait cédée leur oncle, l'électeur de Trèves, qui demeurait dans son palais, à Coblentz, où ils venaient chaque jour.

Je m'empressai d'aller chercher mes deux intimes amis, le comte d'Avaray et le comte d'Hautefort, qui ne quittaient pas Monsieur, frère du Roi, et qui m'avaient écrit en Italie, pour me dire de venir rejoindre nos princes, parce que le moment de me montrer était venu. Je dirai quelques mots de ces deux personnages. Je m'étais rencontré avec eux dans la même pension, et l'on sait combien les amitiés de collège sont fortes et dura-

bles; nous nous liâmes étroitement dans cet heureux temps de l'enfance et nous restâmes toujours unis depuis, car ils habitaient comme moi la capitale. D'Avaray dansait parfaitement bien, et je me montrais son émule, sans toutefois que la jalousie existât entre nous, mais un troisième beau danseur, qui partageait avec nous les suffrages du grand monde, paraissait mécontent de nos succès. C'était le vicomte de Beauharnais, qui fut guillotiné au commencement de la Révolution après avoir commandé l'armée d'Allemagne, et dont la veuve, Joséphine, partagea avec Napoléon le trône impérial. Je ne sais pourquoi je me suis laissé aller à dire une chose étrangère à mon sujet, c'est d'Avaray qui m'y a conduit, et je reviens à lui. Son père, qui m'a donné tant de marques de bonté et d'intérêt lors de la Restauration, était grand-maître de la garde robe de Monsieur, et il en avait fait donner la survivance à son fils. Monsieur prit en grande amitié son jeune serviteur qui devint son intime. C'est avec lui et par lui qu'il émigra; il le fit duc, capitaine de ses gardes, et l'employa dans toutes les affaires secrètes qu'il eut à traiter ; mais le pauvre d'Avaray était d'une santé délicate que les fatigues et les chagrins altérèrent, et qui forcèrent Monsieur, devenu roi, mais encore sans trône, à se séparer de lui, pour l'envoyer aux îles de Madère, où les médecins espéraient qu'il trouverait sa guérison ; mais il y mourut sans avoir eu le bonheur de voir son maître et son ami replacé sur le trône de ses ancêtres. Il aurait alors joué certainement un grand rôle, car il en était digne et capable, et ma carrière fût devenue bien différente.

A l'époque où j'arrivai à Coblentz ce fut par Monsieur qu'il l'apprit. Comme le nom des arrivants était transmis de suite aux princes, Monsieur fit appeler d'Avaray et lui dit en riant qu'il lui faisait son compliment sur l'arrivée de son ami Crochet — c'était mon sobriquet d'éco-

lier que le prince avait sûrement appris de lui dans les causeries familières, où d'Hautefort se trouvait toujours en troisième et dans lesquelles ces messieurs endormaient leur maître, déjà couché, par le récit de toutes les polissonneries de pension, et je ne pouvais guère y être oublié.

Poussé par d'Avaray dans l'intimité de Monsieur, le comte d'Hautefort devint son favori, mais seulement pour sa société particulière, car il ne fut point employé dans les affaires politiques, ni confident des secrets que le prince confiait uniquement à d'Avaray.

D'Hautefort était fort riche; il avait épousé mademoiselle de la Vieuville, opulente héritière, qui l'accompagna dans son émigration. C'était un excellent jeune homme, qui ne manquait pas d'esprit et nous nous aimions fort; il rentra en France lors de l'amnistie des émigrés et j'eus le plaisir de le voir lorsque j'y fis un voyage de quelques mois pour embrasser mon vieux père qui m'avait fait obtenir une surveillance. Ce fut la dernière fois que je vis mon ami d'Hautefort, qui mourut peu de temps après.

Il ne me fallut que de courtes observations pour juger de l'issue malheureuse que devait avoir l'émigration. Je retrouvai à Coblentz les mêmes vices, les mêmes ridicules, la même légèreté qui avaient aidé à la Révolution et pourraient la justifier chez beaucoup de gens. En France, nous n'avions que nous-mêmes pour censeurs, mais, dans l'étranger, c'en était autrement, et nos folies appelaient la sévérité des bons Allemands, peuple froid et réfléchi qui ne pouvait comprendre notre conduite dans les circonstances où nous nous trouvions, ni notre présomption impertinente à leur égard. Monsieur avait avec lui madame de Balbi, sa maîtresse, M. le comte d'Artois la sienne, madame de Polastron. Enfin nous n'avions fait que transporter ailleurs le théâtre de nos

sottises, les rendre publiques et nous aliéner ceux qui, déjà imbus des idées de nos adversaires, ne cherchaient qu'à nous trouver des torts. Notre imprévoyance et notre aveugle confiance nous faisaient voir la contre-révolution comme facile et assurée et il ne fallait même, selon nos étourdis, que des fouets de poste pour l'opérer. Enfin cette réunion de cervelles renversées et de têtes malades, offrait un dégoûtant aspect aux bons esprits attristés par tant de folies.

Je connaissais beaucoup Cazalès, qui s'était si fort distingué aux Etats généraux et qui, avec l'abbé Maury, avait été le soutien de la bonne cause par son talent et son beau caractère. J'allai chercher Cazalès avec empressement, je l'avais déjà rencontré lors de l'ouverture de l'Assemblée, mais j'étais loin de soupçonner en lui ce qui se décéla par la suite. En garnison à Stenay, petite ville tout auprès de mes terres, et moi fréquentant journellement les officiers de son régiment, j'eus occasion de le voir, mais alors ce ne fut que sous le rapport d'un joueur, d'un franc débauché, d'un pilier de café et donnant, par sa conduite et la saleté de sa mise, lieu à servir de plastron aux plaisanteries de ses camarades qui le prenaient pour leur bouffon. Aussi quand, retiré chez moi, je vis dans les journaux sa réputation se développer et grandir, que je lus ses discours et ses belles improvisations qui prouvaient tant d'instruction et d'éloquence, je ne pus me persuader que ce fût le même personnage et je lui soupçonnai, soit un frère, soit un parent du même nom. M'étant assuré à Coblentz que c'était bien mon Cazalès, j'allai chez lui et je lui témoignai mon extrême étonnement d'une telle métamorphose. « Mon cher, me répondit-il, vous m'avez vu autrefois à Stenay pendant le jour, mais, vous ne m'y avez pas vu pendant la nuit, me livrant à l'étude avec plus d'ardeur encore que j'en mettais à jouir de

certains plaisirs qui, je l'avoue, ne me faisaient guère d'honneur. Mes travaux n'ont pas été sans fruits et je crois que ceux qui se moquaient alors de moi ne le feraient plus aujourd'hui. Que voulez-vous? Ainsi sont les hommes et il ne faut les juger qu'après les avoir vus à l'œuvre. » Alors, s'abandonnant au torrent et à la profondeur de ses idées, il me dit que la cause de la monarchie était tout à fait perdue, que les sottises qu'on avait commises et celles qui se commettraient encore, la rendaient désespérée, qu'il ne fallait pas compter sur les étrangers, que l'émigration avait porté au trône le dernier coup, et qu'il ne la suivait qu'à contre-cœur et pour montrer sa fidélité aux principes qu'en vain il s'était efforcé de faire triompher; enfin, il me prédit tout ce qui devait arriver et, malheureusement, les décrets du destin ne s'accordèrent que trop avec ses prévisions. Je lui déclarai que mon opinion se rapportait entièrement à la sienne et nous continuâmes à nous voir presque tous les jours.

Je restai une quinzaine à Coblentz, fort bien traité par les princes, passant tout mon temps avec mes deux amis et ne voyant presque personne, puis, je retournai à Manheim, où je vivais très retiré. Seulement, j'allais assez souvent à Coblentz, faire ma cour et me mettre au courant des événements qui se succédaient avec tant de rapidité et devaient avoir tant d'influence sur notre sort.

Cependant les affaires politiques prenaient une tournure hostile, les espérances des émigrés s'en relevaient et leur jactance s'augmentait avec elle. Pendant ce temps, mes ressources pécuniaires diminuaient sensiblement; je me voyais engagé dans une tâche dont le résultat était fort incertain, qui exigeait d'assez grandes dépenses, et je résolus, d'après ces considérations, d'aller faire un tour en France pour me procurer des fonds, en profitant de la facilité que me donnait mon passe port de

négociant pour y entrer. Je fis une course à Coblentz pour en parler à mes deux amis, qui approuvèrent mon projet.

Le lendemain, quand je les vis, d'Avaray me dit que Monsieur voulait me parler, que je devais en conséquence me rendre le soir chez lui, lorsqu'il reviendrait de la ville. Je n'y manquai pas; d'Avaray me conduisit dans le cabinet du prince qui y parut bientôt. « Je sais par votre ami, dit-il, que vous allez faire un petit voyage en France, n'y-a-t-il pas de risque pour vous? — Non, Monsieur, lui répondis-je, je puis y entrer avec facilité et sûreté, » et alors je lui expliquai les précautions que j'avais prises lors de mon départ. J'ajoutai ensuite que la terre que j'habitais étant frontière du Luxembourg, je pouvais, pour mon retour, jouir de la même sécurité. « Répondriez-vous, continua Monsieur, d'un paquet que je vous confierais pour être remis à mon frère? — Oui, repartis-je, et je préviens Monsieur qu'il serait détruit sans laisser aucune trace, si un événement, bien difficile à prévoir, m'empêchait de le remettre à son adresse. — C'est bon, dit le prince, je me servirai peut-être de M. Crochet, dont je connais le dévouement, l'intelligence et la discrétion; ainsi, qu'il attende les ordres que je lui ferai transmettre. »

Malgré l'impatience que je ressentais de faire un voyage dont le but pouvait manquer par un long retard, je restai à Coblentz. J'allais chaque soir à la campagne des princes attendre leur retour de la ville, et d'Avaray me disait qu'il n'entendait encore parler de rien. Enfin, au bout de huit à dix jours, il me remit la dépêche de Monsieur avec les instructions nécessaires et m'en fit sentir l'importance sans néanmoins entrer dans aucune communication sur son contenu. Je partis le lendemain; mon paquet n'était pas volumineux et je le liai fortement sur mes reins entre la peau et la chemise, de manière

néanmoins à être détaché facilement et promptement, en cas d'accident. Mon voyage s'effectua sans encombre et j'arrivai chez moi, où je retrouvai tout dans le même état que quand j'en étais parti. Bien des gens commençaient à croire que je faisais partie de l'émigration, mais mon retour leur ferma la bouche et dissipa les soupçons; cependant, malgré mon empressement à me débarrasser de cette maudite dépêche, pour moi véritable tunique de Nessus, je résolus de rester deux jours chez moi afin de dérouter toutes les suppositions qu'on aurait pu faire; car, me trouvant un des personnages les plus marquants de mon département, je craignais d'être indiqué comme suspect dans les correspondances d'espionnage qui avaient lieu entre les Jacobins, ce qui aurait pu me devenir fatal. Je me montrai partout dans mon voisinage, je rendis des visites, j'en reçus, j'allai voir mes amis de Sedan, et Baudin m'embrassa en pleurant de joie, car il était du nombre de ceux qui me croyaient avec les émigrés; enfin, après avoir bien menti sur mes opérations commerciales, sur les succès que j'en espérais et sur les engagements que j'avais déjà contractés, je me hâtai de me rendre à Paris.

Hélas ! je ne devais plus revoir mon séjour chéri que j'avais mis tant de soin à embellir et où tant de jours paisibles s'étaient écoulés pour moi. De funestes pressentiments sortis de mes observations et des prédictions sinistres de Cazalès, me rendirent pénible mon départ; mais mon parti était pris et ce que je regardais comme honneur et devoir le rendait inévitable.

Le lendemain de mon arrivée j'allai de très bonne heure à l'hôtel de Toulouse où, bien que je susse que la princesse de Lamballe habitait les Tuileries avec la reine, je voulais m'informer où était son logement, de peur de faire des questions qui auraient senti l'étranger.

J'appris qu'elle demeurait dans le pavillon de Flore et

je m'y rendis aussitôt : c'était par elle que je devais faire passer ma dépêche. Grand Dieu ! quel aspect me présenta ce château ! Outre les gardes, qui en garnissaient toutes les portes, des gueux, couverts de haillons, le bonnet rouge sur la tête et une pique à la main, se promenaient sur les terrasses, et cet assemblage hideux n'indiquait que trop l'esclavage de la famille royale. Parvenu à l'appartement de la princesse, je demandai à parler à une de ses femmes qui se présenta bientôt. Je lui remis mon nom, en la priant de le donner à sa maîtresse à qui je désirais parler; elle était encore au lit et je fus introduit dans un salon. L'instant d'après, la princesse parut à moitié habillée. « Vous ici, M. de Moriolles ! Qu'y venez-vous faire bon Dieu ! d'où venez-vous ? — De Coblentz, et voici un paquet dont je suis chargé pour le roi. — Donnez, donnez vite que je le porte à la reine; je vais passer une robe, attendez-moi ici. » Et elle disparut.

Son agitation était extrême, son changement prodigieux. Quant à moi, lorsque je me trouvai quitte de ma dépêche, j'éprouvai un soulagement, comme si j'étais débarrassé du poids d'une montagne; je me promenai dans le salon et, livré aux réflexions les plus accablantes, je gémis sur le néant et le danger des grandeurs qui, après avoir été aussi longtemps environnées de respects, d'hommages et de puissance, se trouvaient alors, dans leur palais changé en prison, exposées aux injures de la canaille, à la tyrannie d'une populace effrénée, entre les mains impies de scélérats, qui foulaient aux pieds ce qu'il y a de plus grand sur la terre et qui, abreuvant leurs futures victimes d'humiliations, d'insultes et d'odieux traitements, voulaient, par cette longue agonie, épouvanter les rois et donner un exemple aux peuples qu'ils excitaient par leurs agents à les imiter.

Lorsque la princesse revint, elle me dit : « Au nom

de Dieu, cachez-vous, M. de Moriolles, jusqu'à ce que vous receviez nos ordres qui vous seront donnés je ne sais quand. Le meilleur parti que vous ayez à prendre, est d'aller chez mon père, qui est maintenant à Anet, où vous trouverez aussi ma sœur, qui s'y est réfugiée après avoir été mise à la porte par son indigne mari. Là, vous serez en sûreté, et je vous y enverrai un courrier dès que vous serez nécessaire; mais, partez sur-le-champ, je vous en conjure; ici les murs mêmes sont nos espions, toutes nos démarches sont surveillées, nous ne pouvons nous fier à personne. Ah! mon Dieu, quelle affreuse situation! »

J'essayai vainement de la tranquilliser et de lui donner des espérances. A peine me fit-elle quelques questions sur ce qui se passait à Coblentz et voulut-elle écouter que je n'avais rien à craindre pour moi, surtout mes commissions étant remplies. « Nous nous reverrons plus tard, me dit-elle; en attendant, suivez le conseil que je vous donne de partir pour Anet, où je serai sûre de vous trouver; me le promettez-vous? — Oui, madame, lui répondis-je, et je donne ma parole à Votre Altesse que, dans trois heures, j'aurai quitté Paris. — A la bonne heure, me dit-elle, en me tendant sa main que je baisai avec transport, informez mon père que vous m'avez vue en bonne santé. Au revoir! » Et je la vis tirer son mouchoir de sa poche, le mettre sur ses yeux et rentrer chez elle en sanglotant. Je sortis.

Ceci me contrariait infiniment, car j'avais des affaires que je me voyais forcé de suspendre et que, peut-être, je ne pourrais pas terminer. J'étais encore chargé de quelques dépêches qui, sûrement, demandaient de la diligence; enfin, il fallait me résigner et je partis pour Anet, où j'arrivai pour dîner.

J'allai, en descendant de voiture, chez le vicomte du Authier qui fut enchanté de me revoir, car, n'ayant

écrit à personne depuis ma sortie de France, il ignorait entièrement ce que j'étais devenu. A peine commencions-nous à causer ensemble que le prince, averti de mon arrivée, m'envoya chercher pour que je vinsse sur-le-champ. Du Authier n'eut que le temps de me dire : « Vous le trouverez bien différent de ce que vous l'avez vu, notre pauvre prince, car il est bien malheureux. » Et en même temps il porta le doigt à son front. Mais je ne compris pas ce signe.

Le duc était dans son cabinet, devant son prie-Dieu. Il interrompit sa sainte occupation, fit le signe de la croix, et s'approcha de moi; il me serra dans ses bras : « Que je suis aise de vous voir, Moriolles, me dit-il avec bonté et attendrissement, quoique ce soit dans un bien triste moment; vous venez sûrement d'Italie, y avez-vous vu le cardinal de Bernis? — Non, Monseigneur, lui répondis-je, je n'ai été, ni à Rome, ni à Naples, et n'ai pu faire usage des lettres de recommandation que je tenais de Votre Altesse. Lorsque je me disposais à en prendre le chemin, j'ai été appelé à Coblentz, d'où j'arrive, après avoir passé par Paris et y avoir remis ce matin, à madame la princesse de Lamballe, une dépêche pour le roi. C'est par les ordres de Son Altesse que je suis venu ici pour y attendre, caché, les ordres qu'elle aura à me transmettre. — Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le prince, où en sommes-nous? et qu'est-ce que tout cela veut dire? Au reste vous pensez sûrement comme moi, Moriolles, que les temps sont arrivés et que nous allons avoir la fin du monde. » Alors je me rappelai le signe du vicomte du Authier et je crus pouvoir l'interpréter.

Le prince me fit asseoir, se plaça à côté de moi, et commença à m'adresser une foule de questions, dans lesquelles j'eusse désiré de voir régner plus d'ordre. Tantôt il m'en faisait sur ce qu'on pensait à Coblentz, tantôt sur ce que j'avais vu en Italie, ensuite il me de-

mandait comment j'avais trouvé sa fille à Paris, puis il en revenait à Coblentz en me recommandant toujours de ne pas laisser soupçonner que j'en arrivais. Il me dit que j'allais voir, à Anet, sa fille, la duchesse d'Orléans, que son mari avait chassée du Palais royal, la renvoyant avec la seule chemise qui se trouvait sur son corps; enfin, dans notre longue conversation, qui ne fut interrompue que par le maître d'hôtel qui vint pour avertir qu'on était prêt à servir, je remarquai, dans ce respectable prince, la même douceur, la même résignation qu'autrefois, mais un abaissement bien sensible dans ses facultés intellectuelles.

Nous n'étions que cinq à table : le prince, la duchesse d'Orléans, madame de la Charce, sa dame d'honneur, le vicomte et moi; la malheureuse princesse ne faisait que pleurer; quelques phrases insignifiantes s'échangeaient rarement; tout décelait la gêne, tout exprimait la tristesse. J'eus la maladresse de témoigner au duc la surprise où j'étais de ne pas voir Florian et je ne reçus aucune réponse. Cet ennuyeux dîner se termina et, quoique bien court, il me parut d'une longueur extrême. Rentrés dans le salon, le prince me dit : « Moriolles, pourquoi m'avez-vous donc parlé de M. de Florian? Vous ne savez donc pas sa conduite? Il est colonel de la garde nationale de Sceaux, il a donné en plein dans la Révolution, nous ne pouvons plus ainsi avoir aucun rapport ensemble; on ne connaît personne maintenant, mes gens me sont même suspects et c'est la main de Dieu qui s'étend sur nous pour nous punir de nos péchés; il faut l'adorer et le remercier des épreuves qu'il nous envoie. » Il s'assit alors devant une petite table qu'on avait couverte de journaux, et il se mit à les parcourir, en jetant de temps à autre de profonds soupirs; sa lecture finie, il revint à la chapelle entendre les offices qu'on y disait chaque jour, tandis qu'autrefois on ne les récitait que

les fêtes et dimanches. Le vicomte le suivit et, resté seul, je me retirai dans l'appartement que j'occupais toujours à Anet, qui était à côté de la belle horloge où un cerf sonnait l'heure avec son pied, et qu'on m'avait déjà préparé.

En entrant chez moi, je trouvai un valet de pied qui m'attendait pour m'annoncer que la duchesse d'Orléans me priait de passer chez elle et je m'y rendis incontinent. La malheureuse princesse tenait en sa main un mouchoir, dont elle s'essuyait les yeux, que j'avais déjà remarqué être rouges comme du sang; elle sanglotait de telle manière que ce fut à grande peine qu'elle put me dire qu'elle était enchantée de me voir parce qu'elle ne doutait pas que je ne partageasse ses chagrins; alors elle commença à me les raconter en me disant que, toujours dupe de l'homme qu'elle regardait comme le plus délicat et le plus tendre des époux, elle avait été enfin éclairée sur sa conduite, qu'elle était informée de tout, que trompée longtemps par ses entours, et plus encore par l'infâme madame de Genlis, — c'est le mot dont elle se servit, — elle se voyait maintenant la plus infortunée des femmes et des mères, que ses enfants couraient la Suisse avec madame de Genlis, qu'isolée et trahie comme elle l'était, sans son père qui l'avait recueillie elle n'aurait su que devenir; enfin elle m'entretint d'un millier de choses qui, depuis longtemps, étaient à la connaissance de touf le monde, excepté à la sienne, et recommença de plus belle à pleurer. Pendant les sept mortels jours que je restai à Anet, je ne lui vis jamais l'œil sec et je ne pouvais concevoir par quels moyens la nature fournissait un tel déluge de larmes.

Cependant je voyais s'écouler un temps bien précieux pour moi et je m'impatientais après les nouvelles que j'attendais de Paris. Ma seule ressource dans le séjour désolé d'Anet était le vicomte du Authier, avec qui je

causais, quand il en avait le loisir, mais nos conversations étaient bien tristes; il me dit qu'il poussait de toutes ses forces le prince à émigrer avec sa fille qui en avait elle-même le plus grand désir, comme elle me le disait souvent, mais des scrupules, une hésitation insurmontable et la faiblesse du corps, de l'esprit, détruisaient les velléités que le pauvre duc montrait quelquefois de quitter la France; du Authier voulait l'engager à aller habiter le château d'Eu et il y réussit plus tard, comme il me le dit lorsque je le revis. Le prince parut alors décidé à émigrer, il fit venir une voiture du Tréport; on la chargea de tout ce qu'il y avait de plus précieux et il fixa une nuit pour son départ; mais, quand le moment arriva, il remit la chose au lendemain et les autorités de la ville, qui fermaient les yeux sur sa résolution et qui le crurent parti, le voyant encore le lendemain matin, la frégate à l'ancre, n'osèrent plus continuer une complaisance, qui leur aurait coûté la vie. Ils se virent obligés malgré eux de l'arrêter chez lui, de lui donner des gardes, de faire décharger la frégate que le prince avait fait venir, en sa qualité de grand amiral, et de la renvoyer. Dès lors, toute émigration devint impossible et il fallut se courber sous le poids des événements. Voilà ce que j'appris dans la suite.

Lorsque le soleil perçait de quelques rayons furtifs la sombre enveloppe de la saison et que j'étais libre, j'allais me promener dans les beaux jardins d'Anet et revoir encore ces arbres antiques dont l'ombrage avait été célébré si souvent et dont les troncs immenses devaient sous peu tomber sous la hache des vandales. Je m'amusais à jeter du pain aux énormes carpes qui, depuis Henri II, séjournaient paisiblement dans les pièces d'eau du château et qui bientôt allaient être dévorées par des cannibales. Je n'apercevais pas tout à fait l'horreur de notre avenir, ni l'épouvantable dénouement qui se préparait.

J'avais peine à croire à la destruction si rapide de tant d'objets qui m'étaient connus. Mais hélas ! combien d'individus et de choses, dont la séparation ne me paraissait devoir être que temporaire, m'ont manqué plus tard, combien d'adieux prononcés dans l'espoir de se retrouver sont devenus éternels !

Enfin, un courrier arriva de Paris ; il était porteur de lettres pour Monseigneur et pour la duchesse d'Orléans, dont on ne pouvait guère empêcher les correspondances particulières. Le prince me fit appeler. « Voilà une lettre de ma fille, me dit-il, et quelque chose qui doit vous regarder. » Il me lut ces mots : « Dites à la personne que j'attends qu'elle peut arriver. » C'était écrit en post-scriptum.

Je ne perdis pas un instant pour faire commander des chevaux de poste. J'allai dire adieu au vicomte du Authier qui me serra convulsivement dans ses bras sans pouvoir articuler une parole ; de là, chez la duchesse, que je trouvai au désespoir comme à l'ordinaire et qui me recommanda de revenir bien vite et surtout bien accompagné, enfin, je fus prendre congé de Monseigneur. « Je suis fâché, Moriolles, me dit-il, de vous voir partir ; il vaudrait mieux, peut-être, se soumettre à la volonté de Dieu, mais puisque vous croyez que c'est votre devoir suivez-en la voie. » Il me chargea de ses compliments pour mon père, que je devais voir en passant par Reims, ajouta pour moi mille choses flatteuses qui m'allèrent au cœur et finit par me donner, à mon grand étonnement, sa bénédiction d'une manière presque solennelle. Hélas ! je ne le revis plus !

Je fus de retour à Paris dans la nuit ; le matin, j'allai chez la princesse qui m'attendait. « Tout ce que je puis vous annoncer, me dit-elle, c'est que vous ne serez chargé d'aucune réponse. Mais la reine veut vous voir et je vais l'avertir que vous êtes ici. » Cette déclaration me fit le

plus grand plaisir, elle m'assurait le temps et la latitude nécessaires pour m'occuper de mes intérêts et remplir le but de mon voyage.

La Reine parut, suivie de la princesse. Dieux ! quels affreux changements ! Avec une rapidité inexplicable, mon souvenir me reporta au temps où je l'avais connue dauphine, jeune, si belle, si fraîche et alors que la grandeur formait le cadre imposant qui entourait ces dons éblouissants de la nature ; ce souvenir était comme un éclair qui, dans une succession instantanée, me la représenta à toutes les époques où je l'avais vue, pour me la montrer dans ce triste moment, pâle, abattue, presque défigurée, les cheveux déjà à moitié blanchis et le front plissé par les sillons de la souffrance. « Sa Majesté, me dit-elle, vous remercie, monsieur de Moriolles, d'un dévouement qui ne sera pas oublié ; elle vous en assure ; elle a jugé à propos de faire parvenir sa réponse par une autre voie. Quant à moi, les sujets fidèles auront toujours des droits à ma reconnaissance et je serai heureuse de la leur prouver. Mais vous voyez tous les maux qui nous entourent et nous menacent. Au moins, continua-t-elle, en pressant la main de la princesse de Lamballe, l'amitié me reste et ce n'est pas tout perdre. Adieu, monsieur de Moriolles, soyez moins malheureux que nous. » Hors de moi-même par ces paroles et ce spectacle, j'essayai de balbutier quelques mots de consolation et d'espoir, mais la Reine secoua douloureusement la tête avec un signe et sortit.

« Femme infortunée, s'écria douloureusement la princesse ; combien elle paie cher quelques moments de royauté ! Elle a connu trop tard les personnes qui lui étaient sincèrement attachées, tandis que les autres, dans la sécurité et l'insouciance de l'égoïsme, ne lui donnent peut-être pas un soupir de pitié. Je suis ici par devoir, encore peut-être plus par affection et bien décidée à con-

fondre mon sort avec le sien. Mais dites, M. de Moriolles, quels sont les projets et les espérances de là-bas? Croit-on pouvoir nous aider? et le fera-t-on? » Alors je lui traçai le tableau de ce qui se passait à Coblentz, je lui parlai de l'appui que nous attendions des étrangers et des moyens que nous possédions nous-mêmes. Je me permis une innocente exagération; car il eût été inutile et cruel de ne pas chercher à ramener un peu de calme dans une âme en proie à de continuelles terreurs et qui, dans ses agitations, s'élançait au devant d'une consolante chimère. Nous nous promenions vaguement dans la pièce où nous étions et le hasard nous conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le jardin. Là erraient, en montant la garde, de ces gens à piques et à bonnets rouges dont j'ai déjà fait mention et que la princesse aperçut. « Ah! voyez, voyez, M. de Moriolles, me dit-elle, ces atroces personnages, voilà nos maîtres et ils seront nos bourreaux. » En proférant ces mots, elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et m'inonda de larmes. « Eh! madame, m'écriai-je, nous viendrons bientôt les balayer et ils ne souilleront plus vos regards. — Dieu le veuille! reprit-elle... Mais nous n'avons que trop longtemps demeuré ensemble; allez vous-en, M. de Moriolles, et ne revenez plus, comme je le désire, ce serait vous compromettre inutilement. » Puis, serrant une de mes mains dans les siennes, elle me dit adieu. Je la conjurai de me permettre de la voir encore une fois, mais elle fut inflexible et il fallut m'éloigner.

Quelques mois après, elle n'existait plus!

A mon retour d'Anet j'avais trouvé chez moi une lettre du vicomte de Flomont, proche parent de mon père, son ami intime, officier supérieur des Gardes du Corps, homme, comme on dit, de la vieille roche et qui, dans un âge déjà avancé, conservait une vigueur qui s'accordait avec la chaleur de son dévouement au

trône et l'envie de le servir. Je lui avais écrit d'Anet et il me mandait, en réponse, qu'il arriverait de suite à Paris, où il voulait s'arranger avec moi pour certain projet. Je le vis effectivement paraître au bout de quelques jours, et il me dit qu'il venait pour émigrer avec moi. J'en fus ravi, car je l'aimais comme un deuxième père ; il était accompagné d'un de ses camarades, de sorte que nous allions former une petite troupe qui aurait rendu difficile notre sortie sans la connaissance du pays que je possédais parfaitement et le contact immédiat de mes terres avec le Luxembourg. Nous ne perdîmes pas de temps à faire nos préparatifs. Je trouvai de l'argent, je me fournis de tout ce dont j'avais besoin, nous achetâmes des chevaux et je fis filer tout doucement notre bagage sur Charleville, place frontière à une lieue d'Étrépigny, terre que j'habitais de préférence à cause de la jolie résidence que j'y avais fait arranger et dans laquelle je m'étais arrêté en rentrant en France, ainsi que je l'ai rapporté. Le compagnon de mon cousin se chargea de la conduite de notre petit convoi et passa debout à Reims où nous restâmes deux jours chez mon père. Le passeport de négociant me servait toujours, le vicomte de Flomont en avait pris un à Paris pour se rendre chez moi; nous étions parfaitement en règle.

Mon pauvre père fut ravi de notre arrivée ; il était alors âgé de soixante-dix-huit ans et se portait à merveille ; quand il sut que nous émigrions, sa joie fut à son comble; car son attachement pour ses maîtres était extrême et il regardait la fidélité comme la première vertu et le premier devoir. J'eus encore le bonheur de le retrouver treize ans après. Nous partîmes pour Charleville, où nous arrivâmes en même temps que nos bagages. Je descendis chez mon oncle, qui y demeurait, et je répandis le bruit que j'allais rester chez moi pour y diriger mes entreprises commerciales, ce que tout le monde crut. Puis,

le lendemain soir, quand la nuit fut bien sombre, au lieu de prendre le chemin de mon cher Etrépigny, je sortis de la ville avec ma caravane pour prendre celui qui conduisait à la frontière. Je quittai bientôt la grande route qui était gardée par des postes, et je m'engageai dans les bois, conduit par un guide sûr que mon oncle m'avait fourni. Après les avoir traversés pendant plusieurs lieues, nous débouchâmes enfin, à la pointe du jour, sur les terres du Luxembourg sans avoir rencontré aucun obstacle.

Je n'oublierai jamais qu'en traversant à travers champs une petite distance qui se trouvait encore sur le territoire français, des enfants qui gardaient des bestiaux, nous chantèrent sur l'air des *Olivettes :*

Eh ! lon lon là, laissez-les passer
Sur les terres de l'empire.
Eh ! lon lon là, laissez-les passer,
Ils auront bientôt tous le nez cassé.

Prédiction qui ne se vérifia que trop et que je me suis rappelée bien souvent depuis.

Je gagnai la ville d'Arlon, où nous louâmes une voiture pour le transport de nos effets et nous parvînmes à petites journées à Coblentz. Mon absence avait duré un mois.

Monsieur me remercia de mon exactitude; il me dit que la réponse, à lui parvenue depuis longtemps, lui avait prouvé mon activité et mon intelligence. D'Avaray me répéta en particulier que son maître était très content de moi. Je ne restai que peu de jours à Coblentz, puis je retournai à Manheim pour y passer tranquillement l'hiver.

J'étais tenu au courant par ma correspondance avec mes deux amis; ils m'entretenaient de leurs espérances et de l'appui que la Prusse promettait à notre cause. Ils

me mandaient que l'émigration augmentait journellement et qu'on s'occupait de l'organiser militairement; enfin la convention de Pilnitz avait porté à son comble notre enthousiasme et, le masque étant levé, on ne pensa plus qu'à la campagne que la belle saison allait ouvrir.

On rassembla en corps particuliers les gentilshommes des diverses provinces; on réunit, pour en former des compagnies, les officiers de plusieurs régiments, l'artillerie, le génie se mirent en corps séparés; on créa des légions; quelques régiments qui avaient émigré presque en masse, conservèrent leur nom; la marine composa un corps de cavalerie et toutes ces troupes furent distribuées dans des cantonnements en attendant la réunion générale. Les officiers de mon régiment et ceux du régiment de Monsieur-cavalerie, formèrent une compagnie et comme les grades ne se comptaient plus que par ancienneté, je me trouvai maréchal-de-logis commandant une escouade de quatre hommes.

Cependant l'armée prussienne était en marche et le roi s'apprêtait à entrer en France à la tête de cinquante mille hommes commandés par le duc de Brunswick; les émigrés donnaient un nombre de vingt-six mille combattants et formaient l'armée dite des Princes, commandée par le maréchal de Broglie. Outre ces forces, le prince de Condé avait un corps de quatre mille hommes sur les bords du Rhin du côté de Strasbourg et M. le duc de Bourbon un autre petit corps sur les frontières de la Flandre. De plus les Autrichiens, sous les ordres du maréchal de Clairfayt, devaient, par leur réunion aux Prussiens, former encore huit ou dix mille hommes et les Hessois six mille. Enfin ces grands préparatifs pouvaient inspirer beaucoup d'espoir, surtout en pensant qu'on n'aurait affaire qu'à des troupes presque désorganisées par le départ de leurs officiers, par le manque de discipline, par l'inexpérience de la guerre et sans chefs con-

nus pour les conduire. Dans l'intérieur du pays, il se trouvait beaucoup de gens attachés à l'ancien régime, paralysés, il est vrai, par la terreur, mais que nos premiers succès encourageraient à se montrer et à s'unir à nous. Tels étaient les motifs de la confiance qui animait les émigrés au point de regarder la lutte comme devant être terminée au bout de quelques mois.

Je partis pour Coblentz, où les Princes se trouvaient encore; j'y restai plusieurs jours, puis je me rendis à Trèves. Là je trouvai ma compagnie attendant des ordres et augmentée de quelques officiers qui s'y étaient fait enrôler, quoique appartenant à d'autres corps, car alors on était à peu près libre de venir où l'on voulait. Nous apprîmes que le roi de Prusse avait déjà franchi les frontières, que Longwy s'était rendu et qu'il marchait sur Verdun. Nous reçûmes nos ordres pour nous rendre auprès de Thionville, dont on espérait la reddition et nous partîmes.

Cependant, je remarquai avec chagrin que nous paraissions ne devoir jouer qu'un rôle bien secondaire. Le roi de Prusse nous traînait à sa suite et nous étions à peu près abandonnés; l'armée des Princes n'avait pas une pièce d'artillerie; on ne lui fournissait ni munitions ni vivres; chacun s'était armé et équipé, comme il avait pu et vivait à ses frais; les Princes manquaient d'argent et se trouvaient hors d'état de suffire aux besoins de leur armée ni à ceux d'une infinité de pauvres gentilshommes dont le zèle était beaucoup au-dessus de leurs ressources et dont les facultés ne s'étaient pas étendues au delà des moyens suffisants pour les rejoindre. Cet état de choses s'assombrissait chaque jour, mais la chimère d'une prompte réussite soutenait encore. Nous étions comme les Israélites dans le désert, rêvant la terre promise; tout cela conduisait à de tristes réflexions qui donnaient des doutes sur la droiture et la loyauté de ceux qui sem-

blaient vouloir épouser notre cause. Cazalès nous le répétait sans cesse, car il faisait partie de notre compagnie, et un hasard singulier l'avait placé dans les quatre hommes de l'escouade que je commandais. J'y réunissais aussi un autre personnage fameux, dans un autre genre, il est vrai, qui était le chevalier d'Abzac, le premier écuyer de France, plus un de mes camarades, capitaine au régiment de Penthièvre-dragons, M. de Saint-Roman, mort il n'y a pas longtemps et frère du célèbre M. Pasquier qui vit encore. Ce Saint-Roman était homme d'esprit, voyant les choses aussi en noir que Cazalès et tous les deux nous désolaient par leurs sinistres prédictions. J'avais baptisé ce dernier Jérémie et l'autre Michée. Mais j'en reviens à la relation personnelle de ce qui me regarde et le cadre en sera fort étroit. Les grands événements historiques ne sont pas de ma compétence. Cependant j'ai traité de ceux qui ont rapport à cette malheureuse campagne de 1792 dans un ouvrage que j'ai terminé à Manheim en 1793 et auquel je ne voudrais rien changer au moment que j'écris, c'est-à-dire en 1837. J'y ai prédit les choses qui sont arrivées depuis, de sorte que ceux qui le liraient pourraient le juger écrit après coup. Aussi ne l'ai-je pas recopié, voulant lui laisser le vernis de la vétusté et le cachet de l'élan qui me l'a inspiré alors. Du reste ce n'est plus qu'un rabâchage, devenu tel par la multiplicité de ceux qui ont été écrits sur ces matières.

Nous fûmes cantonnés dans un village auprès de Thionville qui était investi par les Autrichiens et d'où le maréchal de Castries bloquait la ville de l'autre côté de la Moselle, et l'on se flattait d'y trouver la même bonne volonté qu'à Verdun qui venait d'ouvrir ses portes. Mais il en fut autrement, la garnison était déterminée à se défendre en cas d'une attaque sérieuse, et nous manquions de tout ce qui est nécessaire à entreprendre un siège. On fit venir deux canons, qui tirèrent sans effet

quelques boulets rouges, et ces vaines démonstrations n'aboutirent à rien, pas plus qu'une espèce d'attaque nocturne qui ne pouvait réussir et où le prince de Waldeck eut un bras emporté. On s'obstinait à croire cependant, d'après quelques intelligences que les Princes avaient dans la ville, qu'elle se rendrait à la vue du déploiement de nos forces et, en conséquence, on voulut faire camper notre cavalerie sur un plateau d'où elle pouvait être aperçue de la place.

Un officier de l'état-major, chargé de nous y conduire après en avoir reconnu le chemin, nous donna une grande preuve de son savoir faire en nous engageant dans des vignes où nous ne pouvions défiler qu'un à un et qui se trouvaient en amphithéâtre non loin des remparts; alors, on nous régala d'une canonnade des mieux nourries qui fit beaucoup de mal aux échalas, mais pas à nous, qui sortîmes enfin de ce mauvais pas sans aucune perte.

Nous bivouaquâmes deux jours sur le plateau d'où nous voyions tout ce qui se passait dans la ville; on nous envoyait pendant la nuit quelques bombes qui ne parvenaient pas jusqu'à nous, ce qui donnait à penser que les patriotes avaient beaucoup de poudre à dépenser et beaucoup d'envie de nous nuire : effectivement, un homme seul ne paraissait pas avec l'écharpe blanche, un peu à portée, sans qu'on ne le saluât de nombre de coups de canon et cela ne prouvait guère le bon accueil dont on s'était bercé. Un plus long séjour sur le plateau ne donnant plus d'espoir de parvenir à nos fins, nous retournâmes à nos cantonnements par un chemin plus raisonnable que le premier qu'un ignorant seul était capable de nous avoir fait prendre.

Le roi de Prusse, après avoir laissé une garnison à Verdun, s'était avancé vers Châlons dans les plaines de la Champagne où l'on espérait qu'une grande bataille viderait le différend. La cavalerie des émigrés devenait né-

cessaire et les Princes furent appelés. Ils abandonnèrent en conséquence Thionville et se mirent en marche sur les traces de l'armée prussienne. Notre compagnie était de l'avant garde, et tous, remplis d'ardeur et d'espoir, nous regardâmes ce mouvement, comme annonçant notre prochain triomphe et la fin de la Révolution.

Nous gagnâmes Verdun à marches forcées et la vue du drapeau blanc, qui flottait sur la citadelle redoubla encore notre joie et notre courage. Nous nous avançâmes rapidement vers les plaines de la Champagne où les patriotes avaient rassemblé toute leur armée. L'affaire de Valmy augmenta notre confiance, quoique nous n'y eussions point participé, et quand nous atteignîmes Sommesuippe, où les Princes établirent leur quartier général, nous apprîmes que Dumouriez, qui, après la défection de Lafayette, avait pris le commandement de l'armée républicaine, se trouvait entouré de toutes parts dans son camp retranché.

Sa position était critique et nous crûmes, avec toute apparence de raison, qu'il serait bientôt attaqué et écrasé par des forces doubles des siennes.

J'allai au quartier général, qui était tout près de notre cantonnement. D'Avaray me dit que l'attaque aurait lieu sous peu et qu'il devenait de plus en plus urgent de la hâter, que les Prussiens avaient beaucoup de malades par suite de la mauvaise qualité des vivres qui leur étaient expédiés de leurs magasins et des pluies continuelles que nous essuyions.

Nous manquions nous-mêmes de tout, car le pays, pauvre par lui-même, puisque nous nous trouvions dans la Champagne pouilleuse, était de plus épuisé, que les paysans avaient en grande partie pris la fuite et n'étaient nullement disposés en notre faveur. Ils regardaient les émigrés comme leurs plus grands ennemis quoique nous les traitassions avec une bonté extrême, que nous leur

payassions au prix de l'or tout ce que nous leur pouvions arracher et que nous missions en œuvre tous les moyens possibles pour leur persuader que nous venions en amis. Mais le peuple était déjà tout à fait gangrené et je vis, malheureusement, qu'il n'y avait plus que la force capable de le faire revenir.

Nous restions cependant dans un désolant état de stagnation et les hostilités paraissaient suspendues. J'allais presque chaque jour à notre quartier général pour recueillir des nouvelles ; tout ce que je pus savoir de d'Avaray, c'est que les Princes étaient fort tristes et mécontents, qu'il s'établissait de fréquentes communications entre le camp de Dumouriez et celui du roi de Prusse, que celui-ci avait même reçu des envoyés de Paris, que les Princes, loin d'être conseillers, ignoraient tout ce qui se passait, que les dyssenteries exerçaient d'affreux ravages parmi les Prussiens et qu'enfin l'avenir se couvrait du voile le plus inquiétant. Le secret le plus absolu me fut recommandé par mon ami sur tout ce qu'il me disait et je retournai chez moi le cœur serré et l'imagination bien sombre.

Comme mes camarades connaissaient mes liaisons avec les entours des Princes, ils ne manquaient pas, chaque fois que je revenais du quartier général, de se rassembler pour me questionner sur tout ce que je pouvais savoir de nouveau. Jusqu'alors je n'avais rien eu à leur dire et je fis de même ce jour-là. Plusieurs autres passèrent dans la même inaction et, d'après ce que j'avais appris, je n'en concluais rien de bon, lorsqu'un matin le bruit courut qu'enfin l'attaque était résolue pour le lendemain, et ce bruit, qui s'augmentait en se répandant, finit par prendre la consistance d'une vérité que chacun désire. Je fus moi-même presque convaincu et, montant aussitôt à cheval, je galopai au quartier général pour savoir quelque chose des dispositions qu'on devait avoir faites.

En entrant chez d'Avaray, où d'Hautefort était aussi, je les vis tous les deux consternés et la première phrase de d'Avaray fut : « Oh ! mon ami, nous sommes perdus ! la retraite est décidée, les conditions en sont arrêtées jusqu'aux frontières, c'est encore un secret dont on n'a pas pu dévoiler la connaissance à nos malheureux princes; nous sommes trahis. On a fait accroire au roi de Prusse que son armée s'anéantissait par les maladies, qui, effectivement, causent un ravage effroyable et que, loin de pouvoir attaquer, il ne serait bientôt plus en état de se défendre. Des représentants de la nation sont dans son camp depuis plusieurs jours; ils lui ont apporté une lettre du Roi pour le conjurer de renoncer à son entreprise et de se retirer. Il lui mande que sa vie, à chaque instant menacée, dépend de sa prompte retraite et de celle des émigrés.

« Le roi a d'abord résisté, car il sent la honte d'une pareille démarche, mais ensuite, travaillé par les intrigues de ceux qui ont intérêt à la chose et qui sont vraisemblablement achetés par les républicains, de plus effrayé par le mauvais état de son armée qu'on lui a sans doute exagéré, il a consenti à la retraite.

« Le général Clairfayt, justement indigné de cette lâche résolution, a proposé d'attaquer Dumouriez avec ses seuls Autrichiens réunis aux émigrés et de se charger de la responsabilité de l'événement; mais il a été refusé. Ainsi donc, il a été convenu que Dumouriez n'inquiéterait pas la retraite du roi de Prusse, qui aurait lieu dans le plus court délai et aussitôt que les arrangements nécessaires seraient effectués, que les hostilités cesseraient, de part et d'autre, jusqu'à l'entière évacuation du territoire français, et que Longwy serait rendu ainsi que Verdun par où les Prussiens doivent passer et que, dans cette dernière ville, leurs postes seraient relevés par les républicains dès qu'ils se présenteraient. Enfin voilà toutes nos

espérances détruites et nous sommes livrés aux incalculables malheurs qui résulteront de la défection de nos amis prétendus.

« Un grand silence doit régner sur ces fatales dispositions. Jusqu'au moment que l'ordre de la retraite sera publié, il faut donc que tu me donnes ta parole d'honneur de ne point parler de ce que je viens de te dévoiler et dont je ne t'aurais pas dit un mot sans mon amitié et ma confiance en toi. Tes terres sont tout près d'ici. J'ai pensé qu'avant que cette retraite y fût connue, tu pourrais tirer quelque parti de tes fermiers ou de tes amis. Ne néglige pas de prendre des mesures pour l'avenir, car je ne sais pas ce que nous deviendrons et surtout, motus sur ce que je viens de t'apprendre. » Je remerciai mon ami, comme je le devais, et lui jurai de ne rien divulguer de ce qu'il venait de me confier. Nous nous embrassâmes tous trois les larmes aux yeux et je remontai tristement à cheval.

Ma décision fut bientôt arrêtée; avant de retourner au cantonnement, j'allai tout droit chez M. le comte de Verteillac, maréchal de camp, qui commandait notre avant-garde, petit homme haut comme ma botte, pétulant et vif comme la poudre. Je lui dis que je venais le prévenir qu'étant malade, je ne pouvais plus rester à l'armée et que mon intention était de me retirer à Verdun et de m'y faire traiter pour être en état de rejoindre mon corps le plus promptement possible. A ces mots, le petit général bondit comme un chevreuil : « Est-ce bien un gentilhomme français qui parle ainsi ! s'écria-t-il avec emportement. Comment, monsieur, on se bat demain, et vous voulez partir ? Pouvez-vous oublier que l'honneur marche avant tout et croyez-vous que votre prétendue maladie, à laquelle votre visage donne un démenti formel, vous garantira de la honte que votre conduite appelle ? Quand on peut se tenir encore à cheval, monsieur, et qu'on

va se battre, il faut savoir sauver les autres et savoir mourir en brave et en gentilhomme. Au reste, monsieur, vous n'êtes pas prisonnier comme un soldat mercenaire, vous êtes libre; ainsi parlez, puisque cela vous fait plaisir, je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait lieu de vous regretter. — Le temps me justifiera, mon général, lui répondis-je avec le plus grand calme, et j'ai l'honneur de vous saluer en attendant. » Je sortis et, comme je le vis à la fenêtre, se démenant comme un possédé, j'affectai de m'élancer légèrement sur mon cheval et de m'éloigner ventre-à-terre.

Cette scène avait son côté de plaisant. Effectivement ce brave homme était autorisé dans son zèle et par son grade à me parler sur ce ton. Ainsi l'un était emporté par une vivacité très excusable, l'autre retenu par une parole sacrée et il en résultait une assez drôle de position. Beaucoup de mes camarades m'attendaient avec impatience pour me demander des nouvelles du grand jour du lendemain; je me mis à trembler comme la feuille, disant que je ne savais rien, excepté que je revenais avec une forte fièvre qui m'empêcherait de prendre part à l'action et que j'étais résolu de me replier sur Verdun, [illegible] été emportés en peu de jours par cette maladie devenue d'un caractère très dangereux et impossible à traiter dans l'état de dénûment où nous étions. Dans le fait il n'était que trop vrai que le manque de vivres, le mauvais temps continuel, la privation du nécessaire, l'absence de tout secours de l'art médical, devaient avoir une terrible influence sur des gens mourant de besoin, sans tentes, sans abri et exposés à une pluie continuelle. Nous ne pouvions nourrir nos chevaux que du chaume que nous arrachions du toit des maisons abandonnées; ils crevaient comme des mouches; enfin nous étions dans la misère la plus complète et réduits au désespoir. Ceux des questionneurs, avec qui je n'avais que des relations ordinaires, s'éloi-

gnèrent d'un air mécontent; je les vis, en petits groupes, parler avec chaleur et sûrement pas à mon avantage. Les autres, qui me connaissaient mieux, s'obstinèrent à me tirer les vers du nez en me disant : « Tu nous caches sûrement queique chose, car, sans cela, tu ne nous quitterais pas ainsi. — Eh ! non, messieurs, leur répondis-je, je ne suis bon à rien dans ce moment-ci et je ne veux pas mourir inutilement dans ce pays de loups. Adieu, nous nous reverrons bientôt. » Je fis détacher mes chevaux du piquet, on les chargea d'un peu de bagages que j'avais avec moi, et malgré la nuit tombante et un temps affreux, je quittai des lieux qui devaient être bientôt témoins du désespoir de tant de braves gens inutilement sacrifiés.

Je n'étais éloigné que d'une dizaine de lieues de ma belle terre de Beauclair, érigée en comté en faveur de mon père et qui me rapportait 40,000 francs de rente. Il y avait un très grand château où je ne demeurais plus depuis que j'avais donné la préférence à Etrépigny, qui s'en trouvait à une huitaine de lieues. Ce fut donc à Beauclair que j'arrivai de bonne heure, le lendemain de mon départ de l'armée. Mon homme d'affaires fut très étonné de mon apparition et me dit qu'il ne croyait plus me revoir; que la retraite du roi de Prusse était déjà connue, que l'on savait dans le pays que j'étais émigré et que, malgré l'attachement que mes anciens vassaux m'avaient toujours témoigné, il ne me conseillait pas de faire un long séjour chez moi; que, d'ailleurs, je n'en tirerais pas profit, parce que je ne trouverais aucun de mes fermiers qui voulût me faire des avances soit par crainte, soit par mauvaise volonté. Ce brave homme se mit aussitôt en quête, sans dire nécessairement mon arrivée; mais toutes ses démarches furent inutiles, ainsi qu'il l'avait prévu, et je ne recueillis de ma tentative que quelques fonds qu'il avait à moi et qu'il me rendit fidèlement. Je

passai la journée fort mal à mon aise et, le lendemain, je partis pour Verdun, après avoir traversé la Meuse, en bac. J'y fus rendu le soir, avec l'intention d'y rester quelques jours, pour m'y reposer, car j'étais sur les dents et j'avais des ressentiments de fièvre.

Je m'installai dans la plus grosse auberge de la ville, parce que j'étais sûr d'y voir paraître bientôt de mes compagnons d'infortune et d'apprendre des nouvelles. Effectivement, ceux qui avaient encore des ressources prirent le chemin de Verdun et y arrivèrent peu de temps après moi. Plusieurs de mes camarades m'y découvrirent bientôt et vinrent me chercher avec empressement. L'ordre de la retraite avait été donné le lendemain matin du jour de mon départ et le désespoir causé par cette disposition inattendue fut inexprimable. On cherchait à se consoler par l'espoir qu'une autre campagne aurait lieu le printemps prochain. Mais comment la plupart des émigrés pouvaient-ils attendre? C'était là une difficulté insurmontable pour le plus grand nombre d'entre nous, qui ne devaient plus voir l'avenir que sous l'aspect le plus fâcheux. Ils me dirent que mon départ si précipité leur avait fait soupçonner quelque triste événement, qui ne s'était justifié que trop tôt; mais que j'aurais dû les en prévenir. A cela je leur répondis que ma parole se trouvait engagée à garder le secret sur une chose qui ne m'avait été communiquée que pour les raisons que je leur expliquai et que ce secret, dans une pareille circonstance, avait été bien lourd pour moi. Je leur demandai si le général de Verteillac était à Verdun, car j'aurais grande envie de me disculper envers lui. Il était resté avec le gros de notre armée qui faisait sa retraite à part, d'un autre côté. Je n'entendis plus parler de lui. Cette armée, composée de malheureux qui se trouvaient dénués de tous moyens, fit sa retraite sur Liège, où elle fut licenciée, les Princes manquant de tout eux-mêmes et ne

pouvant soutenir ceux qu'ils avaient si imprudemment engagés à l'émigration. Cette dernière mesure ôta l'espoir d'une seconde campagne et prouva l'extrême abandon de notre cause. Le prince de Condé se rattacha avec son corps au service de l'Autriche qui le prit à sa solde, et ceux des émigrés qui le purent profitèrent de cette ressource pour rejoindre ses drapeaux. La plupart des autres, que le désespoir et la misère contraignirent de rentrer en France, furent bientôt arrêtés, fusillés. Ainsi se termina pour nous cette funeste campagne commencée avec des auspices qui paraissaient si favorables.

Cazalès passa par Verdun et vint me voir. « Eh bien! me dit-il, Jérémie a-t-il eu tort? On le donne toujours à ceux qui contrarient des opinions et des espérances conçues follement et sans réfléchir; plus tard, on juge le prophète comme il le mérite. Ecoutez ce qui me reste à vous dire : La contre-révolution est devenue impossible; il n'y a plus que les cerveaux creux qui la rêvent, les efforts que l'on pourra faire encore contre la France ne seront que les effets d'une politique d'intérêt fausse et mal calculée, dont nous resterons toujours en dehors. Quant à moi je vais en Angleterre où je ne suis pas inconnu et où j'ai des amis; souvenez-vous de moi, qui ne vous oublierai jamais et ne vous endormez pas ici. » Il m'embrassa et sortit. J'ai su depuis qu'il était revenu en France sous le Consulat et qu'il y avait vécu tranquille, sans vouloir rentrer dans les affaires, malgré les sollicitations de Napoléon qui, se connaissant bien en hommes, désirait se l'attacher. Il y mourut au bout de quelques années, longtemps avant la Restauration.

Je voyais chaque jour passer les débris de l'armée prussienne et des fragments de la nôtre; enfin, m'étant un peu remis, je quittai prudemment Verdun et me mis en route pour Luxembourg. Bien m'en prit, car le lendemain arrivèrent les Républicains qui, selon la conven-

tion, relevèrent les postes prussiens et prirent possession de la ville. Beaucoup d'émigrés qui y étaient restés malades furent découverts facilement par eux et fusillés. Ils traitèrent avec la même barbarie les jeunes filles qui lors de l'entrée du roi de Prusse s'étaient réunies en troupe pour lui présenter des bouquets ; elles furent guillotinées.

Pendant ce temps-là, je suivais bien tristement le chemin de Luxembourg au milieu du spectacle le plus déchirant : les deux côtés de la route étaient garnis, presque sans intervalles, de cadavres d'hommes, de chevaux morts et de pauvres gens couchés qui attendaient le trépas contre lequel ils ne pouvaient plus lutter. Travaillés par la fièvre, la dyssenterie et l'épuisement, Prussiens, Autrichiens, émigrés, pêle-mêle, essayaient de soutenir mutuellement leur marche, puis tombaient et confondaient leur dernier soupir. C'étaient des échappés des hôpitaux de Verdun, qui, à la nouvelle de l'arrivée des Français, s'étaient enfuis précipitamment, en se voyant abandonnés, ou des fuyards des différents dépôts, laissés en arrière, qu'on n'avait pas eu le temps d'évacuer. Jamais retraite ne se fit avec une telle confusion, un tel désordre et une telle imprévoyance ; elle coûta aux Prussiens la moitié de leur monde ; les Autrichiens, peu éloignés de leurs frontières, furent moins maltraités.

J'arrivai le lendemain de la seconde journée à Longuyon, bourg considérable, où se trouvait un immense établissement de forges ; dans une halle spacieuse, destinée aux charbons, gisaient 600 cadavres qu'on y avait rassemblés, et une multitude de malades qui allaient bientôt en augmenter le nombre. Je détournai la vue de cette scène de désolation et j'allai dans une auberge, qui ne présentait plus que les quatre murs pour y faire reposer un instant mes chevaux ; là, j'appris que nos Princes et quelques personnes de leur suite avaient passé la

nuit dans une maison qu'on m'indiqua, et où je m'empressai d'aller. Portes et fenêtres étaient fermées hermétiquement, ce qui ne m'empêcha pas d'y frapper assez inutilement pendant quelques minutes, mais enfin un volet s'entr'ouvrit et je vis d'Avaray paraître à la fenêtre. « Comment c'est toi, me dit-il ; entre vite par la fenêtre, que je vais ouvrir. » Et, aussitôt que j'eus pénétré dans la chambre, il la referma et me dit : « Nous sommes obligés de nous cacher et nous n'allons que le soir pour éviter les plaintes et les demandes auxquelles nous ne pouvons satisfaire et qui nous déchirent le cœur. Quels malheurs et quelle trahison ! Qu'allons-nous devenir? » D'Hautefort survint dans ce moment et mêla ses lamentations aux nôtres. Une table sans nappe, sur laquelle on voyait les débris d'un pâté et de viandes froides, était là et mes amis m'engagèrent à en profiter. Et moi aussi j'avais faim et je mis à travailler ces restes de manière à montrer mon dévorant appétit. A peine avais-je fini de l'exercer qu'entrèrent Monsieur et le comte d'Artois. Celui-ci vint à moi et, me prenant la main avec une grande expression de tristesse, me dit que les malheurs qui l'accablaient ne l'empêchaient pas de partager le mien et qu'il avait été bien sensible à la mort de mon père, tombé à Reims sous le poignard d'un assassin avec beaucoup d'autres victimes. Je fus foudroyé par ces paroles et, comme je venais de manger vite et abondamment, je me sentis défaillir par la révolution subite qui se fit en moi. J'allais tomber si le comte d'Artois ne m'eût soutenu, pendant le temps que d'Avaray m'approcha une chaise sur laquelle je me laissai aller presque privé de sentiment. « Quelle imprudence, mon frère, s'écria Monsieur, les mauvaises nouvelles ne s'apprennent que trop vite. Voyez l'état de ce pauvre Moriolles? » Et en disant cela, il me jetait de l'eau sur la figure et me frottait les tempes avec de l'eau-de-vie. Je revins à moi par ces augustes

soins, et d'abondantes larmes que je versai me soulagèrent bientôt. Les deux frères eurent la bonté de me dire mille choses affectueuses et, dès que je sentis pouvoir marcher, je pris congé d'eux. Mais la fenêtre étant encore d'un trop difficile accès pour moi, d'Avaray m'ouvrit la porte, me donna le bras durant quelques pas, m'embrassa en véritable ami, puis se hâta de rentrer chez les Princes.

Etranges variations de la fortune! Ils étaient maintenant fugitifs, obligés de se cacher par honte et pour se dérober aux gémissements des malheureux qu'ils avaient faits et aux mains suppliantes qui se tendaient vainement pour implorer leur assistance. Cruelle position pour eux que des gens aigris par le désespoir, regardaient comme responsables de leurs infortunes et qui changeaient en crimes la légèreté de leur conduite, dont ils avaient été les témoins à Coblentz. D'un autre côté, le roi de Prusse leur avait adressé d'amers reproches et les accusait de l'avoir trompé sur les dispositions de la France. Loin d'y avoir trouvé un peuple prêt à revenir facilement de ses erreurs et de nombreux partisans, il n'avait rencontré dans la nation qu'un aveugle fanatisme, que haine pour tout ce qui autrefois était l'objet de son respect et de son amour, qu'opposition en masse et qu'invincible antipathie. Le chemin vers Paris, qu'on lui avait dépeint si facile à suivre, s'était hérissé, dès le commencement, de difficultés qui, s'accroissant de plus en plus, l'avaient forcé d'arrêter sa marche et de conclure un arrangement attentatoire à sa dignité, à sa gloire, après avoir perdu la moitié de ses troupes. A tous ces arguments, qui ne manquaient pas d'un certain fondement, on pouvait répondre que lui-même avait été aussi trompé par les siens ; que, par exemple, le pain destiné à son armée provenait de farines corrompues et entassées dans les magasins depuis la Guerre

de sept ans; que, de cette nourriture, étaient nées toutes les maladies et la mortalité si fatales à ses soldats, dont la diminution avait paralysé ses mouvements; qu'il s'était privé, sans raison apparente, de l'aide de 26,000 émigrés, qui se seraient battus avec tout l'acharnement qu'inspire l'honneur et que provoque le désespoir. Pourquoi n'avoir pas employé leurs bras que tant de considérations eussent rendus invincibles? Pourquoi les avoir abandonnés à leurs seules et insuffisantes ressources? Mais la suite des événements d'alors, ainsi que ceux advenus depuis, sont la preuve incontestable que le souverain, le parti, le pays, qui appellent chez eux les étrangers pour jouer un rôle quelconque, appellent en même temps leur ruine ou tout au moins leur esclavage.

Remonté à cheval, et poursuivant ma route, j'éprouvais un malaise physique et moral difficile à décrire. Le massacre de mon pauvre père se représentait sans cesse à mon imagination. Je me voyais errant sans patrie, bientôt sans fortune, et mes sinistres réflexions se rapportaient sur l'ennui affreux qui m'attendait. Les jalons de la mort qui continuaient à border le chemin, m'inspiraient une espèce de terreur que ne pouvait repousser mon esprit, abattu par la fièvre qui s'était déclarée et qui me dévorait. Je sentais que je serais bientôt forcé à m'arrêter pour essayer de reprendre des forces, lorsque je vis, à peu de distance, deux énormes cuirassiers de la garde royale prussienne, se tenant par la main, tomber tout à coup et se débattre dans la boue; je les crus morts, car c'était ainsi que se terminait l'agonie de tous ces malheureux, mais, en passant près d'eux, je les entendis me dire adieu, d'une voix faible et lamentable. Dans les dispositions où je me trouvais, cet adieu produisit sur moi une singulière impression. Je m'arrêtai pour les questionner. « Nous mourons de faiblesse et d'inanition, me répondirent-ils, nous avons la dyssente-

rie et nous ne pouvons nous traîner plus loin. Ici sera notre tombeau. » J'avais dans mes sacoches deux bouteilles d'excellent vin vieux de Roussillon que j'avais conservées avec le plus grand soin, et quelques morceaux de pain. Je fis descendre mon palefrenier et je me les fis apporter. J'en tirai un petit verre que je remplis de vin et que je donnai à ces pauvres gens, avec quelques mouillettes de pain pour tremper dedans, ce qu'ils eurent encore la force de faire ; l'effet en fut étonnant, ils revinrent à la vie qui allait leur échapper et me comblèrent de bénédictions. Voyant ce bien-être subit, je redoublai et j'eus le plaisir de les voir se relever au bout de quelques instants et pouvoir se tenir sur leurs jambes. Alors, je leur montrai une maison sur le chemin, où j'avais résolu de faire halte, et je leur demandai s'ils pourraient y parvenir en leur disant qu'ils m'y trouveraient. Sur leur réponse qu'ils l'espéraient, je pris les devants.

Dans cette maison, je n'aperçus qu'une seule vieille femme à qui je demandai si elle avait quelque chose à boire et à manger. « Il y a du foin et de l'avoine pour vos chevaux, me dit-elle, mais rien de plus. Les paysans m'ont tout enlevé. » Je tirai une couronne de ma poche et la lui donnai en la conjurant de tâcher de me procurer de quoi faire du bouillon. La vieille sortit avec un air qui me sembla de bon augure, et rentra aussitôt après, avec une poule étique qu'elle acheva de plumer, de couper en morceaux et mit dans une marmite suspendue au-dessus du feu. Pendant les apprêts de ce séduisant repas, je sortis pour voir ce qu'étaient devenus mes deux ressuscités, je les aperçus de loin, se tenant par le bras et avançant peu à peu. Ils arrivèrent enfin, non sans efforts, et je les installai auprès d'un bon foyer qui les ranima, de concert avec une potion de mon roussillon dont je leur versai encore une petite dose pour leur donner le temps d'attendre leur souper. Je n'avais

nulle envie d'en tâter et, plié dans mon manteau, je me jetai dessus de la paille fraîche que je me fis apporter.

La cuisson de la poule terminée, la vieille mit le tout dans une gamelle avec quelques bribes de pain noir et desséché autour de laquelle s'attablèrent mon palefrenier et mes deux nouveaux compagnons. J'eus beau recommander à ceux-ci de manger doucement et avec précaution, ils n'en tinrent compte et se ruèrent sur la poule centenaire, dont ils broyèrent les os avec une espèce de rage qui m'aurait fort diverti dans tout autre moment. Ils se laissèrent ensuite tomber sur la paille et je les entendis bientôt ronfler comme des toupies.

Quant à moi je ne pus fermer l'œil, mais une sueur abondante s'établit sur tout mon corps au point de percer tous mes vêtements; ce ne fut qu'à l'approche du jour, que je m'endormis d'un bon sommeil qui dura plusieurs heures et dont j'éprouvai un grand soulagement. En me réveillant, je fus agréablement surpris de voir la vieille avec quelques bons poulets, des œufs frais, du pain et une petite bouteille d'eau-de-vie qu'elle avait été chercher, disait-elle, dans un village voisin, denrées avec lesquelles elle m'assura qu'elle me ferait un excellent ragoût. Mes deux colosses étaient déjà debout et paraissent fort bien disposés et presque remis. La fricassée fut engloutie et je leur abandonnai l'eau-de-vie comme leur tonique usité, leur distribuai quelques kreutzers pour se rendre à Luxembourg, et je vis les larmes de la reconnaissance dégoutter de leurs épaisses moustaches. Je me contentai de deux œufs, je payai généreusement la vieille paysanne, et je me remis en marche, beaucoup moins malade que la veille.

A mesure que je m'éloignais du foyer de la mort, les dévastations de la guerre devenaient plus rares, les hideux objets que je suivais depuis si longtemps, les cadavres plus clairsemés laissaient des intervalles moins

lugubres et, au bout de quelques lieues, je fus à peu près quitte de ce spectacle de destruction et de misères. Je comptais pouvoir atteindre Luxembourg le soir de ce même jour, mais, encore d'une faiblesse extrême, je m'arrêtai à trois lieues de la ville dans une auberge moins délabrée que les autres, et qui me promettait quelques ressources. J'en trouvai effectivement et entre autres une espèce de grabat sur lequel je me hâtai de m'étendre. J'y reposais depuis à peine deux heures, quand mes deux cuirassiers se présentèrent devant moi. Je crois que les pauvres diables m'avaient suivi à la piste en s'informant partout de mon passage et qu'ainsi ils étaient parvenus à me rejoindre, preuve évidente de leur meilleur état. Je fus fort aise de les revoir, car, s'ils me devaient la vie, moi je leur étais redevable d'une bonne action qui avait procuré une bien douce distraction à ma douleur, dont le cours ne pouvait se calmer que par des circonstances en harmonie avec le cœur. Je leur témoignai que je me réjouissais de leur retour à la santé, qu'ils passeraient la nuit dans l'auberge, où je paierais leur écot, et que le lendemain ils pourraient facilement se rendre sains et saufs à Luxembourg comme ils en avaient le dessein. Hélas ! qu'une bagatelle est parfois importante, même pour la vie d'un de nos semblables et qu'alors on doit être heureux de la leur procurer ! Le lendemain, quand je partis, je les vis déjeuner gaîment avec leurs restes de la veille, et se précipiter encore à mes pieds pour m'exprimer leur reconnaissance.

J'arrivai de bonne heure à Luxembourg et descendis dans un hôtel de très bonne apparence qui se trouva être le meilleur de la ville. Je m'y installai délicieusement, car, après tant de fatigues, de privations et de souffrances, le peu de bien qu'on rencontre acquiert une valeur qu'il n'aurait pas eue auparavant. Je passai dans un bon lit une nuit réparatrice et, le lendemain, me sentant tout

à fait remis, j'allai dans la ville à la quête des nouvelles. La première personne qui s'offrit à mes yeux en sortant, fut le major de mon régiment, nommé Desvernos, homme infiniment aimable et d'excellente compagnie, qui fut d'autant plus aise de me voir qu'il ne savait pas ce que j'étais devenu depuis mon départ précipité de l'armée. Il ne s'était pas arrêté à Verdun et avait gagné au plus vite Luxembourg, évitant ainsi l'horrible retraite que je venais de faire. Il était arrivé déjà depuis plusieurs jours, et ainsi, avec quelques autres, ils y avaient tous ensemble formé un établissement où ils se trouvaient fort bien, et auquel il m'engagea à me joindre, d'autant plus qu'il se composait d'excellentes gens et presque tous de ma connaissance. J'acceptai avec empressement, je louai une chambre à côté, je fis venir mon bagage et mes chevaux de l'auberge, et je fus dès le même jour dîner avec ma société qui n'aurait pu être mieux choisie.

J'y retrouvai Saint-Roman dont j'ai déjà parlé, un autre capitaine de mon régiment, le comte de Mirebeau, avec qui j'étais très lié, le chevalier de Cosnac, mon cousin, capitaine dans le même corps, le vicomte de Benze, commissaire des Princes auprès des émigrés, enfin beaucoup de personnes que je fus enchanté d'avoir pour camarades dans cette malheureuse situation. Nous étions une vingtaine autour d'une table parfaitement servie, et qui ne se ressentait guère des fâcheuses circonstances où nous en étions réduits. Mais nous avions tous les poches encore bien garnies et, comme dit le proverbe, nous voulions faire contre fortune bon cœur. Notre intention commune était de demeurer quelque temps à Luxembourg, jusqu'à ce que les affaires prissent une tournure un peu décidée, et que chacun pût se former un plan avec facilité de le suivre. Donc il fallait attendre et nous avions l'occasion de le faire agréablement.

Peu de jours après mon installation, j'eus la consolation de lire dans les gazettes, au sujet du massacre des nobles qui avait eu lieu à Reims et dont les noms se trouvaient rapportés, que celui de mon père ne figurait pas sur ce funeste tableau. J'en conçus de grandes espérances qui se confirmèrent ensuite par la même voie qui m'instruisit de son incarcération et de celle de plusieurs autres infortunés, qui trouvèrent grâce devant le couteau révolutionnaire.

Mais ce ne fut que longtemps après que je sus qu'il avait recouvré sa liberté après la mort de Robespierre; car, alors, une lettre reçue d'un émigré ou écrite à lui, envoyait sur-le-champ à l'échafaud. Il fallait donc être privé de connaître le sort de ceux qui vous étaient les plus chers, pauvres jouets de tout ce que la canaille possédait de plus vil et de plus atroce.

Nous ne fûmes pas longtemps sans apprendre l'entrée des Républicains en Hollande, et leur débordement en Allemagne, où Custine allait former le siège de Mayence. Ces événements vinrent troubler notre tranquille position. Beaucoup d'entre nous avaient leurs familles ou leurs intérêts dans un de ces deux pays et surtout ceux qui craignaient pour la Belgique se hâtèrent de nous quitter. Les autres qui s'étaient émigrés en Italie qui, hors l'Autriche, restait encore en paix avec la France, furent moins pressés de partir, mais prirent leurs dispositions pour un éloignement prochain. Ces rapides mouvements des patriotes achevèrent de répandre le trouble et la consternation parmi nous, qui de longtemps ne devions plus connaître de repos. Quant à moi qui voulais retourner à Manheim, je proposai à Mirebeau, qui allait en Suisse rejoindre sa femme qu'il avait laissée à Soleure, de faire une partie de la route ensemble. Comme il projetait de m'offrir le même arrangement, nous fûmes bientôt d'accord; ainsi, après avoir passé un

mois de temps avec beaucoup d'agrément à Luxembourg, nous nous séparâmes tristement du peu de nos camarades qui y restaient encore; nous vendîmes nos chevaux; moi, je renvoyai mon palefrenier chez moi à Etrépigny et tous deux nous prîmes la diligence pour Trèves.

Dans cette ville, nous louâmes un bateau pour nous transporter à Coblentz et nous dûmes avoir la précaution de débarquer pour passer la nuit sur la rive gauche de la Moselle, car les patriotes avaient des partis qui se montraient fréquemment sur la rive droite, et qui auraient pu traverser la rivière pendant l'obscurité. Nous arrivâmes à Coblentz où se trouvait le roi de Prusse avec les restes de son armée, et cette ville nous présenta un aspect bien différent de celui sous lequel je l'avais vue quelques mois auparavant. Alors, plus de ces présomptueux émigrés dont la France devait être d'une si facile conquête; plus de jactance, plus de luxe, plus de folies; plus de cette foule enivrée et turbulente dont le fracas était un scandale pour les bons Allemands. Le peu que je vis de mes compatriotes vendaient à vil prix leurs chevaux et leurs équipages pour se créer d'éphémères ressources au delà desquelles ils n'avaient plus d'autre perspective que la misère. Ces malheureux, hors de leur patrie où ils ne pouvaient rentrer sans affronter la mort, vus partout de l'œil sec et méprisant de l'inhospitalité, chassés de partout par la crainte qu'inspiraient les républicains, et partout repoussés par les petits princes qui tremblaient pour leurs petites souverainetés s'ils leur avaient prêté asile ou secours, ces malheureux, dis-je, renouvelaient le spectacle de la dispersion des Juifs. Je n'étais pas encore dans une position aussi désespérante, mais je prévoyais, en réfléchissant, qu'elle devait m'atteindre plus tard.

C'était un drôle de personnage que mon camarade Mirebeau. Il joignait à beaucoup d'amabilité et de qualités

excellentes, un caractère d'une gaieté souvent bouffonne et une figure triste et piteuse qui formait avec elle le contraste le plus original. Après avoir pris langue quelques jours à Coblentz, nous nous décidâmes à louer un cabriolet, deux chevaux et un postillon pour faire notre voyage commodément et sûrement, chose devenue difficile au milieu des événements et des entraves qui nous pressaient de toutes parts. Nous devions nous écarter du cours du Rhin, dont les Français occupaient les deux rives, et, pour couvrir le siège de Mayence, ils avaient poussé leurs avant-postes fort loin et faisaient battre la campagne par nombre d'éclaireurs. Ceci nous obligeait à prendre un très grand détour qui triplait notre chemin, et la peur qu'on avait d'eux, ainsi que la mauvaise volonté qu'on nous portait, à nous qu'on regardait comme cause de la guerre, rendait notre voyage hérissé de désagréments. Nous savions déjà que nous ne serions reçus dans aucune ville et qu'une escorte obligeante nous accompagnerait pour les traverser, en nous prenant à une porte pour nous conduire très poliment jusqu'à l'autre. Nous n'avions donc de gîte à espérer que dans les villages, supposé encore qu'on voulût bien nous y recevoir, et ce fut avec ces données que nous nous mîmes en route.

Mais j'avais dans Mirebeau une ressource que je ne soupçonnais pas. Voyant que j'étais d'assez mauvaise humeur il me dit : « Laisse-moi faire, ne te mêle de rien et tu verras comme nous sortirons d'embarras. » Nous traversâmes plusieurs villes en sortant de Coblentz, où l'accueil annoncé nous fut fait de point en point, et à la nuit tombante, nous rencontrâmes un village où Mirebeau nous dit que nous passerions la nuit. Comme il ne savait pas un mot d'allemand, il me dit d'ordonner au postillon de nous mener au presbytère et de s'arrêter devant la porte. L'ordre fut exécuté, mon camarade

descendit avec moi, fit résonner la clochette, et me dit de demander le curé. Une servante vint ouvrir et répondit à ma question que ce n'était pas un curé, mais un pasteur luthérien qui occupait la maison, tout le village professant la religion réformée. Je traduisis le tout à Mirebeau qui me prescrivit d'insister et le pasteur nous fit introduire. Alors, mon compagnon, prenant une expression de figure vraiment tragique, débuta par plusieurs profondes révérences et commença à débiter un beau discours en latin, le plus pathétique qu'il put imaginer, dans lequel il lui raconta tous nos malheurs, les persécutions dont nous étions l'objet, la détresse où nous étions, fit l'éloge d'une religion ramenée à sa pureté primitive, de la charité reconnue de ses ministres, et finit par demander l'hospitalité pour la nuit. Mirebeau mit tant d'onction dans son débit qu'il alla jusqu'à verser des larmes, ou au moins à en faire le semblant; j'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de pouffer de rire. Le pasteur, qui était un brave homme, ébahi, subjugué par la brillante latinité de l'orateur, s'épuisa en révérences, en protestations de services, ordonna à la servante de faire conduire les chevaux à l'écurie, de préparer un bon souper et des chambres pour nous. Nous voilà donc installés à merveille, et Mirebeau, me lançant des œillades de malice et de contentement.

Notre hôte, quoique plus faible latiniste que lui, ne manquait néanmoins ni d'instruction ni de savoir-vivre. La conversation s'engagea, j'y déployai mes ressources allemandes et elle se soutint agréablement jusqu'au moment du dîner qui fut bon et copieusement arrosé avec d'excellent vin du Rhin que nous prodigua notre digne pasteur. Nous tînmes longtemps table et nous fûmes ensuite conduits dans une chambre très propre, garnie de deux jolis lits, et quand nous y fûmes seuls : « Eh bien! me dit Mirebeau, en se frottant les mains comme

était sa coutume quand il était content, ou qu'il avait joué quelque tour, tu vois qu'on peut se passer d'auberge ! Quant à moi, tant que cette persécution durera, je ne veux connaître d'autres enseignes que celles qui doivent pendre à la porte de ces braves ecclésiastiques. » Effectivement, pendant les onze jours que demanda notre voyage à cause des détours que nous primes, des mauvais chemins et du peu de vigueur de nos chevaux, nous pratiquâmes la même conduite et nous nous en trouvâmes fort bien. Seulement, afin de s'éviter les embarras de l'improvisation, Mirebeau avait appris par cœur le petit début obligé et les variantes que la différence des cultes exigeait pour être bien reçu ; car, dans le pays d'Outre-Rhin, la population est composée de catholiques et de luthériens tellement mélangés que souvent la même église sert alternativement aux deux religions. C'est ici l'occasion de dire que nous trouvâmes généralement une hospitalité plus ouverte, plus de bonhomie et de lumières chez les pasteurs de la religion réformée que parmi les curés de la nôtre.

Le lendemain matin, on nous apporta dans notre chambre un fort bon déjeuner dont nous usâmes en gens de précaution, et ensuite nous allâmes prendre congé de notre hôte qui nous attendait pour recevoir nos adieux. Mirebeau chercha à se surpasser dans la langue de Cicéron et parla avec adresse du dédommagement des frais que nous avions occasionnés. Mais le pasteur, qui paraissait en bonne situation, fit la sourde oreille, et alors je glissai une couronne dans la main de la servante, de manière que notre générosité pût être remarquée et nous mettre à notre place.

Nous accablâmes le bon pasteur de remerciements, puis nous nous séparâmes fort contents les uns des autres.

Cependant, je crus un soir que l'habileté de mon ca-

marade serait en défaut. Surpris par un ouragan effroyable et une pluie battante, nous ne pûmes gagner aucun village, ni par conséquent trouver notre gîte ordinaire. Nous fûmes contraints de nous arrêter devant une grande maison isolée où nous frappâmes pendant longtemps. C'était une grosse ferme. Enfin un imbécile de garçon vint nous ouvrir et nous montra officieusement un hangar pour nous mettre à couvert. Ce genre d'hospitalité ne nous convint pas, et nous entrâmes dans le centre de la maison où nous entrevîmes, à travers une épaisse fumée de tabac, le fermier, la fermière et toute leur famille siégeant au haut d'une table, et les valets de charrue, mêlés avec les servantes et le reste de la canaille agricole, placés à distance à l'autre bout. Personne n'eut l'air de prendre garde à nous, et chacun continua de se garnir l'estomac, les domestiques avec des pommes de terre et du lard, et les maîtres avec des mets un peu plus relevés. Nous gagnâmes modestement, Mirebeau et moi, un énorme poêle dont la chaleur faisait grand besoin, puis, prenant sa figure piteuse, Mirebeau s'approcha du fermier, et lui fit signe qu'il avait faim. Je vins au secours pour expliquer la demande de mon camarade, mais le bourreau de fermier répondit grossièrement que sa maison n'était pas un cabaret, qu'il ne recevait point de passants, que néanmoins, vu le mauvais temps, il nous permettrait de passer la nuit dans l'écurie, et qu'il ne nous refuserait pas un morceau de pain. Alors, il ordonna de fort mauvaise grâce à un de ses gens de nous approcher une miche de leur pain noir, et il ne fit plus attention à nous. Dans cette circonstance critique, Mirebeau demanda un couteau, l'escamota en faisant semblant de l'avaler, puis, après des contorsions horribles, il eut l'air de l'arracher de son côté, et se mit à couper des tranches de mie dont il fit des muscades. Ensuite, les faisant paraître et disparaître,

feignant de les jeter et les tirant du bout du nez du fermier et de sa famille, il eut bientôt fixé l'attention générale.

C'était un spectacle comique que tous ces butors surpris, ébahis, la bouche béante, et ouvrant de grands yeux sans savoir que penser de ce qu'ils voyaient. Mirebeau, enchanté de l'effet qu'il produisait, courut vite à notre voiture et en rapporta sa gibecière, car il aimait beaucoup les tours d'escamotage et s'en acquittait fort joliment pour un amateur; il s'empara, sans compliments, de la place du maître, étala ses gobelets, ses appareils, et se mit à travailler de manière à charmer les spectateurs qui, tantôt éclataient de rire et tantôt, le prenant pour un sorcier, ne le regardaient qu'avec une réserve ombrageuse. Pendant ce temps-là, je leur racontais, avec un sérieux imperturbable, que nous avions couru tout le monde, que les empereurs, les rois, les princes les plus puissants de la terre, nous avaient fêtés, admirés, et comblés de présents, d'or, de diamants, et de bijoux précieux. Enfin je me montrai dans mon rôle digne de mon compagnon. Nous terminâmes la séance, beaucoup trop tôt, au gré de ces messieurs et dames qui y prenaient un goût qui aurait pu nous mener loin dans la nuit, et nous étions fatigués. Cependant un grand changement s'était opéré dans nos hôtes. Je vis la fermière aller à son armoire de provisions et en tirer ce qu'il y avait de meilleur, même une bouteille de vin que nous vidâmes fraternellement en famille, en achevant le souper augmenté d'un bon supplément que nous fûmes gracieusement invités à partager, et, au lieu de l'écurie dont nous étions menacés, nous eûmes deux lits, dont la fermière fit déguerpir ses enfants pour nous faire place. On eut aussi grand soin de nos chevaux et, le lendemain, quand nous partîmes, il nous fut impossible de faire rien accepter à nos hôtes qui

paraissaient beaucoup plus disposés à nous payer pour le plaisir que nous leur avions procuré qu'à recevoir notre argent.

Enfin, le matin du douzième jour de notre voyage, nous arrivâmes à Manheim. J'aurais désiré que Mirebeau s'y arrêtât; mais, pressé de revoir sa femme et ne voulant pas payer inutilement la voiture que nous avions prise à la journée, il résista à toutes mes instances et me déposa dans une auberge du faubourg de la ville. Là, nous nous embrassâmes, le cœur serré, l'un et l'autre, et je le vis s'éloigner.

Excellent homme, d'une société douce, agréable et sûre, d'une humeur provoquant la gaîté et arrachant le rire à la tristesse même, tel était mon compagnon de voyage. J'entretins avec lui commerce de lettres et d'amitié pendant tout le temps que je restai en Allemagne, et dans le premier voyage que je fis en France, m'étant informé de lui avec empressement, j'appris qu'il y était rentré lors de la radiation des émigrés et qu'il y avait terminé sa carrière peu de temps après. Hélas ! quand on vit assez pour vivre un peu plus de temps que les autres, on perd chaque jour amis, connaissances, et tout ce qui faisait partie de nos habitudes. Le monde, pour ainsi dire, s'éteint graduellement pour nous et ce qui s'en renouvelle nous est comme étranger.

Suivi de mon porte-manteau, je voulus entrer dans la ville, mais je fus arrêté à la barrière et l'on me demanda mon passeport ; je n'en avais pas et je répondis que, demeurant à Manhein, où ma famille était établie dans une maison louée par elle, je ne devais être considéré comme étranger ; l'officier de poste fut appelé et il me dit que tous les émigrés français avaient dû quitter la ville, et qu'à moins d'une disposition particulière, je ne pouvais pas y rester; tout ce que je pus obtenir de lui fut la permission d'aller m'informer de ce que ma fa-

mille était devenue, encore mes effets restèrent-ils au corps de garde et me donna-t-il deux soldats pour m'accompagner avec ordre de me ramener sur-le-champ.

Me voilà donc à pied, escorté comme un vagabond, parcourant les rues de Manheim et dans une position bien différente de celle où je m'étais trouvé quelques mois auparavant. Je faisais de bien tristes réflexions, sur un avenir qui m'épouvantait et qui, d'après tout ce que j'avais souffert, ne m'offrait qu'une série de malheurs. Telles étaient les idées qui m'occupaient pendant le trajet que je fis pour arriver à mon logis, où je ne frappai qu'en tremblant.

La porte me fut ouverte par mon valet de chambre et cette vue fut un grand soulagement pour moi, car elle me donnait l'assurance que j'allais retrouver les miens, au milieu desquels je me vis bientôt. J'appris qu'effectivement tous les émigrés avaient été expulsés de Manheim, tant était grande la peur que les patriotes inspiraient dans ces contrées et que nous n'avions été exceptés du nombre des renvoyés que par les instances de mon hôte et surtout par la protection d'un vieux capitaine corse, au service de l'Electeur palatin, et qui était fort aimé du gouverneur de la place.

Je me trouvai donc le seul resté de cette foule turbulente et folle, qui tourbillonnait naguère dans Manheim, et qui maintenant avait changé ses espérances de triomphe contre la certitude de l'insuccès et de l'abandon des alliés prétendus de sa cause.

L'hiver arriva et avec lui la catastrophe de l'infortuné Louis XVI, dont la mort avait été jurée depuis longtemps. Cet acte d'une infâme politique annonçait la rupture des nouveaux républicains avec tous les trônes de l'Europe, que, dans leurs gigantesques projets, ils se proposaient de renverser; tous les souverains devaient craindre pour eux après la chute de la royale victime,

dont le sang venait de couler sur l'échafaud révolutionnaire; aussi les vit-on former une ligue générale pour venger cet attentat et étouffer le grand incendie qui devait dévorer tant de pays, en changer la face, et amener tant de prodigieux événements aussi impossibles à prévoir que surprenants dans leur apparition.

Nous autres, pauvres émigrés, nous y rallumâmes nos espérances, car il paraissait que notre cause devenait celle de la justice et d'une politique éclairée; mais, hélas! il fallait avoir lu bien peu l'histoire, bien peu connaître les hommes pour se laisser égarer par elles. Je consacrai mes tristes loisirs à composer un ouvrage, où je déposai mes idées sur le passé et mes présages sur l'avenir. Je le conserve encore cet ouvrage, auquel je n'aurais rien à changer même encore à présent. Il ne paraît rien contenir de neuf, c'est seulement une prévoyance amenée par la réflexion, et tellement juste que bien des gens pourraient croire cet écrit n'être qu'après coup. Il dort, avec d'autres créations dont je ne puis attendre ni gloire, ni utilité, mais qui, du moins, ont employé mon temps d'une manière analogue à mes goûts et à mon caractère.

Je trouvai l'hiver bien triste : le récit de ce qui se passait en France, la privation des nouvelles particulières, qui entraînaient la peine de mort pour les imprudents qui en donnaient, la confiscation des biens des émigrés, que de causes de chagrins et d'inquiétudes! J'avais encore quelque argent, mais, chaque jour, il s'écoulait et comment le remplacer? Je ne voyais personne que mon vieux capitaine corse qui était, pour ainsi dire, installé chez moi et quelquefois mon hôte; celui-ci, homme savant et bon littérateur, m'était de ressource, et il avait donné naissance à une espèce de correspondance politique, dont j'ai encore quelques fragments. Ainsi je vivais totalement isolé et je n'avais rien à faire de mieux dans ma triste position.

Cependant la ligue européenne contre les régicides français paraissait s'organiser. Les grandes puissances y étaient entrées, mais non les petits princes allemands, que la peur retenait et qui voulurent rester neutres. On sait à quoi cette mesure leur servit. Les Prussiens et les Autrichiens continuèrent la guerre sur les bords du Rhin et firent le siège de Mayence, qu'ils reprirent aux Français. De cette manière, quoique dans un pays neutre, je me trouvais entouré de combats et j'entendais perpétuellement le bruit du canon et de la fusillade. Ce fut ainsi que s'écoula l'année 1793.

L'hiver d'ensuite, mourut mon hôte qui, par avarice, se laissa mourir de faim. Il était cependant fort à son aise, ayant une belle maison, un traitement considérable de l'Electeur qui, de plus lui faisait ce dont il avait besoin pour sa subsistance. Cet homme avait quatre-vingt-trois ans, était d'une haute stature et droit comme un jonc. Il se tua par la privation des aliments que son grand âge réquérait et, étant mort sans faire de testament, car il ne se connaissait pas d'héritier, sa succession entière appartint à l'Electeur, qui trouva les greniers pleins ainsi que les caves et beaucoup d'argent comptant, exemple frappant de la folie humaine et de l'aveugle manie que beaucoup de vieillards ont de thésauriser. Comme j'étais seul locataire dans la maison, on fit l'inventaire de ce qui se trouvait dans mes appartements, et l'on me signifia que j'aurais à en sortir à la fin de mon terme. Cette disposition ne me contraria pas beaucoup, car je désirais quitter la ville pour m'établir à la campagne, dans une position plus éloignée du tumulte des armes et j'avais le temps suffisant pour faire mes recherches. Mon ami le capitaine eut bientôt trouvé à Dorfsenheim, beau village près de Heidelberg et dans une superbe situation, un établissement chez une vieille femme, mère d'un des officiers de sa compagnie. Je fis mes arrangements avec

elle, tant pour le logement, que pour la nourriture, car j'étais ennuyé de faire mon ordinaire, et je fus m'établir chez elle au commencement du printemps. Je m'y trouvai fort bien dans les premiers jours; mais la vieille sibylle ne tarda pas à lésiner tellement sur mon ordinaire, qui n'était composé que de mauvais morceaux, que son œil suivait encore jusqu'au fond de mon gosier, qu'il n'y eut plus moyen d'y tenir. Je m'en plaignis au curé de l'endroit, honnête et brave homme s'il en fût, qui me proposa alors de me prendre chez lui aux mêmes conditions. Je m'empressai de quitter mon vampire femelle, et allai m'établir au presbytère où je trouvai le contraire de ce que j'avais quitté. J'étais parfaitement logé et nourri et, lorsque je manquais d'appétit, le bon curé, croyant que j'étais mécontent de ce qu'il m'offrait, se prenait à larmoyer. Je passai près d'un an chez cet excellent ecclésiastique, très exemplaire quoique très bon vivant, et qui avait la coutume, en lisant son bréviaire, de l'arroser de fréquentes libations, de sorte que quand il avait fini d'élever son âme à Dieu, sa tête s'inclinait sous les vapeurs de Bacchus. Il aimait beaucoup à voir que je faisais ma partie tous les soirs avec ses confrères, je fumais, enfin je devenais presque Allemand.

Je restai tout cet hiver confiné dans Dorfsenheim, attendant toujours des événements heureux qui étaient loin de se montrer. Le printemps d'ensuite, voyant que la guerre se continuait et avait établi son théâtre principalement en Allemagne, je résolus de changer de demeure et de me mettre plus à portée de gagner le nord, si nos désastres m'obligeaient de prendre un parti. Pendant mon séjour à Florence, j'avais fait la connaissance intime d'un Polonais, M. de Bystri, avec qui j'entretenais correspondance et qui, de retour dans sa patrie, m'engageait dans toutes ses lettres à venir m'établir chez lui, d'où je pourrais voir paisiblement la fin des troubles et de la

lutte qui s'était établie. Cette proposition me tentait, mais je ne voulais en profiter qu'à toute extrémité et comme ma dernière ressource. Je voyais mon petit fonds s'épuiser chaque jour, j'avais besoin de la plus stricte économie, et je sentais que je devais chercher une vie moins chère que celle que me fournissait mon bon curé. En conséquence, je me séparai de lui pour aller d'abord à Coblentz, et de là, me choisir une retraite. Ce brave homme apprenant mon dessein me montra par ses larmes combien il s'était attaché à moi, et vint me conduire jusqu'à Heidelberg où il voulait absolument me donner un excellent dîner. Je l'embrassai avec un véritable attendrissement et me rendis à Coblentz. J'y demeurai seulement quelques jours, et allai de là à Neuwied, capitale d'une petite principauté où je m'établis, tenté par l'agrément de la position et par la modicité de la dépense que je pouvais m'imposer. Mais les Français s'en étant rapprochés et le souverain craignant qu'on lui sût mauvais gré d'avoir reçu des émigrés dans ses vastes Etats, leur insinua qu'ils devaient en sortir. Cela ne fut pas difficile, car ils n'avaient à faire qu'une ou deux lieues pour obéir à ses intentions.

De Neuwied, je me réfugiai à Ems qui possède des eaux thermales fameuses. Là je trouvai un assez grand nombre d'émigrés et beaucoup de princes allemands qui avaient quitté leurs domaines pour éviter les républicains qu'ils flattaient par peur et dont ils détestaient les opinions qui devaient fort heurter l'orgueil germanique.

C'était la saison des eaux et l'on y était tranquille, lorsqu'il plut aux patriotes de venir s'emparer de Coblentz.

Alors, tout changea de face. Il est vrai cependant que Ems s'en trouve à trois lieues de distance, séparé par le Rhin et couvert par la forteresse de Erenbreisten; mais

l'ordre n'en fut pas moins signifié aux émigrés d'évacuer la ville, sans leur donner le temps de songer où ils pourraient aller et de chercher quelques moyens de subsistance. Jamais position ne fut plus affreuse. Plusieurs d'entre eux s'étaient livrés à des travaux industriels qui les faisaient vivre; ils avaient formé de petits établissements; chacun enfin tâchait de tirer parti de ses talents ou de son adresse; et il fallut abandonner tout à coup le fruit de tant de sueurs et perdre des espérances qui étaient devenues leurs seules richesses! Dans cette extrémité, plusieurs de ces malheureux tentèrent de rentrer en France, conduits par le désespoir, ou se livrèrent aux républicains; mais il n'y avait point de grâce pour eux, et, tôt ou tard, la plupart furent fusillés.

J'avais rencontré à Ems un vieil émigré français, qui, dans sa jeunesse, avait été attaché au service autrichien. Après les désastres de notre campagne, il avait cherché à s'y raccrocher, et il y avait réussi. Notre homme commandait un hôpital composé d'environ douze cents galeux, vénériens, estropiés, qui avaient porté leurs misères aux eaux d'Ems, où le gouvernement autrichien les avait envoyés. Ce vieil imbécile, plus fier, à la tête de son commando, que le fut depuis Napoléon à la tête de ses armées victorieuses, reçut l'ordre de changer le théâtre de sa gloire pour aller l'établir à Brucknau, autre endroit fameux aussi par ses eaux thermales.

Je ne savais plus où aller, et, chassé de partout, j'aurais été obligé d'errer sans asile, lorsque M. Dumesnil, c'est le nom de notre original, voyant mon embarras, me proposa de me faire passer pour un de ses parents, me disant qu'en cette qualité je pourrais au moins être à l'abri des persécutions. Il avait avec lui sa fille et son gendre, et le tout composait la famille la plus désagréable que l'on puisse imaginer. Cependant, forcé par les circonstances, je me vis obligé d'accepter

cette offre, toute repoussante qu'elle était, bien résolu de me séparer de cette mauvaise compagnie dès que l'occasion se présenterait. Un autre émigré français et un cousin à moi que j'avais retrouvé à Ems, furent de même contraints d'user de la même ressource qui leur fut également proposée.

Me voilà donc à la suite de ce rassemblement immonde, avec le bénéfice d'une charrette pour placer notre bagage de laquelle personnellement je ne profitai guère, car, mon fusil sur l'épaule et la pipe à la bouche, je fis presque tout le voyage à pied, braconnant à droite et à gauche, tant pour pourvoir à nos provisions, que pour fuir l'air fétide que cette quantité de malades transportaient avec eux.

Heureusement que le trajet que nous avions à faire n'était que d'une vingtaine de lieues, et malgré la longueur de notre marche nous arrivâmes en quelques jours à Brucknau.

J'exprimerais difficilement l'ennui, les contrariétés et les dégoûts de toute espèce qui m'assaillirent pendant le long hiver que je passai dans ce détestable séjour. Nous faisions notre ordinaire avec notre malotru de commandant, et, tour à tour, chacun de nous avait une semaine de service pour prendre soin du ménage, qui avait au moins l'avantage d'être fort économique. Des assiettes de bois, des couverts d'étain, des terrines suffisaient à la préparation et à l'usage de l'horrible chère à laquelle nous étions condamnés. L'insupportable M. Dumesnil, qui ne pouvait vivre avec personne, fut, au bout de quelque temps, chassé de son commando, et remplacé par un Italien qui ne valait guère mieux, mais qui au moins nous accorda sa protection en nous permettant de continuer à être membres honoraires de son hôpital. Notre ordinaire fut rompu, grâce à Dieu, et chacun fut maître de ses actions.

Comme j'ai toujours aimé à m'occuper, je conçus l'idée, au milieu de ces tristes objets, de composer un roman qui, par les idées franches, riantes et délicates que je m'efforcerais d'y répandre, ferait contraste avec le tableau hideux que j'avais sous les yeux. C'est donc à Brucknau que je commençai et terminai *Les deux Amies*, ouvrage bien différent de ceux de l'époque actuelle, de peu de conséquence, il est vrai, mais dont néanmoins je ne rougis point de m'avouer le père. C'était véritablement un tour de force, dans de telles circonstances, que d'aborder un sujet doux et gracieux, et de tremper ses pinceaux dans des couleurs vives et brillantes pour les répandre sur une toile légère, tandis que je n'apercevais que des haillons dégoûtants. Je me piquai de lutter contre ma position et peut-être j'y réussis. Cette petite production est dans le genre de celles de l'aimable et spirituel Florian, si injustement bafoué par nos grands faiseurs de l'époque, ainsi que beaucoup d'autres littérateurs de plus de mérite encore que lui. En attendant leur glorieuse résurrection, ils sont tués aujourd'hui par le poignard, le poison et la guillotine du romantisme, qui périra lui-même à son tour sous la massue du bon goût et du bon sens.

Enfin, je vis se terminer cet interminable hiver, et je fis mes dispositions pour mettre à profit quelques instructions que l'on m'avait données sur le choix d'un séjour. On m'avait indiqué une petite ville dans l'intérieur des terres, éloignée des grandes routes, où ne se trouvaient ni troupes, ni noblesse, et seulement habitée par de simples bourgeois qui seraient peut-être plus disposés qu'ailleurs à recevoir dans leur bicoque un malheureux proscrit. Ayant loué une charrette pour mettre notre bagage, nous partîmes à pied pour nous rendre à Bichoffsheim, c'était le nom de cet endroit dont cinq lieues nous séparaient. J'allai en arrivant chez le bourg-

mestre pour lui demander la permission de rester quelques jours dans sa juridiction, car, ne voulant pas l'effaroucher, je n'avais osé former qu'une demande fort modeste. C'était un bon homme qui, sans considérer ma qualité d'émigré français, accueillit gracieusement ma demande, de manière que je n'eus plus qu'à chercher un logement. Il m'en indiqua un lui-même chez un de ses principaux habitants et, ayant été le voir, je trouvai une maison fort au-dessus de ce que j'espérais, et le marché fut soudain conclu.

Me voilà donc au moins tranquillement établi à Bichoffsheim, et c'était beaucoup dans ce moment; mais nous payâmes bientôt cet avantage, tout précieux qu'il était, par le manque absolu des ressources de la vie; il n'y avait d'autre viande de boucherie que du bouc et nous fûmes obligés d'en composer notre nourriture; cela, et des pommes de terre, fut nos seuls aliments, car on ne tenait point de marché dans la ville et tous les habitants se nourrissaient des produits de leur ménage. Le ciel, qui n'abandonne jamais ses créatures, avait préparé exprès pour nous une grande haie qui bordait les deux côtés d'un long ravin, où nous allions chercher les délicatesses de notre dessert. Là se trouvaient en abondance des mûres sauvages, des framboises, des noisettes, et, dans les environs, des touffes de pissenlits nous fournissaient une salade pour le soir. Cette chère recherchée n'était pas coûteuse, comme il est aisé de l'imaginer, et s'accordait fort avec l'état de nos finances, qui commençait à devenir effrayant. Mon valet de chambre, voyant notre prochaine détresse, me proposa alors de rentrer en France pour essayer de découvrir ce qu'étaient devenus mes parents et de tâcher d'en obtenir quelques secours. La commission était épineuse et ceux qui retournaient en France avaient de grands risques à courir. Il est vrai que cet homme ne devait pas être inscrit sur la liste des

émigrés, ou tout au plus comme ayant été à mon service, et que cette raison semblait diminuer de beaucoup les périls qu'il voulait absolument affronter. Je me rendis donc aux instances de ce fidèle serviteur à qui je ne pouvais donner que bien peu de choses pour son voyage, mais qui n'en eut guère besoin, car, en mettant le pied sur le territoire républicain, il fut arrêté et conduit enchaîné, par la maréchaussée, de brigade en brigade, jusqu'à mon ancien département; on le soupçonnait d'être un personnage important et on ne lui rendit la liberté qu'après qu'il eut été reconnu par la notoriété publique que ce n'était qu'un domestique qui m'avait quitté pour rentrer dans sa patrie et qui n'avait que cela de commun avec l'émigration.

Il me promit de revenir le plus tôt possible, et je le laisserai s'occuper de mes intérêts jusqu'au moment où il se retrouvera plus tard.

Quelque temps après mon arrivée à Bichoffsheim, je reçus la visite d'un vieil émigré champenois, ainsi que moi, et dont le nom m'était connu comme ayant été assez proche voisin de mes terres dans cette province. Ce digne et respectable compatriote, ayant appris, je ne sais comment, que j'étais à Bichoffsheim, était venu m'y chercher. Je le reçus avec d'autant plus de plaisir, que je ne voyais exactement personne et que j'étais d'une ignorance absolue des événements. Nous nous retrouvâmes bientôt en pays de connaissances, et je sus qu'il se trouvait à deux lieues de moi, dans un gai village où un baron, souverain de son métier, avait établi le siège de sa domination, qu'il était parfaitement heureux et tranquille sous la protection de ce baron bienveillant, ainsi qu'un autre émigré qui y avait trouvé également asile, mais que le susdit potentat avait refusé toutes les autres demandes d'hospitalité, ayant formellement déclaré qu'il ne voulait avoir chez lui, à la fois, que deux

familles d'émigrés. Ceci me contraria, car ce qu'on venait de me dire me donnait une grande envie d'aller m'établir à Garfelds, comme s'appelait la capitale de la souveraineté de M. le baron. Dans la visite que me fit mon compatriote, il me donna tous les détails que je lui demandai, sur les habitants de son séjour. Il m'apprit donc que le baron de Weyer était le meilleur homme du monde, qu'il avait sa fille mariée à un émigré français, M. le comte de Montjoie, au service de la France, et qui se trouvait très heureux, surtout après notre déconfiture, d'avoir uni sa destinée, depuis plusieurs années, à la fille d'un seigneur riche et auprès duquel son sort se trouvait assuré contre les événements. M. d'Aigremont, c'était le nom de mon visiteur, prit congé de moi, en me priant de venir le voir et m'assurant que M. de Weyer me recevrait très bien pourvu que je ne lui demandasse pas la permission de venir s'établir dans ses domaines.

A quelques jours de là, j'allai rendre cette visite et je trouvai un grand et beau village, où s'élevait un très joli château, entouré d'agréables jardins et de toutes les dépendances qui annoncent un propriétaire riche et connaissant le monde. Je vis aussi l'autre émigré, qui se trouvait un opulent fermier de la Flandre et qui, saisi de la manie de l'émigration comme beaucoup d'autres qui n'avaient aucune raison de s'en mêler, s'était enfui de sa patrie avec sa famille et une somme considérable d'argent, qui lui assurait une existence indépendante tant que durerait les troubles. Je fis connaissance avec lui puis je m'en retournai dans mon trou de Bichoffsheim, tout envieux du sort de mes deux compatriotes, qui se trouvaient au moins tenir encore au monde et profiter de ces ressources qui environnent toujours l'opulence.

Bientôt reparut chez moi M. d'Aigremont; il était cette fois accompagné de M. Dailly, le riche fermier dont j'ai parlé, et de M. le comte de Montjoie. Celui-ci était un

grand et gros homme, épais au moral comme au physique, et à qui la table de son beau-père était venue fort à propos. Il me fit force politesses, m'engagea à venir à Gerfelds, où le baron serait fort aise de me recevoir et faire connaissance avec nous.

J'y allai quelques jours après, invité que j'étais par M. Dailly à dîner chez lui; il nous traita fort bien et nous fûmes ensuite faire une visite à M. de Weyer, petit personnage fort honnête, qui sentait son homme comme il faut et qui nous reçut le mieux du monde. Il nous présenta à sa femme, bonne Allemande dans toute l'étendue du terme et qui ne sentait nullement la souveraineté.

On nous invita à diriger souvent nos promenades du côté de Gerfelds et le baron nous exprima tous les regrets qu'il ressentait de ne pouvoir nous offrir un asile dans ses terres, en adoucissant néanmoins cette annonce par la promesse qu'il me fit de nous recevoir dans le cas où l'un de ceux qui y étaient installés viendrait à s'éloigner de chez lui.

Ainsi se termina cette première entrevue, bientôt suivie d'une visite que vint nous faire le baron et son gendre, avec une invitation à un dîner qu'il nous proposa à quelques jours de là.

Nous fûmes exacts au rendez-vous, car nous avions besoin de sentir sous la dent quelque chose de plus savoureux que le bouc de Bichoffsheim. La maison du baron était très bien montée et, ma foi! nous fîmes honneur à son repas donné avec beaucoup de cordialité et avec cette hospitalité loyale que l'on ne rencontre guère que chez les Allemands. Il nous pria, lorsque le beau temps nous le permettrait, de venir le voir, sans cérémonie, sûrs du plaisir que nous lui ferions. Sa fille, madame la comtesse de Montjoie, était une fort jolie personne, qui me parut peu flattée des liens conjugaux qui l'unissaient à mon compatriote, véritable automate, buvant et man-

geant comme quatre et n'ayant pas d'esprit et d'amabilité pour un.

Ainsi se passa notre été; nous allions souvent à Gerfelds où nous dînions, tantôt chez M. Dailly, tantôt chez le baron qui paraissait prendre du goût pour notre société, ainsi que sa femme, et désirer l'occasion qui nous permettrait de remplacer un des deux émigrés, nos prédécesseurs.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. M. Dailly partit avec son coffre-fort pour chercher à en faire valoir le contenu à Francfort, où un autre banquier l'avait appelé. Le baron me proposa de le remplacer, ce que j'acceptai avec joie et reconnaissance. Je dis donc adieu aux boucs de Bichoffsheim, je renonçai aux trésors des haies nourricières et je vins m'établir à Gerfelds qui m'offrait d'amples dédommagements. Là, au moins, j'avais des ressources sociales; nous voyions, presque tous les jours, le baron et sa femme, qui étaient les meilleurs gens du monde, recevaient fréquemment des voisins et des amis chez eux et nous invitaient souvent à dîner.

Madame de Montjoie était une femme agréable, et son mari, qui avait des prétentions à être musicien, écorchait la clarinette dans de fréquents concerts qu'ils donnaient et auxquels nous ne manquions pas d'assister.

Quoique simple village, Gerfelds possédait de quoi faire un orchestre complet et les voûtes de l'église retentissaient tous les dimanches des messes de Mozart, d'Haydn, avec, dans chacun, tout l'attirail nécessaire à leur exécution. Le goût de la musique répandu généralement en Allemagne fait rencontrer presque partout, même dans des endroits où on ne pourrait les attendre, des ressources dans ce genre qui n'appartiennent ailleurs qu'aux grandes villes.

Nous avions aussi la jouissance des beaux jardins de M. de Weyer et la clef de plusieurs jolis pavillons qui

s'y trouvaient répandus ; il était grand chasseur et toutes les fois qu'il faisait des chasses il ne manquait jamais de m'y inviter. Le reste du temps, lui et M. d'Aigremont, bon et respectable vieillard, nous tenaient fidèle compagnie, car il logeait dans la même maison que nous ; son commerce aurait été beaucoup plus agréable, sans la surdité dont il était affecté qui rendait la conversation pénible et ne manquait pas de produire un enrouement au profit des interlocuteurs. C'est ainsi que se passa, aussi bien que je pouvais le désirer, en ma triste position, tout notre hiver et une partie du printemps suivant.

Il y avait déjà huit mois que mon valet de chambre était parti, sans en avoir reçu de nouvelles ; il est vrai que je ne pouvais en attendre que de lui-même, car il eût été dangereux d'écrire. C'est dans l'espoir de son retour que j'allais souvent me promener sur le chemin de France, mais ces courses furent pendant longtemps vaines ; aussi mon inquiétude et mon impatience augmentaient chaque jour. Enfin, je le vis arriver un soir et sa figure m'annonça d'abord qu'il était mécontent de son voyage. Il me raconta toutes les persécutions qu'il avait essuyées, qu'il avait demandé à être conduit dans mon département et que là les soupçons qu'on avait formés contre lui avaient été éclaircis, qu'il avait été à Etrépigny, où il n'avait plus trouvé que des ruines, que, de là, il avait été à Reims, où il n'avait pas osé voir mon père, ni mon père osé le recevoir, qu'il n'y avait pas longtemps qu'on lui avait rendu la liberté après une détention de dix-huit mois, qu'ayant perdu toutes ses pensions, en un mot tout ce qu'il avait, il vivait presque dans la misère, en attendant qu'il pût faire valoir quelques réclamations que, d'après les droits que lui donnait son contrat de mariage avec ma mère, il se proposait de former sur mes biens qui avaient été confisqués, et vendus. Il avait été ensuite à Paris à la recherche de mes amis, qui auraient

pu me procurer quelques ressources, mais il n'y avait trouvé que M. Baudin, mon ancien collègue, qui m'était toujours resté fidèlement attaché et qui déplora sincèrement mon sort. Il était alors membre de la Convention, où il jouissait d'un grand crédit, qu'il promit d'employer pour moi dès que l'occasion s'en montrerait favorable, mais, dans ce moment, il ne pouvait et n'osait rien faire. Ayant frappé inutilement à toutes les portes, mon pauvre envoyé se rabattit chez un de mes anciens amis et voisin, auquel il pouvait parler avec confiance; celui-ci lui remit une somme de 300 francs pour son voyage de retour et de là il revint à Etrépigny, d'où il s'échappa par la frontière, et parvint à me rejoindre à Gerfelds où il apprit, en passant par Bichoffsheim, que j'étais établi.

Les frais de son voyage avaient presque absorbé la faible somme qu'il avait reçue et il ne put me remettre qu'une centaine de francs, qui se trouvaient encore beaucoup pour moi dans ce moment de pénurie. Je vis alors qu'il fallait profiter de l'offre que m'avait faite mon ami de Bystri, qu'il me renouvelait chaque fois qu'il m'écrivait, et je remis au printemps d'en suite, car l'automne était déjà avancé, à me rendre en Pologne.

Je me soutins pendant l'hiver par la vente de diverses petites choses qui me restaient encore et dont je pouvais me passer. La baronne et son mari en achetèrent plusieurs et me facilitèrent la défaite des autres : tristes moyens de subsistance qui s'épuisaient chaque jour et présageaient la fin non éloignée de toutes nos ressources. Cependant j'espérais, disposé à lutter rigoureusement avec le sort, et j'écrivis à mon ami d'Avaray qui ne quittait pas le Roi, alors à Blankenbourg, d'appuyer auprès de Sa Majesté la demande que je lui faisais de la croix de Saint-Louis et d'une lettre de recommandation pour l'impératrice de Russie, à laquelle je me proposais de deman-

der du service, car je savais avec quelle bonté cette princesse accueillait les émigrés, un peu distingués qui avaient pris ce parti. Le duc de Richelieu, les comtes d'Autichamp et de Langeron, ainsi que beaucoup d'autres, m'en paraissaient des exemples.

Avec la chaleur de l'amitié qu'il m'avait témoignée depuis notre enfance, d'Avaray s'empressa de me servir auprès du Roi. Je reçus à court intervalle le plus honorable certificat, signé de la main du Roi, accompagné d'une lettre pour l'impératrice de Russie, que je fis voir au représentant de cette puissance à Francfort, de manière que je me trouvais parfaitement en règle et dans la position de partir quand je voudrais. Mais l'essentiel me manquait, c'était de l'argent pour mon voyage. J'avais toujours espéré recevoir quelques secours de la France, qui auraient pu m'être envoyés par des amis et des parents que mon valet de chambre avait informés de ma détresse. Inutile espérance ! Mon père fut le seul qui trouva le moyen de me faire passer 400 francs, somme énorme pour lui, qu'il fit déposer chez un banquier de Francfort, avec prière de m'en donner avis. Les extrêmes précautions qu'on était obligé de prendre, dans ce temps, si voisin encore de celui de la Terreur, rendaient presque impraticables les communications avec nous autres malheureux émigrés et y apportaient des lenteurs désespérantes.

Sur ces entrefaites, M. de Bystri, à qui j'avais écrit la détermination où j'étais de me rendre à ses invitations amicales, et qui se doutait de mes embarras, m'envoya deux cents ducats pour m'aider à le rejoindre. Je fus profondément touché de cette preuve qu'il me donnait de son véritable attachement. Je fis ensuite une vente de tous mes débris et ne gardai avec moi que le plus strict nécessaire ; de sorte que tous ces moyens réunis devaient être suffisants, à moins d'accidents

imprévus, pour me conduire au but de mon voyage.

Mes affaires ainsi préparées, je fis mes adieux au baron de Weyer et le remerciai, comme je le devais, de toutes ses bonnêtetés. Cet excellent homme voulut absolument me fournir un de ses équipages pour nous rendre à la première ville où nous pourrions trouver une diligence pour gagner Ratisbonne, où je comptais m'embarquer pour Vienne.

Notre voyage sur le beau cours du Danube fut heureux jusqu'à Lintz, où nous rencontrâmes des difficultés qui m'en firent prévoir bien d'autres pour la suite. Là nous fûmes prévenus que le passage par Vienne était interdit à tous les Français, et que, pour me rendre aux frontières de la Russie, je devais prendre un autre chemin. Toutes mes remontrances et mes prières vinrent se briser contre l'ordre du gouvernement et il me fallut faire un détour, en passant par Cracovie pour rejoindre la grande route de Vienne, à Brody, dernière ville autrichienne et contiguë à la nouvelle partie de la Pologne, que la Russie venait de ranger sous sa domination.

Effectivement, après la défaite de Kosciuszko, qui fut le Philopœmen polonais, un troisième et dernier partage effaçait la Pologne de dessus la carte, et j'arrivais à peine quand ces grands événements s'étaient passés et que le sang fumait encore. Je parvins, à force de temps et d'argent, à arriver à Lemberg, en Galicie, ville qui, lors des premiers partages, était entrée dans le lot de l'Autriche. Là je m'arrêtai, tant pour me reposer, car j'étais fort malade, que par manque des fonds nécessaires pour aller plus loin. Heureusement que M. de Bystri m'avait donné une lettre de recommandation pour un gros négociant de cette ville et je me hâtai d'aller chez lui pour lui conter ma détresse. Cet homme, parfaitement honnête, à la simple vue de la lettre du comte, et sans

qu'il y fût question de crédit, m'offrit de m'avancer tout l'argent qui me serait besoin.

J'usai de cette ressource avec la plus grande discrétion, car je croyais toucher bientôt au terme de mes peines et me trouver tranquille au sein de l'amitié ; mais les décrets du ciel en avaient ordonné bien autrement.

Dès que je me trouvai en état de reprendre ma route, je m'acheminai vers Brody, où je me rendis en deux jours ; j'y appris que ce n'était qu'avec de grandes difficultés qu'on pouvait entrer en Russie. Mais, comme mes passe-ports étaient parfaitement en règle, loin de craindre un examen sévère, je le désirais.

Radzivillow, petite ville sur la frontière, était le point désigné aux voyageurs, pour la visite de leurs papiers. Avant d'y arriver, je rencontrai de nombreux avant-postes de cosaques qui battaient la campagne, pour empêcher une introduction furtive. Je fus immédiatement conduit à la douane, où mon passe-port, qui était en allemand, fut traduit en russe, mes bagages conservés ; après quoi, on me permit de chercher un cabaret pour m'établir, en attendant une destination ultérieure.

Il n'y avait aucun moyen de m'expliquer avec les employés russes, qui ne savaient que leur langue, et j'étais obligé d'employer des Juifs qui formaient la plus grande partie de la population de la ville, pour entrer en communication avec eux.

Tout ce que je pus savoir du chef de la douane, c'est que je devais rester à Radzivillow jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général des provinces réunies, lequel se trouvait alors à Kamienetz, et auquel on allait envoyer la traduction de mon passe-port.

Je ne pouvais me faire aucune idée des galetas que sont les auberges de ces pays, des chambres puantes, malpropres, qui ne présentent que les quatre murailles, noircies par la saleté, et dont le propriétaire est un juif

tout déguenillé, voilà où le voyageur en est réduit ; aucun meuble ne s'y trouve, ni lits, ni chaises, ni rien à manger : il en est de même dans toute la Pologne. Aussi chacun porte avec soi tout ce qui est nécessaire pour se coucher, se nourrir et suffire aux besoins les plus indispensables. Ce qu'il y a de plus surprenant, dans ces contrées à mœurs sauvages, c'est que, chez les grands seigneurs même où règnent le faste et l'abondance, les appartements destinés aux étrangers sont vides de meubles et que ceux-ci doivent tout apporter avec eux. Aussi plusieurs fourgons suivent les voyageurs opulents et contiennent les bagages et les provisions qu'ils ne trouveraient nulle part. Cependant les Polonais, courant depuis longtemps le monde, connaissent les commodités et les recherches qu'ils ne trouveraient nulle part chez eux.

Beaucoup d'entre eux sont immensément riches ; mais, attachés dans leur pays aux anciens usages de leurs pères et restés stationnaires dans un coin de l'Europe, tandis que les autres peuples avançaient à grands pas dans la carrière de la civilisation, ils vivaient des souvenirs de leur antique grandeur et perdaient, dans un aveugle culte pour leurs vieilles habitudes, dans les grandes comme dans les petites choses, les moyens de résister aux événements qui devaient détruire leur existence nationale.

On peut connaître, par ce que je viens de dire, quel était le logement que je me procurai. Tout ce que je pus obtenir fut de la paille pour coucher et un banc boiteux pour nous asseoir. Mon valet de chambre savait un peu de cuisine et fit notre pot-au-feu. C'est dans cette situation qu'il me fallait attendre la réponse de Kamienetz, qui se trouvait à cinquante lieues de Radzivillow, et Dieu sait combien je souffris pendant les dix jours que je passai à la recevoir. Elle portait que j'avais à partir sur-

le-champ pour me présenter à M. le gouverneur général, que tous mes papiers seraient renfermés dans une caisse, cachetée avec le sceau de la douane, et qu'il me serait donné un cosaque pour veiller sur moi et me conduire à Kamienetz. Quelle chute pour mes espérances et dans quelle affreuse situation je me trouvai!

La discrétion que j'avais mise en prenant de l'argent chez le négociant de Lemberg me plaçait dans le plus horrible embarras. Les retards que j'avais essuyés, le voyage que j'étais condamné à faire, absorbaient bien au delà les cinq ou six ducats que j'avais encore et il fallait en laisser quelques-uns à Madame [1] jusqu'à mon retour.

Dans ces cruelles conjectures, j'écrivis à M. de Bystri pour lui annoncer notre arrivée à Radzivillow et les persécutions dont j'étais l'objet. Je n'avais plus qu'une trentaine de lieues à faire pour me rendre chez lui et je me voyais faire naufrage en arrivant presque au port. Son amitié me donnait bien l'assurance qu'il viendrait à mon secours dès qu'il serait informé de notre position, mais les postes étaient si irrégulières et si mal servies que les communications n'avaient lieu que par exprès et je n'avais aucun moyen de m'en procurer, de sorte que je craignais fort que ma lettre ne parvînt pas à sa destination.

Cependant, en me résignant à mon sort, je ne perdis pas courage, je louai deux chevaux, un juif et une mauvaise charrette pour me recevoir ainsi que ma caisse de papiers qui fut ficelée, cachetée, et, le lendemain matin, escorté par mon cosaque de surveillance, je partis avec le cœur bien serré et un ducat dans ma poche, regardé par cet homme comme un prisonnier d'Etat; il attacha

1. Il s'agit de la femme de M. de Moriolles, née Elisabeth de Bertrand, dont il parle ici pour la première fois.

son cheval à la charrette pour venir à côté de moi se coucher sans cérémonie sur la paille où j'étais étendu dans mon brillant équipage. La pluie tombait par torrents, les chemins étaient détestables, les chevaux de mauvaises haridelles et nous fûmes forcés de nous arrêter au bout de quelques lieues.

Pendant cette traversée, le tonnerre tomba sur un chariot chargé de trois juifs, qui furent tués non loin de nous et que nous abandonnâmes après nous être assurés de leur mort.

La plus sévère économie m'était prescrite par l'état de mes finances. Je frissonnais quand je pensais que j'avais deux chevaux, un juif et un cosaque à mes frais, car M. le gouverneur général n'était entré dans aucun détail pour l'exécution de ses ordres. Par bonheur, les vivres sont à très bon marché dans ces contrées lointaines, mais ce qui me coûta le plus cher fut mon diable de cosaque qui me ruinait en eau-de-vie qu'il avalait comme de l'eau. Quant à moi, je me mis au pain et à l'eau. J'arrivai à Kamienetz avec quelque monnaie dans ma bourse. Le sort qui me poursuivait avait fait entreprendre une tournée à M. le gouverneur général sans qu'on sût combien elle durerait et je ne sus plus absolument que devenir.

J'étais porteur d'une lettre, que le chef de la douane de Radzivillow m'avait donnée pour remettre à un certain colonel Szymanowski, employé par le gouvernement, et, comme je supposai qu'il devait nécessairement y être question de moi, j'allai la lui porter. Cet homme était Polonais, mais attaché depuis longtemps au parti Russe. On avait récompensé ses services en le plaçant dans la chancellerie du gouverneur. Je ne m'étais pas trompé, le colonel ayant lu sa lettre, entra en conversation avec moi et me jugea apparemment mieux que mon cosaque d'après le court historique que je lui fis de mes

projets. Lui ayant dit que mon intention était de me rendre chez M. de Bystri, alors il me devint tout à fait favorable, car le hasard voulut qu'il se trouvât l'ami du comte et il m'assura que je pouvais compter sur ses bons offices. Il commença par faire venir le voiturier qui, lui ayant dit son accord avec moi, reçut d'abord une paire de soufflets, quelques coups de pied dans le derrière et la moitié du prix convenu, que le colonel lui paya lui-même, en me disant très délicatement, car il se douta de mon peu d'opulence, que nous ferions nos comptes plus tard. Il donna ensuite un billet à mon cosaque pour certifier qu'il avait rempli sa mission, fit porter ma caisse à la chancellerie et je me trouvai ainsi débarrassé de ce qui me gênait le plus et rendu un peu à l'espoir et à la tranquillité.

Le colonel était un homme très comme il faut et parlant français comme moi : il faisait déjà beaucoup en ma faveur et il en eût fait sûrement bien davantage si j'avais pu lui prouver véritablement qui j'étais, mais tous mes papiers étaient renfermés dans la maudite caisse. Ainsi, la confiance seulement le guida dans sa conduite et puis, d'ailleurs, il avait trop de tact et d'esprit pour me regarder comme un aventurier. Il me dit que le gouverneur général resterait plusieurs jours dans sa tournée, ce qui pourrait me retarder; mais qu'il me présenterait le lendemain au général Tolstoï, commandant de la ville. Il me donna ensuite un de ses gens pour me conduire chez un honnête cabaretier juif, à qui il me fit fortement recommander de sa part par mon guide.

Roulé dans mon manteau, qui me servait, depuis mon entrée en Pologne, de draps et de couvertures, étendu sur de la paille qui au moins était fraîche, sans doute par suite de la recommandation de M. Szymanowski, je passai une mauvaise nuit, plutôt employée aux réflexions qu'au sommeil. J'allai chez le colonel,

qui m'attendait de bonne heure pour ma présentation au général Tolstoï lequel, par malheur, venait de partir pour une inspection dont il ne devait revenir que le soir; ainsi nous fûmes obligés de remettre à ce moment notre visite et, après être convenu de l'heure, le colonel nous quitta pour aller vaquer à ses fonctions et moi je n'eus rien de mieux à faire que d'errer dans les rues de la ville. J'achetai un petit pain pour ma provision de la journée, je le fourrai dans ma poche et me mis à le grignoter pour me sustenter jusqu'à nouvel ordre. Ennuyé de ma promenade, où je ne voyais que de vieilles masures, je sortis de la forteresse pour en parcourir les environs. Kamienetz passait pour une place impugnable, par sa position naturelle que défendent les rochers sur lesquels elle s'élève, les ravins profonds qui l'entourent, et par le cours d'une rivière qui l'environne en partie. Ce site formidable ressemble à celui de Luxembourg; les Russes s'en emparèrent, sans coup férir, par la trahison du général polonais qui y commandait. Je reconnus les avantages qu'on aurait pu tirer d'un bon système de fortification et, ayant aperçu non loin des remparts le camp russe, je me dirigeai vers ce côté. Je le visitais lorsque plusieurs officiers, me reconnaissant pour étranger, m'adressèrent la parole et me demandèrent qui j'étais. Je ne pouvais leur répondre qu'en allemand ou en français et je fus tout étonné de les entendre entamer la conversation en cette langue qu'ils parlaient tous familièrement. Quelques mots suffirent pour établir notre connaissance, et les ayant à peu près instruits d'où je venais et quels étaient mes projets, ils me firent mille honnêtetés, me conduisirent dans un café, m'offrirent des liqueurs et du punch que je n'osai pas refuser, mais qui, dans l'état de délabrement où se trouvait mon estomac, me firent plus de mal que de bien. La compagnie était devenue nombreuse, par la quantité de curieux que

j'avais attirés et je ne me figurais pas être sur les confins de la Turquie en entendant parler aussi généralement français. Je la quittai après beaucoup de remerciements, pour retourner à mon logement où je trouvai, chez mon juif, des œufs frais et du beurre dont je composai mon dîner. La chaleur était extrême et je m'endormis sur la paille jusqu'au soir où j'allai trouver le colonel à l'heure qu'il m'avait prescrite. Nous partîmes chez le général Tolstoï; ce nom m'était fort connu comme celui d'une des premières familles du pays, qui avait toujours été en faveur à la cour. Le général était rentré et je lui fus immédiatement présenté. Je trouvai en lui le ton et l'amabilité d'un véritable grand seigneur; il me fit beaucoup causer et, après avoir découvert en moi ce que j'espérais, il appela un de ses aides-de-camp, à qui il ordonna de prendre soin de moi, de me faire loger avec lui et de s'occuper qu'il ne me manquât rien. Il m'invita à dîner chez lui le lendemain et me dit qu'il me priait de regarder sa maison comme la mienne, jusqu'au retour du général gouverneur.

Je fus exact au rendez-vous, car j'avais grand besoin d'un bon dîner, et de plus le général me plaisait fort. Son accueil fut parfaitement honnête; il me fit mettre à table à côté de lui, et me traita avec beaucoup de distinction; il me dit que le général gouverneur, comte Tutulmain, serait peut-être longtemps dans sa tournée, mais que, lui écrivant tous les jours, il parlerait de moi, qu'il l'entretiendrait de ma position et du besoin que j'avais de continuer mon voyage promptement. Il ajouta qu'il voulait me voir tous les jours; il me recommanda de nouveau à son aide-de-camp qui était un homme bien né et qui répondait à merveille aux intentions de son chef. Ma journée fut fort agréable et bien remplie, ainsi que mon estomac, car la maison du comte Tolstoï était montée sur un grand ton, et sa table bien servie.

D'un autre côté, le colonel Szymanowski, qui avait fait une plus ample connaissance avec moi, me dit que je ne devais avoir aucune inquiétude sur l'article de l'argent, qu'il m'en fournirait tant que j'en aurais besoin pour regagner M. de Bystri; ainsi, je me vis infiniment plus tranquille, et mes affaires avaient pris une tournure que je n'osais pas espérer, tant il est vrai que le mal finit par céder au bien et que, dans la position la plus critique, on ne doit jamais désespérer du secours de la Providence.

La réponse du général gouverneur arriva enfin; il manda au comte Tolstoï que, comme je me proposais d'habiter quelque temps la Volhynie, il devait m'envoyer à Zytomir, capitale de cette province et résidence du gouverneur, auquel il adressait une lettre avec des ordres à mon sujet. Le général m'assura que je serais très content de lui, que c'était son ami, et qu'il me recommanderait à lui d'après les sentiments que je lui avais inspirés.

Enchanté de ces dispositions, je résolus d'en profiter sur-le champ, et de partir dès le lendemain. En conséquence, j'allai trouver le colonel Szymanowski, pour lui apprendre tout ce qui m'était arrivé d'heureux et le prier de faciliter mon départ. Il s'y prêta avec la meilleure grâce, me procura deux bons chevaux, un voiturier sûr, un petit équipage du pays, propre et commode, et me remit une quinzaine de ducats, qui étaient plus que suffisants, pour me rendre à ma destination. Le lendemain, je fus prendre congé du général Tolstoï, le remercier de ses bontés. J'embrassai mon brave colonel, et je me mis en route, avec gaîté et espérance.

Mon voyage, qui dura quatre jours, fut bien différent de celui que j'avais fait de Radzivillow à Kamienetz. Malgré les mauvais chemins, et bien des privations, je me regardais cependant comme bien heureux, en comparai-

son de ce que j'avais souffert. La jeunesse réunie à une santé vigoureuse sont d'excellents auxiliaires, qui rendent faciles à supporter bien des choses, en vous inspirant un courage, qui met au-dessus des événements.

Ainsi je me trouvais, en arrivant à Zytomir, où mon premier soin fut de me coucher, de me reposer et de faire bavarder les juifs, sur le compte du gouverneur, dont ils me dirent beaucoup de bien.

Le comte Scheremetieff occupait ce poste depuis la dernière conquête. Pour peu qu'on ait quelques notions de l'histoire de l'empire russe, on connaît ce nom, qui y reparaît à chaque page par le rôle que ceux qui le portèrent ont constamment rempli depuis le commencement de la monarchie, soit à la cour, soit dans les armées, soit dans la carrière politique. Cette famille est une des plus distinguées de l'empire, par son ancienneté, et par ses richesses immenses. J'augurai avantageusement d'une affaire confiée à un de ses membres; chez les personnes de cette classe, on est toujours assuré de trouver de la politesse et de bons procédés. Je me hâtai de me présenter chez M. le gouverneur qui me fit entrer aussitôt et me dit qu'il était prévenu de mon arrivée, qu'il avait reçu une caisse de papiers assez volumineuse avec l'ordre de l'ouvrir en ma présence, qu'il m'avait attendu à cet effet, mais, qu'étant accablé d'affaires, il me priait de permettre que cette opération fût remise jusqu'au moment qu'il pût s'en occuper; qu'en attendant, il voulait que je dînasse tous les jours chez lui, et que, dès cet instant, je devais me regarder comme son hôte. Rien de plus honnête, assurément, aussi je sus lui exprimer ma reconnaissance d'une manière qui parut lui plaire, et me sentant tout à fait à l'aise avec lui, je profitai, dès ce jour même, de son excellent dîner.

[illegible] M. de Scheremetieff très aimable, assurément, [illegible] pas. [illegible] tous les jours de [illegible] et de nouvelles excuses. Il est vrai [illegible] chez lui, et que j'y passais [illegible] de la soirée, car il avait toute sa famille [illegible] émigré français était chargé de [illegible] réunion offrait des agréments [illegible] dans d'autres circonstances [illegible] à abréger le temps de l'attente [illegible] me [illegible] mais ici ce n'était pas [illegible] après mon arrivée à [illegible] à mes ordres le len-[illegible] il me priait de vou-[illegible] Je laisse à penser si je fus exact à [illegible] M. le gouverneur était à [illegible] caisse auprès de lui, et il or-[illegible] après m'avoir fait remarquer qu'on [illegible] contenait les manuscrits de mes [illegible] quelques livres, mes lettres de famille [illegible] suivi partout depuis mon émi-[illegible] enfin, ce qui formait un tout assez [illegible] pour avoir donné à penser à la douane que [illegible] homme très suspect. M. de Schere-[illegible] sur la partie littéraire, exa-[illegible] avec une extrême curiosité; il me [illegible] avec un sourire flatteur, et la besogne [illegible] Je vous fais mon compliment. Mon-[illegible] ce que je viens de voir. Je ne doute [illegible] documents vous ne receviez, à Pé-[illegible] que vous méritez et que je vous sou-[illegible] Je vais vous donner un passe-[illegible] quand vous le voudrez, et de [illegible] séjourner en Russie partout où [illegible] à propos. Mais, que contient ce petit pa-[illegible] ajouta-t-il d'un air malin. D'après

la suscription, j'ai lieu de supposer que ce sont des lettres de M. de Bystri. »

J'avoue que je me trouvai embarrassé, mais pas pour moi, à cause de mon ami. M. de Bystri était chaud patriote polonais, et en conséquence avait les Russes en horreur. Il ne les ménageait pas dans notre correspondance, qu'il avait entretenue avec moi depuis notre séparation, et c'est ce qui me faisait trembler pour lui. Oh! combien j'aurais voulu, dans le moment, avoir détruit ces malheureuses lettres qui m'inspiraient tant de craintes, mais aussi comment deviner cette suite de circonstances imprévoyables, qui me mettaient dans une position aussi critique?

M. le gouverneur lut aisément sur mon visage les sentiments qui m'agitaient, et il se hâta de poursuivre en me disant : « Je connais les opinions de M. de Bystri, qui ne nous sont pas favorables; je les excuse, chacun a les siennes, et les Polonais ne peuvent nous aimer, mais, comme il est dans mon caractère de fermer les yeux sur de certaines choses que, si elles m'étaient officiellement connues, mon devoir serait de dénoncer au gouvernement, et qu'il doit y en avoir de ce genre dans les lettres de M. de Bystri, voyez ce que j'en fais. » A ces mots, il déchira le paquet, l'alluma à une bougie et le réduisit en cendres. « Dites-lui ce que vous avez vu, ajouta-t-il, et en même temps que les Russes ne sont pas si diables qu'il veut bien se le persuader. »

Ce trait me donna la plus haute opinion de la noblesse des sentiments du comte Scheremetieff et je le lui exprimai. « Nous ne sommes cependant que des barbares, me répliqua-t-il en souriant, mais cela n'empêche pas toujours d'avoir quelques bonnes qualités. Vous partirez sûrement demain, et j'espère que nous passerons encore ensemble la journée d'aujourd'hui. Comme vous n'habiterez pas loin de Zytomir, je

vous prie de venir m'y voir et je compte là-dessus. »

Effectivement, je revis plusieurs fois, depuis, ce galant homme qui m'avait inspiré estime et reconnaissance. Je partis le lendemain, et en deux jours, je me rendis chez M. de Bystri, où je trouvai Madame qu'il était venu chercher à Radzivillow aussitôt la réception de ma lettre qui, par bonheur, lui était promptement parvenue. Ainsi toutes nos inquiétudes réciproques furent dissipées, et en attendant notre départ pour Pétersbourg, je résolus d'oublier une partie de mes peines, dans les charmes du repos et de l'amitié.

M. de Bystri était un homme aimable, doux, spirituel, d'excellente compagnie, bon musicien, parlant familièrement plusieurs langues, au point d'être pris pour Français, Italien, Allemand par les naturels de ces diverses nations. J'en avais été, moi-même, la dupe en Italie comme je crois l'avoir dit, et notre liaison était devenue intime à Florence où je l'avais rencontré, tellement que nous passions toutes nos journées ensemble. En partant pour Coblentz, il m'avait prédit nos revers, et, dès lors, il m'engagea à profiter de l'hospitalité qu'il m'offrit chez lui, en Pologne, où il s'apprêtait à retourner. Je le lui promis, dans le cas où la fortune me serait contraire; on a vu par quels chemins elle me conduisit près de lui. Sa femme, naguère très belle, avait perdu, quoique jeune encore, beaucoup de son éclat, par suite des chagrins éprouvés dans un premier mariage; car elle était veuve quand M. de Bystri l'avait épousée, peu avant de venir en Italie; elle paraissait aussi douce que sa physionomie l'annonçait, et elle était entrée pour beaucoup, dans les instances que m'avait faites son mari actuel.

Ils nous reçurent avec toutes les démonstrations de la joie et d'une cordiale amitié; nous fûmes installés dans un joli appartement qu'ils avaient préparé exprès pour

nous. Là, trois mois s'écoulèrent dans une félicité parfaite, et je voyais avec une sorte de peine s'approcher l'époque de mon départ pour Pétersbourg, lorsqu'un événement imprévu vint renverser tous mes projets et me jeter encore dans les mains de l'adversité. Ce fut la mort de l'impératrice Catherine, qui fut enlevée par un coup d'apoplexie foudroyante (1796).

La face intérieure de la Russie fut complètement changée par cet événement. Paul, qu'il plaçait sur le trône, s'y élança avec l'ivresse d'un prisonnier qui, libre de ses fers, met tout son bonheur à parcourir un peu la campagne. Ce prince, pour qui Catherine n'avait jamais eu la tendresse d'une mère, abandonné par elle aux mépris et aux caprices du prince Potemkin, retenu à peu près comme captif loin de la cour, dans une résidence où la sienne n'était composée que d'espions, abreuvé de froideurs et d'humiliations, étranger à toutes les affaires du gouvernement, ce prince, dis-je, devait non seulement perdre les bonnes qualités qu'il avait annoncées, mais, de plus, acquérir celles qui naissent de la tyrannie, d'une obsession injuste, de contrariétés sans cesse renaissantes et du dédain qu'on affichait pour lui. Aussi, l'exercice du pouvoir devint-il, entre ses mains, celui de la folie, de la plus ridicule versatilité et du caprice. J'aurai occasion d'en parler plus tard, mais il s'agit ici de l'influence que la mort de l'impératrice eut sur mon sort. Toutes les recommandations que j'avais pour elle devenaient inutiles. Il fallait les remplacer, je me trouvais dans un pays où les relations par la poste avec l'étranger étaient très lentes, même incertaines; aussi j'allais éprouver des retards qui ne s'accordaient point avec mes besoins. J'écrivis sur-le-champ à mon ami d'Avaray pour lui demander de nouvelles recommandations, puisque toutes celles qu'il m'avait déjà données ne pouvaient plus me servir.

Quoique parfaitement bien chez M. de Bystri, cependant mon intention n'avait jamais été d'y rester assez longtemps pour abuser de son amitié et retarder mon entrée au service, ce qui m'eût été très nuisible. Il fallut donc me résoudre à attendre, en enrageant, une réponse que je hâtais de tous mes vœux.

Tant de contrariétés, de soucis et le changement de climat prenaient, sur ma santé, une influence qui se fit ressentir de plus en plus.

Mes nerfs s'attaquèrent, une mélancolie tout à fait opposée à mon caractère toujours si gai, si insouciant pour des choses qui sont, pour le vulgaire des hommes, si pénibles à supporter, s'empara de moi ; enfin je devins la proie d'une de ces maladies de langueur qui détruisent peu à peu notre existence et sont bien autrement redoutables que celles qui donnent rapidement la mort ou permettent à la nature de sortir promptement de la crise où elle était engagée.

J'en vins à avoir pitié de moi-même, en me voyant souvent en proie, sans sujet, à des accès de larmes, que je me cachais pour répandre. Je me faisais honte de tant de faiblesse, mais j'avais perdu entièrement l'énergie qui m'avait fait supporter jusqu'alors tous mes malheurs avec un stoïcisme qu'on eut pu prendre pour de l'indifférence. Mes jours se succédaient dans un malaise, dans un ennui indéfinissable, les insomnies écartant de moi un repos réparateur, mes forces s'éteignaient, enfin la vie pesait sur moi comme un rêve malfaisant qui torture le sommeil par de sombres illusions. C'est dans ce malheureux état que je passai l'hiver de 1796 à 1797.

Nous entendions parler souvent des folies, des caprices, et de l'esprit de vertige auxquels s'abandonnait l'empereur Paul.

Tous les favoris de sa mère avaient été écartés de sa cour. Ils étaient devenus des objets d'aversion pour lui.

Cependant il les laissa jouir des bienfaits qu'ils avaient reçus d'elle, ainsi que plusieurs émigrés français qui tenaient de sa générosité des terres considérables; il en conserva même quelques-uns dans leurs dignités et dans leurs places.

En montant sur le trône, il avait rappelé de la Sibérie tous les Polonais que l'impératrice y avait envoyés. Mais cette mesure d'une juste humanité était moins due à sa bonté qu'à l'envie qui le possédait de se montrer en tout opposé à sa mère. Cette vaste prison politique n'était pas cependant négligée par lui, car il y envoyait journellement une foule de gens sous les prétextes les plus frivoles, et tel qui avait été distingué et bien traité par ce singulier prince se voyait enlevé subitement par un feld-ieger et transporté, sans savoir pourquoi, dans ces régions hyperboréennes d'où le même caprice le faisait quelquefois revenir pour rentrer en grâce et en faveur. Mes Mémoires sont à consulter là-dessus.

Cependant mon état de santé empirait toujours; tant de raisons se réunissaient pour l'aggraver! Au bout de trois mois, je reçus enfin des nouvelles d'Avaray qui m'envoyait tout ce que je lui avais demandé, à l'exception d'une lettre pour l'empereur, comme j'en avais eu pour l'impératrice, et à ce sujet il me mandait que les relations avec la nouvelle cour n'étaient pas aussi intimes qu'avec la précédente. Quoique le certificat que le roi me délivrait fût très honorable et conçu en termes flatteurs qui prouvaient l'intérêt qu'il daignait prendre à moi, il existait néanmoins une différence qui me chagrinait, mais il fallait bien se contenter de ce qu'on faisait en ma faveur. Nous n'étions pas encore sortis de l'hiver et je me désolais en pensant que je ne pourrais de sitôt me mettre en route pour entreprendre un si long et si difficultueux voyage, surtout dans le pitoyable état où j'étais réduit.

Je manquais d'ailleurs de l'argent nécessaire, et je

n'osais pas toucher une corde aussi délicate avec M. de Bystri qui avait déjà tant fait pour moi, d'autant plus que, connaissant mes projets et ma position, il ne me parlait de rien. Enfin, je me trouvais le plus malheureux des hommes, et ce n'était pas sans quelque raison.

Paul avait fixé l'époque de son couronnement, qui devait avoir lieu à Moskou, où des députés polonais, choisis par les plus notables de la nation, étaient obligés de se rendre pour assister à la cérémonie. M. de Bystri fut nommé un d'eux et, dès lors, je crus que l'occasion la plus favorable arrivait pour moi. Je lui en parlai, car je regardais comme important de m'y trouver, mais il ne me donna que des réponses vagues qui me surprirent infiniment. Il allégua pour prétexte que des arrangements étaient pris avec plusieurs de ses compatriotes pour faire le voyage ensemble, et que, d'un autre côté, il ne me conseillait pas de persister dans mes projets de service avec un souverain aussi quinteux et aussi changeant que l'empereur. Il essaya de me consoler en me promettant de me procurer un établissement en Pologne, près de lui, plus fixe, plus analogue à mes goûts, qui me donnerait la facilité de travailler au rétablissement d'une santé si délabrée et d'attendre un heureux changement qui pourrait arriver en France.

Ces raisons ne manquaient pas, surtout présentées par l'amitié, de se montrer assez spécieuses, mais elles ne me satisfaisaient point et je supposais, là-dedans, quelques motifs au dessus de ma compréhension. Le départ des députés n'était pas encore très prochain. Je me flattai donc de pouvoir pendant ce temps faire changer d'opinion à mon ami. Mais ce fut inutilement, mes efforts furent vains, et il partit en me laissant chez lui, me promettant toujours de s'occuper de moi à son retour qu'il supposait prochain dans deux mois. Ses adieux se sentirent de la confiance qu'il avait constamment tenue avec moi; il me

recommanda sa femme et m'assura plus que jamais que je devais me regarder pendant son absence comme maître de la maison.

Nous voici donc restés seuls avec madame de Bystri et je ne tardai pas à remarquer un grand changement dans sa conduite envers Madame. Je m'étais aperçu déjà, dans diverses petites choses, que son ton n'était plus comme autrefois celui d'une douce intimité, mais je n'y avais fait aucune attention, rejetant ces légères variations sur une inégalité d'humeur dont peu de personnes, surtout les femmes, sont exemptes. Il en devint alors tout autrement. Non seulement sa froideur se montra extrême, mais elle se changea par degrés en une antipathie qui perçait dans toutes les occasions avec une aigreur qui tenait souvent de la malhonnêteté; en un mot, je vis clairement que madame de Bystri me gratifiait des tendres sentiments qu'elle enlevait à ma femme, supposé qu'elle en eût été véritablement l'objet, car alors je me rappelai bien des circonstances, même pendant que nous étions en Italie, qui, pour un homme avantageux et cherchant les aventures, auraient suffi pour le rendre entreprenant. Je connaissais déjà de réputation le doux laisser-aller des dames polonaises, mais j'aurais été loin d'en faire l'application à madame de Bystri.

Cette découverte ne flatta nullement ma vanité et me donna seulement la clef de la conduite de son mari. Pauvres époux! ils sont partout les mêmes et l'expérience qu'ils pourraient acquérir par leurs confrères, dont ils sont les premiers à se moquer, est nulle pour eux. C'est une grâce d'état. Il me semblait donc certain que madame de Bystri avait seule empêché mon départ pour Moscou, dans l'espoir que je me rendrais plus facilement à ses avances, quand son mari serait éloigné.

C'était une vieille fantaisie conçue déjà à Florence et, de là, ses invitations de nous réfugier en Pologne, son

humeur en voyant mon aveuglement ou mon indifférence et la haine qu'elle témoignait à celle qu'elle croyait porter obstacle à ses projets. Elle avait persuadé sans peine à son mari qu'un établissement dans le pays serait plus avantageux pour moi que la carrière militaire, et en se réservant une telle influence sur mon sort, elle m'eût mis sous sa dépendance si j'eusse consenti à partager ses sentiments. Tel avait été le plan de la bonne dame et je l'embrassai d'un coup d'œil dès que le voile fut tombé.

Je me vis donc en proie à tous les genres de persécutions; et cette dernière, quoique différente des autres, ne m'en fut pas moins désagréable à supporter. D'abord je regardais M. de Bystri comme mon véritable ami, et il m'en avait donné de véritables preuves; dès lors, sa femme, quand elle aurait eu la beauté et l'esprit d'un ange, n'aurait pu être pour moi qu'un objet respectable et sacré; à plus forte raison, lorsque cette supposition se trouvait entièrement écartée par la vérité.

Je n'avais aucun mérite, je l'avoue humblement, à m'obstiner dans ma répugnance à ne pas vouloir profiter des bontés qui m'étaient offertes et qui ne m'inspiraient qu'éloignement et dégoût.

Mais comment vouloir louvoyer entre tant d'écueils sans me briser sous quelques uns ? Comment mettre dans ma conduite assez d'adresse et de ménagements pour ne pas blesser la passion et la vanité d'une femme à qui, dans le fait, je n'avais aucun motif d'en vouloir? Toutes ces considérations étaient embarrassantes, très embarrassantes. Je pris donc le parti que j'estimai le plus sage, celui de temporiser en restant dans ma cécité de commande et de passer pour un sot plutôt que de m'exposer à des torts de complaisance.

Cet état n'était pas soutenable longtemps pour les uns comme pour les autres; aussi madame de Bystri réso-

lut d'en changer le théâtre. Elle avait encore sa mère qui ne demeurait pas loin d'elle et elle nous proposa d'y aller passer quelque temps. Nous acceptâmes avec empressement, car c'est déjà beaucoup que de changer de lieux, d'habitudes, et de se trouver avec des personnages nouveaux. Il devait nécessairement en résulter une diminution dans la gêne réciproque que nous éprouvions étant seuls, et fort embarrassés de notre contenance.

Nous arrivâmes donc chez madame Rogowska, excellente femme, fort âgée, qui habitait une charmante maison de campagne, où elle vivait seule avec un ancien chanoine aussi vieux qu'elle, qui faisait ses affaires et lui disait la messe. C'était un fort brave homme, et, présentés par la fille de la maison, tous deux nous reçurent à merveille. Madame de Bystri annonça à sa mère qu'elle venait s'établir chez elle pour une partie du temps de l'absence de son mari. Cette détermination lui causa beaucoup de plaisir, car la solitude dans laquelle elle vivait allait changer de face et nous lui étions déjà très connus de réputation.

Les persécutions devinrent moins ouvertes sur ce nouveau théâtre, et la mauvaise humeur contre ma pauvre moitié moins apparente; je me trouvai un peu plus tranquille, quoique ma santé s'altérât davantage chaque jour et un accident vint encore lui porter un coup sensible. Madame fut encore attaquée par une esquinancie des plus graves, qui la mit en danger. Heureusement que la bonne madame Rogowska, qui nous avait pris fort en amitié, de même que le vieux chanoine, nous témoignèrent le plus vif intérêt, et c'était notre seule ressource dans notre position, car, dans une maison étrangère, sans argent, sans connaissances, abandonnés à la furie du sort, où trouver un appui protecteur contre lui, à moins que ce ne fût dans une généreuse, mais toujours humiliante pitié? Un médecin fut appelé, et le mal céda aux remè-

des qu'il prescrivit. Cependant la maladie dura plus d'un mois, et pendant ce temps d'inquiétudes et d'agitations, où je consacrai tous mes instants à la souffrance, madame de Bystri alla passer quinze jours chez sa sœur, qui demeurait à quelques lieues de là et que nous verrons bientôt paraître sur la scène.

C'était une maison vraiment patriarcale, que celle de madame Rogowska; tout y était si bien réglé, si paisible, les domestiques si paternellement traités, le ménage si bien entretenu qu'une atmosphère de bonheur semblait environner le tout : conditions d'aisance sans richesses, d'indépendance sans embarras, de médiocrité sans abaissement, qui me paraissaient bien supérieures à l'existence dont j'avais joui autrefois et pour laquelle, si elle avait pu devenir la mienne, j'aurais oublié le passé et dédaigné l'avenir.

Madame de Bystri nous revint accompagnée de sa sœur, madame Gizycka, qui venait voir sa mère, mais dont le véritable but était la curiosité. Après avoir beaucoup entendu parler de nous, elle avait voulu nous voir, et je m'aperçus sans peine que tel était le principal motif de son voyage. C'était une petite femme d'environ trente-six ans, la taille un peu virgulée, au total fort agréable et la meilleure pâte de créature humaine qu'on pût rencontrer, comme je le reconnus par la suite. Elle nous fit mille honnêtetés, nous invita à venir passer quelque temps chez elle, et y retourna après être restée deux jours chez sa mère et nous avoir fait promettre d'aller la voir. J'espérai que ce serait une échappatoire pour me délivrer de sa sœur, et cette raison me la fit encore estimer plus aimable.

Madame était en pleine convalescence, mais, quant à moi, j'allais toujours en empirant. Je maigrissais de plus en plus, je ne pouvais plus manger sans éprouver des maux d'estomac et une difficulté de digestion, qui m'ins-

piraient une espèce d'horreur pour les aliments. J'avais de plus des insomnies et des irritations de nerfs, qui usaient le reste de mes forces.

Cependant j'avais le malheur de continuer à plaire à madame de Bystri, et les choses furent poussées si loin que je me plaignis un soir d'un redoublement de souffrances, et exprimai à mon vieil ami, le chanoine, le besoin de changer d'air et d'aller, pour quelque temps, profiter des bontés de madame Gizycka. Le bon vieillard s'était bien aperçu des sentiments qu'on me portait et de mon ingratitude. Il me le donna à entendre dans sa réponse et me conseilla de prendre mon parti sur-le-champ. Nous convînmes ensemble qu'il dirait à ces dames que j'avais eu des accidents alarmants pendant la nuit, et que, le matin, je lui avais exprimé mon vif désir de changer de place et de débarrasser instantanément madame Rogowska de l'ennui de ma personne triste et valétudinaire. Le vieux matois était maître absolu dans la maison; il donna ses ordres : la voiture de sa patronne fut attelée dès le point du jour; nous fîmes nos préparatifs la nuit, et, au lever du soleil, quand tout le monde dormait encore, je m'éloignai de cette demeure hospitalière, emportant avec moi la reconnaissance bien sentie des preuves d'intérêt que j'y avais reçues et que je me proposais de faire parler plus tard.

Qui dut être étonnée à son réveil? Nouvelle Ariane, la pauvre madame de Bystri n'avait cependant rien à me reprocher, et elle se trouvait seulement trompée dans son espoir, tandis que le dieu volage s'était montré bien ingrat pour l'autre dans l'île de Naxos. Au reste le bon chanoine avait voulu se charger de tout, et il arrangea les choses parfaitement. Les circonstances s'opposèrent par la suite, ainsi qu'on le verra, à ce que je revisse ce brave homme ainsi que l'excellente madame Rogowska, auxquels j'eus de nombreuses occasions de témoigner

les sentiments que je leur devais à tant d'égards.

Quoique notre arrivée n'eût pas été présumée si prochaine, nous fûmes parfaitement reçus chez madame Gizycka et d'une manière qui ne laissait aucun doute sur le plaisir qu'elle en ressentait. Sa maison de campagne était charmante, d'une élégante propreté; rien n'y manquait pour y trouver le plus agréable séjour et je m'y sentis à l'aise tout d'abord. Cette bonne dame était une providence pour les émigrés, et outre ceux qui se trouvaient à demeure chez elle, tous les autres qui habitaient dans les environs y fourmillaient chaque jour. Parmi les premiers, était un très brave garçon qui élevait ses trois fils, puis un jeune homme, aussi aimable que spirituel, qui, sorti de l'armée de Condé, profitait de la généreuse hospitalité de madame Gizycka, en attendant qu'il pût prendre un parti; plus un vieux M. de Chambelan à qui l'impératrice défunte avait donné le rang de général, et qui, mis en retraite par le nouveau souverain avec une bonne pension, s'était établi pour en jouir tranquillement chez madame Gizycka, avec sa femme, vieille coquette si jamais il en fut. Nous formâmes de notre côté un assez bon contingent, de manière que c'était une petite France transportée en Pologne. Quant au maître de la maison, le comte Gizycki, qui avait été général au service polonais, il était alors absent, ayant été désigné pour assister au couronnement de l'empereur. C'était un très brave homme, à ce que me dirent mes compatriotes, et aimant beaucoup les Français. Comme l'armée de Condé, appelée par Paul, avait été cantonnée pendant longtemps dans les provinces polonaises, un grand nombre des malheureux qui la composaient y cherchèrent de l'occupation, en attendant que le retour dans leur patrie leur redevînt libre, et l'hospitalité du pays les secourut lorsque le caprice de l'empereur en leur faveur fut remplacé par l'abandon. Il

n'y avait presque pas de maison polonaise, un peu opulente, qui n'eût recueilli quelques-uns de nos pauvres proscrits. Quoique parfaitement reçu, traité, choyé, menant une vie douce et agréable, cependant je devenais de plus en plus languissant. On était obligé chaque jour de rétrécir mes vêtements devenus trop larges; je perdais mes forces, chacun me regardait comme un homme confisqué sans ressource. La bonne madame Gizycka me témoignait le plus grand intérêt et mettait en avant le mauvais état de ma santé pour me retenir chez elle, et s'opposer à mon retour chez sa mère qui me sollicitait de revenir. Je rêvais toujours un voyage à Pétersbourg, et le chanoine m'avait généreusement offert un prêt suffisant pour les frais de cette démarche, que je regardais comme décisive pour me tirer de ma pitoyable condition. Mais, hélas! je n'étais pas encore au bout de mes peines; elles allaient de nouveau se renouveler et détruire mes espérances. Madame était remise de sa maladie, mais non à l'abri d'une autre. Une fièvre violente se déclara subitement, et avec des symptômes tellement graves, que je crus devoir me transporter, sans perdre de temps, à une petite ville située à une lieue de distance de la campagne de madame Gizycka, et nommée Stary-Konstantynow. Là, j'étais plus à portée du médecin et des autres secours, mais misérablement établi dans un de ces galetas hébraïques qui sont les seuls refuges à la disposition des voyageurs. La maladie se déclara une fièvre maligne qui prit bientôt le caractère le plus alarmant. Enfin, après bien des variations en mieux et en mal, et toutes les inquiétudes et les angoisses qui les accompagnent, Madame se trouva seulement au bout d'un mois hors de danger, de sorte que nous restâmes six semaines à Stary-Konstantynow. Pendant ce long temps de malheur, madame Gizycka ne cessa de veiller sur nous et de nous faire prodiguer les soins les

plus attentifs. Mais bien des circonstances avaient eu lieu pendant notre absence. Le couronnement était terminé, les députés revenaient de Moskou, le moment favorable pour moi était passé, je continuais à être malade, en un mot je me trouvais moins avancé que jamais, et toutes ces fâcheuses considérations contribuaient encore à détruire de plus en plus ma santé. Ce fut pendant mon séjour à Stary-Konstantynow, que je fis une connaissance qui me devint par la suite bien agréable et bien chère. Un Anglais, depuis fort longtemps au service de Russie, se trouvait alors dans cette ville, avec un régiment dont il était colonel. Sa famille l'accompagnait, et comme, dans sa jeunesse, il avait été en France et qu'il en aimait beaucoup les habitants, ayant appris qu'un Français habitait momentanément la ville, il m'envoya prier de venir le visiter, en m'assurant du plaisir qu'il aurait à me recevoir chez lui; je me rendis à son invitation. C'était un homme âgé d'environ cinquante ans, figure ouverte exprimant la franchise ; rondeur anglaise généralement répandue sur toute sa personne, manières cordiales, point d'apprêt, le ton uni et sans façon, enfin un de ces êtres qui attirent à eux au premier abord, et avec qui on croit avoir déjà vécu longtemps. Sa femme, qui conservait encore les restes d'une beauté qui avait dû être extrêmement remarquable, laissait à son ensemble le soin d'annoncer la douceur, la simplicité et la bonté. Quatre ou cinq garçons de différents âges et d'une figure charmante, témoignaient de la bonne harmonie et du bonheur qui régnaient dans cette famille, avec laquelle je me vis en liaison dès le premier instant. Il y a des connaissances qui se font singulièrement, et celle-ci est du nombre. Depuis lors, les circonstances m'ont sans cesse mis en contact avec les membres qui la composaient, ainsi qu'on le verra dans la suite de mon récit. Madame Gizycka, qui venait souvent nous voir, jugeant

la convalescente en état de retourner à la campagne, vint nous chercher pour nous ramener chez elle. Nous y retournâmes avec tout l'empressement qu'il est facile d'imaginer, reprendre la vie douce et agréable que nous y avions déjà menée. Le colonel Fenshawe, c'est le nom de mon nouvel ami l'Anglais, venait souvent la partager, et nous fûmes bientôt au grand complet par le retour du comte Gizycki, arrivant du couronnement de l'empereur Paul.

C'était un brave homme, à figure loyale et ouverte, et qui parut enchanté des nouveaux hôtes qui lui étaient survenus pendant son absence. Il nous le témoigna par son accueil obligeant et notre société devint encore plus agréable. Nous faisions de la musique, nous jouions des petites pièces que je m'amusais à composer; beaucoup de compatriotes de son voisinage venaient chez lui ; enfin notre vie était devenue aussi douce que gaie, et notre Anglais la trouvait très confortable. M. de Bystri ne tarda pas à venir pour m'annoncer qu'il allait bientôt partir de chez sa mère pour retourner chez lui, et qu'il viendrait me chercher dans quelques jours. Ceci ne faisait nullement mon compte. Il me dit qu'il avait un projet sur moi qu'il espérait devoir me convenir, et qu'il m'exhortait fort à renoncer à la Russie, où le caractère de l'empereur ne m'offrait que des ressources incertaines. Je lui répondis que j'y tenais néanmoins toujours beaucoup, mais que le délabrement de ma santé me l'interdisait pour le moment, et que je désirais profiter encore pendant un peu de temps des bontés de madame sa sœur, à qui je devais aussi beaucoup de reconnaissance, et, de plus, qu'un médecin qui me donnait ses soins m'ayant inspiré grande confiance, je comptais m'en servir encore pendant quelques semaines. Enfin nous nous séparâmes toujours bons amis et il se rendit à mes vœux. Zytomir, où j'avais été, comme je l'ai déjà dit, était à

peu de distance de la campagne de M. Gizycki, et je me sentais la plus forte envie d'y aller pour voir le comte Scheremetieff qui m'avait si bien reçu, alors que je lui avais été envoyé de Kamienetz. Un jour de marche suffisait pour m'y rendre, ce que j'effectuai bientôt. Je le trouvai habitant un beau palais qu'il faisait construire lorsque je m'étais présenté la première fois chez lui. Son accueil fut des plus aimables et il voulut absolument me conserver plusieurs jours pour savoir où en étaient mes affaires, causer avec moi et jouir, disait-il, de ma société. Je me prêtai avec plaisir à ses instances et j'appris qu'il ne se regardait pas comme très ferme dans son poste, à cause de l'inconstance de l'empereur et de l'éloignement qu'il montrait pour tous ceux que sa mère avait bien traités. Cela me donna fort à réfléchir. J'observai qu'il était peu content de son nouveau souverain, mais au reste il était trop grand seigneur et trop riche pour tenir beaucoup à son emploi.

Je passai mon temps fort agréablement à Zytomir et quand j'en partis, il me fit promettre de revenir souvent chez lui, ajoutant que je devais toujours regarder sa maison comme la mienne. Je répondis dans la suite à ses honnêtetés par de fréquentes visites. Cependant ma santé, jadis si florissante, se détériorait de plus en plus, je devenais un véritable squelette. La gaîté qui ne s'était jamais séparée de moi, en dépit de mes malheurs, de mes chagrins et de mes fatigues, se métamorphosait en une mélancolie insupportable. En vain je cherchais à la repousser en me livrant à des distractions qui de jour en jour perdaient pour moi de leur charme. Dans cette fâcheuse position de corps et d'esprit, sans cesse agité par des regrets, des inquiétudes, j'étais comme ce voyageur qui, égaré dans une plaine immense, ne découvre à l'horizon ni perspectives attachantes, ni abri consolateur. Tel j'étais lorsque je vis revenir M. de Bys-

tri qui, toujours bon et ami dévoué, venait me faire part de ses projets sur moi qui étaient bien différents des miens. Un abbé français avait organisé une pension de jeunes gens dans une petite ville de Pologne et était parvenu à y rassembler quelques élèves, mais qui ne lui procuraient que de faibles avantages ; il pensait même à l'abandonner et en avait parlé à M. de Bystri. Les fonds lui manquaient pour augmenter son établissement et même pour le soutenir. Mon ami pensa alors à moi et entrevit une réussite assurée en ma faveur. Il en parla à madame Gizycka qui l'approuva et tous deux me dirent que, par eux et leurs nombreux amis, et en y ajoutant l'opinion avantageuse qu'ils avaient conçue de mes moyens, ils regardaient comme certain l'empressement avec lequel les personnes de qualité me prieraient de me charger de l'éducation de leurs enfants. Effectivement, dans un pays totalement dénué d'établissements pour l'instruction de la jeunesse, il y avait toute apparence qu'un Français bien né, qui s'était déjà fait une réputation d'amabilité et d'esprit, devait nécessairement réussir dans cette carrière. Mais, bon Dieu ! quel désappointement pour quelqu'un qui s'attendait à obtenir de prime-abord un grade militaire distingué qui devait le conduire, dans l'avenir, aux honneurs et aux dignités ! Quelle différence entre la dégoûtante poussière des classes et celle autrement noble qui s'élève des camps et des champs de bataille ! Quelle triste autorité que celle à exercer sur une ennuyeuse marmaille et sur les pédants qui vous secondent ! Quel humiliant emploi de ses facultés et quel affreux changement dans mon sort ! Mais l'inexorable, la dure nécessité me tenait sous sa main de fer et il fallait m'en reconnaître l'esclave. M. de Bystri me dit de plus que quand il se trouverait un nombre suffisant d'élèves pour former un noyau, alors il me fournirait des fonds pour commencer l'établissement, et

que si l'abbé, dont il augmenterait les dégoûts, renonçait à son entreprise, alors on pourrait tirer parti de ses débris. Il fut convenu avec madame Gizycka qu'elle chercherait de son côté, comme lui du sien, à réaliser le projet; que je demeurerais encore quelque temps chez elle, et que je parlerais au comte Scheremetieff, qui était à même par le poste qu'il occupait de seconder puissamment mes vues. Ce qui me consolait un peu de toutes ces contrariétés, c'était d'éviter pour le moment mon retour chez M. de Bystri, de jouir de l'asile que m'offrait la bonne madame Gizycka et son mari, et de vivre, quoique ce ne fût qu'au jour le jour, moi qui n'osais fixer l'avenir et qui, m'enveloppant dans le présent, y cherchais un palliatif momentané contre les maux futurs, ainsi que fait la perdrix à la vue du milan, lorsqu'elle cache sa tête sous son aile pour ne plus voir le danger qui la menace. Enfin, tous ces arrangements pris, mon ami retourna chez lui, me promettant de me donner bientôt de ses nouvelles, et m'engageant à lui apprendre ce que j'aurais fait de mon côté.

Je regardai ce répit comme un bonheur, et j'en espérai, mais vainement, quelque avantage pour ma santé! Peu après, je reportai mon languissant individu à Zytomir où le comte Scheremetieff me fit la plus amicale réception, me disant qu'il comptait bien me garder plus longtemps chez lui que la dernière fois. Je lui répondis que j'avais quelques jours à disposer, et que si je n'étais pas indiscret j'userais de ses bontés. J'avais pris mon logement chez un juif, mais je passais la plus grande partie de mon temps chez l'aimable gouverneur à qui je fis part de mon projet, en le priant de me donner franchement son avis là-dessus. « Confiance pour confiance, me répliqua-t-il : je ne vous engagerai plus à présent, vu les circonstances et la faiblesse de votre santé, à entreprendre un si long voyage qui ne présente plus un

succès assuré comme quand vous arrivâtes dans ce pays. Votre nouveau plan, qui ne peut être que forcé, comme il est facile de le juger, est néanmoins le plus sage à adopter et doit vous être avantageux, bien qu'il ne soit pas brillant. Mais tout cela peut changer et l'avenir vous remettre à votre place. En attendant, il est de mes attributions de protéger tout ce qui regarde l'utilité publique, et je suis bien disposé, mon cher comte, à donner à votre entreprise l'appui et l'impulsion qu'elle mérite. Ainsi comptez sur moi pendant tout le temps que je resterai à même de vous servir. Votre séjour ici vous fera faire des connaissances utiles à vos intérêts, et je crois que vous ne doutez pas du zèle que m'inspire une véritable amitié. » Rien de plus honnête assurément, et je fus vivement touché des procédés du comte qui mit sur-le-champ la main à l'œuvre.

Sa maison était fréquentée journellement par les Polonais les plus distingués de son gouvernement, qui s'empressaient de venir lui faire la cour et à qui il parla de mon dessein. Pour lui plaire, car ils voyaient la manière honorable dont j'en étais traité, ils parurent tous en être enchantés, et je ne doute pas même que plusieurs d'entre eux en désiraient l'exécution pour en profiter. Parmi ceux-là, je remarquai un certain M. Morzkowski, président du tribunal suprême de Zytomir, lequel me fit beaucoup d'avances et m'engagea à venir le voir. C'était un homme assez singulier que ce M. Morzkowski et dont je parlerai souvent, à cause de mes longs rapports avec lui; je dois d'abord le faire connaître. Né dans la classe obscure de la pauvre noblesse polonaise, il se fit bientôt connaître par un esprit naturel qui l'entraînait vers les affaires contentieuses et sa réputation grandit rapidement. Chargé des intérêts de plusieurs grands seigneurs, et ayant fait une étude approfondie des lois, il devint un arbitre généralement consulté, dont les dé-

cisions, craintes par les uns, sollicitées par les autres, le rendirent une sorte de puissance et le conduisirent à la fortune. Achetant des procès et des terres qui lui promettaient des gains assurés, son esprit subtil plaça entre ses mains le sceptre de la chicane, personne n'osait plaider contre lui. Il faut ajouter à cela un jugement sain qui rendait ses spéculations infaillibles, le talent de faire tourner à son avantage tout ce qui lui donnait l'espoir de quelque profit et la parfaite intelligence d'une sorte d'agiotage qui régnait en Pologne parmi les différentes révolutions qui agitèrent ce pays. Il se voua dès l'origine au parti russe qu'il jugea avec raison le meilleur à suivre. Enfin il n'était qu'un homme d'affaires tenant un immense bureau, mais tout à fait étranger à ce qu'on nomme la société dont il ignorait les premiers éléments. Il avait été cependant marié deux fois, et deux divorces en étaient les suites, en attendant qu'il fût en situation de se donner le plaisir d'en faire un troisième ; car, en Pologne, la fréquence et la facilité des divorces métamorphosent l'hymen, grâce aux permissions qu'accorde la loi et que rend la cour, en un véritable concubinage. J'ai vu souvent le contrat de mariage renfermer en même temps les conditions d'une rupture prévue. Tel je trouvai M. le Président Morzkowski, c'est-à-dire possédant déjà plusieurs millions en terres magnifiques et en portefeuille, lorsque je lui fis ma première visite. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une tournure commune, parlant passablement français et dans lequel on remarquait beaucoup de finesse et le désir de paraître compenser, par la réputation de s'être acquis une grande fortune, ce qui lui manquait ailleurs.

Informé par le comte Scheremetieff de mon projet, il me promit de le seconder de tout son pouvoir, d'autant que ce serait un bien pour le pays qui restait dépourvu des moyens d'élever la jeunesse et qui en ressentait le

besoin. Il ne me laissa pas ignorer le crédit dont il jouissait parmi ses compatriotes, étant fort aise de montrer ainsi sa supériorité sur eux, de paraître prendre part aux améliorations à introduire. Il sortit tout à fait, dans notre conversation, du cercle éternel des affaires qui l'absorbaient uniquement, et chercha à me prouver qu'il était capable de concevoir des idées étrangères aux calculs d'argent et à la chicane. Il venait de faire partie de la grande députation polonaise à Moskou et en avait même rapporté le grand ordre de Saint-Stanislas, ce qui lui donna encore plus de considération; c'était une créature que le gouvernement voulait s'attacher. Il devait me fournir un vaste et bel établissement dans une terre qu'il venait d'acquérir, et me combla de politesse. Je restai huit jours à Zytomir et, d'après les conseils de monsieur le gouverneur, j'écrivis des circulaires qu'il se chargea de répandre et je ne manquai pas d'exposer la brillante culture qui serait donnée dans mon établissement au cœur et à l'esprit des élèves qui me seraient confiés; enfin je parai mon prospectus de tous les lieux communs usités en pareil cas, et ce premier coup frappé, je retournai chez M. Gizycki, le front orné de l'auréole du pédantisme. M. de Bystri me manda que l'abbé tenait toujours ferme, et qu'il se cramponnait à sa férule comme j'aurais bien voulu le faire à mon épée, mais qu'il ne fallait pas se décourager, se croyant assuré du succès d'une manière ou d'autre. Au milieu de ces tentatives, je continuais à mener une vie agréable et douce, autant que le comportait mon état physique et moral. Je cherchais à m'étourdir, tout en sachant que ce ne pouvait être d'une longue durée. Je retournai bientôt à Zytomir, où je trouvai un grand changement et presque une bonne fortune.

Le comte Scheremetieff allait perdre ses fonctions de gouverneur. Il avait été trop de la cour de feue l'impé-

ratrice, pour être aimé de Paul qui faisait main basse sur les anciens courtisans de sa mère. « Je vais aller planter mes choux, furent les premiers mots qu'il m'adressa lorsque j'entrai chez lui, et faites-m'en compliment. Il y a longtemps, mon cher, que je m'y attendais et je puis le dire maintenant, que je le désirais. Il faut vivre à l'écart au moment où nous sommes et ne point attirer les regards du maître actuel quand on veut être tranquille. Ainsi ferai-je. Je connais peu mon successeur, mais je vous recommanderai à lui et vos affaires n'en souffriront pas. Je crois qu'il arrivera assez prochainement, c'est-à-dire dans un mois ou deux; nous avons donc encore du temps à passer ensemble, et peut-être nous reverrons-nous par la suite. »

Je lui témoignai le regret que je ressentais de son éloignement; effectivement c'était une perte pour moi, car il eût pu m'être utile dans beaucoup d'occasions, et il s'était montré à mes yeux sous de si belles couleurs que je ne le voyais partir qu'avec peine. Cependant mes circulaires ne rapportaient pas le fruit que j'en avais espéré et le changement de gouverneur ne pouvait que me nuire.

Quelques personnes m'avaient bien écrit, ou fait parler, mais la marche de mon affaire était ente, embarrassée et demandait des soins qui coûtaient infiniment à ma faiblesse toujours croissante, quelquefois même à ma petite vanité, et cette espèce de pipée aux petits enfants n'était nullement dans mon genre.

Un jour, je me trouvais chez M. Morzkowski, lequel me paraissait avoir quelque chose à me dire, mais ne savoir trop comment s'y prendre pour en venir à ses fins. Après un assez long embarras et nombre de détours, il finit par me dire : « Excusez-moi, monsieur le comte, j'ai une proposition à vous faire. » Alors, mettant dans ses phrases les meilleures tournures que laissait à sa dis-

position son ignorance de l'usage du monde et de l'aisance des manières, il me dit qu'après m'avoir connu, l'idée de me prier de vouloir bien me charger de l'éducation de sa fille lui était venue à l'esprit, mais qu'il n'avait osé m'en parler jusqu'à présent; que voyant mon projet ne pas prendre comme il l'avait cru d'abord, et le départ de M. le gouverneur devant refroidir bien des gens, il se déterminait à m'offrir une position qui, sous quelques rapports, pourrait me convenir; que je jouirais chez lui de la plus parfaite tranquillité et que ma santé paraissait en avoir grand besoin; que là je n'aurais à m'occuper d'aucun détail, ni des embarras de la tenue d'une maison, ni de l'ennui de traiter avec beaucoup d'originaux, exigeants, vétilleurs, tracassiers, avec lesquels je courrais les risques d'avoir des désagréments. « Enfin, M. le comte, permettez-moi de vous le dire, je vous connais assez par moi-même et par ce que m'en a dit le comte Scheremetieff, pour être persuadé que ce métier-là ne vous convient pas du tout. Daignez accepter l'offre que j'ai l'honneur de vous faire, continua-t-il, vous serez maître absolu chez moi et cela d'autant plus que je n'y suis presque jamais. Vos occupations seront bien peu de choses maintenant, car ma fille n'a que six mois; mais j'y vois de grands avantages pour elle dans la suite, vous lui servirez de père, vous rétablirez votre santé et je vous prierai de recevoir 1200 roubles par an (4800 fr.) pour vos besoins. » Je tombai de mon haut. « Comment M. le Président, m'écriai-je, une demoiselle de six mois à élever! Vous n'y pensez pas. — Si fait, j'y ai pensé et nous serons tous contents. Ma reconnaissance sera extrême et je vous témoignerai de tous mes moyens combien je serai heureux et honoré de votre consentement. » Il entra alors dans tous les détails qu'il estimait devoir me décider à me rendre à son désir et attendait ma réponse; mais je ne pouvais pas la lui faire sur-le-champ.

Avant, je voulais un peu réfléchir, quoique je fusse déjà bien tenté d'accepter, et que faire téter une petite fille de six mois, besogne que je confierais à Madame, me semblait accompagné de conditions passablement raisonnables. Je remerciai le président de ses offres obligeantes qui me prouvaient sa sincère envie de m'être utile, et l'intérêt réel qu'il me portait, lui promettant de lui faire connaître bientôt ma décision. Je pris congé de lui, non sans encore l'assurer de ma gratitude.

Je me dirigeai, en sortant, chez M. de Scheremetieff à qui je voulais demander sur le président des renseignements plus étendus et plus positifs que ceux que je possédais. Je lui racontai notre conversation et il me dit : « C'est un brave homme, quoique fin et astucieux pour ses intérêts. Il a amassé une immense fortune dont il ne jouit que pour l'augmenter. Il tiendra tout ce qu'il a promis et sera fier de vous avoir. La vanité entre peut-être autant que sa tendresse pour sa fille dans la proposition qu'il vous fait et dont je vous conseille fort de profiter ; vous ne pouvez être mieux que chez lui dans votre malheur. C'est l'occasion la plus favorable, mon cher comte, pour vous mettre dans la plus heureuse position que vous soyez à même d'espérer dans ce moment fâcheux et vous saurez arranger les choses de manière à ce qu'il soit beaucoup plus sous votre dépendance que vous sous la sienne. » Dans cet instant, on vint annoncer que le président Morzkowski demandait à être reçu. « Faites entrer, dit-il. Vous arrivez, M. le président, s'écria aussitôt le gouverneur, dans la conjoncture la plus opportune ; nous parlions de vous. Le comte de Moriolles, qui vous quitte, est venu me faire part de votre proposition et me demander mon avis à ce sujet. Mon amitié pour vous et pour lui me l'a dictée sur-le-champ, et je lui ai conseillé d'accepter en lui faisant mon compliment d'avoir trouvé auprès de vous un asile aussi sûr et aussi agréa-

ble, de même que je vous adresse le mien de l'avoir rencontré. Je suis au fait de l'étendue et de l'importance de vos affaires, et le ciel vous a envoyé M. et madame de Moriolles pour vous remplacer près de votre enfant, qui, placé entre de telles mains, ne vous sera plus un sujet d'inquiétude ni pour le présent ni pour l'avenir. J'espère que, vu le peu de relations qui ont existé jusqu'à ce moment entre vous et M. de Moriolles, vous ne trouverez pas mauvais que je me porte garant de l'exécution des promesses que vous lui faites, et qu'en gens d'honneur et de délicatesse votre confiance ne soit entière et mutuelle. » M. Morzkowski commença par me remercier avec l'air d'une sincère satisfaction, en fit de même au gouverneur, et me pria de me rendre le lendemain chez lui, et, comme il portait sous son bras un rouleau de papier, je jugeai qu'il avait des communications à faire à M. de Scheremetieff, et je sortis. Ainsi je me vis engagé définitivement.

J'allai comme à l'ordinaire passer ma soirée chez le comte qui me dit : « Notre homme est enchanté, et ceci vaut mieux pour vous que toute autre chose. Je n'ai pas eu besoin de lui faire sentir le prix de son acquisition, car il ne manque pas, il s'en faut, d'esprit et de bon sens. Il est seulement dommage qu'il ait conservé des formes gauches et des habitudes qui ne s'accordent guère avec sa grande fortune ; mais le fond est bon, franc, généreux, ce qui rachète bien des qualités brillantes ; au reste, vous l'apprécierez facilement et je ne doute point que vous ne vous applaudissiez de votre résolution à laquelle je suis fort aise d'avoir contribué. »

Le lendemain matin je fus exact au rendez-vous. Dès que je parus, le président accourut m'embrasser en me disant : « Vous avez fait mon bonheur, monsieur le comte, et je m'efforcerai de faire le vôtre. S'il vous manque quelque chose chez moi, ce sera votre faute, car

vous n'avez qu'à ordonner. Tout ce que je regretterai, c'est de ne vous voir que rarement, les affaires du tribunal me donnent beaucoup d'occupation, et les miennes prennent le reste de mon temps. Ce n'est qu'en passant que je puis voir ma fille sur le sort de qui je vais être tranquille maintenant. » Alors il me raconta l'histoire de ses deux divorces. Le premier avait eu lieu depuis plusieurs années. Il s'en était tiré à l'amiable avec une bonne somme d'argent dont s'était contentée madame numéro premier (c'est ainsi qu'il l'appelait) pour elle et pour une fille née du mariage. Ce numéro-là je ne l'ai jamais vu. Madame numéro deux s'était arrangée avec son mari moyennant une autre somme affectée seulement à elle, le président ayant voulu garder pour lui la fille qu'il en avait eu et qu'il venait de me confier. Tous ces tripotages s'organisaient d'une manière vraiment comique. Ces messieurs et dames, les divorcés, ne s'en voulaient nullement. Le dégoût, la satiété, l'inconstance, les poussaient à cette mesure et rarement les mauvais procédés ou les querelles sérieuses en étaient les causes. Ils contractaient ensuite de nouveaux liens et se rencontraient comme si de rien n'était dans le monde. Madame numéro deux demeurait alors à Zytomir, à part comme de raison, et je crus devoir lui faire une visite. En bonne mère elle daigna me recommander sa fille ; je ne la vis plus depuis et elle ne vint jamais visiter la petite. Le président me demanda si je viendrais bientôt prendre possession de mon emploi, qu'il le désirait beaucoup, mais néanmoins sans prétendre aucunement me gêner. « Avez-vous quelqu'un pour vous servir? me demanda-t-il encore. » Sur la première question je lui répondis qu'il me faudrait une quinzaine de jours pour l'arrangement de mes affaires, et, sur la seconde, que j'avais avec moi mon valet de chambre qui depuis longtemps m'était attaché, et m'avait suivi pendant toute mon émigration ; qu'il

possédait beaucoup de talents entre autres celui de faire la cuisine. « C'est à merveille, dit M. Morzkowski, il fera la vôtre, car le fond de ma maison se trouve ici, et n'est point nombreuse ; ainsi, dès ce moment ses gages, tels que vous les lui donnez, me regardent. Je vais annoncer votre arrivée à mon homme de confiance de là-bas et lui donner mes ordres en conséquence. J'irai vous voir bientôt. Comme vous désirez partir de chez M. Gizycki pour vous rendre chez moi, après avoir fait vos adieux aux personnes que vous connaissez dans les environs, faites-le moi savoir, et je vous enverrai un équipage pour vous ainsi que pour Madame. Voilà tout arrangé entre nous; bien entendu que s'il y manque quelque chose, vous me donnerez vos ordres. — Votre manière d'en agir avec moi est si loyale et si noble, lui dis-je, M. le président, que je sens déjà combien je dois de reconnaissance à M. de Scheremetieff et que j'espère qu'un jour vous lui en donnerez aussi quand nous aurons vécu quelque temps ensemble. En attendant, je saisirai toutes les occasions que vous m'indiquerez de vous être utile ou agréable, car en vérité je suis presque honteux de me voir si bien traité et d'avoir si peu de chose à faire. — Ne parlons pas de tout cela, me dit M. Morzkowski, regardons-nous comme deux amis qui doivent passer leur vie ensemble. »

Je n'avais plus besoin de retourner à Zytomir, où je pris congé du comte Scheremetieff et lui exprimai toute la reconnaissance et l'attachement dont mon cœur était rempli pour lui. Ce brave homme m'avait réellement marqué un intérêt constant, et il m'assura que quoique nous allions être éloignés l'un de l'autre, il me priait de toujours compter sur son amitié ; que, dans toutes les occasions, je pouvais recourir à elle avec confiance et qu'il espérait des circonstances où il serait à même de me revoir ; nous nous embrassâmes, et ce ne fut pas sans

un profond attendrissement que je le quittai. Aussitôt revenu chez madame Gizycka, je lui appris ce que j'avais conclu avec le président et ne lui cachai pas que cet arrangement me plaisait fort, par la tranquillité qu'il me promettait; elle l'approuva aussi, quoique fort contrariée, me dit-elle, de mon éloignement qu'elle n'avait pas su devoir être si prompt, ni si considérable.

Je me mis les jours suivants à écrire à M. de Bystri pour l'instruire de ce que j'avais fait, et le remercier de ce qu'il s'était proposé de faire encore. La bonne madame Rogoswka et le vieux chanoine ne furent point oubliés ; ils étaient inscrits sur la liste que tenait mon cœur de tous ceux à qui je devais souvenir et reconnaissance. Je restai une semaine dans l'aimable société, où j'avais passé de si doux moments, puis, ayant écrit au président Morzkowski que je m'étais hâté de me mettre à sa disposition, je vis arriver un bon équipage, dans lequel je m'emballai très commodément pour me rendre à ma destination.

L'endroit où j'abordai était un simple petit village qui se nommait Sokolcza, situé non loin de la ville de Kiew, l'une des plus anciennes de la Russie, et à une trentaine de lieues de Zytomir ; c'était au milieu de l'Ukraine, pays triste, nu, plat, mais d'une étonnante fertilité, enveloppé dans des steppes immenses où l'œil errait, n'étant arrêté que par la confusion de l'horizon et de la terre et qui produisait, presque sans culture, les plus riches moissons; pays peu habité, seulement par de grands seigneurs, dont les vastes possessions ne renfermaient que des esclaves qui vivaient dans le travail, l'abondance et l'ivrognerie.

Je mis trois jours pour arriver à Sokolcza où il n'existait d'autre maison pour le maître qu'une maison de chétive apparence, presque sans meubles, où je fus reçu par deux jeunes gens, parents du président et par son

économe, ce qui revient à peu près à intendant. Un petit pavillon, à côté de la maison, était préparé pour notre résidence ; j'y fis transporter nos bagages et j'allai ensuite faire une visite à mademoiselle Cécile que je surpris tétant une grosse nourrice, sous l'inspection de sa bonne, ancienne femme de chambre de sa mère, et qui, par l'avidité qu'elle mettait à remplir son devoir, me donna de grandes espérances pour l'avenir.

Peu de jours me suffirent pour me mettre au fait du genre de vie que j'allais mener. Je fus confirmé par tous les égards de tous ceux qui m'entouraient que M. Morzkowski avait donné des ordres conformes à ceux qu'il m'avait annoncés. Son économe cherchait à deviner quels pouvaient être mes désirs. Ses deux parents me faisaient la cour ; un vieux capitaine polonais, à qui il avait accordé un asile chez lui et qui s'occupait de quelques affaires, me témoignait la plus grande considération.

La table était composée de ces trois derniers personnages et de ma famille, l'abondance y régnait, car, dans ce pays, on y vit pour rien, mais non la délicatesse. Aussi, mon valet de chambre entra de suite dans ses fonctions et plaça sous son autorité un mauvais marmiton, qui avait osé usurper le titre de cuisinier, ce qui me donna la clef de la prévoyance de M. Morzkowski dans son arrangement avec moi. Et, pour en finir avec ma maison, un cocher, quatre chevaux et une bonne voiture composaient mon écurie.

Je m'accoutumai facilement à mon nouvel établissement, qui n'était qu'une véritable sinécure. Madame allait fréquemment chez la petite qui annonçait une bonne santé, et ne nous donnait ni peines, ni inquiétudes. J'avais toujours aimé la chasse avec passion, je fis l'acquisition d'un excellent fusil qui, peu à peu, remplaça tous les médecins à qui j'avais eu vainement recours. Un exercice modéré, une grande tranquillité d'esprit, un air

sain, donnèrent naissance à un mieux, qui me rendit l'espérance. Je me sentis renaître, pour ainsi dire; mes facultés reprirent quelque essor; enfin, j'abordai la convalescence et me crus au port, comme effectivement j'y parvins bientôt. La solitude dans laquelle je vivais n'avait rien qui m'effarouchât, au contraire, car elle est ordinairement compagne du repos et j'en avais si besoin ! ! Je demandai s'il existait quelques livres dans la maison et une réponse négative m'apprit que M. Morzkowski ne s'occupait que de lectures qui se rapportaient aux procès et aux affaires, seule littérature dont il se mêlât.

Je pus aisément me consoler de cette privation : la jouissance du sommeil qui m'était revenue, le doux *far-niente* me suffisaient alors et de jour en jour ma position me semblait plus agréable.

Environ une semaine après notre installation, je vis, un beau matin, le président arriver à l'improviste dans un moment où par hasard nous nous trouvions chez nous près de sa fille. « Je viens vous demander à dîner, me dit-il d'un ton enjoué, savoir de vos nouvelles et passer quelques jours avec vous. Dites-moi comment vous êtes ici, et si mes intentions sont remplies. » Ma réponse fut ce qu'elle devait être, et je ne manquai pas de faire l'éloge de ceux qui m'avaient reçu, de l'économe surtout qui était l'homme le plus important par la confiance que son maître lui témoignait.

M. Morzkowski, touché, embrassa sa fille, qu'il nous recommanda, puis, me prenant sous le bras, il me conduisit dans un petit pavillon, où nous nous assîmes.

Notre conversation s'engagea par les excuses qu'il crut devoir me faire sur la manière dont nous étions logés : « Vous n'êtes pas ici comme je le désirerais, dit-il, et vous voyez que le luxe, dans lequel je pourrais donner, comme tous les autres, n'a jamais eu d'attraits pour moi. La carrière que j'ai embrassée m'a inspiré des goûts différents

et imposé des devoirs à remplir. Je me contente du nécessaire et de quelques jouissances peu coûteuses dans lesquelles je fais entrer pour beaucoup celle de me dire que je pourrais en avoir bien d'autres si j'en étais tenté. Je vous arrangerai mieux plus tard, mon cher comte; en attendant, soyez le maître chez moi, heureux, tranquille, et surtout réparez votre santé, que je crois déjà meilleure. Vous aurez occasion de faire dans ce pays des connaissances qui vous seront des ressources, car je crains pour vous l'ennui. » Je le rassurai sur ce point. Nous allâmes dîner, puis il me prit le bras pour me montrer ses établissements ruraux, qu'il était bien aise de me faire visiter, ce qui s'opéra lentement, le bonhomme étant goutteux comme un braque et ne marchant qu'avec difficulté.

Pendant cette course, accompagné de son économe, qui le suivait respectueusement, le bonnet bas, lui rendant compte de sa gestion, il me dit que sa coutume était de parcourir ainsi ses nombreuses possessions le plus souvent que ses nombreuses affaires le lui permettaient, parce qu'il voulait savoir comment elles étaient tenues, ses ordres exécutés et ses paysans gouvernés; qu'il en possédait une vingtaine de mille, ce qui exigeait une grande surveillance pour en tirer bon parti en les traitant avec justice et humanité.

Après une assez longue promenade dans laquelle je remarquai tout le plaisir qu'il goûtait à me faire l'énumération de sa fortune, nous rentrâmes enfin pour souper et il me remercia de lui avoir procuré un si bon cuisinier, quoiqu'il fût très peu sensible au charme de l'art culinaire.

Pendant le temps qu'il passa avec nous, tous les petits gentillâtres de la région vinrent lui faire une cour assidue. Il s'était élevé si fort au-dessus d'eux par le rang que la richesse donne dans le monde qu'il en était regardé comme un oracle et il faut avouer que ce rôle

lui allait bien, car, si sa vanité se trouvait satisfaite, il n'en était pas moins simple, obligeant, et porté à rendre service. Peu de gens étaient à distinguer dans cette cohue, à l'exception d'un certain comte Olizar, homme parfaitement comme il faut, parlant français comme moi et puissamment riche. Il me fit mille honnêtetés, parut enchanté de faire ma connaissance et avait envie de se lier avec moi, ce qui eut lieu bien plus tard, ainsi qu'on le verra. M. Morzkowski resta huit jours chez lui, puis reprit ses tournées, m'annonçant son retour dans six semaines ou deux mois.

Nous entrions dans la belle saison, mon élève se portait très bien, j'allais tous les jours à la chasse, ma santé se rétablissait promptement par la vie libre et paisible dont je jouissais. Le président me félicita lorsqu'il revint et je le remerciai de l'existence qu'il m'avait pour ainsi dire rendue par ses bons procédés et le sort qu'il m'avait fait. Je lui demandai si Zytomir, où il se rendait, avait déjà un nouveau gouverneur; il me répondit qu'il l'ignorait, mais que le comte Scheremetieff serait difficilement remplacé, et emporterait des regrets universels. Il me promit de lui donner de mes nouvelles et de se charger de mes compliments pour lui. Son séjour à Sokolcza ne fut que de deux jours, puis il reprit le chemin de son tribunal qu'il ne devait quitter qu'aux vacances pour revenir chez lui, et il m'annonça qu'alors il y demeurerait longtemps.

Jusqu'à son retour, rien d'intéressant ne brisa la monotonie de mon temps. Nous ne vîmes personne, tous les jours étaient semblables. Nous ne sortîmes de Sokolcza que deux ou trois fois pour nous rappeler qu'un équipage était à nos ordres et pour aller à Berdiczow, petite ville dans notre voisinage, très commerçante, et où nos besoins nous engagèrent à nous transporter.

Hormis ces rares excursions, je ne quittais ma retraite

que pour chasser, ce que je faisais chaque jour, exercice qui me rendit mon ancienne santé que j'avais pendant longtemps désespéré de pouvoir recouvrer. J'écrivis plusieurs fois à mes bons amis de Volhynie, qui me restaient toujours chers et que j'espérais revoir encore. Enfin je me persuadai que l'état d'isolement était non seulement très supportable, mais avait encore des douceurs pour celui que le malheur avait guéri de bien des erreurs trop longtemps encensées par lui et dont la fréquentation et la connaissance des hommes l'avaient désabusé.

Les vacances nous ramenèrent M. Morzkowski, qui fut enchanté de l'état dans lequel il retrouva sa fille, que nous nous disposions à sevrer. Il nous dit qu'il comptait rester chez nous tout le temps qui lui restait de libre et avoir du monde pendant son séjour. Cependant il n'avait nullement augmenté son train de maison; un seul domestique l'accompagnait; ainsi, rien n'était plus simple que son genre de vie qui se rapprochait de celui du plus modeste particulier. Mais on savait que sa fortune était immense et c'était tout ce qu'il lui fallait.

Cependant le nombre des visiteurs s'accroissait chaque jour. Non seulement le voisinage fournissait son contingent, mais encore beaucoup de personnages éloignés accoururent pour consulter le président sur leurs affaires, sur leurs projets, sur leurs procès: celui-ci voulait vendre des terres, celui-là voulait en acheter, d'autres cherchaient à placer des fonds ou à en emprunter; enfin notre maison était une bourse, un bureau d'affaires, un cabinet, et, comme l'intérêt était la seule occupation de ces gens-là, rien de plus triste, de plus hébétant que cette continuelle cohue. Quant aux agréments et aux ressources de la société, on doit bien penser qu'ils y étaient entièrement étrangers et je ne tardai guère à regretter mon isolement, ma vie libre et tranquille, mon fusil et mon chien.

Au milieu de cet entourage, mon patron se trouvait le plus heureux des hommes, car il était dans son centre. Toujours rempli d'égards et d'attentions pour moi, il me traitait avec une distinction, que j'estimais parfois outrée, mais j'en devinais la raison, sans en prendre de la vanité que je lui laissais à lui tout seul.

Le comte Olizar, duquel j'ai déjà fait mention, ne tarda pas à paraître chez nous, et toutes les honnêtetés possibles pour m'engager à venir le voir me furent prodiguées par lui chaque fois qu'il venait chez le président avec qui il était très lié. Je lui en fis la promesse que je tins, comme on le verra bientôt.

Dans les environs de Sokolcza étaient situées les terres immenses du comte Branicki, un des personnages les plus distingués et des plus marquants de la Pologne, tant par son rang que par sa richesse et le rôle qu'il avait joué pendant sa vie. Favori intime du dernier roi, grand général du royaume, seconde place après le souverain de l'Etat, il avait épousé la nièce du fameux prince Potemkin, laquelle était la favorite de l'impératrice Catherine ; elle avait pour ainsi dire élevé sur ses genoux tous les enfants de la famille impériale et était comblée des faveurs de la cour.

Ce mariage rendit le comte encore plus puissant, surtout sous les rapports de l'argent, car il se trouvait obéré de dettes, quoique le roi Stanislas en eût payé pour quarante millions, mais, le roi étant mort et la Pologne partagée, il trouva de grandes ressources dans la dot énorme de sa femme et plus encore dans l'esprit d'ordre qu'elle possédait au suprême degré. La comtesse le mit par son économie à la tête de trois millions de revenus; mais, d'un autre côté, elle prit un tel ascendant sur lui que le bonhomme, déjà âgé et ayant perdu une partie de la fougue à laquelle il s'était livré toujours, consentit à abandonner à sa femme la direction entière des af-

faires, s'avouant dans le fond qu'elle était plus capable que lui de la gérer.

Il s'était gardé seulement pour lui une petite terre de quinze mille ducats de revenus pour les menus plaisirs. C'est à lui que je dus mon entrée à la cour du duc Constantin, mais après avoir, de 1797 à 1810, vécu dans son intimité, dans son beau château, et près de sa résidence de Bialocerkiew, en Ukraine...

Je me trouvais encore chez M. Morzkowski lorsque je fus avisé que le comte Esterhazy, chargé par le roi de me remettre la croix de Saint-Louis, se trouvait pour quelque temps chez le comte Branicki, et qu'il désirait pour ce sujet que je vinsse l'y trouver chez ce seigneur.

Je m'y rendis donc, et j'y trouvai, tant du comte que de la comtesse, un si gracieux accueil que j'acceptai l'aimable invitation qu'il nous fit, à ma femme et à moi, d'y faire un long séjour... (1)

Comme je l'ai dit dans mes Mémoires, je me trouvais, en 1797, chez le vieux comte Branicki, qui, sans moi, serait mort d'ennui dans son beau séjour de Bialocerkiew, où je lui tenais compagnie. Sa femme était allée pour l'hiver à Pétersbourg, et ne devait revenir qu'au commencement de l'été et partir pour prendre les eaux en Allemagne. Ce vieillard, alors âgé de soixante-seize ans, conservait encore une partie du feu et de l'activité morale de sa jeunesse. Il avait joué pendant toute sa vie un fort grand rôle, ayant été grand général de Pologne,

1. Voir l'Introduction. Ici se trouve dans le manuscrit la regrettable lacune dont on a parlé et qui laisse presque sans notions sur la vie de M. de Moriolles de 1797 à 1821. On a tenté d'y suppléer ci-devant et en intercalant ici quelques notes trouvées dans ses papiers.

première place après celle du souverain, ami intime du roi Stanislas, que par parenthèse il eût pu détrôner, et impliqué dans toutes les révolutions de son pays. Son mariage avec la nièce du fameux prince Potemkin l'avait fait entrer dans le parti russe et, lors de la révolution de Varsovie qui fut si cruellement punie par le siège de Praga, les patriotes le pendirent en effigie avec les grands seigneurs polonais soupçonnés d'être partisans de la Russie. Mais tous ces messieurs ne faisaient que rire de la rage de quelques fous, qui tombèrent à leurs pieds quand les Russes se montrèrent.

Pour en revenir au comte Branicki, c'était un homme de beaucoup d'esprit naturel, vif et entreprenant, brave jusqu'à la témérité, loyal, mais du reste sans conduite, fougueux dans ses passions, bourreau d'argent, puisque le roi, qui l'aimait et le craignait, avait, en plusieurs fois, payé pour lui bien des millions de dettes, et que, malgré ses biens énormes, il se trouvait encore ruiné, lors de son mariage avec mademoiselle d'Engelhard, nièce du prince Potemkin, ainsi que je viens de le dire. Celle-ci, favorite et confidente de l'impératrice Catherine, apporta une dot considérable, hérita plus tard de la plus grande partie de la fortune colossale du prince son oncle, et, comblée des dons de l'impératrice, rétablit, avec ces moyens et surtout par une économie voisine de l'avarice, les affaires de son mari au point d'en faire le plus riche seigneur de la Pologne. Au temps où je parle, il jouissait d'un revenu de quelques millions de francs.

Mais le pauvre comte payait la réhabilitation de sa fortune par la sujétion où sa femme l'avait réduit. La force des passions et la violence du caractère à peu près amorties par l'âge avaient facilité à la comtesse, à qui d'ailleurs il sentait avoir de grandes obligations, le moyen de courber sous le joug conjugal cet homme intraitable si longtemps. Sa famille était alors composée

d'un fils, le comte Wladislas, et de trois filles. L'aînée avait épousé le prince Sanguszko, et les deux autres épousèrent plus tard, l'une un comte Potocki, et la dernière le comte Woronzow. Un second fils était mort entre mes bras, en 1806, âgé de dix-huit ans ; c'était un bon et aimable jeune homme qui possédait toutes les bonnes qualités de son père et n'en avait pas les défauts.

Ma liaison avec cette bonne et respectable famille datait de 1797, peu d'années après mon arrivée en Pologne. L'impératrice Catherine venait de mourir, et la comtesse Branicka, partageant la disgrâce de tous les favoris de cette princesse que Paul, son fils, avait écartés, s'était renfermée chez elle, à Bialocerkiew. Dès lors commencèrent, avec eux et leurs enfants, des liaisons que la dernière révolution de Varsovie a malheureusement détruites. Malgré les remontrances de la comtesse, nous fîmes, le comte et moi, malgré son grand âge en 1809, un voyage sur les bords du Danube pour retrouver son fils, attaché à la chancellerie du feld-maréchal prince Prozorowski, qui commandait l'armée occupée contre les Turcs. Puis nous nous rendîmes en Moldavie...

C'est après la mort de l'empereur Paul que la comtesse Branicka, revenue en faveur près de la cour et du grand-duc Constantin, me fit, quelques années après, par son influence, entrer comme gouverneur de Paul, son fils reconnu, à la petite cour du Belvédère (1810).

Ce ne fut pas sans témoigner ma reconnaissance à M. Morzkowski, que je le quittai. Et lui, ainsi que madame quoique éloignée, furent assez aimables pour me témoigner leurs regrets, quoique m'engageant à accepter cette situation qui me rapprocherait des alliés de la cour, et pourrait être dans la suite plus utile à mes intérêts.

Je fus bien accueilli au Belvédère, château du prince Constantin. La princesse, épouse du prince, aimait à peupler ses appartements d'une foule de souvenirs ; les uns dus à des liaisons, prétendues sentimentales, les autres se rattachant à des niaiseries dont elle veut faire des époques solennelles. Enfin, donner dans toutes les afféteries, qui ne sont que les misérables singeries des sentiments, vrais, nobles et profonds, voilà le genre qu'elle a choisi ; il n'en faut pas davantage pour la peindre.

Monseigneur paraissait ennuyé quelquefois de cette manière d'être : il avait envie de se fâcher, puis il se contentait de faire quelques plaisanteries, souvent assez mordantes, et mettait, en général, une complaisance infinie à se prêter à beaucoup de choses qui étaient à mille lieues de lui.

Pourvu qu'il fût tranquille, caressé, prévenu, il passait le reste à sa femme et celle-ci avait beaucoup d'esprit pour le prendre par son faible.

La mauvaise saison ne dégoûta pas le prince de son Belvédère, il semblait au contraire qu'elle l'y attachait encore davantage. La solitude devenait encore plus absolue, par la difficulté des communications ; il n'y avait plus que les personnes de service qui circulassent de cette campagne à Varsovie, et cette route, qui eût été la promenade favorite du beau monde, était tout à fait déserte. Monseigneur, au coin de son feu, un cigare à la bouche, jouissait délicieusement de cette profonde retraite et du spectacle de la nature dépouillée de ses ornements. Le matin, il venait à Varsovie pour son audience et pour la parade, et retournait ensuite au Belvédère, et se couchait jusqu'à dîner. Après le repas, qui n'était composé que de nous et de l'aide-de-camp de jour, il se remettait au lit jusqu'à huit heures ; il allait

au spectacle français, lorsque quelques pièces grivoises l'y attiraient, et, quand il se trouvait privé de cette ressource, alors il veillait jusqu'à dix heures, puis se couchait de nouveau. Je restais assez souvent en tiers et Monseigneur me faisait lire; nous entamâmes une fois l'*Histoire de l'Assemblée constituante*, par Lacretelle, ouvrage qui avait singulièrement piqué son intérêt. J'eus lieu de remarquer, pendant cette lecture, le bon sens naturel de ce prince, la pureté de ses principes, la justesse de ses réflexions. Il m'interrompait à chaque instant, pour me faire des remarques, pleines de cet esprit d'observation et de cette connaissance des hommes, qui n'appartenaient qu'à une tête supérieure; il m'étonnait par son tact à saisir sous son véritable point de vue la cause et les suites de tous ces grands événements, qui, de particuliers qu'ils étaient à une grande nation, ont fini, par leur fatal développement, à devenir ceux de toute l'Europe. Il me disait souvent : « N'est-ce pas que je suis un aussi bon Français que vous et que si j'étais de votre chambre des députés, je siègerais à la droite? Certainement il n'y a pas de meilleur père que moi et qui aime son fils avec plus de tendresse; cependant si Paul donnait jamais dans les idées libérales du jour, je le jetterais de ma propre main dans la Vistule. » Il affecta cette sortie en présence de Fawicki, sous-gouverneur de Paul, qui, pour mettre le dernier trait au tableau que j'en ai tracé, est infecté de tous les rêves de nos faux philanthropes modernes; mais ce n'est que par bêtise et par vanité, car, dans le fond, il n'est point un méchant homme.

Un soir que je lisais les menées de la faction d'Orléans, Monseigneur m'interrompit, en me disant qu'il y avait une grande ressemblance entre sa position et celle de ce prince. Je ne pouvais pas la saisir, car je ne voyais aucun rapport, ni d'existence politique, ni de caractère,

entre ces deux personnages : l'un voulait monter sur un trône dont il était éloigné, tandis que l'autre se trouvait tout naturellement appelé à siéger sur celui qu'occupait son frère. « Le duc d'Orléans, continua le prince, pouvait allumer la guerre civile dans son pays ; mais j'espère qu'elle n'arrivera pas ici, car si de malheureuses circonstances amenaient des sujets de divisions, loin de vouloir soutenir mes droits légitimes, je les sacrifierais au bonheur et au repos de l'empire. » La lecture finie, Monseigneur me dit de le suivre dans son appartement, et quand nous fûmes seuls, il se remit à parler sur la position critique où il voyait l'Europe ; il se déchaîna contre le parti libéral et s'étendit sur toutes les menées, par lesquelles ce parti avait voulu empêcher les grandes puissances de se mêler des affaires de Naples et du Piémont ; c'était surtout contre la Russie qu'elle se trouvait dirigée. Je vais laisser parler le prince, en me servant, autant que je le pourrai, de ses propres expressions.

« Quelque temps après l'insurrection de Naples, dit-il, et avant l'ouverture de notre diète, je découvris, parmi nos députés, d'assez mauvaises intentions. Je sus aussi par les rapports particuliers de la police, que plusieurs individus suspects étaient entrés à Varsovie. Je me doutais que c'étaient des missionnaires du grand foyer qui est dans notre Paris et dont T...[1] est un des chefs. Quand mon frère arriva, vous vous souvenez que j'allai à sa rencontre et que nous voyageâmes ensemble, depuis la dernière étape, jusqu'au Belvédère. J'employai ce temps à l'instruire de ce que j'avais découvert et à lui annoncer qu'on allait lui donner de la besogne chez lui, pour l'empêcher de se mettre à la tête des opérations méditées et de leur inspirer l'impulsion vigoureuse dont elles avaient besoin. L'empereur

1. Talleyrand.

me répondit que je m'alarmais toujours sans fondement, que je voyais des conspirations partout, et que, sûrement, on avait grossi le mal, dans les rapports que j'avais reçus. Je répliquai à mon frère que je n'avançais rien à la légère et que j'avais une grâce à lui demander qui était le retard de quinze jours de l'ouverture de la diète pour avoir lui-même le temps de prendre des informations et de reconnaître l'état des esprits. Sa Majesté consentit à ma demande et voilà la raison de ce retard qui étonna tout le monde; mon frère se convainquit bientôt de la vérité de tout ce que je lui avais annoncé. La diète eut lieu, et il en fut si mécontent qu'il voulait détruire une constitution qui, par la remise du libéralisme, dont la plupart des députés étaient imbus, s'écartait tout à fait des vues qu'il s'était proposées en la donnant à ce pays. Je l'engageai à ne rien précipiter, lui assurant que, par la suite, les occasions ne lui manqueraient pas de retirer son prétendu bienfait. — Mais comment avez-vous fait, me dit mon frère, pour n'avoir jamais donné dans ces idées dont je reconnais tous les jours la fausseté et les dangers? — Ma foi, sire, lui dis-je, c'est que j'ai cherché à regarder les choses sous leur point de vue le plus simple, que je ne me suis pas laissé *emberlificoter* par les beaux discours de votre monsieur de La Harpe, et que je m'en suis bien trouvé. Aussitôt après la diète, mon frère partit pour Troppau et sa prompte arrivée étonna bien des gens; on avait répandu le bruit qu'il s'était manifesté des troubles en Pologne, d'une nature à y nécessiter sa présence et à retarder son départ pour le congrès. Pendant ce temps-là, cette secte diabolique travaillait la garde, et parvint à y faire éclater une insurrection, qui aurait pu avoir les plus fâcheuses suites. D'un autre côté elle faisait soulever les Grecs et, dans le moment que je vous parle, elle agite les Tartares de la

Crimée, de Saratow et de tous nos gouvernements méridionaux. On vient d'y faire marcher des troupes. Enfin il n'y a sorte de moyens qu'elle n'emploie ni de ressorts qu'elle ne fasse jouer pour mettre l'Europe sens dessus dessous, et c'est surtout contre la Russie qu'elle dirige ses attaques. Quant à moi, je ne puis retenir ma haine contre ces perturbateurs du genre humain. Je ne suis pas cruel, mais si je pouvais saisir un de ces meneurs, j'aurais un plaisir extrême à le faire périr sous le bâton. Au reste, ne croyez pas que je sois animé par l'intérêt personnel, tout cela ne me regarde plus directement. Mon mariage prouve assez que je ne veux pas me mêler de choses qui tournent mal, et, en épousant une simple particulière, j'ai suffisamment indiqué la carrière à laquelle je me suis restreint. »

La fin de cette conversation me donna fort à penser que Monseigneur avait acheté sa femme par une renonciation au trône de Russie. J'avais déjà eu quelques données à ce sujet. Si ce marché n'est point en faveur de sa gloire, qu'il tourne au moins au profit de son bonheur! Le temps seul peut éclairer là-dessus, mais on peut prévoir que l'empereur a employé tous les calculs pour assurer son plan en faisant passer la couronne sur la tête de son frère favori; reste à savoir si les circonstances ne le dérangeront point en ranimant, si l'occasion s'en présente, les sentiments d'une ambition fondée sur les devoirs.

Ici se terminera une partie de mes Mémoires avec l'année 1821. Je fixerai seulement les points de ma position actuelle. Monseigneur me traita avec la plus grande bonté, me témoigna beaucoup de confiance, eut pour moi les égards les plus flatteurs. La princesse usa envers moi d'une extrême politesse, mais elle ne m'aima point. Je présume qu'elle est gênée par la présence d'un homme dont elle soupçonna les yeux assez perçants pour traver-

ser le voile sous lesquels sont peints des sentiments que peut-être elle affecte; elle s'accommode beaucoup mieux des flatteries niaises, des petits soins ridicules et de la bêtise de M. Fawicki. Cependant je lui rendrai cette justice, qu'elle est infiniment aimable pour son mari et qu'elle met maintenant, dans sa conduite, autant de délicatesse que d'esprit. Quant à Paul, il marche à pas accélérés vers le but où M. Fawicki le guide par la main, c'est-à-dire qu'il devient de plus en plus ours, ergoteur, pédant, vaniteux, que son esprit se fausse et que de toutes ses études, aussi sottement multipliées que désastreusement conduites, il ne résultera qu'ignorance et horreur pour toute espèce d'application.

Ici j'ajouterai un recueil de quelques anecdotes qui m'ont paru intéressantes, et dont je veux fixer le souvenir avant que le temps ne puisse l'effacer, encore présentes à ma mémoire dans toute leur vie et leurs détails. Je rapporterai ces anecdotes sans aucun ordre, et comme je les ai entendu raconter.

Le grand-duc Constantin aime beaucoup à conter, et lorsque la confiance l'encourage, il se livre à ce goût avec un abandon qui fournit aux auditeurs une foule d'anecdotes et de détails piquants, dont la mémoire se charge avec intérêt. Me trouvant tous les jours avec lui en petit comité, souvent seul, j'ai été à même de l'entendre parler sur beaucoup de choses curieuses, que j'ai rapportées en partie dans ces Mémoires, lorsqu'elles s'y rattachaient; celles qui étaient étrangères trouveront leur place ici. Je tiendrai le plus possible à employer les mêmes tours et les mêmes expressions dont se servait le prince, en sorte que ce sera presque lui qui racontera.

SUR M. DE LA HARPE

L'impératrice Catherine, voulant donner une excellente éducation à ses petits-fils les grands-ducs Alexandre et Constantin, avait porté ses yeux sur d'Alembert, le prince des philosophes modernes. Mais celui-ci rejeta les brillantes propositions qu'on lui avait faites, soit par un sentiment d'orgueil, qui cherchait des jouissances dans les motifs de ce refus, soit pour ne pas se séparer de sa charmante, mais décevante amie, mademoiselle de Lespinasse. Cependant il était de l'intérêt de la clique philosophique de profiter des bonnes dispositions de l'impératrice, dont la tête, excellente d'ailleurs, était un peu tournée par l'encens intéressé que les gros bonnets de la confrérie lui envoyaient à foison. Tout en rendant justice à sa grand'mère, à ses vues profondes, à l'éclat de son règne, le grand-duc Constantin exprime complaisamment son aversion pour elle; ce sentiment provient chez lui de sa vraie tendresse pour son père, l'empereur Paul, que sa mère avait tenu dans un état d'humiliation et d'esclavage qui, tout en aigrissant son caractère, causa sa perte. Messieurs les philosophes mirent donc en avant un certain M. de la Harpe, qui paraissait propre à remplir leurs vues. Il était important, pour les vastes projets de la secte, qu'un prince destiné à occuper un trône, devenu le premier de l'Europe, fût imbu des principes qui faciliteraient l'extension du libéralisme, et, les premières impressions de la jeunesse ne se détruisant que difficilement, même par l'expérience, il devait toujours en résulter des dispositions favorables et un temps précieux que ces messieurs se proposaient bien d'exploiter.

M. de la Harpe, natif de Berne, s'était destiné à la carrière du barreau. Un esprit ardent, une tête chaude,

de l'assurance, de la finesse dans l'intrigue, un cœur haineux et vindicatif, un grand attachement aux idées modernes et une profonde ambition, recouverte de désintéressement philosophique, tels étaient les éléments de son caractère.

Ayant perdu la première cause qu'il plaida à Berne, M. de la Harpe, blessé dans son orgueil, quitta sa patrie, voua une haine implacable au gouvernement qui la régissait, et vint à Paris, où il se faufila avec les coryphées de la secte prétendue philosophique. Ce fut de cette ville que, recommandé à l'impératrice Catherine et accepté par elle, il partit pour prendre possession de son emploi. L'Impératrice avait écrit elle-même un plan d'éducation pour les grands-ducs et s'était réservé une surveillance qu'elle exerçait autant que ses vastes occupations le lui permettaient. Le grand-duc Paul n'avait la faculté que de se mêler très secondairement de ses enfants et n'eût guère osé faire des représentations sur les objets qui lui auraient déplu. M. de la Harpe profita de toutes ces dispositions, pour s'emparer de la confiance de l'impératrice et pour se rendre entièrement maître de ses élèves. Le caractère violent et prononcé du grand-duc Constantin l'éloigna bientôt de lui, et ce prince devint victime de l'aversion et des brutalités de son gouverneur. Relégué dans un coin de la chambre, obligé d'apprendre par cœur des leçons arides, tandis que M. de la Harpe prodiguait tous ses soins au grand-duc Alexandre, Constantin ne fut plus qu'un objet d'aversion, d'abandon et de mépris. On se plaignait continuellement de lui à l'impératrice. M. de la Harpe le lui représentait comme un enfant borné, têtu, et de là vient sans doute la prédilection que cette princesse marqua toujours pour Alexandre, ainsi que l'éloignement secret de celui-ci pour son frère. Par une suite naturelle de cet état de choses, le prince Constantin de-

vint l'enfant favori de son père et de sa mère. La pitié pour l'ordinaire augmente la tendresse, et, d'ailleurs, il y avait une espèce de conformité dans le sort du fils et dans celui de ses parents. Encore aujourd'hui ce sentiment existe chez l'impératrice mère, malgré les divers événements qui auraient pu l'altérer; celui par exemple du mariage de ce prince fait contre ses avis, et sans son consentement, n'a pas diminué la préférence qu'elle lui donne dans le fond de son cœur. Mais, j'en reviens à M. de la Harpe.

Occupé tout entier du grand-duc Alexandre, et de placer en lui les principes qu'il était si important, d'après le système, de faire sucer à celui qui devait un jour jouer un si grand rôle, M. de la Harpe, dis-je, voyait fructifier ses soins. Dans leurs jeux enfantins, les deux frères s'étaient créé un être idéal, imaginaire qu'ils avaient nommé le comte de Saint-Alban. Il se trouvait toujours à la tête de leurs soldats, de leurs joujoux guerriers et était devenu le pivot de toutes les opérations politiques, car la Révolution française, alors dans toute sa force, était l'entretien continuel de la cour, faisait fermenter leurs jeunes cerveaux. Le grand-duc Alexandre mettait ce M. de Saint-Alban à la tête des révolutions, des soulèvements populaires, des entreprises contre l'autorité et le récompensait toujours. Quant au grand-duc Constantin, il le faisait pendre ou fusiller. Ces bagatelles étaient déjà très signifiantes et annonçaient le caractère de ces deux enfants, dont l'un laissait percer ses sentiments naturels, tandis que l'autre développait ceux qu'on se plaisait à lui inculquer.

Cependant, les sévérités brutales dont le cadet était accablé ne faisaient que se multiplier de plus en plus. « Vous êtes un âne... Vous avez une tête d'âne... Je vous ai pris âne et je vous rendrai âne. » Voilà quels étaient les compliments journaliers de M. de la Harpe à son

élève. Un jour que cet extraordinaire gouverneur avait plus d'humeur qu'à l'ordinaire, il s'avisa de représenter une tête d'âne sur un long ruban, dont il décora le malheureux Constantin. Celui-ci, dans son désespoir, alla derrière le rideau d'une fenêtre, défit son cordon sur lequel M. de la Harpe avait encore écrit : « Ordre accordé au grand-duc Constantin, le jour où j'apprends l'abolition de toutes les décorations par l'Assemblée nationale de France » et, l'ayant accroché à une espagnolette, il s'entortilla le cou d'un nœud coulant, puis se laissa aller de tout son poids. Cette opération entraîna des mouvements convulsifs qui agitèrent le rideau, ce qui engagea M. de la Harpe à aller voir ce qui se passait. Quelle fut sa surprise en trouvant le jeune prince, les yeux hors de la tête et déjà à moitié suffoqué ; il n'eut que le temps de saisir un canif et d'en couper le fatal cordon, qui, une minute plus tard, envoyait son élève dans l'autre monde. Il ne diminua néanmoins pas ses mauvais traitements et une tête d'âne fut peinte sur la muraille, vis-à-vis de la place qu'occupait ordinairement, pendant son travail, le grand-duc Constantin.

Cette singulière persécution eut cependant un terme. Un jour le jeune prince, exaspéré de ces injures, dit à son instituteur : « Je conviens avec vous que je suis un âne, mais mon frère est aussi un âne, mon père et ma mère sont des ânes et ma grand'mère l'impératrice Catherine est un âne pareillement. — Comment l'entendez-vous? dit M. de la Harpe. — Un âne ne peut sortir que d'un âne, répliqua Constantin, et cette filiation remonte jusqu'à ma grand'mère, à laquelle je dirai de votre part qu'elle est un âne, si vous continuez à m'invectiver ainsi. » M. de la Harpe, qui connaissait la résolution du prince, craignit que les choses n'allassent trop loin et lui promit d'enrayer sur cette qualification, mais il se dédommagea d'ailleurs.

Ce fut de cette manière que se continua l'éducation des jeunes grands-ducs, l'un toujours l'objet des soins et des éloges de son gouverneur, l'autre délaissé et rebuté par lui. Monseigneur m'a dit bien des fois qu'il ne comprenait pas comment les mauvais traitements de M. de la Harpe ne l'avaient pas tout à fait abruti. Celui-ci, au milieu de ses occupations, ne négligeait pas ses projets de vengeance et travaillait de Pétersbourg à bouleverser son pays. Assis devant la même table, sur laquelle travaillaient ses élèves, ils le voyaient sans cesse occupé de volumineuses écritures, qui paraissaient l'appliquer extrêmement. La curiosité des jeunes gens en fut piquée et, un jour que M. de la Harpe, appelé par une affaire imprévue, était sorti sans serrer ses papiers, ils profitèrent de l'occasion pour les examiner. Ils y trouvèrent des relations tout à fait révolutionnaires et des plans pour porter en Suisse le feu qui dévorait la France. Il n'y réussit que trop bien !

Enfin, les deux princes se marièrent; mais, à cause de leur extrême jeunesse, M. de La Harpe leur resta encore attaché et continua ses fonctions. Cependant elles ne durèrent que peu et l'impératrice le congédia brusquement pour une cause que Monseigneur me dit savoir, mais ne pouvoir encore révéler. Il y a lieu de croire que cette princesse fut instruite de ses intrigues et de l'ascendant dangereux qu'il exerçait sur le grand-duc Alexandre.

L'empereur Paul étant monté sur le trône, M. de la Harpe, qu'il détestait, n'aurait pas eu beau jeu, à reparaître sur la scène : il en fut donc réduit à entretenir une correspondance très active avec son ancien élève et à se soutenir dans sa confiance. Il se rappela néanmoins au grand-duc Constantin d'une manière qui mérite d'être rapportée : Ce prince avait fait la campagne d'Italie sous Souvaroff. Lors de la brillante retraite que

tant de succès ne purent prévenir, la Suisse présenta de grandes difficultés à la marche rétrograde des Russes, qui se virent coupés dans leurs communications. Un courrier, qui venait de Pétersbourg porter des dépêches au quartier général du maréchal Souvaroff, fut pris par les Suisses et conduit à Berne, où M. de la Harpe, à la tête du comité révolutionnaire, jouissait du plaisir de la subversion du gouvernement dont il avait juré la perte. Parmi les papiers saisis se trouvèrent des lettres au grand-duc Constantin que lui écrivaient son père et sa mère. M. de la Harpe eut la générosité de les lui envoyer, sans les ouvrir avec une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Le citoyen La Harpe, président du comité de L. S. L. au grand-duc Constantin.

« Ceux que vous avez calomniés tant de fois sont flattés de pouvoir vous prouver que vous avez été injuste. Les lettres vous seront remises sans qu'on en ait violé le secret, discrétion que vous n'auriez sûrement pas imitée, en pareille circonstance. C'est ainsi que les hommes libres se vengent des despotes. »

Le grand-duc, furieux d'une telle impertinence, ne répondit point; il se contenta de garder cet insolent écrit, il l'a encore dans sa possession et me l'a montré.

La révolution sanglante qui plaça Alexandre sur le trône rappela M. de la Harpe à Pétersbourg; il fut reçu parfaitement par le nouvel empereur. Le grand-duc Constantin, malgré ses griefs contre lui, le traita aussi avec beaucoup d'égards. L'ayant une fois rencontré chez l'impératrice mère, celle-ci s'adressant à M. de la Harpe lui dit : « Voilà un jeune homme dont la vivacité et la mauvaise tête vous ont donné autrefois bien de la peine. — Cela est vrai, dit M. de la Harpe, mais il n'a jamais réussi à prendre le dessus, et j'ai bien su le faire plier. — Pas toujours, interrompit le prince, témoin la tête d'âne, à

laquelle je vous ai obligé de renoncer, en vous représentant que cette qualification regardait aussi ma mère que voilà présente. » L'impératrice, embarrassée, se retira, et le grand-duc, resté avec M. de la Harpe, lui ajouta :

« Ah ça ! monsieur de la Harpe, je ne suis plus sous votre direction ; j'ai fait quelques campagnes et vous voyez que je suis décoré. Je veux bien oublier les motifs de plainte que j'ai contre vous, mais prenez envers moi le ton qui vous convient; sans cela je saurai bien vous y rappeler. »

M. de la Harpe suivit l'empereur à son couronnement, demeura encore quelque temps auprès de lui, puis il quitta la Russie; mais il resta toujours en correspondance suivie avec l'empereur, et ses conseils conservèrent sur lui une grande influence. Lors de la première entrée des Russes sur le territoire français, M. de la Harpe se hâta de rejoindre son ancien élève. D'autres motifs que ceux de jouir de sa gloire précipitèrent sûrement ses pas au devant de lui et il devait être chargé de faire valoir quelques puissants intérêts qui n'étaient, ni ceux des Bourbons, ni ceux de Bonaparte. Il ne quitta plus l'empereur Alexandre et eut, sur la conduite de ce prince, plus de pouvoir qu'on ne pense : un conseiller secret, un confident subalterne a souvent une plus grande influence que celui qui par son rang et son emploi paraît devoir être investi de la confiance de son maître. Après la rupture du congrès de Châtillon et quand l'empereur Alexandre prit la résolution de marcher sur Paris, il appela son frère le grand-duc Constantin, lui fit part de son projet, et lui demanda son avis. Le grand-duc l'approuva chaudement ainsi que la détermination de ne paraître qu'en ami dans la capitale.

« Que ferons-nous des Bourbons? demanda l'empereur. — Ma foi, Sire, répondit le prince, puisque Votre Majesté m'autorise à lui parler avec confiance, je vais lui décla-

rer franchement mon opinion. Je suis après vous la première personne de l'empire ; donc c'est à moi qu'appartient l'honneur d'être envoyé par vous en Angleterre chercher Sa Majesté Louis XVIII et de vous le conduire pour que, de votre main juste et victorieuse, vous le replaciez sur son trône ; ce sera le complément de votre gloire et le triomphe d'une juste puissance sur l'usurpation et l'intrigue. »

L'empereur répond que son intention n'est pas de s'immiscer dans cette affaire et qu'il ne voulait point gêner le vœu des Français. « Sire, répond le prince avec encore plus d'énergie qu'auparavant, réfléchissez aux inconvénients d'une telle conduite, prenez garde que nos Russes, en rapportant la gloire chez eux, n'y rapportent aussi des idées dangereuses. Lorsque nos officiers, de retour dans leurs familles et dispersés dans toutes les provinces de votre empire, rapporteront nos succès, s'étendront sur notre entrée à Paris, parleront avec emphase de tout ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont vu, chacun attendra pour conséquence le rétablissement du souverain légitime que les victoires et la justice de Votre Majesté auront remis sur le trône. Mais quel sera l'étonnement quand on saura que les Français rebelles, vaincus et humiliés, auront été les maîtres de se choisir un souverain, et que vous leur avez reconnu, pour ainsi dire, le droit d'élection ? Quelle nouveauté pour nos Russes fidèles, et quel sujet dangereux de réflexions ! D'ailleurs, Sire, puisque vous avez bien voulu donner carrière à ma franchise, puisque vous avez le droit glorieux, juste et politique de rendre à César ce qui lui appartient, pourquoi vous dépouiller là d'un si beau rôle en faveur d'une poignée d'intrigants et d'hommes pervers ? Sire, Votre Majesté m'ordonne de partir pour l'Angleterre ? — Ce ne sont point mes intentions, répondit sèchement l'empereur, je ne vois pas les choses comme

[illegible] » Ainsi finit la conversation que je rapporte dans les mêmes mots dont se servit Monseigneur.

L'entrée à Paris s'effectua et l'empereur [illegible] de [illegible] les [illegible] souverains, à [illegible] chez M. de Talleyrand.

[illegible] Monseigneur de [illegible] les démarches de M. de la Harpe [illegible] avait mis en avant [illegible] que le grand principe de la souveraineté du peuple fût sanctionné par l'empereur [illegible] aussi marquante [illegible] les titres à la reconnaissance et aux égards du roi.

Dans la première ivresse du succès, dans un instant de cette exaltation, qui affranchit les élans d'une juste mesure, l'empereur s'avisa de se dépouiller de son collier de Saint-André et de le placer sur le cou de son cher M. de la Harpe. Une telle faveur étonna et mortifia tous les Russes, car cet ordre est le premier de l'empire, et ne se confère qu'aux personnes de la plus haute distinction rendues encore recommandables par leurs emplois et leurs services. Quand la nouvelle en arriva à Pétersbourg, on fut même longtemps sans vouloir y ajouter foi. Le lendemain de cette faveur insigne, M. de la Harpe se présenta chez le grand-duc Constantin en grand costume et le ruban placé sur l'habit. Monseigneur le plaisanta sur cette toilette, qui s'accordait peu avec l'autorité dédaigneuse d'un philosophe. « Que voulez-vous, dit M. de la Harpe, il faut bien que j'aille ce matin faire mon *Salamalec* à l'empereur pour le joujou qu'il m'a donné. »

Lorsqu'en 1815 la Suisse eut à s'occuper de réformer sa constitution, M. de la Harpe ne manqua pas de s'y rendre, pour tâcher d'y influer à sa manière; il composa un mémoire, rempli de ces mêmes idées démagogiques,

où les souverains étaient maltraités et où l'empereur de Russie même ne se trouvait pas épargné. M. le comte Capo d'Istria, alors ministre de ce prince en Suisse, sut se procurer ce mémoire et l'envoya charitablement à l'empereur. Celui-ci commença à revenir sur le compte de son mentor, mais cependant sans renoncer encore aux principes qu'il lui avait imprimés, tant les plis, dont une main maladroite et perfide a froissé l'enfance sont difficiles à s'effacer; ce ne peut être que le lent ouvrage de l'expérience, et c'est ce qui arrive à ce prince.

Lorsque le grand-duc Michel entreprit ses voyages pour terminer son éducation, M. de la Harpe l'accompagna en Italie; il voulut l'endoctriner, comme il avait fait de son frère, mais celui-ci, qui ne peut souffrir ni l'homme ni le principe, lui imposa bientôt silence. Le prince m'a dit qu'il était ennuyé de ce pédant et de ce radoteur, qu'il avait fini par lui enjoindre de ne plus lui parler de politique. « Nos opinions sont différentes, lui dit le grand-duc Michel, ainsi faites-moi grâce d'un bavardage qui ne sert à rien qu'à m'assommer! » et il trouva enfin le moyen de se débarrasser de ce fâcheux personnage.

Je me suis un peu étendu sur M. de la Harpe parce que j'estime que ces détails sont propres à expliquer la conduite de l'empereur relativement à beaucoup de choses. Il est précieux de pouvoir soulever ce coin de rideau.

SUR L'EMPEREUR PAUL

L'empereur Paul avait beaucoup d'esprit et un caractère élevé et généreux. Mais, en butte aux dédains, peut-être même à l'aversion de sa mère, relégué dans la solitude d'une petite cour, sans autorité, sans considération, et jouet familier de l'insolence des favoris, sur-

tout de celle du prince Potemkin, toutes ses bonnes qualités durent s'altérer sous le poids de l'oppression et du malheur. Ses longues souffrances, auxquelles il ne voyait d'autre terme que celle de l'existence de l'Impératrice, allumèrent en lui la soif du pouvoir et l'esclavage prépara un tyran. Lorsqu'enfin il fut assis sur le trône, personne ne montra plus de jalousie pour l'autorité, plus d'exigences pour une obéissance aveugle et passive. Après une compression de tant d'années, la faculté de pouvoir tout sembla le mettre dans un état d'ivresse, et, de là, ces changements, ces caprices, ces extrêmes qui, en inspirant tout à la fois la lassitude et la terreur, préparèrent la funeste catastrophe dont il fut la victime. Cependant, au milieu de sa fougue et de ses continuelles divagations, l'empereur Paul laissait souvent percer ses sentiments naturels de générosité et de justice. Avait-il infligé une punition, toujours beaucoup au-dessus de la faute imputée, et reconnaissait-il qu'il s'était trompé, alors l'individu qui avait souffert recevait des dédommagements d'une bien plus grande valeur que le tort dont il avait à se plaindre. Si ce prince était terrible dans ses ressentiments, il était magnifique dans ses récompenses; aussi vint-il à bout, pendant la courte durée de son règne, non seulement de dissiper tous les trésors de sa mère, mais encore d'aliéner une grande partie des domaines de la couronne. Il est vrai que, dans ses dons comme dans ses rigueurs, on voyait moins d'équité que de caprice et que, tout bien calculé, le meilleur était de ne pas se trouver en contact avec lui.

J'ai déjà dit que le grand-duc Constantin était son fils préféré, qu'il le traitait avec la plus grande tendresse et s'appliquait à lui faire partager ses sentiments, à lui donner la même direction que la sienne. Une fois, il lui ordonna, lorsqu'il défilerait la parade devant lui, de lui adresser la plus grosse injure qu'il pût imaginer. Le

jeune prince chercha à éluder cet ordre extraordinaire, mais ce fut en vain ; il vit qu'il fallait obéir. Ainsi, en passant à la tête de sa troupe devant l'empereur, il le gratifia de la sottise la plus outrageante et la plus sale que la langue russe peut fournir. Chacun crut que le grand duc Constantin était devenu fou et qu'il s'était perdu. Mais, quel fut l'étonnement général lorsqu'étant venu à côté de son père après avoir défilé, celui-ci l'embrassa et le complimenta sur son obéissance.

Les Anglais ayant occupé Malte et le dernier grand-maître Hompesch étant resté sans successeur, l'empereur Paul eut la fantaisie de le remplacer et de se créer de lui-même grand-maître d'un ordre qui semblait ne devoir plus exister. En conséquence, il imagina la plus singulière comédie dont l'idée ne pouvait naître que dans son cerveau. Un certain comte de Litta, cadet de l'illustre famille italienne de ce nom, était venu depuis longtemps chercher du service en Russie, y avait contracté un mariage fort avantageux, occupait une place à la cour, et s'y était définitivement établi ; le comte appartenait à l'ordre de Malte et ce fut sur lui que l'empereur jeta les yeux. Il lui ordonna donc d'aller à quelques stations de Pétersbourg, et là il se trouva des équipages nombreux et des gens pour lui servir de cortège et de suite. Après avoir fait, selon les instructions précises de l'empereur, barbouiller les voitures de poussière, comme si elles avaient fait un long voyage, il reprit le chemin de la capitale où Paul avait fait proclamer que l'ordre de Malte lui envoyait une députation pour le supplier d'accepter la dignité de grand-maître. Les prétendus députés firent leur entrée solennelle à Pétersbourg et les fatigues de la route ne les empêchèrent pas d'aller descendre au palais impérial où l'empereur les attendait. La réception fut des plus gracieuses, et Sa Majesté daigna se rendre aux vœux que l'ordre avait fait déposer au pied de son trône.

Dès lors, le nouveau grand-maître distribua avec profusion les décorations et les dignités qu'il s'était ainsi arrogé le droit de répandre.

Un jour, l'empereur, voyant que son fils commençait à faire mauvais ménage avec sa femme, le prit en particulier et lui dit : « Ah ça ! Constantin, tes affaires vont mal avec ton étourdie de femme et cela te jettera dans quelque intrigue. Si jamais tu t'attaches à une maîtresse, n'importe ce qu'elle soit et qu'il en résulte quelques fruits, je pense que tu me le diras franchement parce que j'ai là-dessus des projets. » Le grand-duc promit de ne rien cacher à son père, mais il ne se trouva pas dans le cas de lui faire une pareille confidence ; ce ne fut que longtemps après la mort de l'empereur que commencèrent ses liaisons avec madame Friedrichs, et qu'il en eut Paul. Cependant, pensant alors à ce qu'avait exigé son père, le grand-duc voulut, par reconnaissance, que cet enfant portât le nom du défunt empereur.

Voici une anecdote bien singulière que Monseigneur m'a racontée nombre de fois : parmi ceux qui avaient été attachés à son éducation, se trouvait un certain sous-gouverneur qui était devenu maniaque furieux. Cet homme, presque toujours enchaîné sur son lit, demandait sans cesse à voir son ancien élève. Monseigneur, qui n'avait jamais perdu de vue ceux qui avaient soigné sa jeunesse, fut informé de la maladie et du désir de ce malheureux et vint le visiter. Le malade, à l'aspect du prince, parut redevenir calme et retrouver l'usage de ses facultés. Le grand-duc s'assit sur son lit, causa avec lui, le consola, lui demanda ce qu'il pouvait désirer et lui parla enfin, avec sa bonté ordinaire. Cet homme exprima le désir de l'entretenir en particulier. Monseigneur fit retirer ceux qui se trouvaient dans la chambre.

Alors on construisait le palais Michel, que l'empereur faisait élever pour sa sûreté. Cet édifice était dans le

voisinage du logement occupé par le malade et les fenêtres de son appartement plongeaient sur les travaux. « Voyez-vous, dit celui-ci au prince, ces murs auxquels on travaille et la couleur qu'ils ont? — Oui, répondit Monseigneur, et cette couleur est la même qu'ils ont partout. — Vous vous trompez, repartit cet homme, ne voyez-vous pas qu'ils sont couleur de sang? — Je ne vois rien de semblable, dit le prince. — Et moi, continua le malade, je vous répète qu'ils sont teints de sang, et qu'avant deux ans, celui qui fait bâtir ce palais, l'inondera du sien. » Monseigneur ne prit ce propos que pour la rêverie d'un cerveau dérangé et sortit, sans y donner aucune attention. Cependant cette annonce sinistre lui revint ensuite plusieurs fois dans l'esprit et il finit par s'en trouver frappé. L'homme mourut, tout le monde sait la fin tragique de l'empereur Paul dans ce même palais, et Monseigneur, qui avait noté le jour de sa visite chez son sous-gouverneur, ne vit pas sans surprise que le fatal événement avait eu lieu effectivement peu de temps avant la révolution de l'époque fixée.

SUR NAPOLÉON

A la fin de 1799, Monseigneur se trouvait en quartier à Meiningen, dans le voisinage du duc d'Enghien. Un matin, il fut réveillé par le chevalier de Joinville, aide-de-camp de ce prince, qui vint le prier de passer chez le duc d'Enghien, dont la tête était singulièrement exaltée, dit le chevalier de Joinville, lequel avait l'air tout consterné en engageant le grand-duc à faire cette démarche. Le prince monta sur-le-champ à cheval et se rendit chez le duc d'Enghien qu'il trouva dans une agitation extrême. « Vous ne savez pas la grande nouvelle, lui dit celui-ci, la France est sauvée! Bonaparte est de retour

d'Égypte, il est déjà à Paris, et je pars pour aller le rejoindre, c'est un homme que j'admire depuis longtemps et je m'honorerai en servant sous ses ordres. »

Le grand-duc Constantin ne fut pas peu surpris de la nouvelle et surtout de la détermination du prince. Il ne manquait pas de bonnes raisons pour combattre son dessein, mais il lui fallut bien du temps pour persuader au duc d'Enghien, de se comporter comme sa naissance et comme son devoir l'exigeaient. Ce malheureux prince ne put jamais soupçonner d'un assassinat celui qui lui inspirait un tel enthousiasme, et peut-être crut-il, lors de son arrestation, qu'un tout autre sort l'attendait que celui qu'il subit dans les fossés de Vincennes.

Les conférences de Tilsitt donnèrent occasion au grand-duc Constantin de se rencontrer fréquemment avec l'empereur des Français, qu'il n'aimait pas, mais dont il estimait les grandes qualités ; celui-ci traitait le grand-duc avec considération et même avec une espèce d'amitié. Napoléon savait la délicatesse et l'humanité avec lesquelles le prince avait toujours traité les prisonniers qui lui étaient tombés dans les mains, et lui en savait gré. Il ne l'appelait jamais que *jeune homme* et affectait avec lui un ton de familiarité et de plaisanterie. Un jour que le grand-duc Constantin avait suivi son frère à une revue de troupes où assistait aussi Napoléon, celui-ci le pria, après les manœuvres, de lui faire quelques évolutions des lanciers, dont le prince portait ce jour là l'uniforme. Aussitôt, le grand-duc commença à caracoler en maniant sa lance, puis, prenant sa carrière, il fondit, la pique en avant, sur Napoléon et arrêta son cheval tout court à deux pas de lui, à la manière des Polonais et des Turcs. L'Empereur, qui ne s'attendait pas à une telle manœuvre, ne put cacher la crainte qu'il éprouva, il devint pâle comme la mort, son menton trembla et, pour éviter de montrer sa faiblesse, il tourna la bride et s'éloigna au galop.

Après que la paix fut signée, Napoléon fit prier le grand-duc de passer chez lui. Le prince en ayant demandé la permission à son frère, se rendit chez Bonaparte qu'il trouva seul. La figure de ce monarque avait une expression infiniment gracieuse. Après avoir remercié le grand-duc de l'empressement qu'il avait mis à répondre à son invitation, il lui remit une superbe épée en lui disant : — « Recevez, jeune homme, cette marque de l'attachement et de l'estime que j'aurai toujours pour vous, comme ami, ou comme ennemi. C'est en même temps un témoignage de la reconnaissance que je vous dois pour les égards que vous avez eus pour les Français blessés, ou prisonniers que le sort vous avait mis entre les mains. » Napoléon ajouta à cela tant de choses flatteuses, il enjôla tellement le grand-duc que celui-ci, en me racontant cette anecdote me dit : « Si, dans ce moment, ce diable d'homme m'eût ordonné de sauter par la fenêtre, je n'aurais pas hésité une minute ; mais, à peine sorti de son appartement, mon exaltation tomba et je ne vis plus que la facilité que les grands hommes ont de fanatiser ceux dont ils veulent tourner la tête. »

Une autre fois, causant avec Napoléon, dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur la rue, ce monarque y vit passer un homme, dont la figure couverte d'une énorme moustache, le frappa. Il le fit remarquer au grand-duc. Monseigneur, dont la mémoire est un prodige, dit à Napoléon : « Je connais cet homme, c'est un Polonais, il s'appelle un tel et a servi dans tel ou tel régiment. — Ah ! ah ! dit l'Empereur, je me doutais que c'était un de ces jean f... de Polonais, qui veulent être une nation, et qui n'ont pas les moindres éléments pour le devenir. Je ne peux pas souffrir ces gens-là ! » Ce propos fait connaître les sentiments de Bonaparte pour ce peuple malheureux et le sort qu'il lui réservait tout en tirant parti

de sa valeur, et en faisant couler son sang, pour servir son ambition effrénée.

Murat avait fort cherché se lier avec le grand-duc et lui faisait continuellement des offres de services qui ennuyaient beaucoup ce prince. Murat, toujours, mettait en avant Napoléon, qui, disait-il, s'empresserait de voler au devant de tout ce que pourrait désirer le grand-duc. Monseigneur, fatigué de ce langage, aussi fanfaron qu'indiscret, résolut, à la première occasion, de faire sentir à son impertinent protecteur tout le ridicule de ses avances : elle se présenta bientôt.

Un jour, Monseigneur, se trouvant avec le prince de Talleyrand, Savary, Berthier et Murat, celui-ci ne manqua pas de renouveler ses propositions, assurant que Napoléon n'attendait que la moindre ouverture de la part du grand-duc pour lui donner des preuves de son envie de l'obliger. « Eh bien ! dit le prince, je vais donc profiter de vos offres pour une chose qui me fera beaucoup de plaisir, mais c'est à vous seul que je veux en avoir l'obligation. Vous êtes gouverneur de Paris, n'est-ce pas? Je vous prie donc de me choisir douze des plus jolies filles de votre gouvernement, bien saines, et, pour en être sûr, essayez-les auparavant; puis ayez la bonté de les envoyer. Voilà tout ce que je vous demande. » Cette plaisanterie piquante embarrassa fort Murat qui ne s'avisa plus d'offrir sa protection au grand-duc.

Le prince avait fait la campagne d'Italie sous les ordres du maréchal Souvaroff. A la fin de la bataille de la Trébia, un bataillon français qui couvrait la retraite fut coupé en deux, environné et obligé de mettre bas les armes. Le grand-duc accourut et demanda le numéro de leur corps. Ils le dirent; mais, par une suite de cet ancien esprit que la Révolution n'avait pu éteindre, ils se firent connaître, comme l'ancien régiment d'Auvergne.

« Auvergne, dit Monseigneur, c'était un des régiments les plus distingués de l'armée française. Mes amis, vous méritez d'être traités avec les égards dus à votre ancienne réputation. Je me charge de vous. » Aussitôt le prince envoya demander au maréchal la permission qui lui fut, comme de raison, accordée, de disposer à son gré de cette troupe prisonnière. Il se contenta de la parole d'honneur des officiers de se bien conduire, leur donna seulement pour la forme quelques soldats d'escorte, assigna un bon quartier aux prisonniers et en prit un soin particulier jusqu'à leur échange.

Pendant les manœuvres, qui eurent lieu à Tilsitt, le grand-duc, passant à la suite de l'empereur Napoléon devant le front des troupes françaises, fut fort étonné d'entendre crier : « Vive le prince Constantin ! » Napoléon voulut en savoir la cause. Aussitôt nombre d'officiers et de soldats sortirent des rangs, entourèrent le grand-duc Constantin et se firent reconnaître, avec l'effusion de la gratitude, pour ce même régiment d'Auvergne qui lui avait eu tant d'obligations en Italie. Napoléon applaudit ce mouvement d'enthousiasme et, élevant la voix, il dit au prince : « Je vous remercie, au nom de l'armée française. Si elle avait à craindre votre valeur, elle aurait toujours à estimer votre générosité. » Monseigneur m'a dit souvent que ce moment avait été un des plus beaux de sa vie.

A la réunion d'Erfurt, où avaient été appelés par Napoléon presque tous les souverains de l'Europe et où l'enfant de la Révolution et du génie écrasait de sa supériorité les anciennes dynasties royales, obligées de courber leur tête sous la brillante étoile du soldat parvenu, le grand-duc Constantin se trouvait un jour à dîner chez l'empereur des Français, avec cette nombreuse collection de fronts couronnés. Dans ce temps-là l'Autriche était mal avec la France, et l'on s'attendait à une prochaine rup-

ture. La conversation tomba sur la maison d'Autriche et le roi de Bavière crut pouvoir, surtout dans ces circonstances, chercher à ravaler cette auguste dynastie. « Autrefois, dit-il, les princes de cette famille se trouvaient heureux de compter au nombre des serviteurs de ma maison! — Taisez-vous, roi de Bavière, dit Napoléon piqué, regardez l'homme vivant sans vous occuper de ses ancêtres. » Cette vive apostrophe interdit tout le monde et le grand-duc, y voyant plus encore que la vanité blessée par un oubli de convenance, dit à son frère près duquel il était assis : « Nous aurons bientôt un mariage. » C'est ce qui eut lieu peu de temps après.

Lors de cette même réunion, Napoléon avait fait venir de Paris les sujets les plus distingués du Théâtre-Français. Mademoiselle Mars n'avait pas été oubliée, comme on le pense bien, ni mademoiselle Levert. Plusieurs généraux de la cour de l'Empereur, liés avec le grand-duc Constantin, imaginèrent de lui donner à souper avec ces dames et d'autres artistes leurs compagnes, mais ils ne voulurent point de Savary dans ce petit comité. Le repas fut gai, les dames s'y montrèrent charmantes, on le prolongea assez avant dans la nuit et Bacchus fut fêté abondamment, mais non par le grand-duc, toujours sobre à son ordinaire. Le lendemain, Monseigneur rencontra Napoléon à qui Savary, piqué, avait déjà fait son rapport, peut-être augmenté de quelques circonstances de son invention. « Eh bien! jeune homme, lui dit Napoléon, je sais de vos nouvelles. Hier vous avez fait des bamboches et je connais tous les acteurs... il paraît qu'on s'est beaucoup amusé, et qu'on a surtout beaucoup jasé. » Le grand-duc, mécontent de cette espèce de réprimande, répondit à l'Empereur, avec une dignité froide : « Sire, je ne crois pas que les sujets de Votre Majesté se soient mis dans le cas d'encourir vos reproches, pas plus que moi ceux de mon empereur. »

Lors de la première Restauration, le grand-duc dîna un jour chez le roi en petit comité de famille. Après le repas, Sa Majesté demanda au prince s'il n'avait rien à faire et, sur sa réponse négative, le roi l'engagea à rester causer ensemble. La conversation devait, surtout à cette époque, se tourner sur Napoléon. Madame la duchesse d'Angoulême et Monsieur n'en dirent point de bien, et le roi invita le grand-duc à énoncer son opinion sur cet homme extraordinaire. Le prince, avec sa franchise accoutumée, rendit justice aux grandes qualités de Napoléon, sans cependant se taire sur les reproches qu'il avait mérités. Le roi dit alors : « Napoléon a fait énormément pour la gloire et le bonheur de la France et, si je puis la rendre heureuse, ce sera en suivant les documents qu'il a laissés. » En disant ces mots, le roi était assis sur le fauteuil et devant la table dont se servait le ci-devant empereur, et il ajouta : « Je voudrais avoir une aussi bonne tête que celui dont j'occupe le siège et dont la table me sert à travailler, mais je me sens au-dessous de lui. » Le grand-duc admira ces paroles sortant de la bouche du roi.

DEUXIÈME PARTIE

(1821-1825)

Voyage du Grand-Duc à Pétersbourg. — La princesse de Lowicz et Fawicki. — Mort de madame Weïs. — Mariage du grand-duc Michel. — Education de Paul Alexandrof. — L'empereur Alexandre. — L'empereur et les Grecs. — La grande revue. — Ambitions de la princesse. — Confidences du Grand-Duc. — Le grand-duc Michel. — Le grand-duc Nicolas. — Une soirée au Belvédère. — La Diète.

A la fin de l'année (1821), style russe, Monseigneur partit pour Pétersbourg, malgré la répugnance qu'il sentait à quitter sa femme, ses habitudes et son Belvédère. Il dut néanmoins entreprendre ce voyage, car il n'avait pas vu sa mère depuis son mariage, et il avait été deux ans sans se montrer dans la capitale. Il retarda seulement son départ, pour éviter de se trouver à la cour à l'époque du premier de l'an et pour échapper aussi aux cérémonies et à l'étiquette d'usage, choses qu'il détestait de tout son cœur. Il voulut cependant arriver pour la bénédiction de l'eau, qui se fait le jour des Rois, fête qui se célèbre avec grande pompe dans toute la Russie, et plus encore à Pétersbourg que partout ailleurs. Il nous promit bien de n'employer que le moins de temps possible dans sa course et de revenir avec autant d'empressement qu'il mettait de dégoût à s'éloigner. Nous voici donc restés seuls au Belvédère, par la plus mauvaise saison de l'année. La princesse devait l'habiter avec nous et re-

noncer à la ville; elle n'avait même pas pu obtenir la permission d'aller dans sa famille. Monseigneur, mécontent d'un mariage que venait de contracter la sœur de sa femme avec un Polonais, dont il disait beaucoup de mal, avait encore plus d'éloignement qu'auparavant de laisser la princesse communiquer avec sa famille; cette espèce d'interdiction s'étendait même sur la plupart des personnages du pays, que le grand-duc ne pouvait souffrir, et dont il critiquait sans cesse la conduite politique, les mœurs et le ridicule. Il ne voulait point que sa femme devînt le but de leurs intrigues, la confidente de leurs plaintes et l'instrument d'un patriotisme qui n'aboutissait à rien. Monseigneur connaissait l'espoir que les Polonais avaient fondé sur son union et voulut le déjouer même dans les plus petites choses. La princesse fut contrainte de se conformer à cette loi, dont la suite inévitable était un mortel ennui pour elle, mais qui n'était compté pour rien, par la prévoyance du grand-duc.

Les assiduités de M. Fawicki devinrent encore plus fréquentes et ce pauvre homme, encouragé par les imprudentes bontés de la princesse, en perdit tout à fait la raison. Les leçons de russe étaient éternelles; une foule de petites commissions lui fournissaient à chaque instant le prétexte de se rapprocher d'elle, et Paul même s'apercevait de cette incroyable intimité; elle n'était point sans danger pour la réputation de la princesse ni même pour son bon sens. L'esprit faux et systématique de M. Fawicki acquit un certain ascendant sur l'imagination ardente et exaltée de cette jeune femme que l'ennui rendait encore plus facile à égarer. M. Fawicki, enthousiaste du magnétisme animal, l'entraîna bientôt dans toutes les sottises des jongleurs magnétiques; elle crut facilement aux guérisons miraculeuses opérées par la clairvoyance, aux prédictions, enfin à tous ces effets surnaturels dont la friponnerie persuade la réalité aux imagi-

nations faibles et déréglées. Monseigneur, dans son vigoureux bon sens, tombait, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, sur ces prétendues merveilles et montrait le mépris le plus énergique, et pour la chose, et pour ceux qui les professaient; il voulait par là en dégoûter sa femme, mais M. Fawicki, sans égard pour l'opinion raisonnable du prince, travaillait, dans ses entretiens secrets, à affermir en elle la crédulité, dont il donnait le sot exemple. Lorsque nous étions réunis dans notre solitude, la conversation tombait toujours sur des objets métaphysiques, sur des analyses abstraites, sur des questions mystiques; c'est alors que M. Fawicki faisait voir, d'une manière insupportable, sa bêtise, sa vanité et tout le ravage que des demi-connaissances pouvaient opérer dans un cerveau mal organisé. C'était à n'y pas tenir. Je ne disais mot, je m'efforçais à penser à autre chose et ma figure, qui exprimait le dégoût et l'impatience, devait souverainement déplaire à la princesse. C'est ainsi que nous passions le temps de l'absence de Monseigneur, et, de toute la maison, la princesse fut peut-être la seule qui ne voulait pas s'apercevoir de l'état de démence, où elle avait réduit son pauvre professeur.

Monseigneur revint de Pétersbourg après une absence de moins d'un mois. L'Empereur lui avait conféré des pouvoirs beaucoup plus étendus que ceux qui lui avaient été attribués auparavant. C'était, comme il le disait lui-même, une espèce de dictature que les mouvements de révolution qui tendaient à se propager partout semblaient nécessiter. Cependant, Varsovie restait toujours tranquille; à l'exception de quelques étudiants, qui voulaient singer ceux de l'Allemagne, avec lesquels ils entretenaient des correspondances, tout le reste ne s'écartait point de l'ordre et de la paix; il y eut des arrestations assez fréquentes parmi ces jeunes écervelés, dont plusieurs furent chassés et d'autres détenus assez

longtemps. Ces mesures arbitraires causèrent bien quelques clameurs parmi les libéraux polonais, qui invoquaient les garanties promises par leur constitution. Mais on les laissa crier et chercher à s'accrocher en vain au fantôme politique, qui s'évanouissait de plus en plus et qu'on leur avait fait apparaître, je ne sais pourquoi.

L'empereur revenait de jour en jour des idées libérales auxquelles il s'était d'abord livré. Il ne cachait pas ce changement fondé sur l'expérience de ce qui se passait en Europe et de ce qu'on avait tenté de faire éclore chez lui. Il avait chassé de Pétersbourg plusieurs professeurs qui cherchaient à propager les doctrines à la mode, et sa conduite lui valut une mercuriale de la part de son ancien instituteur. M. de La Harpe lui écrivit une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il avait beaucoup perdu dans l'opinion européenne et qu'une telle subversion de principes dans l'élève qu'il avait formé, lui faisait regretter, à lui, M. de La Harpe, de s'être mêlé de son éducation.

Quelque temps après le retour de Monseigneur, il arriva une scène tout à fait inattendue. Un jour, à dîner, le prince me demanda si les convenances exigeaient de parler dans une réponse de la lettre qu'on avait reçue et qui donnait lieu à la réplique. Je lui dis que la raison et l'usage s'accordaient pour que l'on fît toujours mention de la lettre reçue, mention dont la tournure dépendait du rang de la personne à qui on répondait, de la nature de la liaison qu'on avait avec elle, du genre d'affaires que l'on traitait, de sorte qu'en raison de ces diverses considérations, la mention pouvait être cérémonieuse, grave, badine, mais devait toujours exister. Alors Monseigneur se retournant vers la princesse lui dit : « Vous voyez que je n'avais pas tort. » Ceci me fit voir sur-le champ qu'elle avait écrit à quelque personnage de la famille impériale, sans parler de la lettre à

laquelle elle répondait, que le prince en avait fait la remarque et que de là provenait la question. La princesse répliqua avec un ton piqué, soutint avec humeur son opinion, et Monseigneur s'obstina avec chaleur dans la sienne. L'embarras et le silence s'emparèrent de tout le monde, et moi je fus fort fâché d'avoir donné lieu à cette vive altercation. Alors M. Fawicki, ouvrant son bec comme le corbeau de la fable, commença à entreprendre une lourde dissertation, pour justifier l'avis de la princesse ; le grand-duc, tout à fait irrité par cette inconvenance, lui dit, rouge de colère : « Taisez-vous ! Monsieur, vous ne dites que des bêtises et tout cela est pour flagorner ma femme. » La sévérité de ce propos coupa court à l'éloquence de M. Fawicki, mais irrita au dernier point la princesse. Quelle interprétation, elle et tous les assistants pouvaient-ils y donner ! La dispute entre elle et son mari prit une tournure singulièrement aigre, le prince se leva brusquement de table et chacun se dispersa.

Cet événement me mit encore plus mal dans les papiers de la princesse : j'étais la cause de la mortification de son favori. Elle avait trop de tact pour me montrer à nu son ressentiment que je voyais percer dans toutes les circonstances. Cependant la suite de cette scène fut la suppression des leçons de russe, mais on sut s'en dédommager.

Par suite des affaires de Monseigneur, le général Kourouta dut aller à Pétersbourg, et, un jour avant son départ, M. Fawicki me prit en particulier et me dit que, voulant donner sa démission, il me priait d'en parler au général afin qu'il pût chercher quelqu'un propre à le remplacer. Je demandai à M. Fawicki sur quoi il motivait cette démarche. Il me répondit que, voyant l'impossibilité de faire quelque chose de Paul, il voulait quitter avant le temps où sa responsabilité serait trop en jeu.

Je lui fis observer que personne ne voudrait croire à une telle raison et qu'on rejetterait, sur l'humeur causée par la scène que lui avait faite le grand-duc, la cause de sa détermination. Je lui ajoutai que le prétexte qu'il mettait en avant le perdrait dans l'esprit de Monseigneur qui, du reste, n'en serait pas dupe, et je lui parlai enfin avec un intérêt qu'il était bien loin d'apprécier et de mériter. Ces représentations n'aboutirent à rien. M. Fawicki, trop entêté pour se rendre à l'invitation du bon sens, persista dans sa résolution. J'en parlai au général Kourouta qui le fit venir et qui, lui ayant dit qu'il avait attendu beaucoup trop tard pour le prévenir, remit à son retour pour en parler à Monseigneur. Au bout de six semaines, le général Kourouta revint et je n'entendis rien de sa part, ni de celle de M. Fawicki; les choses restèrent absolument sur le même pied qu'auparavant. Ce ne fut que quelque temps après, un matin, en partant du Belvédère, que M. Fawicki me prévint qu'il avait à parler au général Kourouta et qu'il viendrait nous rejoindre plus tard à la ville. Deux heures après, il arriva et, m'ayant tiré à part, il me dit qu'il avait composé un mémoire relatif à Paul, et, qu'avant de le faire présenter à Monseigneur, il l'avait lu au général ; que, si je le désirais, il m'en ferait aussi la lecture et qu'il me priait de lui dire ensuite franchement mon opinion. Je lui répondis que la chose me regardait de trop près pour n'être pas curieux de connaître son travail et que je lui serais fort obligé de me le communiquer. Il était écrit en russe et il fut forcé de me le traduire en lisant, ce qui était assez difficile pour lui, et fort ennuyeux pour moi; enfin, je parvins à comprendre qu'il s'était cru obligé, pour l'acquit de sa conscience, à ouvrir les yeux de Monseigneur sur tous les défauts de Paul, défauts qu'il regardait comme incorrigibles à moins qu'il ne fût élevé loin des yeux de son

père; que, sans cette mesure, il ne pouvait se charger de coopérer à l'éducation de l'enfant; que son devoir étant de dire la vérité, il s'était déterminé à l'annoncer quelles qu'en fussent les suites, et qu'enfin la crainte de déplaire ne pouvait pas l'emporter sur l'obligation d'exposer tous les défauts de Paul dont il faisait une longue énumération.

Je lui demandai quel avait été l'avis du général Kourouta : celui-ci aurait répondu qu'il ne pensait pas que le mémoire dût être présenté au prince parce que jamais il ne consentirait à se séparer de son fils, et que, dès lors, cette espèce de dénonciation ne produirait d'autre effet que de causer un vif chagrin à Monseigneur, ce qu'il fallait éviter.

Je dis à M. Fawicki que j'étais entièrement du même avis; que, tout en convenant, comme je l'avais dit depuis longtemps, que l'éducation deviendrait plus facile et plus assurée loin du père, je connaissais trop bien Monseigneur pour avoir même pensé à lui faire une proposition de séparation, et quand bien même il y accéderait, je ne croyais pas qu'un homme raisonnable, au fait du caractère du grand-duc, voulût se charger de la responsabilité de la direction de Paul, autrement que sous les regards de son père. M. Fawicki répondit que rien ne pouvait ébranler sa résolution et, comme j'avais mes raisons particulières, je ne m'opposai plus à son entêtement.

Je vis alors que c'était une affaire arrangée avec la princesse et j'en fus plus assuré encore quelques jours après. M. Fawicki me pria d'entendre la lecture de son rapport qu'il avait traduit en français. Il devenait très clair que ce n'était pas pour moi qu'il avait pris la peine de cette traduction, et que la princesse seule en avait été le motif, afin qu'elle pût mieux juger d'un travail entrepris de concert et projeté dans leurs conciliabules secrets. Il y a des choses qui sont tellement dans la na-

ture qu'il n'appartient qu'aux caractères doués d'une grande force et d'une grande magnanimité de s'élever au-dessus. Malgré les marques de tendresse prodiguées continuellement à Paul par la princesse, il était permis de croire qu'elles prenaient moins leur source dans un véritable intérêt pour l'enfant, que dans le désir de plaire au grand-duc. Comment supposer, en effet, que la princesse eût une sincère bienveillance pour le fils illégitime de Monseigneur, fruit d'une liaison avec une femme méprisable, qui avait eu le projet de se lier avec elle et dont la présence l'offusquait sans cesse? Cette femme n'était plus dangereuse, il est vrai, et les égards de convenance que Monseigneur lui témoignait, quelques visites, rendues de temps à autre, ne pouvaient guère causer d'ombrage; mais l'épouse devait voir les choses sous un point de vue différent. Paul, logé sous le même toit qu'elle, Paul, l'objet constant de l'adoration de son père, servant de prétexte au séjour de sa mère à Varsovie et restant nécessairement la cause d'un certain rapport entre madame Weïs et Monseigneur, ne pouvait franchement être aimé de la princesse. Il aurait fallu bien peu de connaissance du cœur humain pour asseoir un autre jugement, surtout lorsqu'on se trouvait à même d'apprécier le résultat de l'éducation, des entourages de société et des exemples qui avaient été le partage de mademoiselle Grudzinska, avant la hauteur du rang où son mariage l'avait portée.

J'ai été longtemps sans parler de madame Weïs, qui, réduite à jouer le rôle le plus insignifiant et en même temps le plus ridicule, avait perdu le fol espoir d'être l'amie de la princesse, et de continuer ses relations intimes avec Monseigneur; il ne lui restait plus que Paul pour lequel elle affectait une tendresse qui, jusqu'alors, ne s'était pas manifestée avec une telle vivacité.

Abandonnée de tout le monde, couverte de sa tache

originelle que sa grande fortune ne pouvait effacer, abreuvée des humiliations qu'elle était venue chercher, elle eut encore le chagrin de perdre son ancienne amie, madame Miton, qui mourut au commencement de l'hiver d'une affection de poitrine. Elle luttait depuis longtemps avec cette fatale maladie à laquelle elle succomba après avoir passé par tous les degrés qui la rendent si affreuse. Le grand-duc fut très sensible à cet événement. Il était alors à Pétersbourg, mais comme il avait prévu cette fin prochaine, il m'avait donné ses ordres en partant pour que Paul assistât à la cérémonie funèbre, voulant que son fils s'accoutumât de bonne heure à rendre ce qu'il devait à ceux que l'amitié de ses parents désignait comme respectables.

C'était une assez bonne femme que cette dame Miton; elle possédait beaucoup d'esprit naturel, une tournure franche et des qualités de cœur. Il est vrai que tout cela se trouvait fort rétréci et fort mélangé par le manque absolu d'éducation et par tous les accessoires de son ancienne profession ; mais, au total, elle offrait une bonne pâte de créature et je la regrettai sincèrement.

Monseigneur conserva au mari la table et le logement de sa femme, ainsi que sa place de bibliothécaire qui n'était qu'un titre pour lui donner un traitement, car jamais livre ne fut rangé de sa main dans la bibliothèque du prince. Au reste, c'était un loyal, digne et galant homme que M. Miton et à qui tous les honnêtes gens ne peuvent souhaiter que du bien.

J'en reviens à madame Weïs, que je veux couler à fond, pour ne plus revenir sur un aussi mince sujet. Elle exigeait que son fils vînt la voir chaque jour, et je chargeai M. Fawicki de cette agréable commission. Elle lui répugnait d'autant plus que ses liaisons avec la princesse l'écartaient de tout ce qui avait rapport avec madame Weïs et que je m'apercevais même que Paul de-

venait l'objet de son aversion et de son humeur. La passion dont il était dévoré pour la princesse lui en faisait adopter tous les sentiments, et son extérieur trahissait à chaque instant ce que son ignorance des usages et sa gaucherie l'empêchaient de cacher. Il essuyait de fréquentes bourrasques de madame Weïs qui prenait de l'humeur pour la mauvaise grâce avec laquelle il conduisait son fils chez elle et qui en démêlait la source. Elle venait assez souvent au Belvédère sous prétexte de voir Paul, et se présentait chez la princesse qui tantôt se croyait obligée de la recevoir et tantôt lui refusait sa porte. Ce sot acharnement ne manquait pas de donner beaucoup d'humeur à l'une et beaucoup de chagrin à l'autre. Madame Weïs se sentait complètement battue et augmentait encore, par sa bêtise, la honte de sa défaite; sa santé se dérangea, elle se flétrit avec une incroyable rapidité. Les restes mêmes de ses anciens agréments s'effacèrent : plus de tournure, plus de possibilité de cacher tous ces ravages sous l'imposture de la toilette. Son visage tiré et jauni attestait les égarements de sa vie privée, ainsi que les souffrances actuelles de la vanité, de la jalousie et des regrets. Cet état était trop violent pour être longtemps supporté, et les médecins l'envoyèrent aux eaux de Carlsbad, avec presque la certitude qu'elle ne reviendrait plus à Varsovie. Ils lui ordonnèrent de plus de passer l'hiver en Italie, de manière que les adieux qu'elle fit à Paul paraissaient devoir être éternels. Pour comble de malheur, son mari, qui était resté dans l'espoir d'être avancé comme colonel lors du passage de l'empereur, eut la mortification de se voir rejeté et d'être obligé de croupir dans son rang subalterne. Mais laissons la pauvre madame Weïs, la mort sur les lèvres et le désespoir dans le cœur, dépenser sur les grands chemins les bienfaits de l'empereur et reprenons le cours des événements sur lesquels j'ai anticipé.

Monseigneur partit pour Wilna, où l'empereur lui avait donné rendez-vous. Ce monarque venait y passer la revue de sa garde et mettre un terme, en la renvoyant à Pétersbourg, à l'espèce de disgrâce où il l'avait laissée depuis les mouvements séditieux qui y avaient éclaté. La réconciliation s'opéra et, après quelques manœuvres, toute cette caste reprit le chemin de la capitale, peut-être moins repentante de la cause qui l'en avait éloignée que charmée de se retrouver dans le séjour des plaisirs. J'entendais dire que l'esprit de cette troupe était très susceptible de devenir dangereux; que par sa composition, étant formée de tout ce qui était le plus riche et le plus considérable dans l'empire, elle offrait beaucoup de difficultés à être soumise à la discipline et maniée avec facilité; que cette jeunesse ardente, plus à portée par son éducation à participer aux lumières du siècle et par conséquent aux erreurs qui marchent de front avec elles, était en grande partie imbue des principes modernes, et qu'enfin cette garde se montrait peut-être plus menaçante que rassurante pour le soutien du trône.

C'était aussi l'opinion de Monseigneur, et quelques officiers de ce corps que j'eus occasion de voir semblaient, par la hardiesse de leurs propos et la tournure de leurs idées, confirmer les discours que j'avais entendus. Actuellement que la tactique des révolutionnaires est changée et qu'à l'insurrection lente et partielle des peuples, ils cherchent à substituer la révolte énergique et organisée des troupes; actuellement que, d'une autre part, les souverains ont confié à ces mêmes troupes la défense de leurs droits et de leur sûreté personnelle, le militaire se voit également sollicité par les deux partis et est appelé ainsi à connaître sa force et l'importance qu'on y attache. Le sentiment de sa puissance peut l'égarer et si, à côté de la balance dans laquelle se trou-

vent la discipline sévère, l'obéissance aveugle, la dureté des châtiments et un avancement pénible, on oppose l'autre bassin où l'on a placé le relâchement, la licence, l'impunité et tous les appâts de l'ambition, il est fort à craindre que celui-ci ne l'emporte. Ainsi ces grandes masses armées qui environnent les trônes pour les étayer, peuvent facilement les détruire. Il ne suffit pour cela que d'une résolution spontanée, qui transforme la chaîne de l'obéissance en un fil léger qui se rompt au premier effort, révolution sollicitée depuis longtemps et pour laquelle la génération présente paraît être née. La Russie, avec son million de soldats, a, par la suite, plus à craindre que les autres Etats et doit perdre son repos lorsque la civilisation y gagnera les classes moyennes.

Mais, retournons au Belvédère où l'absence de Monseigneur donnait un libre cours à la folie de M. Fawicki et aux imprudences de la princesse. Tout le monde était informé de l'aveuglement et de la faiblesse de Monseigneur, du coupable oubli de sa femme pour ce qu'elle se devait à elle-même et de l'impudence de l'inconcevable favori. Le ridicule et la malignité se donnaient la main, pour accabler de leurs traits les personnages de cette comédie, que rien ne pouvait mettre à couvert. Paul même ne se gênait point pour en parler et le général Kourouta en était à gémir. Je l'engageai souvent à prendre quelques mesures pour sauver la dignité de son maître, mais le caractère du pauvre général était trop mou et son attachement trop craintif et trop froid pour lui permettre de prendre sur lui un avertissement que seul il était en position de donner.

La princesse avait une naïveté d'inconséquence qui lui faisait souvent dire les choses les plus déplacées. Un jour, à table, la conversation tomba sur la famille impériale et, après qu'elle eut classé tous les individus selon le poids qu'elle donnait au mérite de chacun, elle

en vint au grand-duc Michel; elle eut la bonté de lui trouver un bon cœur, mais un grand fonds de légèreté et d'enfantillage. Surtout, elle lui reprochait de tenir à imiter son frère le grand-duc Constantin, qu'il singeait en tout. Elle craignait que cela ne le conduisît à quelque fausse démarche et, revenant au mariage de ce prince, arrêté avec la nièce du roi de Wurtemberg, mariage dont il paraissait alors dégoûté, elle dit : « Je ne respire que depuis que ma sœur est mariée; sans cela j'aurais toujours eu à craindre. » Comme si la famille impériale n'eût à se pourvoir de femmes que dans la famille Grudzinska! Il lui échappait souvent de ces propos inconvenants, qui prouvaient que la réflexion et le tact n'étaient pas toujours ses alliés.

Monseigneur revint enfin de Wilna, accompagné du grand-duc Michel. M. Fawicki avait donné son travail au général Kourouta et celui-ci en retardait toujours la remise, sous le prétexte d'attendre le moment où le prince serait libre. Le séjour du grand-duc Michel fut encore un empêchement et, après son départ, Monseigneur ayant été malade, le général garda dans son portefeuille ce beau monument d'éloquence et de raisonnement. Enfin, le prince se trouvant rétabli, il fallut bien le lui présenter. Je fus averti du jour et je me tins préparé.

Ce fut un beau matin que l'expédition eut lieu. J'étais allé comme de coutume à la ville et, à mon retour, je trouvai sur le perron un domestique qui m'attendait pour me prier, de la part de Monseigneur, de me rendre sur-le-champ chez lui. J'y montai et le prince, dans une agitation extrême, me demanda si j'avais connaissance de ce que M. Fawicki lui avait fait remettre. Je lui répondis très froidement qu'il me l'avait communiqué et que j'avais vainement tenté de le détourner de ce projet. Je lui dis que la plupart des choses dont se

plaignait M. Fawicki existaient malheureusement et qu'elles étaient la suite nécessaire du mauvais système qu'on avait suivi avec son fils. « Pourquoi avez-vous permis ce système, s'écria Monseigneur, c'est vous qui êtes le maître absolu et vous deviez vous servir du pouvoir que ma confiance vous avait remis. — Je la croyais perdue, cette confiance, répliquai-je, et si Votre Altesse impériale veut me donner quelques moments d'attention, je vais lui expliquer ma conduite. »

Alors, je rappelai au prince que, peu de temps après mon arrivée, je lui avais dit et écrit dans mes rapports : que M. Fawicki n'était nullement propre à l'éducation de son fils; que mes remontrances avaient été infructueuses; que j'avais néanmoins pris patience; que le coup de poing reçu par Paul m'avait fait espérer que ce motif me délivrerait de M. Fawicki; que, malgré les ordres intimés en ma présence à M. le général Kourouta, pour avoir un autre sous-gouverneur, les choses étaient cependant restées dans le même état; que, malgré cette singulière indulgence, j'avais sans cesse continué à exprimer franchement mon opinion sur cet homme; que Monseigneur, croyant cette persévérance fondée sur des raisons d'animosité, avait employé le général Kourouta pour m'en demander le véritable motif; que, malgré l'explication que je lui en avais donnée, aucun résultat satisfaisant ne s'était montré; que M. Fawicki, présumant, d'après cela, que rien ne pouvait balancer l'importance dont il croyait être, s'était tout à fait emparé de l'enfant, décidant sur tous les objets, le conduisant partout, non seulement sans me consulter, mais encore sans me prévenir; que toutes ces choses réunies enfin avaient dû me faire croire que Monseigneur m'avait retiré sa confiance ou, au moins, que le partage qui en était fait se montrait trop inégal pour ne pas y voir une préférence marquée, et que, dès lors,

ma position étant devenue aussi fausse que désagréable, j'avais voulu la faire finir.

Que, par cette raison, je m'étais décidé à demander la permission de me retirer, et qu'en conséquence j'avais joint à une lettre, dans laquelle je donnais ma démission, un mémoire détaillé sur l'état où je laissais Paul; que j'y avais exprimé tous les défauts que je reconnaissais en lui, en expliquant la cause qui les avait produits et les remèdes que je croyais devoir y être appliqués; que j'y énonçais l'accroissement qu'ils devaient nécessairement prendre et les amener au point où ils étaient déjà parvenus; que j'avais regardé cet ouvrage comme le dernier monument de ma reconnaissance pour Monseigneur et de mon attachement pour Paul; que, l'ayant remis au général Kourouta pour qu'il le présentât à Son Altesse impériale en même temps que ma démission, celui-ci m'avait engagé à prendre patience en me donnant des raisons auxquelles je m'étais rendu; qu'alors j'avais cacheté le tout, en priant le général de conserver entre ses mains ce paquet auquel on pourrait recourir un jour, et je terminai en disant à Monseigneur que, s'il voulait en faire l'ouverture, il y verrait que je ne pouvais être accusé ni d'insouciance, ni d'aveuglement, puisque dix-huit mois s'étaient écoulés depuis l'époque où j'avais malheureusement trop bien prophétisé, et que l'état de Paul n'était que la suite forcée des bêtises de M. Fawicki, auxquelles j'avais cru n'être plus en droit de m'opposer.

Le prince m'écouta avec un calme et une modération que j'étais loin d'attendre, car il n'est guère possible de l'engager à laisser parler, sans de fréquentes et vives interruptions qui l'empêchent de saisir le sens de l'interlocuteur et qui dérangent singulièrement celui-ci. Cette fois, Monseigneur m'accorda toute l'attention que je pouvais désirer et ne rompit le silence que pour me deman-

der le rapport dont je venais de lui faire mention. Je fus chez le général que je trouvai sorti; enfin le paquet fut apporté; le prince en fit voler les cachets avec une impatience qui annonçait son agitation et me congédia pour en faire à son aise la lecture.

Peu de temps après, il m'envoya chercher. « Eh bien! me dit-il, le mal n'est donc pas aussi grand qu'on aurait voulu me le faire croire et il y a encore du remède? — Oui, Monseigneur, lui répondis-je, mais le système doit être totalement changé, et je ne dois avoir ni égal, ni contradicteur. Alors je crois pouvoir répondre de Paul. — Vous m'avez mal entendu, répondit le prince, mes sentiments et ma confiance en vous ont toujours été les mêmes : faites donc tout ce que vous voulez, tranchez, tranchez sans aucune considération pour personne. Jalonnez votre chemin, suivez-le sans vous en écarter, je serai là pour vous soutenir; en mon absence, le général Kourouta, qui est mon ami depuis trente-cinq ans et un autre moi-même, me remplacera en tout; vous n'aurez qu'à vous adresser à lui. » Alors Monseigneur, me prenant à bras le corps, me dit : « Ne me quittez pas, mon cher comte, je vous prie, je vais arranger cet imbécile de Fawicki de la bonne manière et le remettre à sa place. — Cela est fort inutile, Monseigneur, lui répondis-je, le meilleur est de nous en débarrasser; on trouvera facilement un sujet de bonnes mœurs, encore dans la vigueur de l'âge, qui puisse suivre Paul dans ses grandes courses à pied ou à cheval, et qui sache parfaitement le russe. Voilà tout ce dont j'ai besoin, mais surtout point de savant, ni d'homme à prétentions, ni de sot orgueilleux; je demande un caractère rond, franc, ouvert et gai, c'est ce qu'il faut auprès de Paul pour lui donner une humeur sociable et lui faire perdre sa tournure sauvage et bourrue. — Je m'en occuperai, dit le prince, mais cependant M. Fawicki a de bonnes qua-

lités. — Oui, Monseigneur, mais cet homme est tout à fait déplacé ici. — Il peut changer. — J'ai l'honneur de répéter à Votre Altesse que cet homme est souverainement déplacé chez elle. » Je prononçai cette phrase avec un ton ferme, et en regardant fixement Monseigneur. Heureusement que le prince ne me demanda aucune explication, car, dans la disposition où je me trouvais et engagé comme je l'étais, il me devenait bien difficile de ne pas toucher un article bien délicat et, malgré tous les ménagements que j'y aurais pris, il en serait invraisemblablement arrivé bien des inconvénients qui auraient rejailli sur plusieurs personnes. M. Fawicki fut appelé et essuya une scène terrible. On entendait crier Monseigneur qui, dans son emportement, traita le pauvre homme comme le dernier des misérables. L'orage dura longtemps et M. Fawicki revint tout en pleurs, l'humiliation peinte sur son visage, tout à fait décomposé, la contenance rompue, bref, dans un état à faire pitié. On me rapporta le lendemain que le prince s'était servi des termes les plus outrageants, l'avait appelé homme bas et rampant, qui n'était fait que pour obéir sans se permettre la moindre observation, qu'il n'était qu'un imbécile, incapable d'avoir une idée raisonnable à lui, et qu'il ne devait pas sortir du rôle auquel la nature l'avait condamné.

Monseigneur me fit venir les jours suivants très fréquemment dans son cabinet pour causer de son fils, car sa tendresse avait cruellement souffert de la sotte accusation de M. Fawicki; je le rassurai sur toutes ses craintes et, effectivement, il n'y avait rien de désespéré, car il n'était question que de débarrasser l'enfant d'une foule de leçons inutiles, de le soulager du poids écrasant d'une assiduité qui le dégoûtait du travail et l'empêchait d'en profiter. Je m'étais étendu sur cet article dans le mémoire que je remis au prince et je lui répétai qu'il

fallait d'abord tout à fait changer de route, en formant un nouveau plan d'études et de distribution du temps; mais que, malgré la confiance qu'il me témoignait, je désirais qu'il m'indiquât quelques personnes pour concerter en commun les changements à faire, parce que je n'avais pas assez bonne opinion de moi-même, pour ne pas sentir le besoin d'être aidé par l'expérience et les lumières des autres. Monseigneur eut la bonté de me répondre que cela était parfaitement inutile, qu'il s'en rapportait à moi; mais que, néanmoins, je pouvais agir selon ma volonté. Alors, je m'associai un professeur de l'Académie qui donnait des leçons d'histoire à Paul et que j'avais reconnu comme un homme d'un grand mérite. Comme c'était le bon sens qui devait faire seul les frais de notre travail, il fut bientôt terminé et je le présentai à Monseigneur. Le prince l'accepta et, aussitôt, le changement eut lieu au grand contentement de Paul, mais au grand chagrin de M. Fawicki qui fut obligé de s'y soumettre sans oser se permettre une observation. Mais, toujours exaspéré, il recommença à redemander un congé, disant qu'il lui était impossible de continuer ses fonctions après avoir essuyé des mortifications de toute espèce. Je le renvoyai au général Kourouta qui, selon son système de mollesse et de tâtonnements, se contenta de l'apaiser et de l'engager à tenir une conduite plus modérée.

Monseigneur revint, je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé et du vœu réitéré qu'avait annoncé M. Fawicki de quitter son emploi. Le grand-duc répondit que c'était un fou, duquel je ne devais pas me soucier, et que je n'avais qu'à aller mon train, sans y faire attention.

Cependant la princesse souffrait cruellement de tout ce qu'endurait son favori; elle tâchait de le consoler par les distinctions les plus propres à le flatter et me faisait une

mine qui, en lui prouvant l'aversion qu'elle avait pour moi, lui donnait la satisfaction de voir avec quel zèle elle prenait son parti et partageait ses sentiments; un pareil topique est bien puissant sur un cœur épris; aussi, les yeux de M. Fawicki, toujours humides d'amour et de reconnaissance, exprimaient-ils continuellement sa sensibilité de la façon la plus bête et la plus indiscrète. Tout le monde s'apercevait de ce manège aussi déplacé qu'imprudent, même Paul qui en faisait des gorges chaudes avec ses camarades. Monseigneur seul ne voyait rien ou ne voulait rien voir, tant était grand l'empire que sa femme et l'habitude avaient pris sur lui. Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il allât jusqu'à entraîner le prince à se porter à quelque acte d'injustice ou de partialité. Cet empire ne passait pas les limites de certaines complaisances dans de petites choses, d'un certain relâchement pour des objets de peu de valeur, condescendance, en un mot, que Monseigneur croyait devoir employer, pour ne pas troubler la paix de son ménage ou altérer les jouissances de son intérieur pour lesquelles il avait consenti à tant de sacrifices que semblaient lui interdire la politique et son rang. Il craignait de rappeler par des contrariétés, non commandées par une cause importante, l'état fâcheux où s'était trouvée la princesse, état qui avait été si pénible pour lui et dont le souvenir devait le faire frissonner encore. Tel était le motif qui dictait au prince une conduite qui paraissait quelquefois tenir de la faiblesse, mais qui ne provenait que de sa délicatesse extrême et de son attachement pour sa femme. Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un époux plus tendre, plus attentif et plus aimable que lui dans les détails du ménage; cela devait suffire à la princesse, mais lorsqu'il s'agissait d'intérêts plus élevés, alors on retrouvait le grand-duc, l'homme enfin qui s'était réservé les décisions importantes et la plénitude de sa volonté. Lors du changement qui avait

remis chaque chose à sa place, Monseigneur me fit apporter un livre pour y inscrire chaque jour les leçons que prenait son fils. Chaque professeur devait rendre compte de la sienne, exprimer sa satisfaction ou son mécontentement et signer. Je devais ensuite clore la journée par un jugement général et signer à mon tour; puis, le livre était porté chez le grand-duc qui le lisait toujours avant de se coucher.

J'avais fort approuvé cette institution par laquelle Monseigneur était instruit des plus petits détails de la conduite de son fils et obligeait tout le monde à se conformer au nouvel arrangement. Je ne sais pas par quel hasard le maître d'anglais s'avisa un beau jour, en donnant sa note qui était en faveur de Paul, de faire l'éloge de la méthode nouvellement introduite et de rejeter sur elle le motif de son contentement. La sanction de cet homme était, dans le fait, peut-être déplacée et paraissait une flatterie pour moi et un blâme pour M. Fawicki. Celui-ci néanmoins n'aurait dû y donner aucune attention, mais sa vanité déjà en souffrance ne put se contenir et, dans un long article qu'il s'avisa d'écrire dans le livre, il chercha à revenir sur l'ancienne méthode et à dénigrer celle que j'avais introduite.

On ne pouvait faire une chose plus déplacée et une insertion plus disconvenante. Paul, qui avait remarqué la longueur du travail de M. Fawicki et combien ce bel enfantement lui avait coûté, s'empressa, dès que l'occasion s'en présenta, de lire furtivement cet article et de m'en donner avis. Je fis apporter le livre, et j'en pris connaissance devant lui. « Vous devez être bien piqué, monsieur le comte, me dit Paul, de ce qu'a osé écrire M. Fawicki. — Pas du tout, mon cher Paul, lui répondis-je, et vous allez voir comment je répondrai. » Je pris effectivement la plume, et dans une réponse honnête, mais passablement mordante, et d'un raisonnement serré et

vigoureux, je sus bientôt pulvériser l'œuvre de M. Fawicki, ce qui n'était sûrement pas difficile.

Selon la coutume, le livre fut porté le soir chez Monseigneur. Le lendemain matin, M. Fawicki fut appelé et jamais tempête plus violente n'éclata sur sa tête; il en fut tellement ébranlé qu'il en devint malade, que son teint jaune se fonça en couleur de rhubarbe et que toutes ces mortifications, ajoutées à la passion qui le dévorait, le mirent dans un état déplorable. Il parut abandonner tout à fait Paul, auquel il ne donnait plus que sa leçon de russe; il ne venait plus à la ville, enfin il paraissait entièrement déterminé à prendre son parti. Etendu sur son lit la plus grande partie de la journée, les yeux toujours fixés sur un livre, ne donnant attention à rien, il ne revenait à l'existence que quand la princesse l'employait à quelque commission et qu'il allait chez elle; alors il paraissait se ranimer et chercher la vie dans les regards qu'il pouvait surprendre et dans les mots qu'elle lui adressait. Elle se trouvait très gênée elle-même, car, d'après l'humeur qu'avait montrée son mari, elle n'osait plus se livrer ouvertement à témoigner les mêmes bontés à son protégé, mais les occasions ne manquèrent pas de l'en dédommager en particulier. Elle l'envoyait chercher quand elle était libre, les prétextes s'en trouvaient facilement : des aumônes à distribuer, des malades à visiter, des malades à traiter par la voie du magnétisme, mille petites affaires dont elle le chargeait établissaient entre eux de fréquents rapports. Paul lui-même en était frappé; il me disait souvent : « M. Fawicki est encore chez la princesse; dès que papa dort, il va chez elle, c'est joli cela!! » Je cherchai à détourner l'attention de l'enfant et à en atténuer les conséquences, mais tout cela était bien embarrassant et bien ennuyeux.

Cependant, après tous ces orages, Monseigneur se rendit peu à peu à ses sentiments d'habitude et, engagé

par la princesse qui ne manquait certainement pas de travailler en conséquence, il se rapprocha de M. Fawicki et même commença à le traiter avec plus de bontés qu'auparavant. Il semblait qu'il voulait lui faire oublier les scènes précédentes et mettre un emplâtre sur les blessures qu'il lui avait faites. La reconnaissance que la princesse en témoignait, par l'air de contentement répandu sur toute sa personne, engageait encore le grand-duc à redoubler de bienveillance, de sorte que M. Fawicki se trouva, insensiblement, plus haut qu'il n'avait jamais été. Ce triomphe flatta d'autant plus la princesse, qu'au plaisir de remettre sa créature en grâce elle ajoutait encore la preuve du crédit qu'elle avait obtenu sur l'esprit de son époux. Quant à moi, elle affectait de ne m'adresser jamais la parole et de ne me marquer que les égards dont elle n'aurait pu s'écarter sans manquer aux premiers éléments de la politesse.

J'avais l'air de ne donner aucune attention à cette conduite dont la princesse ne sentait pas le ridicule, et, dans le fond, j'y étais très indifférent ; mais quand même j'en eusse été piqué, je me serais bien gardé de lui donner le plaisir d'en paraître affecté. Cette insouciance que j'affectais d'une manière très marquée devait fort l'irriter, en ce que le motif n'en était pas flatteur pour elle; c'est ce qu'elle ne pouvait se dissimuler et ce qu'elle ne me pardonnait pas. Je m'amusais même souvent à mettre en avant M. Fawicki, dans un sens qui avait l'air d'abonder dans le sien et elle avait trop de finesse dans l'orgueil pour ne pas sentir l'ironie. Je ne manquais jamais non plus de paraître saisir toutes les occasions de la laisser à son aise avec lui, soit en m'écartant avec l'air de la plus parfaite discrétion lorsque je la voyais s'approcher de lui, soit en poussant la porte, lorsque je sortais avec Paul, coupant ainsi la retraite à M. Fawicki, à qui je ménageais un moment favorable. Quelle bon-

homie de ma part! Au reste, c'étaient les seules petites malices que je me permettais et je respectais beaucoup trop la femme de Monseigneur, pour concevoir même la pensée de franchir les bornes de ce que je lui devais. D'ailleurs tout cela était trop petit pour y attacher la moindre importance, et je me trouvais bien rassuré par ma conscience, ainsi que par la justice et la bonté de Monseigneur, pour craindre qu'on me fît tort dans son esprit.

La faveur ouverte dont jouissait M. Fawicki me donnait un assez divertissant spectacle du manège des courtisans. Beaucoup de personnes, qui ne faisaient avant aucune attention à lui, s'en rapprochaient, lui témoignaient des marques d'affection et surtout prenaient leur temps de manière qu'ils fussent aperçus de la princesse. Le nouvel objet de toutes ces distinctions en concevait encore une meilleure opinion de lui-même; il se donnait des airs d'importance tout à fait risibles. Sa santé continuait cependant à être fort languissante. Il avait la fièvre tous les jours et restait dans un abattement extrême. L'amour le rongeait et le poussait dans tous les écarts, ainsi qu'il arrive toujours à ces prétendus philosophes, à ces tartufes de mœurs qui, faute des occasions que repousse leur enveloppe dégoûtante, paraissent suivre les principes les plus austères, mais se montrent plus fous et plus sots que les autres lorsque le hasard leur amène une circonstance qu'ils n'osaient espérer. Outre les démonstrations extérieures que M. Fawicki se permettait avec toute l'inexpérience et la niaiserie qui devaient être son lot, il ne pouvait dans ses discours empêcher la passion de déborder. A des moments, c'étaient les éloges les plus exaltés de la princesse : elle se montrait un ange en tout et passant de cette supériorité morale et physique aux autres natures inférieures, dont sa divinité était entourée, il la

plaignait de n'avoir point trouvé un être digne d'elle. Monseigneur était, selon lui, un homme trop commun pour être en rapport avec tant de perfections et pour les apprécier selon ce qu'il avait la sottise de dire. Je crois que, dans son intérieur, il accusait même le sort d'injustice, de ne lui avoir pas réservé un tel trésor. Qu'on juge d'après cela ce qu'on devait dire et penser? Sans cesse soupirant, sans cesse dans des extases, tourmenté de palpitations et s'inondant d'eau froide, M. Fawicki faisait rire tous ceux qui l'approchaient. Un jour ayant quelque chose à lui dire, au sujet de Paul, je fus le chercher sur son lit, où je savais qu'il passait la plus grande partie de la journée. Je dérangeai tout doucement le paravent qui entourait sa retraite et je le trouvai les deux coudes appuyés sur la table de son secrétaire, qui était ouvert, et en contemplation devant le portrait de la princesse, lequel sortait d'un tiroir. Il était absolument dans la pose de ces pères du désert que les peintres représentent en contemplation devant un crucifix ; il ne sortit de son ravissement que lorsque je lui adressai la parole et ne fut pas peu troublé de mon apparition. Il ne savait que faire, mais j'eus si bien l'air de n'avoir rien remarqué qu'il se persuada que l'image chère avait échappé à mes regards. Comme on faisait quelques arrangements dans le salon, la princesse lui avait probablement confié ce portrait qui était auparavant dans cette pièce, posé sur une table avec d'autres petits tableaux ; peut-être aussi avait-il, sous quelque prétexte, engagé le peintre à en faire une copie pour lui, car, malgré toutes les apparences, je ne pouvais croire la princesse coupable d'autre chose que d'une prévention aveugle, que d'un engouement tout à fait inexplicable qui lui faisait commettre des imprudences que son esprit aurait dû lui éviter, mais où des sentiments criminels n'entraient pour rien. Au reste cela revenait au même pour le public, qui, dans

ses jugements, se laisse toujours influencer par la malignité. Monseigneur ayant fait une absence de quelques jours et étant revenu dans la nuit, on débita dans la ville qu'il n'avait pas trouvé sa femme chez lui et qu'elle ne s'était présentée à lui que longtemps après. Assurément rien n'était plus faux. Mais j'en ai dit assez, peut-être même trop, sur cette singulière liaison dont je ne parlerai plus, à moins que quelque circonstance ou quelque grave événement ne me la fasse remettre sur le tapis. Le genre de vie adopté par le prince, la réunion de mille choses enfin semblent devoir la prolonger encore longtemps, c'est-à-dire jusqu'au moment où le retour du sens commun et le dégoût qui en sera la suite, en détruiront l'incompréhensible existence.

L'empereur passa par Varsovie en allant au congrès de Vérone (1822), il resta quelques jours avec son frère; il y eut plusieurs manœuvres, puis Sa Majesté continua sa route par Vienne. Ce fut pendant ce court séjour que l'empereur parla au grand-duc de la nécessité où se trouvaient les souverains d'oublier leurs intérêts privés, pour se liguer contre leur ennemi commun qui prenait toutes les formes pour ébranler leurs trônes, contre l'esprit révolutionnaire enfin; ce prince avait conçu et mûri le plan de la Sainte-Alliance, union qui, n'ayant pour but que la conservation du bonheur et de la tranquillité des peuples, méritait bien une pareille dénomination. Elle devenait la suite indispensable du congrès de Vienne. C'était une grande et belle idée qu'avait embrassée Alexandre et il voulait la faire adopter aux autres princes, toujours également menacés. Ce fut donc au Belvédère qu'elle fut agitée par les deux frères, et Monseigneur eut assez de confiance en moi pour m'en faire part.

Quelque temps après, le grand-duc Michel nous arriva de Stuttgard, où il avait été voir sa future épouse, nièce du roi régnant de Wurtemberg; il resta plus d'un mois au

Belvédère et n'en partit qu'avec chagrin, appelé à Pétersbourg par sa mère. Le jeune prince aimait tendrement son frère, le grand-duc Constantin, et la vie retirée et purement militaire, que menait celui-ci, était parfaitement de son goût; il avait le caractère gai et ouvert, une grande politesse et sa société jetait une teinte aimable sur notre horizon pâle et nébuleux. Il était accompagné du général Oldinsky, son ancien gouverneur, et de deux aides-de-camp, tous gens d'excellente compagnie, et en qui je trouvais beaucoup de ressources. Notre automne se passa comme le reste de l'année, car, à part la variété que les saisons amènent, rien n'était plus réglé, plus imperturbablement le même que notre manière de vivre. Monseigneur dormait chaque jour après dîner, et chaque soir nous voyait réunis à huit heures. Jamais d'autre société que notre propre fond et l'aide-de-camp du jour. Les gazettes étaient scrupuleusement lues et commentées, car le prince prenait un grand intérêt à tous les événements politiques. Ce qui se traitait à Vérone semblait en annoncer d'importants, mais rien ne transpirait, seulement que le vœu bien prononcé d'enchaîner, par tous les moyens possibles, le monstre révolutionnaire qui, ayant déjà fait sa proie de la Grèce, menaçait d'éclater en Espagne, et, après avoir ainsi allumé le feu aux deux bouts de l'Europe, préparait partout des foyers de communication pour rendre l'incendie général. La Grèce était décidément livrée à elle-même, et les grandes puissances avaient, par cet abandon, étrangement trompé l'espoir de la faction libérale. Cette fois, les souverains s'étaient montrés conséquents à leurs principes, et l'ambition particulière, éclairée sur la généralité des intérêts, avait rejeté les dangereuses amorces qui lui étaient présentées. Ce sacrifice coûta sûrement à la passion des conquêtes et des agrandissements si naturelle chez les princes, et, plus que tout autre, l'empereur Alexandre eut à lutter contre

la tentation. Il avoua à son frère que jamais piège ne lui fut tendu avec plus d'art, plus d'adresse, plus de perfidie, et qu'il avait eu besoin de toute sa raison et de toute son énergie pour s'en dégager. M. Capo d'Istria paya de sa place le leurre séduisant qu'il avait osé présenter à son maître. Nous l'avions vu passer, avant l'arrivée de l'empereur, pour aller aux eaux, car elles sont ordonnées, depuis quelque temps par les souverains, à l'envi des docteurs; chacun traite de même ses malades.

Ce comte Capo d'Istria est, de l'avis de tous ceux qui le connaissent, un homme d'un talent supérieur et doué d'une grande intelligence; parvenu à posséder presque toute la confiance de l'empereur, il exerçait en quelque sorte les fonctions de grand ministre, et, connaissant les secrets penchants de son souverain, il s'était flatté de les faire triompher. L'empereur avait été nourri des idées de Catherine-la-Grande, sur le rétablissement de la monarchie grecque et le refoulement des Turcs en Asie. Le ministre espéra que les circonstances rendraient à ces idées leur première force, et il fit éclater la révolution en promettant un appui qu'il ne doutait pas devoir être accordé. Mais Alexandre sut résister en démêlant que les intentions de son ministre n'étaient qu'un accord secret avec celles de la grande faction; il eut le courage de se vaincre et la justice de punir. Ce monarque a été jusqu'à présent le sauveur de l'Europe; c'est à la sagesse et à la profondeur de ses vues, à sa constance à les suivre, à sa modération et à sa fermeté, que cette partie du monde doit son salut. Placé dans les circonstances les plus graves où ait été encore le genre humain, il a élevé sa politique au-dessus de cette grande crise, et, laissant en dehors de lui les plans étroits et les calculs d'un intérêt momentané, il n'a plus vu que le maintien des antiques bases de la société, et sa puissante main s'est consacrée à les défendre contre les attaques d'une

philosophie fausse et perfide. C'est lui qui a imaginé la Sainte-Alliance, qui en a serré les nœuds, qui en est l'âme et la force. C'est lui qui, plus jaloux d'être pacificateur que conquérant, a recherché la seule gloire qui fait le bonheur des peuples, et la seule qu'on devrait louer. Contemporain d'un grand homme, dont les triomphes gigantesques, fruits sanglants d'un génie turbulent et audacieux, ont rempli les pages de l'histoire, Alexandre en honorera les annales par ses victoires provoquées et légitimes, ainsi que par les bienfaits qui en ont été les suites. La postérité, placée loin de ces époques terribles, pèsera dans une juste et froide balance ces deux monarques, dont l'un tendait, au milieu d'éblouissants prestiges, à bouleverser le monde, et l'autre, s'environnant des rayons de la sagesse, cherchait à le raffermir. On a parlé beaucoup sur la Sainte-Alliance et on a réuni, pour l'attaquer, les armes du sophisme à celles du ridicule. Cet acharnement, qui décèle l'humeur et les craintes de la faction libérale, devient le meilleur éloge que l'on puisse faire de cette association politique. Il fallait d'un côté s'opposer à l'esprit révolutionnaire, de l'autre rétablir l'équilibre européen tout à fait détruit, et fixer un ordre de choses qui promît quelque stabilité. Qui pouvait travailler à cette grande entreprise, sinon les plus puissants souverains du continent? Mais il fallait un rare assemblage de circonstances pour que le même esprit les animât et pour qu'ils étouffassent tous les germes de division et de jalousie, qui sortaient à chaque instant de l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

Ce fut Napoléon qui forma l'union de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et, après sa chute, cette union, d'abord créée pour la résistance, prit pour noble but le rétablissement de l'ordre et la conservation des grands principes sociaux. Mais cette alliance est-elle susceptible d'une grande durée? Assurément non. Contractée par la

nécessité, entretenue par l'amitié et l'estime que les souverains se portent réciproquement, elle ne peut exister qu'autant qu'eux-mêmes existeront. Ces liens seront étrangers à leurs successeurs qui ne trouveront pas dans leurs sentiments les mêmes raisons d'harmonie. Ainsi les anciennes ambitions renaîtront, les rivalités nationales reparaîtront, et la Sainte-Alliance, n'étant plus retenue par un rapprochement personnel, méconnaîtra celui de la politique et s'écroulera, de même qu'on a vu se détruire toutes les confédérations nées de la seule volonté et des seules circonstances, et qui, par conséquent, n'ont dû qu'être momentanées.

La Prusse n'est soufferte ni par l'Autriche, ni par la Russie, ce n'est que la seule personne du roi qui a empêché jusqu'à présent une rupture. L'empereur Alexandre a été, pour ce monarque, un allié aussi fidèle qu'utile. Il l'avait déjà protégé efficacement du temps de Napoléon et depuis, lors du traité de Vienne, et l'a servi plus grandement encore en lui donnant une partie de la Saxe et de vastes possessions sur le Rhin. La générosité d'Alexandre s'est montrée même à son détriment par la cession du grand-duché de Posen et celle de Thorn et de Dantzig, partie qui aurait dû faire partie du nouveau royaume de Pologne et dont la privation porte un coup mortel au commerce de cet Etat. L'empereur ne l'a que trop senti depuis, mais il ne pouvait plus revenir sur ses pas. Un autre souverain ne pensera pas de même, il servira la haine et les intérêts des peuples.

Déjà, il est facile de voir à quel point menacent ces ferments de division. Combien de fois ai-je entendu Monseigneur donner libre carrière à son antipathie contre les Prussiens, et dire qu'il serait enchanté de marcher contre eux! Combien de fois l'ai-je entendu, avec son frère Michel, se moquer de la prononciation nasillarde du roi et tourner en ridicule la cour de Berlin, les trou-

pes, les revues, et tout ce qui se passe dans ce pays ! Les deux princes ne se gênaient pas devant leur frère Nicolas, qui était obligé de rire de leurs facéties, tout en se pinçant les lèvres. De leur côté, les Prussiens mettent toutes les entraves qu'ils peuvent au désir du gouvernement russe, soit pour ce qui concerne les relations commerciales, soit pour celles de la police que le contact des deux Etats rend journalières. Aussi, nul doute qu'à la première occasion, l'harmonie ne soit rompue de ce côté-là. Si elle se prolonge encore par la suite, ce ne sera que par la terreur que les menées démagogiques inspirent. Les liaisons avec l'Autriche sont bien plus amicales. Le gouvernement paternel de ce pays, son horreur pour tout changement, son système de persévérance, sa politique sage et calculée, qui, après tant de défaites, lui a valu plus que des victoires, sa modération, tout cela présage une union plus durable, d'autant plus qu'aucune rivalité, qu'aucune haine n'existe entre cet empire et la Russie. J'ai toujours entendu les princes russes parler avec éloges et attachement de l'empereur François, de son cabinet, de ses troupes. La seule chose que l'on regrette est la cession des mines de Wieliczka, mais l'objet n'est pas assez important pour amener une rupture et les arrangements relatifs à la Galicie paraissent être définitivement consommés.

L'empereur revint de Vérone dans les premiers jours de janvier et en passa dix à Varsovie. Je sus par les conversations particulières de Monseigneur que la guerre avec l'Espagne avait été un grand sujet de débats au congrès et qu'une partie du ministère français s'y était opposé. Je sus encore que cette guerre était vivement désirée par l'empereur, qui voulait que la France seule en fût chargée. D'après cela, elle doit avoir lieu, car ce monarque y décidera sans contredit le roi de France, et, si elle est heureuse, il en résultera

d'immenses avantages, d'abord pour ce pays, et ensuite pour tout le continent. L'Espagne est devenue l'apanage des révolutionnaires, leur place d'armes et leur dernier retranchement. S'ils y sont vaincus, alors la faction aura reçu un coup mortel, et ses derniers efforts devenus partiels seront facilement comprimés.

Pendant le séjour de l'empereur, Monseigneur me fit appeler un soir chez lui. M'y étant rendu, le prince me remit une petite boîte, me disant que c'était de la part de Sa Majesté qui voulait me donner une marque de son parfait contentement, pour les soins que je prenais de Paul. En même temps il me dit que le lendemain, avant dîner, il me présenterait à l'empereur qui voulait me voir, et que je lui ferais alors mes remerciements. J'avais vu, par la forme de la boîte, qu'elle devait contenir une bague et, de retour chez moi, je l'ouvris et trouvai effectivement un superbe solitaire, entouré de seize brillants. La bague valait plus de 600 ducats, mais la valeur m'en flatta beaucoup moins que la manière dont elle m'était parvenue. L'empereur l'avait portée lui-même dans sa poche et l'avait donnée à son frère pour qu'il me la remît. Le lendemain, avant dîner, je me rendis dans les appartements de Monseigneur où Sa Majesté parut bientôt. Le grand-duc me présenta à elle et je fus reçu avec une affabilité gracieuse, dont personne ne sait mieux se revêtir que l'empereur. Ce monarque a une expression de physionomie aussi noble qu'attrayante et la majesté qui impose y est tempérée par un air de bonté et de douceur qui rassure. L'empereur me fit beaucoup de questions sur Paul, ensuite il m'interrogea sur la carrière que j'avais parcourue et mes réponses l'amenèrent à me parler de notre révolution, de ses suites et de la faction libérale. Je remarquai comme il en était devenu ennemi, et que le changement dont Monseigneur m'avait parlé était com-

plet. L'empereur daigna m'entretenir pendant plus d'une demi-heure et se retira, en me disant les choses les plus flatteuses. J'avoue que, quoique je connusse ce prince par tout ce qu'il avait fait de grand, de généreux et de marqué au coin d'un génie supérieur et que je fusse à même de le connaître plus encore par tout ce que j'avais recueilli dans les conversations particulières du grand-duc, j'avoue, dis-je, que je fus frappé de sa manière de s'énoncer, de la clarté de ses idées et du choix de ses expressions. C'était le français dans toute sa pureté, dans toute son élégance, et dans toute son énergie. Pas un mot qui ne fût à sa place et qui pût déceler un étranger, et de plus une prononciation académique. Je fus étonné au delà de toute expression et aussi fus-je enchanté de cette entrevue. L'empereur partit peu de jours après pour retourner dans sa capitale dont il avait été éloigné pendant si longtemps; peu de grâces furent distribuées et, comme on avait annoncé un grand rassemblement de troupes pour le mois de septembre, on s'imagina qu'elles étaient réservées pour cette époque. Les ambitieux vécurent donc d'espoir, leur nourriture accoutumée, en attendant un repas toujours au-dessous de leur insatiable appétit.

Nous apprîmes bientôt que, malgré l'opposition d'une partie du ministère, la guerre contre l'Espagne était résolue. Monseigneur en était enchanté et dit que cette espèce de violence faite par son frère deviendrait le plus grand service qu'il eût rendu à la France.

Effectivement, il était bien difficile de croire à la détermination d'une telle entreprise, sans avoir préalablement une connaissance parfaite de la disposition des esprits et par conséquent de la résistance à éprouver. Or, le but de la guerre se trouvant heureusement rempli, quelle force ! quel avantage en retirait le gouvernement ! Il se voyait replacé au rang des puissances pré-

pondérantes du continent, il avait déployé des forces militaires imposantes, il réduisait au silence ces clameurs jalouses, qui avaient attaché tous les triomphes à Napoléon, il amalgamait les anciens vainqueurs et les nouveaux, il faisait disparaître, par une fraternité d'armes, cette scission entre les armées que les libéraux avaient eu tant de soin d'entretenir; en un mot le gouvernement acquérait un immense pouvoir par ses succès, sur une nation belliqueuse qui, après l'humiliation des revers, avait besoin des consolations de la victoire. Tout ce qui inquiétait Monseigneur, c'était la manière dont se conduiraient les troupes : aussi, lorsqu'il eut appris le passage de la Bidassoa, son contentement fut extrême.

Je me souviendrai toujours que lorsque je lui lus cet article dans la gazette et qu'il eût vu que c'était à coups de canon que nos soldats avaient répondu à leurs prétendus compatriotes qui, sous la protection des drapeaux tricolores, s'étaient présentés pour parlementer, il frappa un grand coup de poing sur la table et se frottant les mains, comme c'est sa coutume quand il est satisfait, il s'écria : « Tout est fini maintenant, en avant et vive le roi!! » Il nous fit répéter à tous ce cri d'enthousiasme, que je défie au meilleur Français de pousser avec plus grand cœur que lui.

Il attendait avec une incroyable impatience tous les jours de courrier et, quand les gazettes étaient arrivées, il me faisait appeler pour les lire, et, la carte à la main, s'arrêtant aux moindres bourgades, il suivait les opérations des armées; souvent il se montrait étonné du petit nombre des troupes qui se disséminaient pour embrasser une plus grande étendue de terrain et qui paraissaient ainsi ne pas assez se soutenir. Mais ensuite il faisait la remarque que c'était une preuve de la faiblesse de l'ennemi et du petit nombre de ses partisans. « Au reste,

disait-il, les Français savent bien ce qu'ils font. » Et il parlait des talents de tel et tel général, même des officiers de grade inférieur, car il n'y avait aucun individu, tant soit peu marquant, dans l'armée d'Espagne, qu'il ne connût, ou personnellement, ou de réputation, ou par quelque rapport. C'était un véritable phénomène que la mémoire du grand-duc. Les époques les plus reculées sont nouvelles pour lui et il place les événements dans le mois, dans le jour de la semaine, même à l'heure où ils sont arrivés. A-t-il eu le contact le plus indifférent, même avec l'individu le plus obscur, c'en est assez pour qu'il se souvienne de la figure, du nom de cet individu et que, si le hasard le reporte à ses regards, il se le remette sur-le-champ. Que l'on juge d'après cela combien les choses essentielles sont gravées dans son souvenir! Des tournées militaires, des grandes manœuvres occupèrent Monseigneur tout l'été, sans oublier les affaires d'Espagne qui l'intéressaient toujours vivement. Le succès qui accompagnait toujours les armées françaises était une source de bonheur pour lui, et la rapidité des opérations donnait déjà à connaître l'heureux résultat qui en serait la suite.

Cependant on faisait déjà toutes les dispositions préparatoires du rassemblement de troupes qui avait été fixé à Brzesc, ville située sur le Bog et à l'extrémité orientale de la frontière du royaume de Pologne. Ce rassemblement devait être formé par la totalité de l'armée sous les ordres de Monseigneur, et présentait un effectif de quatre-vingt mille hommes sous les armes. Les différents corps placés dans la Lithuanie et dans la Volhynie avaient de grandes marches à faire pour se rendre sur le point déterminé, et ce grand déplacement, pour être exécuté avec ordre et précision, exigeait une infinité de détails qui occupaient fort Monseigneur. Il résolut que son fils paraîtrait la première fois comme

militaire et qu'il ferait la route à cheval, avec son régiment. Je voyais bien quelque inconvénient dans cette résolution. Paul, encore enfant, n'ayant aucun usage du monde, allait tout à coup, du fond de sa retraite et de la chambre de ses études, passer dans le tumulte des armes et des camps. Quoique beaucoup plus appliqué qu'auparavant, je craignais qu'une si forte commotion ne détruisît ce que j'avais eu tant de peine à obtenir et qu'il ne s'en suivît une marche rétrograde qu'il serait fort difficile de redresser. J'appréhendais les mauvais exemples, les mauvais propos, en un mot tous les dangers d'une liberté que la surveillance la plus active ne pouvait restreindre que jusqu'à un certain point. De plus, le genre de son existence sociale, qui s'accordait peu avec les grands avantages ostensibles dont il jouissait, devait nécessairement donner lieu à une jalousie active, qui ne manquerait pas de surveiller toutes ses actions et de saisir celles dont la malignité pouvait tirer parti. C'était en un mot une espèce de début que j'aurais désiré voir retardé. Je me permis quelques observations là-dessus à Monseigneur, mais je jugeai inutile d'insister, voyant tout le prix qu'il attachait à faire figurer son fils au milieu des troupes et de le montrer à l'empereur, le casque à la tête et la cuirasse sur le dos. Au reste, Monseigneur avait pris toutes les précautions possibles pour diminuer les inconvénients de cette démarche. Il ordonna, ce qui était impraticable, que Paul travaillerait comme à son ordinaire. Il voulut, ce qui paraissait prêter à quelque ridicule, que M. Fawicki fît la route à cheval à côté de lui; enfin, je devais accompagner la marche en voiture et me rencontrer partout avec Paul.

Heureusement que le régiment de cuirassiers de la garde impériale, dans lequel il se trouvait déjà comme lieutenant, était très bien composé en officiers. Le général Knoring, qui le commandait, était un brave, loyal

et galant homme, d'une société sûre et agréable, de manière que nous ne voyions que des avantages de ce côté-là ; ce déplacement ne me parut donc plus sous un aspect aussi effrayant et j'entrevis qu'il pouvait s'effectuer beaucoup mieux que je ne l'avais cru d'abord.

Quoique Monseigneur eût annoncé que son fils paraîtrait avec toute la simplicité d'un officier de son grade, cependant il en fut autrement. Nous eûmes une cuisine, des équipages de suite et enfin les commodités les plus recherchées dont le charme se fait encore plus sentir dans un pays sauvage et presque dénué de ressources. Notre marche jusqu'à Brzesc était de onze jours, nous n'en étions qu'à trente-cinq milles. Nous partîmes à la fin de septembre (1823) et notre absence devait être de six semaines. Monseigneur vint à la barrière de la ville voir défiler les troupes et, quand il aperçut son fils à la tête de son peloton, son émotion fut extrême ; ce bon père vint l'embrasser les larmes aux yeux, lui donna sa bénédiction et ne cessa de me le recommander. Malgré la saison assez avancée dans un pays du nord, le temps était très beau et, par un hasard aussi extraordinaire et heureux, il se soutint constamment tel pendant le voyage et jusqu'à notre retour à Varsovie. Je m'arrangeai avec le général Knoring pour dîner un jour chez lui et pour qu'il dînât le lendemain chez nous. Je fis inviter par Paul tous les officiers de son régiment, à mesure qu'ils se trouvaient rapprochés de nous, car, malgré la sévérité des premières dispositions de Monseigneur, nous logions toujours au quartier général et les meilleurs quartiers nous étaient réservés. Le général Knoring mettait de son côté tant d'égards et de prévenances qu'il voulait toujours céder à Paul ce qu'il y avait de mieux. La halte, à moitié de la marche, se faisait en commun et les deux cuisines du général et de Paul en faisaient les frais ; notre voyage jusqu'à Brzesc se fit donc avec agrément et tout

se passa ainsi que le demandaient les devoirs et les convenances. Accoutumé autrefois aux marches bruyantes de nos troupes françaises, aux chants et à la grosse gaîté de nos soldats, je fus singulièrement frappé de la tranquillité silencieuse de nos cuirassiers : c'était absolument une procession de moines, à la différence près du costume ; au reste, il en était de même dans les autres corps et il suffira de dire, pour prouver la parfaite discipline qui régnait dans toute l'armée de Monseigneur, que, sur cette quantité de rayons, plus ou moins allongés, qui aboutissaient au centre commun et qui étaient parcourus par tant de troupes, il n'y eut ni accidents ni plaintes ni désordres. Lorsque toute cette armée fut réunie sur une superficie de quelques lieues et encombrée dans des granges, chez des paysans, enfin dans la position gênée qui résultait des inconvénients d'un tel pays, il n'y eut pas un incendie, pas un tumulte, aucun enfin de ces événements fâcheux qui accompagnent presque toujours la réunion d'une pareille masse. Ceci fait l'éloge de l'activité et de la prévoyance du grand-duc. Ce prince est véritablement infatigable pour tout ce que lui confie son frère et jamais aucun sujet n'a montré autant de zèle, d'ardeur et de ponctualité. Il allait enfin recueillir le fruit d'une partie de ses travaux en montrant à l'empereur la plus belle armée de l'Europe, la mieux exercée, la mieux équipée, la plus brillante. On remarquait, par sa bonne humeur, combien il était satisfait de l'heureuse réussite de tant de soins, et mon véritable attachement pour lui me rendait sensible à son noble bonheur. Paul avait parfaitement soutenu les fatigues de la marche. Il était d'une construction robuste, d'un tempérament vigoureux, et ressemblant fort, de ce côté-là, à son père. J'avais été assez content de sa conduite et je devais être indulgent sur quelques petites incartades nécessairement attachées à son âge et à son manque d'u-

sage et d'expérience, mais je remarquai avec plaisir qu'envers moi la dépendance ne lui paraissait ni lourde ni humiliante. Il ne me traitait pas comme un pédant dont on rougit, qu'on évite et auquel on n'obéit qu'en rongeant son frein. Je le voyais quitter ses camarades pour venir me rejoindre, s'amusant avec eux, en un mot, me prouvant en beaucoup d'occasions son amitié et sa confiance. C'était là tout ce que je pouvais exiger dans une première épreuve, et je croyais, d'après cela, que je devais compter sur lui pour l'avenir. Je m'étais toujours conduit comme étant persuadé qu'un gouverneur qui n'a pas l'art de se rendre l'ami de son élève, manquera à coup sûr son but, et que celui qui n'a qu'une férule ne possède qu'un sceptre bien éphémère et bien impuissant.

Nous arrivâmes à Terespol, terme de notre marche. Cette ville est la dernière du royaume de Pologne et n'est séparée de Brzesc, qui fait déjà partie de l'empire russe, que par une petite plaine sur le Bog. Sur un pont jeté sur un bras de cette rivière, se trouve placée la douane polonaise; la distance des deux villes est d'un quart de lieue. Terespol est une misérable bicoque dont les juifs, ainsi que dans toutes les villes de Pologne, forment presque la totalité de la population. Nous fûmes établis chez un israélite, ainsi que les autres officiers de l'état-major. Monseigneur était logé chez un juif à Brzesc et dans un quartier si étroit que nous étions obligés, avant et après dîner, de nous tenir dans la cour. Il n'y avait qu'une petite pièce servant de salon, qui était réservée pour la princesse. L'empereur, comme de raison le mieux traité, n'avait qu'une assez mauvaise maison qui était cependant la meilleure de la ville. Les grands-ducs Nicolas et Michel furent logés à l'avenant; on se regardait comme campés au milieu des ruines et de la misère de Brzesc, qui figure cependant sur la carte comme une cité d'importance.

Nous avions douze jours à attendre l'arrivée de l'empereur, et, pendant ce temps, les troupes les plus éloignées rejoignaient successivement leur rendez-vous. Le grand-duc se portait au devant d'elles et voyait exactement leur rentrée dans les cantonnements. Ses deux frères arrivèrent quelques jours avant l'empereur et se livrèrent à leurs goûts pour les détails militaires. Le grand-duc Michel devait aller jusqu'à la frontière au devant de sa prétendue, et n'attendait que la nouvelle de son approche pour nous quitter. Cette démarche le contrariait infiniment et il montrait, sans la moindre circonspection, sa froideur, ou plutôt son dégoût pour le nouvel état qui l'attendait. On disait cependant la jeune princesse charmante et cette aversion ne pouvait prendre sa source que dans l'exemple de son frère, qui s'était marié à son gré et qui menait avec sa femme le genre de vie qui lui plaisait. J'ai déjà dit que le grand-duc Michel imitait servilement Monseigneur dans tout ce qu'il pouvait et qu'il adoptait avec enthousiasme ses moindres habitudes. Monseigneur plaisantait lui-même de cette singerie poussée jusqu'à l'enfantillage, et la princesse paraissait quelquefois le désapprouver.

Quant à elle, on parlait beaucoup des motifs de son voyage, et, surtout dans une occasion aussi marquante, il paraissait singulier qu'elle se montrât à tant de troupes et l'on pensait que cette démarche devait beaucoup faire parler à Pétersbourg. On supposait, dans ce déplacement, le désir de s'en préparer un plus grand et de parvenir, par une cour assidue et adroite, à engager l'empereur à lui donner un rang, qui lui permettrait de paraître, avec une distinction flatteuse lors des noces du grand-duc Michel. Il s'agissait du titre de grande-duchesse, et cette ambition était assez facile à soupçonner, car malgré la modestie, la simplicité et l'absence de toute prétention, dont paraissait s'envelopper la princesse, il était

possible de croire qu'elle n'eût pas été inaccessible à une grâce par laquelle l'Empereur aurait reconnu publiquement son élévation, en la rendant membre de la famille impériale. Mais de puissantes considérations semblaient s'y opposer, puisqu'elle devenait par là première grande-duchesse et qu'elle prenait le pas sur la fille du roi de Prusse. Un tel enjambement n'était sûrement pas du goût de l'impératrice-mère, qui tenait fort à la légitimité des rangs et aux convenances de l'étiquette. De sorte que, quand bien même l'empereur eût consenti à s'y prêter, l'extrême respect qu'il porte à sa mère devait le retenir dans une chose qui ne pouvait lui plaire. Laissons au temps à jeter quelque jour sur le motif de ce voyage, qui devait donner de l'ombrage à certaines personnes et qui paraissait n'être pas sans conséquence.

Cependant, ce grand rassemblement militaire qui n'avait aucun but politique, fournissait aux journalistes une large matière à déraisonner. Ils y voyaient des motifs secrets que chacun interprétait selon son système et ses désirs. Dans le fait, ce n'était qu'une grande parade où Monseigneur voulait montrer pour la première fois, à son frère, la totalité du corps qu'il commandait. Ni les Turcs, ni les Grecs n'entraient pour rien là-dedans et toutes les belles combinaisons des rêve-creux politiques n'enfantèrent qu'une souris. Le second fils du roi de Prusse nous arriva aussi quelques jours avant l'empereur dont la présence compléta enfin cette superbe réunion.

La veille du jour marqué pour la grande revue, le temps se mit à la pluie; Monseigneur était au désespoir, car le jour de l'empereur était fixé et il n'y avait pas moyen de le remettre à plus tard. Il eût été bien fâcheux que tant de préparatifs, que tant de soins fussent perdus, ou au moins que le but en fût manqué en partie, les troupes se montrant trempées par la pluie et couvertes de boue, perdent nécessairement tout leur éclat, et la

plus belle tenue a besoin d'un beau jour pour paraître dans son brillant. L'armée était habillée de neuf et l'on s'était donné une peine inexprimable pour que tout le matériel fût produit avec autant de luxe que d'élégance, depuis le général jusqu'au soldat, et tout le monde était animé par le désir de recueillir le fruit de tant de fatigues en se montrant à l'empereur d'une manière propre à satisfaire ses regards. Cependant quelques nuages qui auraient crevé intempestivement, pouvaient à eux seuls se jouer de tant de démarches et enlever à l'empereur un spectacle qu'il était venu chercher de si loin et au grand-duc la jouissance d'ouvrir son ouvrage.

Cette fois néanmoins le ciel s'accorda avec les vœux des mortels et le soleil, prenant le dessus sur les vapeurs menaçantes, fit luire le plus beau jour. Un temps fait exprès n'eût pas même mieux secondé les désirs de la multitude agissante et ceux de la foule des spectateurs arrivés de toutes parts pour contempler une réunion aussi magnifique. 80,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, d'une beauté idéale, et une immense artillerie, défilèrent trois fois devant l'empereur dans le plus bel ordre et dans le plus parfait ensemble. Tout fut complet dans cette journée, disposition, exécution, harmonie, beauté des troupes, tenue admirable, police surprenante. Il n'y eut qu'un seul accident, dont l'empereur fut malheureusement victime : il avait appelé auprès de lui un colonel, qui, dans l'empressement à se rendre à ses ordres, ne put modérer son cheval; il heurta violemment, avec son étrier, la jambe du monarque. L'empereur ne sourcilla pas et ce ne fut qu'en rentrant chez lui et en se faisant tirer ses bottes qu'on vit la blessure. Elle était d'autant plus fâcheuse que ce prince a les deux jambes affectées et affaiblies par des chutes qu'il a faites, et qu'elles sont devenues sujettes à des érysipèles. Il fut obligé de garder la chambre pendant deux jours. La première fois

qu'il sortit fut pour se rendre chez la princesse, sans se faire annoncer. J'étais chez elle dans ce moment et ma surprise fut grande en voyant la porte s'ouvrir et Sa Majesté paraître. Le prince vint à moi et eut la bonté de me demander de mes nouvelles, de me dire du bien de Paul et de causer avec moi; s'étant approché ensuite de la princesse, je crus devoir sortir par discrétion.

Monseigneur, que je rencontrai dans la pièce suivante, me demanda avec empressement si son frère m'avait parlé de son fils et parut fort aise de l'accueil dont il avait daigné m'honorer.

Quelques jours après, l'empereur partit pour aller en Ukraine voir les troupes qui l'attendaient. Il devait ensuite avoir une entrevue avec l'empereur d'Autriche sur les frontières de Hongrie et revenir ensuite en Pologne visiter les nouvelles fortifications de Zamosc, mais sans passer par Varsovie. La distribution des troupes se fit, et nous reprîmes à notre tour le chemin de cette ville. Notre route se termina sans accidents, et, après quarante jours d'absence, nous nous retrouvâmes dans nos foyers et avec nos habitudes ordinaires. Paul ne s'était pas mal conduit, mais cependant j'eusse préféré qu'il eût fait plus tard sa première apparition dans le monde. L'empereur, ayant terminé ses inspections et vu l'empereur d'Autriche, arriva à Zamosc. Monseigneur s'y était déjà rendu, toujours accompagné de la princesse qui faisait ainsi une cour assidue à son beau-frère. Ce nouveau voyage fit encore beaucoup parler, d'autant plus que Sa Majesté ne devant rester que deux jours à Zamosc, il devenait clair que ce voyage était dicté par quelque grand projet. L'approche du mariage du grand-duc Michel devait nécessairement faire presser toutes les démarches et ne pas permettre d'en négliger une seule.

De retour à Varsovie, Monseigneur, malgré tous ses efforts, ne put cacher l'anxiété dans laquelle le mettait la

détermination que prendrait l'empereur. Tous les jours d'arrivée d'estafette, il laissait percer son impatience et son inquiétude. Rien ne le contrariait plus que les bruits qui se répandaient en ville sur son prochain départ et sur celui de la princesse; car l'opinion publique la faisait partir pour Pétersbourg dans une circonstance aussi solennelle. Mais comment y figurerait-elle? c'était la question qui agitait les esprits, qui tourmentait la curiosité et dont la solution allait fixer à jamais la place de la princesse. Si elle était invitée à assister aux noces, mais seulement comme princesse de Lowicz, consentirait-elle à y paraître? quel serait son rang dans les cérémonies et dans les fêtes? Tout cela était très embarrassant à arranger dans la tête des curieux, dont l'impatience cherche à deviner et qui décident d'avance selon leurs désirs et leurs intérêts.

Quant à moi, qui étais à même d'observer les choses de près et à qui la connaissance des caractères donnait la mesure des sentiments, je voyais clairement l'ambition de la princesse percer à travers sa modestie, son humilité chrétienne et son indifférence pour les pompes mondaines. Monseigneur, qui dans la bonté et la franchise de son caractère ne s'était marié que pour trouver, dans un intérieur simple et retiré, le bonheur qui lui convenait, avait assez prouvé en acceptant les conditions qui lui avaient été imposées, quels étaient ses projets et le genre d'existence auquel il voulait se réduire. Mais, entraîné par les insinuations adroites de sa femme qu'il aimait, il avait dû se prêter à quelques démarches dont le succès avait été sollicité par toutes les petites coquetteries de la princesse envers l'empereur, et il se trouvait que, dans le fond de son cœur, il prenait quelquefois les désirs de sa femme pour les siens. De là, l'état de malaise qu'il s'efforçait de cacher et l'humeur que lui donnaient toutes les suppositions que l'on faisait dans le public.

Cependant le mariage du grand-duc Michel se trouvait retardé par la maladie de l'empereur, suite de la blessure qu'il avait reçue à Brzesc. L'érysipèle était de nouveau survenu avec des symptômes extrêmement fâcheux, de sorte qu'on on vint à parler de l'amputation de la jambe. Heureusement que les accidents se calmèrent et qu'on put espérer sa guérison.

Monseigneur annonça enfin qu'il ne partirait point pour Pétersbourg et, comme il était arrivé un courrier la veille, il fut aisé de juger que l'espoir de la princesse était déçu. L'air de gaieté qu'ils affectèrent tous deux n'en imposa point, car les grands seigneurs, obligés souvent d'être comédiens, ne jouent bien leur rôle que sur une grande scène, mais, dans leur appartement, l'illusion devient nulle et le masque est levé.

A ce propos, je rapporterai une anecdote que j'ai entendu plusieurs fois raconter par Monseigneur :

Avant, ou plutôt lors des troubles qui agitèrent la Pologne avant le dernier partage de 1793, on sait qu'il y eut une conspiration à Varsovie, pour faire périr tous les Russes qui alors occupaient cette ville. Beaucoup d'entre eux furent massacrés et le reste fut obligé de fuir. Cette nouvelle arriva à Pétersbourg un jour où il y avait grand gala chez l'Impératrice. Le prince Zubow, alors favori et premier ministre, à qui l'on avait remis la dépêche, fit avertir Catherine qu'il désirait lui parler et elle sortit du salon pour se rendre dans une chambre voisine, où elle ordonna au prince de venir. Dans cette pièce se trouvait par hasard le grand-duc Constantin qui s'était éloigné un instant de la compagnie et qui, voyant paraître sa grand'mère, se cacha par crainte et par respect. Cependant le prince Zubow entra et instruisit sa souveraine du fatal événement. L'état de fureur où cette nouvelle mit l'impératrice et les impressions par lesquelles son emportement se manifesta firent trembler

le jeune prince, qui n'avait jamais rien entendu de pareil. Elle enjoignait au prince Zubow de dépêcher aussitôt l'ordre au général Souwarow, qui commandait une armée en Pologne, de marcher sur Varsovie, de tout mettre à feu et à sang dans cette ville et de n'y pas laisser pierre sur pierre. Cet ordre, intimé par la rage, ne fut que trop bien exécuté et l'on sait ce qui se passa à Praga, ville alors assez considérable, et qui paya pour Varsovie; elle fut ruinée de fond en comble et 30,000 hommes y furent passés au fil de l'épée. Elle servait de tête de pont sur la Vistule qui sépare les deux villes. L'impératrice, ayant proféré son terrible arrêt, voulut rentrer dans le salon et aperçut le jeune grand-duc mal établi dans sa cachette. « Que faisiez-vous ici? » lui demanda-t-elle d'une voix tonnante et avec une expression furibonde de physionomie. Remarquant à l'air de son petit-fils que la curiosité n'était entrée pour rien dans sa démarche, elle se contenta de lui dire : « Oubliez tout et suivez-moi. » Il n'y avait qu'une seule pièce à traverser pour rejoindre la compagnie à laquelle l'Impératrice ne voulait donner aucun soupçon par une trop longue absence. Quel fut l'étonnement du grand-duc Constantin en osant lever les yeux sur cette princesse ! sa figure était calme, le sourire errait sur ses lèvres, l'expression la plus douce et la plus gracieuse régnait sur son visage, dans son maintien, et un seul instant avait suffi pour opérer un changement aussi prodigieux ! Quoique très jeune, le grand-duc en fut si frappé, que cette scène lui resta toujours présente.

Mais, j'en reviens à Monseigneur qui, plus que jamais, se complaisait à déclamer contre les grandes fêtes, les cérémonies et le poids étouffant de l'étiquette. Il parlait assurément de bonne foi; mais, à son aversion naturelle pour toutes les choses de représentation, on voyait se joindre un dépit caché qui le faisait souvent revenir et

s'étendre sur ce chapitre. J'avais néanmoins peine à concevoir comment un refus ou une invitation, qui ne satisfaisait pas la princesse, pouvait dispenser Monseigneur de se joindre à sa famille dans une telle circonstance. Il me paraissait que c'était trop marquer son mécontentement et n'être plus en harmonie avec les arrangements antérieurement consentis. Il me semblait d'ailleurs que si la princesse eût eu un germe d'esprit plus étendu, elle aurait dû se rendre à l'invitation qu'elle disait lui avoir été faite par l'impératrice-mère; jouir dans l'intérieur de la famille impériale des égards et de la bienveillance que lui assurait son auguste époux, chercher à plaire en faisant connaître ses aimables qualités et préparer par cette conduite adroite le complément futur de son rang, voilà le système qu'elle devait adopter et une telle modestie l'aurait placée bien au-dessus du titre qu'on la soupçonnait d'avoir. Mais un pareil calcul était trop fort pour elle et la marche à observer peut-être au-dessus de ses moyens; son éducation, le peu d'usage du monde qu'elle avait pu acquérir dans le salon de sa mère et le genre de compagnie qu'elle avait fréquentée, tout cela s'était opposé à une certaine extension de facultés. Placée dans une sphère de grande étendue, tout dévoilait en elle la petitesse du cercle où, primitivement, elle avait été contenue et la princesse laissait voir souvent Jeannette : néanmoins elle était infiniment mieux que ses antécédents ne semblaient le promettre, et il faut bien lui rendre cette justice qu'elle s'était sauvée, dans son prodigieux changement, de bien des ridicules auxquels d'autres se seraient livrées.

La résolution que Monseigneur avait prise ne put cependant lutter contre un ordre de sa mère de se rendre à Pétersbourg pour la cérémonie. L'impératrice, n'entrant pour rien dans les petits calculs de la princesse, avait tranché la question, et l'arrivée du *feld-jaeger*, por-

teur de la fatale dépêche, ne laissait au grand-duc que le temps à peine nécessaire pour paraître au mariage. Aussi il fallait, bon gré mal gré, faire une démarche à laquelle il s'était montré si contrarié et afficher que l'on avait voulu à Pétersbourg qu'elle ne regardât que lui; c'était être battu sur tous les points. Aussi, Monseigneur partit-il de la plus mauvaise grâce du monde et d'une humeur affreuse. La veille de son départ, il me dit, en se retirant le soir chez lui, de le suivre dans son appartement. Il se hâta de se déshabiller, se coucha et ordonna à ses valets de chambre de sortir. « Prenez une chaise me dit-il, et asseyez-vous près de moi, il faut que j'essaie, en vous parlant, de diminuer le poids qui m'étouffe et qu'augmente encore ce maudit voyage, qu'on me force de faire. Je croyais cependant qu'après avoir consenti à tout ce qu'on a exigé de moi, on me laisserait tranquille. Mon frère Michel peut bien se marier sans moi et sans que j'aille me mettre à la tête de tous ces faiseurs de compliments, qui l'ennuieront du reste. Il sait que je suis bon frère. Dans cette circonstance, que mon attachement soit loin ou près de lui, il le connait et c'est assez. Mais ma mère me donne des ordres et je dois obéir. Si c'était une simple réunion de famille, j'y aurais volé; mais, dans une cour, ma foi, c'est autre chose, et, surtout à présent, vous allez juger si je dois m'y trouver déplacé. Vous avez dû remarquer, mon cher comte, et depuis longtemps, que je faisais peu de cas des destinées auxquelles j'étais destiné par ma naissance, ainsi que de toutes les grandeurs humaines. Mes dispositions naturelles et mille circonstances, les unes fortuites, les autres préparées, m'ont confirmé dans mon dégoût. Je ne m'expliquerai pas plus au long là-dessus. Mais mon mariage et bien de mes propos que vous avez pu recueillir, doivent vous donner à penser que si le malheur m'enlevait mon frère, ce ne serait pas moi qui lui suc-

cédérais; on l'a voulu ainsi et dès le mariage de Nicolas, il en avait été question. Avec d'autres sentiments j'aurais pu résister, mais, en bon Russe et en bon frère, j'ai consenti à ce qu'on me demandait, ne voulant pas amener de fatales scissions dans l'empire, ni désobliger Sa Majesté dont je suis le premier et le plus fidèle sujet. J'ai donc renoncé au trône et donné mon abdication, qui ne doit pas sortir de la poche de mon frère Alexandre à moins d'un cas qui me fait la plus grande peine à supposer. Heureusement que nous sommes tous deux à peu près du même âge et j'espère bien partir le premier. Je croyais que ma parole valait bien un chiffon de papier, mais il a été exigé et je l'ai donné dans les termes qu'il a plu de prescrire; n'importe, j'ai fait le sacrifice entier et je ne m'en repens pas.

« A présent que je me suis et qu'on m'a isolé, pourquoi cette persécution qui me fait aller à Pétersbourg? J'ai tout fait pour les autres, non pour moi; qu'ils me laissent au moins tranquille! Vous pensez bien que malgré le secret dans lequel la chose doit être ensevelie, il est impossible qu'elle reste entièrement cachée et que quelques bruits vagues ne se répandent, au moins dans ce qui nous entoure. Quelle figure ai-je donc à faire dans cette solennité et pourquoi me forcer à y être de ma personne? Ai-je tort d'être contrarié? Voilà donc ma position et je m'en contenterais, sans d'autres sujets d'inquiétudes et de chagrins. Vous voyez le mauvais état de santé de ma femme et à combien de ménagements je suis obligé de descendre pour éviter qu'elle ne retombe dans ce malheureux dérangement d'esprit, qui m'a fait tant souffrir, comme vous en avez été témoin. Il ne me resterait que Paul pour toute consolation, si le ciel me la retirait. En vérité, le dernier de mes valets est moins à plaindre que moi!! Je pars donc, en vous recommandant ma femme et mon fils, que Dieu les

prenne sous sa protection ! Adieu, mon cher comte, bouche close sur tout cela. Je connais assez votre attachement pour être entré avec vous dans tous ces détails, et votre cœur me plaindra. »

Je répondis de mon mieux à Monseigneur; il était fort tard quand je rentrai chez moi et je n'eus pas le temps d'écrire cette conversation, mais je la répétai par cœur toute la nuit, afin de conserver les propres expressions du prince et les tours de phrases dont il s'était servi. Ces instants que je passai avec lui produisirent sur mo une impression profonde, car il est dans la vie des circonstances qui deviennent des époques ineffaçables. Je n'oublierai jamais le grand-duc, né pour occuper le trône le plus vaste et le plus puissant du monde, couché sur un misérable lit de camp, comme c'est toujours sa coutume, racontant à moi, assis à son chevet, les mystères de son étonnante abdication et ses peines secrètes; je n'oublierai jamais son ton de voix, tantôt fulminant, tantôt attendri, et sa couverture bondissant sous ses gestes, et ses yeux étincelants, lançant des regards qui, dans sa chambre à peine éclairée, paraissaient autant d'éclairs.

Nous voici donc restés seuls avec la princesse, dont la place se trouvait ainsi parfaitement fixée et qui essuya une humiliation complète. On chercha, il est vrai, à la consoler par des lettres bien affectueuses que lui écrivit la famille impériale, par des présents, par tous les adoucissements, en un mot, qu'on crut propres à rendre le décret moins rude, mais ce n'était que dorer la pilule et son effet n'en perdit rien. Monseigneur ne resta dans son voyage que le moins de temps qu'il put et arriva au Belvédère harassé de fatigue et d'ennui. Il nous dit qu'il avait trouvé sa belle-sœur charmante sous tous les rapports et qu'il était impossible que son frère ne finit pas par en être enchanté. Il avait fort prêché le grand duc Michel, nous dit-il, pour qu'il rendît justice

aux aimables et solides qualités de son épouse, dont il regardait le triomphe comme certain. Du reste, Monseigneur ne nous parla que du bonheur qu'il espérait retrouver dans sa solitude chérie, dont il ne prévoyait pas être arraché de longtemps; il me demanda compte en particulier de l'état de la princesse, qui lui paraissait encore plus inquiétant qu'avant son départ. Depuis longtemps sa santé menaçait ruine et mille raisons la faisaient décliner rapidement. Il y a des êtres dans la nature qui, par la discordance de leur caractère et de leur tempérament, ne peuvent jamais jouir du bonheur, même quand la fortune fait tout pour eux. Ce sont des circonstances malignes qui atténuent le bien et augmentent le mal; c'est un manque d'harmonie dans leur propre intérieur et dans le contact qu'ils sont amenés à avoir avec les autres; c'est enfin un vice d'équilibre qui est tantôt leur ouvrage, tantôt celui de leur création et quelquefois celui de tous les deux.

C'était précisément la situation de la princesse. Vue de profil c'était la lame d'un couteau; de face, une miniature, une ombre. Point d'intermédiaire entre la peau et les os; tantôt, fraîche comme une rose, cinq minutes après, elle offrait le caractère d'une morte. Jamais je ne vis une figure aussi mobile, aussi différente d'elle-même dans ses phases. Cette prodigieuse variété venait d'une imagination exaltée, d'un esprit ardent, que la nature avait logés dans ce corps faible et débile, et d'un amour-propre que la compression rendait encore plus irascible. Ce sentiment avait dû beaucoup la faire souffrir dans son premier état. L'entourage d'un beau-père, espèce d'escroc qui était couvert du mépris public, d'une mère dont la conduite avait été scandaleuse, qui n'ouvrait jamais la bouche que pour laisser échapper la plus lourde bêtise dont le tympan peut être assommé; son séjour dans une maison, vrai réceptacle du désordre, dont la

chétive représentation ne se soutenait que par les dettes et les intrigues, tout cela était fait pour blesser avec raison une personne née avec une certaine élévation et le goût des convenances. Il en résulta le désir de se montrer étrangère à tout ce qui se passait de mal et supérieure à tous ceux qui l'environnaient, désir qui eut son effet autant que ses moyens et les circonstances le permirent. Lorsque Monseigneur parut distinguer mademoiselle Grudzinska et s'attacher à elle, la cupidité de la mère l'amena à un plan de criminelles complaisances dont le prince ne voulait pas profiter, et la vanité de la fille calcula tous les triomphes de l'avenir. Elle épuisa les ruses de l'esprit et de la coquetterie pour entraîner son amant aussi loin qu'il pourrait aller, mais sans lui permettre la moindre chose dont la vertu eût à rougir. Ce qui l'offusquait le plus c'était madame Friederichs, pour laquelle Monseigneur montrait toujours beaucoup d'égards et qu'elle ne pouvait réussir à séparer de lui. Ce fut alors que, pour mieux s'emparer du grand-duc, elle lui promit de se faire l'amie de cette femme et qu'elle acheva par ce mensonge adroit de subjuguer tout à fait Monseigneur et de le conduire à consentir au mariage de madame Friederichs et à résoudre le sien. Cette union une fois conclue, la princesse n'eut garde de tenir ses engagements envers l'ancienne maîtresse de son mari. Elle se contenta de la recevoir deux ou trois fois, mais en lui faisant une telle moue que cette femme reconnut qu'il fallait renoncer à ses ridicules prétentions. Elle se plaignit à Monseigneur qui, tiraillé en sens contraire, se trouva dans une assez fâcheuse position, prit de l'humeur contre l'une et l'autre, et vit que tout ne serait pas rose dans son ménage. L'esprit de la princesse s'exalta et se troubla entièrement comme je l'ai déjà rapporté. Ce n'était pas la première aberration dont elle avait donné le spectacle, et son père avait été lui-même enfermé

renfermait dans son cœur les impressions qu'elle recevait, et se livrait à la prévention et à une persévérante animosité. Lui, d'une gaîté pétillante et souvent grivoise, n'en ménageait pas les expressions; elle, toujours froide et guindée, se permettait à peine un sourire et paraissait of-

fusquée des grosses plaisanteries de son mari. Celui-ci adorait son pays, se montrait fier de sa gloire, et saisissait toutes les occasions de manifester son mépris pour la haute noblesse polonaise; la princesse, entichée d'un patriotisme ridicule et irréfléchi, pâlissait de rage à chaque sortie de Monseigneur contre la Pologne. L'un, dans son bon sens naturel, détestait toute cette métaphysique obscure, tous ces systèmes baroques, tout ce goût du merveilleux où, dans ses divagations, l'esprit humain aime à errer; l'autre se complaisait dans ces écarts de l'imagination et y attachait tout le prix et l'engouement qu'y met une crédulité sotte et vaniteuse.

Enfin, le grand-duc, qui dormait toutes les après-dînées, ne paraissait que sur les neuf heures; la princesse, excédée de l'ennui de la journée, tombait de sommeil à ce moment et était obligée de veiller tard. Pour terminer, il avait toujours, hors l'instant des repas, le cigare à la bouche, et elle ne pouvait souffrir l'odeur du tabac.

Ces oppositions, dans les grandes comme dans les petites choses, se trouvaient continuellement en présence, sans qu'aucune distraction, qu'aucun intermédiaire, ne se mît entre elles. La complaisance, les égards étaient toujours en jeu; mais il en résultait un état de souffrance perpétuelle dont le plus faible devait être nécessairement la victime. Or, Monseigneur était un hercule, et sa femme un souffle.

Lorsque la princesse commença à revenir à la raison, après son désordre intellectuel, elle se vit sans rapports avec personne, et dans cet état de dénuement elle se tourna vers Fawicki. Il fallait que l'herbe fût bien courte pour saisir un tel brin; mais les malheureux se raccrochent à tout, et cet homme, enivré des prévenances qu'on lui faisait, devint fou à son tour. Il y avait, entre eux, une certaine analogie d'obscurité et d'exaltation, qui les rapprocha bien vite. Alors, jugeant, dans son culte,

[illegible]

[illegible] qui [illegible] de M. [illegible] manière [illegible] de la princesse. Ce fut [illegible] son faste et ses [illegible] que célèbre [illegible] Il s'était presque ruiné par ses [illegible] extravagances, entretenant une espèce de cour [illegible] ayant un spectacle italien et [illegible] enfin singeant tous les attributs de la souveraineté. Il avait fait divorce avec deux femmes, et la troisième se trouvait une madame Crac, marchande de modes de Pétersbourg, qu'il avait fait passer du comptoir sur son trône burlesque. Cet homme qui, par des circonstances singulières, s'était vu un instant favori de l'empereur Paul, avait eu alors des relations avec le grand-duc Constantin qui le mettait dans toutes ses parties de plaisir. Ce plaisant original, dont la bêtise égalait la vanité, était tombé entre les mains des jésuites qui l'avaient converti, et, sorti du libertinage le plus scandaleux, il s'était fourré dans la

plus haute dévotion. Il communiait chaque jour, passait son temps dans les églises, mais, le tout sans renoncer aux pompes mondaines auxquelles il sacrifiait toujours.

Le comte Illinski, venu à Varsovie pour quelques affaires, fut reçu de Monseigneur comme un ancien jouet que sa nouvelle métamorphose rendait encore plus amusant. Il en fit nombre de gorges chaudes et en parla à la princesse qui le connaissait déjà de réputation et désira le voir. Le grand-duc ne se fit pas prier pour lui donner cette satisfaction, et il envoya sur-le-champ l'inviter à dîner pour le lendemain.

Les suites de cette entrevue furent tout à fait différentes de ce que l'on devait imaginer. La princesse, loin de partager l'opinion publique sur M. Illinski, le goûta infiniment, adopta tous ses principes ascétiques et finit par devenir son champion. Monseigneur, ennuyé de ce nouvel engouement, perdit plusieurs fois patience et fit, en pleine table, des sorties d'une violence extrême contre le saint personnage. Mais lui, opposant à ces orages la résignation et l'humilité évangélique, n'en alla pas moins son train et s'impatronisa dans la maison, de manière qu'il y dînait tous les jours et qu'il ne quittait la princesse qu'à l'heure où le grand-duc paraissait chaque soir.

Voilà donc la philosophie abandonnée pour la bible, les clairvoyances pour le prince de Hohenlohe, et M. Fawicki pour le comte ! La nouvelle carrière que celui-ci avait ouverte à l'exaltation de la princesse, eut une terrible influence sur la faiblesse de son tempérament. De continuelles courses dans les églises, des visites dans les hôpitaux, et l'air vicié qu'on respire dans ces lieux malsains, affectèrent visiblement sa santé. Les représentations de son mari étaient nulles. Mais, ce qui lui devint le plus préjudiciable, furent les longues retraites qu'elle faisait dans une chapelle pratiquée dans les caves du Bel-

voûtes. L'eau y dégouttait des murs et des voûtes, et là, pendant des heures entières, elle restait à genoux, plongée dans la méditation ou ravie dans des extases.

Le comte Illinski prolongea tant qu'il put son séjour à Varsovie et n'en partit qu'à l'approche de l'hiver. C'était un vrai basilic pour le bon Fawicki. Combien de fois, prenant pour texte la santé de la princesse et la chaleur de son imagination, je lui portais mes plaintes sur le malheur que nous avait envoyé cet homme! Et lui avec quelle bonhomie il faisait chorus avec moi, et avec quelle naïveté il donnait libre essor à sa jalousie haineuse! Il mordait à l'amorce que je lui tendais avec une innocence qui me faisait rire de malice et de pitié.

Je suis revenu un peu sur mes pas, pour expliquer le dérangement de la santé de la princesse, et si, à toutes ces causes, on ajoute le tourment d'une ambition déçue, on verra qu'il lui était impossible de résister à tant d'attaques distinctives de sa frêle existence.

Au printemps de 1824, nous reçûmes la nouvelle de la mort de madame Weïs, décédée à Nice; nous nous attendions depuis longtemps à cet événement qui parut n'affecter que légèrement Monseigneur. Cette femme devint la victime de sa folle conduite, manquant non seulement d'adresse pour retenir le grand-duc dans des chaînes qu'il n'aurait tenu qu'à elle de resserrer, mais, ayant fait de plus tout ce qu'il fallait pour le dégoûter et le jeter dans les bras de mademoiselle Grudzinska, elle n'avait pu ensuite supporter sa chute et le triomphe de sa rivale. Si elle s'était résignée au sort qu'elle avait paru désirer, certes il était encore assez beau pour lui suffire, mais elle regretta ce qu'elle n'avait voulu ni su conserver, et les tortures de la vanité et de la jalousie la firent rapidement descendre au tombeau.

La princesse, enchantée d'être entièrement délivrée d'un objet qui cessait d'être pour elle un épouvantail,

joua l'attendrissement pour une douleur que Monseigneur n'éprouvait pas et affecta de reconnaître à la défunte des qualités qu'elle n'avait jamais possédées. Elle alla même jusqu'à dire qu'elle regrettait sincèrement de ne s'être pas liée avec elle; mais qu'elle avait formé le projet de revenir à d'autres sentiments et qu'elle n'attendait que le retour de madame Weïs pour la faire jouir de son amitié. Elle ne risquait plus rien en parlant un pareil langage que Monseigneur me rapporta en faisant l'éloge de sa femme.

Un autre n'aurait vu qu'un artifice maladroit propre à faire tort à celle qui l'employait; lui, le jugea l'expression de la bonté exquise de la princesse et une preuve touchante de son attachement pour lui. C'est ainsi que la fausseté, qui dérobe à la vérité son apparence et le charme de son caractère, fait plus souvent pour le bonheur des hommes, dans ses nombreuses perfidies, que la vérité elle-même, dans ses trop rares bienfaits.

L'été fut d'un ennui mortel, encore augmenté par le dépérissement de la princesse. Elle gardait fréquemment la chambre, se plaignait de violents maux de tête et de dérangements d'estomac. Une toux menaçante vint s'établir et Monseigneur parut fort inquiet. Il appela un médecin, puis le remplaça par un autre, sans que la malade, qui ne pouvait les souffrir ni l'un ni l'autre, en retirât le moindre avantage. Sur ces entrefaites, le hasard amena à Varsovie un médecin du roi de Prusse, homme de grande réputation. J'engageai Monseigneur à le consulter sur la santé de sa femme, mais il m'y parut tout à fait opposé. Cependant, le jour où le docteur était venu prendre congé de lui, le grand-duc, engagé fortement par le médecin qui suivait alors la princesse, le pria de la voir et de causer avec elle sur sa santé. Il exigea de cet homme qu'il restât quelques jours pour prendre une connaissance plus approfondie des choses.

Ce malheureux prince avait pris cette détermination subite, alarmé qu'il était par quelques symptômes de folie qui avaient paru de nouveau. La princesse, dans un accès de colère maniaque, avait recommencé à lui dire des injures et il n'en fallait pas davantage pour le mettre aux champs. J'avais été instruit de ces particularités par Pigel, médecin français qui était au service de Monseigneur, homme de talent et d'expérience avec lequel je me trouvais lié, mais que la princesse détestait cordialement; la cause de cette haine venait de Fawicki, qui, s'étant trouvé en opposition avec lui, en avait conservé une constante rancune et saisissait toutes les occasions d'en dire du mal.

Pigel donc, à qui Monseigneur avait été obligé de faire toutes les confidences qui se rattachaient à la maladie de la princesse, me tenait au courant de tout, car je m'étais si bien mis de côté que le grand-duc ne me parlait plus de rien depuis longtemps.

Ce fut par ce canal que je sus la terreur qu'avait éprouvée le grand-duc. Il fuirait au bout du monde, avait-il dit, si sa femme retombait dans le même état dont il avait eu tant à gémir. La conclusion de l'examen du docteur fut la nécessité de prendre les eaux d'Ems et de ne pas remettre à un autre temps ce remède qu'il avait jugé devoir être employé sans délai. La saison était déjà avancée, puisque nous nous trouvions au commencement d'août et que les préparatifs et la distance à parcourir ne permettraient d'arriver qu'au moment où les eaux finissent pour le plus grand nombre des malades; mais le médecin comptait moins sur leur efficacité que sur les avantages du changement d'air, de l'exercice, de la dissipation et surtout sur la rupture d'un genre de vie qu'il croyait empirer l'état de la princesse. Monseigneur ne balança pas un seul instant à se rendre à cet avis et ordonna le départ. Il le retarda néanmoins, je ne sais pour-

quoi, d'une quinzaine de jours, de manière que la latitude pour prendre les eaux devenait presque nulle. Il écrivit à l'empereur, pour avoir la permission de rejoindre sa femme lorsqu'il aurait terminé sa grande inspection en Lithuanie et en Volhynie pour visiter les troupes, le même jour que la princesse partit pour les bords du Rhin.

Le courrier expédié à Pétersbourg rejoignit Monseigneur dans sa tournée, avec la permission de son frère, non seulement de rejoindre sa femme, mais encore de ne pas faire son inspection. Le prince l'interrompit sur-le-champ et nous revint à Varsovie où il ne comptait rester que le temps nécessaire pour prendre les mesures que son absence rendait indispensables. Il me demanda si Paul pouvait l'accompagner sans que ses études en souffrissent. Je lui répondis que je ne voyais dans ce voyage qu'une occasion dont Paul devait profiter pour son agrément, son instruction et sa santé; que le temps était venu de lui présenter des objets nouveaux et de former son jugement par les comparaisons qui en devenaient les suites; que cette petite excursion dans les pays étrangers ne pouvait lui être qu'avantageuse et le préparer à de plus intéressantes courses, lorsque le moment arriverait de les entreprendre avec utilité. Le prince fut enchanté de voir mon opinion concorder avec son désir. Il me dit qu'il craignait de me prendre avec lui parce que ma santé, qui n'était pas bonne alors, pourrait souffrir des fatigues de la route et surtout de la rapidité avec laquelle il voulait la faire. J'avoue que, très satisfait dans le fond de n'être pas d'un voyage où je ne prévoyais que de l'ennui et des désagréments, je fus néanmoins piqué que Monseigneur ne m'eût pas donné l'initiative. Ceci me donna à penser qu'il ne me jugeait pas aussi indispensable auprès de son fils que je croyais l'être, ou bien qu'il sacrifiait la tendresse qu'il avait pour

lui à l'envie de faire plaisir à la princesse. Il me dit les choses les plus honnêtes en m'annonçant qu'il prendrait Fawicki avec lui, motivant cette résolution sur le dérangement de ma santé et sur le besoin qu'il avait d'un secrétaire russe dont Fawicki lui servirait. Je vis dès lors que le voyage serait très préjudiciable à Paul, qui, étant sans cesse brutalisé par cet homme, retournerait à son caractère sauvage et bourru dont j'avais eu tant de peine à le tirer, mais la force des circonstances l'emportant, je ne vis plus que le bonheur extrême d'être libre pendant deux mois et d'employer ce temps à soigner ma santé.

A peine Monseigneur était-il arrivé chez lui qu'une estafette, dépêchée de Leipsick, nous apprit que la princesse y était restée malade. A cette nouvelle, Monseigneur n'eut plus de repos, il fut prêt à partir au bout de trois heures. Je recommandai à Paul de m'écrire quand il le pourrait, mais sans qu'il se gênât le moindrement. Je connaissais son extrême paresse quand il s'agissait de brocher une lettre, et je voulais savoir jusqu'à quel point l'attachement qu'il me témoignait prendrait le dessus sur sa répugnance à écrire.

Je fus bientôt convaincu de son véritable attachement pour moi, car chaque courrier ou chaque occasion m'apporta de ses nouvelles, et je voyais par la longueur et le style de ses lettres qu'il se plaisait à me parler avec confiance et que son cœur en éprouvait le besoin. Je ne l'avais cependant jamais gâté par des complaisances déplacées ; au contraire, je m'étais montré sévère, dur même, quand j'avais cru devoir le faire et il se plaignait amèrement de la manière dont le traitait M. Fawicki et du ton d'humeur et de grossièreté qu'il employait toujours avec lui. Les mêmes choses m'étaient confirmées par le colonel Fenshawe, qui était l'aide-de-camp que Monseigneur avait mis près de la princesse et duquel

j'ai déjà parlé dans ces Mémoires, ainsi que par le docteur Pigel; celui-ci était devenu l'objet de l'antipathie de la princesse, ce qui devait naturellement arriver, car il avait pour ennemi mortel Fawicki et, de plus, il avait été nommé du voyage par le grand-duc, contre le désir de sa femme, qui manquait totalement de confiance en lui.

On me mandait de plus que la flamme de Fawicki s'était rallumée de plus belle, et qu'il en résultait les plus incroyables ridicules. Il consultait avec les médecins sur la santé de la princesse, il composait des mémoires, enfin sa passion, remarquée par tout le monde, l'entraînait aux démarches les plus folles, et tout cela se passait sous les yeux de Monseigneur. Une aussi inconcevable tolérance ne pouvait s'expliquer que par la crainte d'irriter une femme dont le cerveau était dans un état aussi déplorable que le reste du corps. L'avis des médecins, du moins le plus unanime, déclarait la maladie une affection pulmonaire et lui donnait toute la gravité d'une phtisie déjà parvenue à un degré qui laisse peu d'espoir. Mais comment laisser même à soupçonner un pareil arrêt à Monseigneur? De là, l'embarras des médecins et les hésitations dont le traitement était constamment suivi. Après un séjour d'un mois à Ems qui n'apporta aucun soulagement à la princesse et pendant lequel le grand-duc s'amusa à boire les eaux à une quantité quadruple de l'ordinaire et à prendre des douches d'un quart d'heure que les autres ne pouvaient supporter que quelques minutes, il en partit, jurant après les médecins et les eaux. Il se rendit à Coblentz, où il avait donné rendez-vous à sa sœur, la princesse d'Orange, qui y arriva avec son mari. Le roi de Wurtemberg le rejoignit de son côté et ces illustres personnages passèrent deux jours ensemble. De là, Monseigneur se dirigea sur Mayence, puis sur Francfort, où il s'arrêta pendant huit jours. Ensuite il alla à Weimar, voir sa sœur, la grande-du-

chesse, et parvint enfin à Dresde, où il avait résolu de consulter Kreissig, médecin du roi. Paul me donnait l'itinéraire du voyage.

Ce Kreissig était, selon les uns, un homme de grand talent et, selon les autres, tout simplement un charlatan d'une avidité extrême. Il mit la princesse à l'usage des raisins, certifia que la poitrine était intacte, et exigea, pour mieux s'assurer du genre de maladie et surtout pour le traitement des raisins qui ne pouvait avoir lieu qu'à Dresde, que Monseigneur y laissât sa femme pendant quelque temps. Fawicki et Pigel m'écrivirent sur-le-champ cette résolution. Ils me dirent que l'usage des raisins avait été déconseillé par tous les autres médecins et que Kreissig ne l'avait ordonné que pour avoir un prétexte de retenir la princesse entre ses mains et un droit à une plus forte récompense. Comme ces deux messieurs avaient de puissantes raisons de désirer leur retour à Varsovie, je jugeai que leur impatience pouvait bien entrer pour beaucoup dans ce qu'ils me mandaient, et que c'était d'après le résultat seul qu'il appartenait de statuer.

Sur ces entrefaites, le grand-duc Michel nous arriva au Belvédère. Ce prince était venu sur les frontières au devant du prince et de la princesse d'Orange qui allaient à Pétersbourg et, quoiqu'il sût que son frère fût absent, il n'en fit pas moins le voyage de Varsovie. J'eus alors tout le temps nécessaire pour le connaître, mieux que j'eusse pu le faire jusqu'alors, puisque je me trouvais seul avec lui, aussi avec son aide-de-camp, le général Bibicoff, homme d'esprit, très attaché à son maître et qui possédait ces qualités de franchise, de fermeté, et ces sentiments élevés qui sont rares chez les personnes qui entourent les princes. Heureux celui d'entre eux qui a près de lui un serviteur assez dévoué pour lui présenter la vérité et la faire accepter puisqu'il est digne de la dire. Tel était le général.

Le grand-duc Michel a un très bon cœur et conserve encore la candeur et la bonhomie de la jeunesse; il paraît avoir négligé son instruction, et par conséquent, lorsqu'il s'écarte des petits détails du militaire et de l'insignifiante biographie des officiers de l'armée, il n'a plus d'autre ressource que de se rabattre sur les calembours. Il a le caractère très doux, mais, pour imiter son frère, le grand-duc Constantin, il croit devoir se fâcher et bourrer ses subordonnés quand il en trouve l'occasion. A une manœuvre de Varsovie, il avait entendu dire par Monseigneur à un de ses aides-de-camp : « Monsieur, enfoncez vos éperons dans le ventre de votre cheval, et cassez-vous le cou pour porter mes ordres. » Le lendemain, le grand-duc Michel partit pour Pétersbourg, en calèche, avec Bibicoff. Celui-ci était endormi, et le prince prit ce moment pour répéter la phrase de la veille avec le ton de voix le plus approximatif qu'il pût, de sorte qu'il réveilla son compagnon de voyage qui, ayant son franc parler avec son maître, lui dit aussitôt : « Je vois que Monseigneur répète sa leçon pour la mettre en pratique à Pétersbourg; il aurait dû retenir autre chose. » Cette manie puérile d'imiter son frère se fait remarquer en tout. Souvent, quand je me trouvais avec lui, j'aurais pu, en fermant les yeux, croire que j'étais avec le grand-duc Constantin : même voix, mêmes coupes de phrases, mêmes mots et mêmes sujets d'entretien. Il eût été à désirer qu'il se fût borné à singer seulement les choses extérieures; mais il a voulu copier le modèle dans sa conduite même et il en est arrivé un grand mal. Depuis longtemps auditeur attentif des déclamations du grand-duc Constantin contre les mariages formés par la politique et contre les princesses d'Allemagne, noble pépinière où les maisons régnantes sont presque toutes obligées d'aller chercher des alliances convenables à leur rang, il avait conçu l'idée de se marier à sa fantaisie ainsi que son

frère, et de braver l'opinion. Imbu de cette belle idée, il s'était cherché un objet de bonheur à sa guise et l'avait trouvé dans une fille d'honneur de l'impératrice-mère, jeune personne charmante par sa tournure et ses qualités; mais il manquait tout à fait de moyens compensatifs pour obtenir un consentement. Il alla cependant trouver l'empereur, lui avoua sa passion, lui dit tout le dégoût qu'elle lui inspirait pour la princesse de Wurtemberg et le supplia de ne pas former des vœux qui seraient le malheur de sa vie. L'empereur lui répondit que c'était de l'enfantillage, que la princesse, aussi jolie, aussi aimable que sa maîtresse, la lui ferait bientôt oublier; que les choses étaient trop avancées pour pouvoir reculer et qu'en un mot, il devait se soumettre à la voix de tant de devoirs réunis. Le grand-duc, non rebuté par cette tentative, eut encore recours à sa mère qui, avec raison, attribuant à l'influence du grand-duc Constantin cette malheureuse résistance, ne put s'empêcher de lui en vouloir beaucoup. Aussi, lors d'un voyage que le grand-duc Michel fit à Varsovie, quelque temps avant son mariage, étant venu prendre congé de sa mère, elle dit au général Adelinski, qui avait surveillé l'éducation du jeune prince, et qui partait avec lui : « Mon cher général, défendez Michel contre les suggestions de ce monstre de Constantin, car c'est lui qui le perd. »

Le grand-duc Michel se maria donc avec le cœur rempli d'une folle passion, l'esprit faussé et engoué des principes qui s'opposaient à son retour à la raison. Ni la jeunesse, ni les agréments, ni la réunion de toutes les qualités que possédait la princesse, ne purent trouver grâce devant lui : époux froid et mécontent, il n'avait pour sa femme que des égards indispensables et saisissait toutes les occasions de s'éloigner d'elle. Etablie à la campagne, elle ne recevait la visite de son mari qu'une ou deux fois par semaine, et encore, ce peu de temps qu'il

lui accordait il le passait le cigare à la bouche ou à dormir comme il l'avait vu faire au grand-duc Constantin. La jeune princesse vit donc s'éloigner ainsi toutes les espérances de bonheur qu'elle avait dû concevoir, et cette fleur, qui ne demandait qu'à s'épanouir, fut obligée de se replier sur elle-même et d'ensevelir ses trésors méconnus. Elle était enceinte et une grossesse difficile la rendait presque toujours malade; ce fut précisément ce moment que choisit le grand-duc Michel pour venir à Varsovie. Il y attendit son frère pendant huit jours et s'amusa pendant ce temps à faire pirouetter les troupes. Enfin Monseigneur arriva avec Paul; il revenait rempli des plus belles espérances, et comptait repartir dans un court délai pour aller rechercher sa femme que les raisins devaient remettre tout à fait, selon ce que lui avait promis le médecin Kreissig. Paul fut enchanté de me revoir et d'avoir terminé son voyage qui n'avait été pour lui qu'une suite de contrariétés et d'ennuis. Il était tellement acharné contre M. Fawicki qu'il aurait bien pu étendre ses dénonciations sur des choses auxquelles il ne devait pas toucher; mais j'avais soin de détourner ses confidences de manière à lui faire sentir qu'il y avait une discrétion de convenances et de respect de laquelle on ne devait jamais sortir. J'appris seulement en gros l'extrême intérêt que le mentor avait montré pour la santé de la princesse, intérêt qui l'avait, pour ainsi dire, affublé grotesquement de la robe de docteur.

Les deux frères restèrent une semaine ensemble et repartirent le même jour pour Dresde et pour Pétersbourg. Aussitôt le départ de Monseigneur, je reçus la nouvelle que les raisins avaient occasionné une forte diarrhée à la princesse, suivie d'une fièvre considérable et que le grand-duc la retrouverait plus mal que quand il l'avait quittée. C'est ce qui fut malheureusement confirmé par une estafette que le prince envoya, après son arrivée, et

par laquelle il mandait qu'il ne savait plus l'époque de son retour.

Notre solitude du Belvédère fut agréablement troublée par l'arrivée du grand-duc Nicolas, qui venait de Berlin où il avait laissé sa femme, et qui allait, en retournant à Pétersbourg, inspecter la construction de quelques forteresses qui étaient sous sa direction. Je fus enchanté de le voir particulièrement et de me former une idée de celui à qui l'empereur avait voulu remettre les grandes destinées de la Russie. Ce legs si important qu'on avait cherché à assurer par tous les moyens que l'absence des lois laisse à la volonté du monarque, devait être nécessairement justifié par les qualités de celui à qui il est destiné. L'empereur n'avait pu se déterminer à violer l'ordre de la succession que par des raisons toutes en faveur de la prospérité de son vaste domaine et que par la confiance que lui inspirait celui entre les mains duquel il avait résolu de déposer une charge si précieuse, et en même temps si lourde. Ma curiosité était puissamment aiguillonnée, et je résolus de la satisfaire, autant que les circonstances et le peu de temps que le grand-duc Nicolas resterait avec nous pourraient me le permettre. Il logeait au Belvédère ; nous dînions avec lui et il nous retenait après le repas, sans compter que nous le voyions encore plusieurs fois dans le cours de la journée. Voici les remarques que je fis sur le futur monarque qui doit régir la Russie.

Le contraste le plus tranchant entre tout ce qui entoure un frère et ce qui entoure l'autre frappe d'abord les yeux : la tournure, le ton, les habitudes du grand-duc Constantin et du grand-duc Nicolas sont tout à fait opposés ; cette différence descend ensuite depuis leurs personnes jusqu'au dernier individu qui leur est attaché et s'étend même sur les choses d'usage. Leurs voitures, par exemple, sont d'une forme et d'une construction en-

tièrement contraires : celles du grand-duc Nicolas sont pareilles à celles de l'empereur, tandis que le grand-duc Constantin fait établir les siennes sur un modèle tout à fait opposé qu'a adopté servilement le grand-duc Michel; cette remarque peut paraître puérile, mais elle n'est cependant pas déplacée pour montrer l'ensemble d'oppositions qui distinguent les deux frères. Un observateur fait son profit de tout. A une figure grave et majestueuse, mais en même temps douce et prévenante, le grand-duc Nicolas joint une extrême politesse et l'art de mettre chacun à son aise sans tomber dans cette familiarité qui souvent, chez les grands, est bien moins une marque de leur bienveillance qu'un ennui accablant de leur rang. Il sait parfaitement adapter sa conversation au caractère ou à la profession de ceux avec lesquels il s'entretient, et cette conversation annonce des connaissances variées et approfondies. Actif et grand travailleur, il n'accorde au sommeil que le temps nécessaire et, après avoir expédié les affaires courantes, il veille tous les jours fort tard dans son cabinet, pour son instruction particulière.

Aussi, toutes les branches d'administration qui lui sont confiées par l'empereur, tendent-elles à une perfection inconnue jusqu'alors. Telle est surtout celle du génie dont il est le chef. On le dit très pénétrant, fin et extrêmement adroit pour parvenir à son but. Sobre et réservé, sa jeunesse n'a jamais été accompagnée de ces excès qui, dans de pareils personnages, portent la terreur parmi ceux qu'ils peuvent fouler impunément, et les mauvais exemples parmi ceux à qui la faveur donne le droit de l'imitation. Tel est le grand-duc Nicolas, que l'empereur, par conscience et par sympathie, veut avoir pour successeur.

Cependant ce prince a peu de partisans ; la multitude et surtout la plus grande partie du militaire sont pour

le grand-duc Constantin. En cas du plus grand malheur qui pourrait arriver à la Russie, celui de la mort de l'empereur, il y a apparence que la lutte serait à l'avantage du dernier si la politique étrangère ne se mettait pas à la traverse, ce qui ne manquerait pas d'arriver.

Au reste, dans ces grands événements, que l'affaiblissement de la santé de l'empereur et la forte constitution de son frère laissent à supposer, il faudrait connaître quelle serait la résolution du grand-duc Constantin. Je le sais assez honnête homme, assez attaché à son pays, pour croire qu'il balançât un seul instant à ratifier un sacrifice dont le refus menacerait des plus grands maux. Mais, en même temps, je suis trop convaincu de la faiblesse de son caractère, de l'ascendant qu'on prend aisément sur lui, pour répondre que des ambitions étrangères ne réveilleraient pas la sienne, afin de s'en servir. En Russie où il n'y a aucune loi fondamentale, on a vu constamment le souverain se jouer de la volonté de son prédécesseur, renverser ce qu'il avait établi, et créer de nouvelles institutions menacées de la même ruine. Ainsi, toutes les précautions prises par l'empereur, pour faire passer la couronne sur la tête du grand-duc Nicolas, au détriment de son frère, et la renonciation de celui-ci, tout serait annulé par la rétractation de l'ancien consentant et ne deviendrait plus que le prétexte d'une division infiniment dangereuse pour l'empire.

Une autre amorce pourrait être encore tendue au grand-duc Constantin et elle occupe déjà depuis longtemps bien des personnes à influence : ce serait une véritable révolution de la Pologne, opérée par la réunion de toutes ses anciennes provinces, ce qui formerait un Etat considérable dont il porterait la couronne. Ce plan, qui diminuerait la puissance de la Russie et qui établirait une formidable barrière entre elle et le reste de l'Europe, contenterait bien des intérêts. Il aurait même une cer-

taine apparence de conciliation dont la politique serait assez adroite pour profiter. Nul doute qu'il ne fût appuyé par toutes les puissances en ce qu'il rétablirait l'équilibre rompu et qu'il restituerait dans la balance le trop dont la Russie s'est mise en possession. Il y entrerait même des idées de justice que les partages encore récents de la Pologne n'ont pas laissé s'effacer. Alors, le grand-duc Constantin, qui n'a pas d'enfants, serait un passage à une nouvelle dynastie régnante. Ce projet serait secondé par l'enthousiasme général de la nation polonaise, dont le patriotisme s'augmenterait encore de toute la haine qu'elle porte aux Russes.

Nous espérons que ces suppositions seront gratuites et que le génie protecteur de la Russie préviendra des malheurs qu'une politique rivale prévoit en souriant et qu'elle prépare dans ses menées perfides et ténébreuses. Elle sait que ce colosse immense, dont un pied s'appuie sur le Kamtschatka et l'autre sur le bord de la Vistule, ne peut être renversé par des mains étrangères et qu'il n'a à redouter que les maux qui s'engendreraient dans son vaste sein. Aucun élément n'en sera négligé. Mais, sans nous occuper de ces grandes questions qui seront résolues par le temps, retournons au grand-duc Nicolas qui me les a fait effleurer. Après avoir passé trois jours au Belvédère, il partit pour sa destination, me laissant enchanté de ce que j'avais démêlé en lui, et fort reconnaissant des bontés qu'il m'avait témoignées.

Quelque temps après, nous apprîmes que la princesse allait mieux, serait bientôt en état de se mettre en route, et que Monseigneur, l'ayant accompagnée jusqu'à la frontière de la Pologne, la quitterait à Kalisz, pour arriver en avant. Effectivement, le grand-duc nous vint seul et il comptait attendre tranquillement au Belvédère l'arrivée de sa femme, lorsqu'il reçut un courrier, avec la mauvaise nouvelle que la princesse était de nouveau re-

tombée malade et qu'elle ne pouvait avancer. Monseigneur repartit sur-le-champ et alla la retrouver. Heureusement que les accidents se calmèrent et tous deux parvinrent enfin à regagner le Belvédère après toutes ces contrariétés. La princesse reparut dans un état peu différent de celui où elle était lors de son départ : même maigreur, même irascibilité de caractère et d'imagination. Le mouvement du voyage n'avait produit d'autre effet que la fatigue. Le changement d'air, la nouveauté des objets, la distraction qui en est la suite, et qui opère si avantageusement sur un esprit malade, tout le bénéfice enfin qu'on avait attendu et des eaux et du déplacement, fut réduit à rien; le seul bien momentané qu'elle eût éprouvé consista dans la jouissance de sa vanité, qui se complut fort dans les honneurs que le roi de Prusse avait ordonné qu'on lui rendit dans tous ses Etats. Elle fut un peu consolée par cet accueil et par celui qu'elle reçut, à Mayence, du roi de Wurtemberg et de la princesse d'Orange, sa belle-sœur. Ces petites compensations adoucissaient la mortification de ne pouvoir aller à Pétersbourg, car, malgré toute sa dévotion qui semblait devoir la détacher des vanités terrestres et le voile dont elle cherchait à couvrir ses sentiments, il lui était impossible de cacher son dépit secret, même aux yeux des moins clairvoyants. Ceci me rappelle un propos qui fut tenu par un domestique de sa suite, lors du départ pour Ems : « Il n'y a pour elle que les eaux de la Néva, » dit fort plaisamment ce bon Russe.

Notre genre de vie recommença au Belvédère, avec encore plus de tristesse qu'auparavant. La princesse était presque toujours souffrante, soutenait que sa santé était bonne et faisait, pour le prouver, des efforts qui la ruinaient encore davantage. Monseigneur, toujours bon, attentif, complaisant, enfin le meilleur des maris, se résignait exemplairement à avoir une femme sans cesse

malade et d'une opposition manifeste à sa manière d'être. Il est vrai que c'était le meilleur parti qu'il eût à prendre, puisque témoigner du regret ou du mécontentement aurait prouvé qu'il s'était trompé dans son choix, et, plus il avait été inconvenant, plus celui qui l'avait fait se trouvait engagé de soutenir la gageure et de porter avec un air satisfait les fers qu'il s'était complu à river lui-même.

Les soirées devinrent encore plus insipides que jamais, par la solitude dont paraissait se complaire Monseigneur. Elles avaient le plus ordinairement lieu dans les appartements retirés et, quand c'était dans le salon, l'aide-de-camp du jour y était rarement appelé. Une fois, le prince me dit que je pouvais me dispenser d'y paraître lorsque je le jugerais à propos, et qu'il suffirait d'y envoyer Paul. Alors je profitai de cette licence pour m'en exempter le plus souvent, et M. Fawicki ne s'y trouva plus. Je m'amuserai à tracer une de ces soirées, toutes calquées les unes sur les autres : un seul exemple suffira pour en donner une juste idée.

Dans un salon spacieux, en carré long, est une niche en demi-cercle, qui contient un canapé de pareille forme, et qui coupe la pièce en deux ; devant le canapé, une table ronde qui sert à prendre le thé et sur laquelle la princesse établit son ouvrage. Quatre flambeaux y sont placés, un lustre est suspendu au milieu; à droite du canapé, une cheminée, toujours en activité, et, à gauche, un poêle qui sert de pendant, voilà le lieu de la scène. On nous a avertis que Monseigneur est descendu, nous nous rendons dans le salon, Paul muni des gazettes polonaises, qu'il doit apporter chaque soir. Monseigneur est assis à droite de sa femme. Nous entrons. Il nous salue à la façon militaire, en portant la main à son front comme s'il avait un chapeau : « Veuillez vous lâcher par en bas », ce qui veut dire asseyez-vous, sont les premières paroles du prince. Nous prenons place ; alors, si l'aide-de-camp

du jour lui convient, il l'envoie chercher, et, lorsqu'il entre, Monseigneur lui répète le même salut, puis ajoute : « Veuillez vous accroupir. » Nous voici donc tous assis autour de la table; le grand-duc annonce à haute voix les articles de la gazette polonaise qui lui conviennent, déclamant comme Talma, appuyant, avec une plaisante emphase, sur les mots les plus durs, les plus difficiles à prononcer, et tournant le tout en ridicule de la manière la plus comique. La princesse, ennuyée et un peu piquée des outrages faits à sa langue, veut parler à quelqu'un de nous. « Tais-toi, femme », lui crie Monseigneur. Et si elle ne se rend pas à l'invitation, Monseigneur de crier encore plus fort : « Mais écoute moi donc; cette femme est insoutenable. » Le silence se rétablit. La princesse, pour se distraire, sonne et fait apporter le thé. Un grand diable d'homme, autrefois cuirassier, et que le grand-duc a pris pour le servir dans l'appartement intérieur, entre gravement portant un plateau garni de tous les attirails nécessaires et le dépose sur la table, comme s'il défilait à la parade. Il est suivi par un petit Grec, à face de ramoneur, jadis corsaire, et qui, ramassé sur les grands chemins par Monseigneur, lors qu'une partie des Hellènes fuyaient le cimeterre turc, a trouvé au Belvédère un port au dessus de tous ceux qu'il aurait pu rencontrer. Celui-ci porte les gâteaux. La princesse prépare le thé. Monseigneur lit toujours; elle lui en présente une tasse, et lui, continuant sa lecture, la vide peu à peu. Les autres personnes sont servies ensuite, et comme tout cela ne peut se faire sans des offres et des remerciements, il en résulte un certain bruit qui provoque à nouveau les plaintes de Monseigneur, mais toujours sur le ton de la plaisanterie. Le thé pris et les gazettes terminées, il s'entame une conversation, mais qui ne dure qu'un instant, car, à la première occasion qui se présente, Monseigneur s'en sert pour raconter une anecdote, puis une

autre, et la parole, une fois saisie par lui, il ne reste plus aux autres que les oreilles pour écouter. Pendant ce temps, la princesse ou travaille, ou feuillette un livre et, si elle s'avise de vouloir dire quelques mots de son côté, tout aussitôt le grand duc s'écrie : « Mais, femme, laisse-moi donc parler, attends que je finisse. » Et il ne finit jamais. La manière de raconter de Monseigneur est un peu prolixe et c'est la suite de son goût extrême pour parler, mais elle est remplie d'intérêt et d'originalité. Le mot propre, le mot plaisant, arrive sans faute, quoique souvent après de longs détours. Pour des personnes qui ne seraient pas habituellement de sa société, rien de plus piquant, rien de plus attrayant pour la curiosité que sa conversation. C'est une galerie de tous les personnages qu'il a connus, pris indistinctement dans le monde comme dans sa famille, c'est un recueil de faits presque ignorés, d'anecdotes inédites, de notes précieuses sur les grands événements dont il a été témoin ou dans lesquels il a été acteur. C'est, en un mot, une collection du plus haut intérêt. Mais, au bout d'un certain temps, le magasin s'épuise et la lanterne magique représente les mêmes tableaux, de sorte qu'on sait d'avance l'histoire que la conversation va annoncer, ainsi que les détails que le passé doit offrir. Quelquefois, mais c'est le plus rarement, une lecture proposée par la princesse lui évitait cette répétition ; alors autre inconvénient : la princesse aime à disserter et un passage de livre fournissait bientôt matière à des réflexions dans lesquelles entrait une métaphysique si subtile, qu'elle échappait à la compréhension des interlocuteurs, et même à la sienne. Après s'être élevée dans les nuages de l'analyse la plus abstraite, et égarée dans les régions vaporeuses de son imagination, elle ne trouvait plus d'autre moyen de s'en tirer que ces mots : « Vous me comprenez... vous comprenez ce que je veux dire... » Une inclinaison de tête

était la réponse obligée, et Monseigneur, qui avait écouté avec l'expression d'un ennui impatient, poussait alors un grand soupir, comme signe du plaisir qu'il éprouvait en se retrouvant sur terre. Ceci me rappelle un propos comique que me tint Monseigneur, pendant le séjour de l'empereur à Varsovie. Ce monarque, qui aime beaucoup les causeries de femmes, avait avec la princesse de longues conversations que celle-ci, pour faire preuve d'esprit, ramenait toujours sur des objets métaphysiques. L'empereur saisissait, autant que sa surdité pouvait le permettre, quelques mots de l'interlocutrice et y répondait avec complaisance. Un jour le grand-duc, excédé de ce bavardage, me dit : « Savez-vous ce qui résulte de ce galimatias? l'une n'a rien compris à ce qu'elle a dit et l'autre n'a rien entendu. »

Enfin vers dix heures à peu près, parce qu'il était enjoint à la princesse de se coucher de bonne heure, Monseigneur levait la séance, embrassait sa femme et nous disait bonsoir; puis, chacun allait fermer librement des paupières dont le rapprochement avait été bien pénible à retenir pendant deux mortelles heures. Telles étaient, sans aucune variante, nos soirées du Belvédère.

L'arrivée du grand-duc Nicolas, qui retournait à Pétersbourg avec sa femme, vint les interrompre. La grande-duchesse était enceinte, voyageait à très petites journées, et devait se reposer pendant plusieurs jours à Varsovie. Le Belvédère était trop petit pour contenir toute la suite des illustres voyageurs, et, n'y ayant aucun appartement qui pût recevoir la grande-duchesse, Monseigneur et sa femme allèrent s'établir en ville, au palais de Brühl. Le grand-duc Nicolas et la sienne logèrent dans le château de l'Empereur; quant à nous, l'ordre nous fut donné de rester à la campagne. Le séjour du grand-duc et de la grande-duchesse à Varsovie fut d'une semaine. Malgré l'intimité apparente qui régnait entre les deux

couples, ils furent fort aises de se séparer et Monseigneur revint à son cher Belvédère, aussitôt qu'il eut donné à son frère le baiser d'adieu. De cette époque jusqu'à celle de la diète (mai 1825) aucun événement ne mérita de fixer mon attention.

Cette assemblée, qui intéressait si fort les Polonais, avait été retardée d'une année, quoique, par la constitution, elle dût avoir lieu tous les deux ans. Le mécontentement que la dernière session avait donné à l'empereur était la cause de ce retard qui, d'ailleurs, faisait voir que ce monarque se regardait comme maître de modifier son ouvrage et de le soumettre à sa volonté. Il en donna une preuve bien plus éclatante par un ukase qu'on revêtit du titre d'article additionnel par lequel les séances qui devaient, d'après la constitution, être publiques, n'auraient lieu dorénavant qu'à huis clos. L'empereur se ménageait la faculté de désigner les personnes autres que les députés qui pourraient y assister. Cette décision, émanée d'un trône autocratique, excita de violents murmures parmi les patriotes polonais, et surtout parmi les belles dames qui se voyaient enlever le droit d'étaler dans les tribunes leur toilette élégante et de prodiguer des applaudissements à l'orateur de leur cœur, ou de leur opinion. Jamais patriotisme féminin ne fut plus prononcé qu'en Pologne. Les femmes en sont les organes les plus chauds, et la mode, le ton, les petites coteries le réchauffent jusqu'à une exaltation souvent ridicule. Le sentiment qui attache à la patrie est aussi naturel que noble et digne de louanges, c'est lui qui commande le dévouement abnégatif où la vertu paraît dans tout son éclat, mais il lui faut un aliment pris dans des circonstances présentes, ou possibles dans l'avenir. Lorsqu'il ne repose plus que sur des souvenirs, les uns glorieux, il est vrai, mais les autres affligeants, il doit devenir calme et se modifier selon les événements. La

Pologne fut grande quand la valeur et le fer suffisaient aux nations, mais quand l'Europe s'éclaira et se civilisa, la Pologne resta sous le poids d'un esclavage dégradant et d'une aristocratie barbare. Les grands seigneurs, fixant leurs regards orgueilleux sur leurs serfs et leurs domaines indépendants, ne les détournèrent, ni sur leurs voisins, ni sur leurs progrès, et se renfermèrent dans leur fatal égoïsme. De là, le partage du pays et tous les malheurs qui s'en suivirent. Ne pouvant plus rien par elle-même, la Pologne chercha plus tard des protecteurs et suivit les bannières de Napoléon, bannières si terribles pour ses ennemis et si décevantes pour ses alliés. Les Polonais, trompés par lui et compris ensuite dans sa ruine, tombèrent enfin sous la domination d'Alexandre qui, loin de les écraser de son sceptre vainqueur, leur accorda tous les bienfaits qui devaient leur assurer le bonheur. Le titre de royaume les replaça au rang des nations; une constitution bien plus libérale encore que celle qu'ils s'étaient donnée en 1793 leur fut octroyée. La Russie leur fit présent d'un matériel considérable d'artillerie et fournit les avances que leur état de misère leur interdisait. Voilà tous les biens que leur apporta leur nouveau souverain, et certes ils devaient surpasser leur espoir. Cependant ils haïssent la main qui les a pour ainsi dire recréés et, ne voyant pas le passé, ils rêvent encore une existence qu'ils n'ont pu conserver et qu'ils ne peuvent ressaisir. Ainsi, le patriotisme des Polonais n'est, à le bien prendre, que l'orgueil de ce qu'ils ont été uni à la haine de ceux qui les ont rendus au monde politique.

L'empereur resta six semaines à Varsovie et ne donna pendant ce temps que trois grands repas. Tous les jours il venait dîner chez son frère au palais de Brühl, Paul y était admis en quatrième et fut le seul qui eut l'honneur de manger avec Sa Majesté. Cependant le prince d'Orange étant arrivé vers la fin de la diète devint le cinquième

convive. Les matinées se passèrent en revues, en manœuvres, et les soirées étaient remplies par des bals. La diète se termina à la satisfaction commune, les travaux de deux ans et ceux de l'année arriérée furent arrêtés par les deux chambres, auxquelles on en déroula le tableau qu'elles eurent à peine le temps de parcourir. Le mannequin de la représentation nationale accepta silencieusement le tout, cessa d'être l'antre de la discorde et de la rébellion. Les bons esprits reconnurent alors qu'une force unique et bien dirigeante était préférable de beaucoup au tumulte des opinions, à la chicane des partis et à l'inexpérience en affaires, qui étaient le lot nécessaire de l'enfance constitutionnelle des Polonais.

Pendant tout le temps qu'avait duré la diète, je n'avais presque pas vu Monseigneur; il était horriblement fatigué et occupé, et Paul allait seul chez lui quand il le faisait appeler. Dans les commencements, cela me parut assez naturel, mais je fus ensuite piqué que le prince parût m'avoir presque oublié. Je pensais aussi qu'il était assez naturel que je fusse présenté par lui à l'empereur et l'occasion s'en offrait journellement. J'attendis cependant avec patience jusqu'à la veille du départ de ce monarque et, voulant un peu stimuler le grand-duc, qui a pour habitude de ne jamais mettre en avant ceux qui lui appartiennent, j'écrivis au général Kourouta que, craignant d'avoir démérité près de Monseigneur dont la froideur me faisait mal depuis quelque temps, je le priais de faire accepter ma démission. Je portai moi-même ma lettre au général qui fut fort étonné de son contenu et qui refusa même de la remettre dans la crainte de déplaire à Monseigneur. J'insistai et il me promit enfin de la présenter sur-le-champ. J'avais choisi le moment où il allait travailler avec lui.

Je vis, la minute d'après, revenir le général qui arriva chez moi et qui me dit que le grand-duc ne m'avait

pas compris et qu'il me priait de mieux m'expliquer ; le général me pressa de répondre au plus tôt, parce que Monseigneur était d'une impatience extrême. Alors j'énonçai que, par discrétion, je m'étais abstenu d'entrer dans aucun détail, et je m'étendis sur toutes les remarques que j'avais faites, lesquelles m'induisaient à croire que Monseigneur m'avait retiré ses bontés. J'ajoutai que d'ailleurs, Paul étant à la fin de son éducation, on m'avait peut-être jugé inutile et que, n'ayant jamais donné aucun sujet de mécontentement, on avait pris la seule manière à employer pour me faire sentir que je devais me retirer.

Le général, muni de cette réponse, se hâta de la rendre à Monseigneur, qui le renvoya sur-le-champ pour me demander si je n'avais point quelques griefs particuliers contre lui, et qu'il voulait absolument que je parlasse franchement et sans aucun détour. Sur mon assurance que je n'avais qu'à me louer de ses procédés et de sa bienveillance pour moi, jusqu'au moment où j'avais cru remarquer ce changement affligeant, le général retourna de nouveau chez le prince, pour lui transmettre cette déclaration. L'instant d'après, troisième message ; le prince me faisait dire qu'il n'avait nullement changé à mon égard, que son attachement et ses sentiments d'estime étaient toujours les mêmes et qu'il m'en donnait sa parole.

Le lendemain l'empereur partit et nous retournâmes dîner au Belvédère. Monseigneur fut charmant pour moi, me traita avec l'amitié la plus aimable, et même me cajola, si j'ose parler ainsi. Mais il ne fut nullement question de ce qui s'était passé précédemment.

Il est d'usage que le travail pour les avancements et les distributions des grâces ne se fait que quand l'empereur a atteint la frontière de la Russie. Là, il s'arrête, fait l'expansion de ses faveurs et en envoie la liste à son

frère qui la fait mettre dans l'ordre du jour. On peut se figurer avec quelle impatience le courrier porteur de ce travail est attendu par tous les prétendants. Je le vis arriver au Belvédère et incontinent après, Monseigneur me fit appeler dans son cabinet. Lorsque j'y entrai il me dit : « Je suis enchanté, mon cher comte, de vous annoncer que Sa Majesté a daigné vous conférer l'ordre de Saint-Stanislas, seconde classe, que je lui ai demandé pour vous. Voyez maintenant si je vous ai oublié et si j'ai changé dans des sentiments que vous avez si bien mérités; mais, une autre fois, quand vous serez fou, il faudra vous faire saigner. » Je le remerciai comme je le devais pour une faveur à laquelle je n'avais aucun droit de prétendre, car elle n'est accordée qu'à ceux qui ont rendu des services à l'Etat et je ne me trouvais pas dans cette catégorie; elle était bien au-dessus de ce que je pouvais espérer.

Le départ de l'empereur avait été attendu pour celui de la princesse qui devait se rendre aux eaux de Carlsbad avec le grand-duc et Paul. Comme l'année précédente, je fus dispensé du voyage et, la loi de l'Indemnité m'appelant en France, je demandai à Monseigneur la permission d'y aller pour cette affaire importante. Il me l'accorda en me souhaitant le plus heureux succès et en me priant de revenir le plus tôt possible; il partit, et moi deux jours après lui.

TROISIÈME PARTIE

(1825-1830)

Voyage en France. — La mort d'Alexandre. — La conspiration de 1825. — L'abdication du Grand-Duc. — L'empereur Alexandre jugé et expliqué par le grand-duc Constantin. — Nicolas et Constantin. — Publication de l'abdication. — La conspiration polonaise. — Les Grecs. — Navarin. — Voyage en France (1829). — Le Grand-Duc et son fils. — Le Grand-Duc et son beau-père. — L'empereur à Varsovie. — La Révolution de juillet.

Je restai trois mois en France et, après avoir ébauché mes affaires d'indemnités que je remis pour les suivre entre les mains d'un parfait honnête homme, je repris le chemin de Varsovie. Mon voyage se fit heureusement, malgré les inconvénients d'une saison déjà fort avancée, et j'arrivai ainsi jusqu'à la dernière station de poste avant la capitale.

Pendant qu'on préparait les chevaux qui devaient m'y conduire, le maître de poste s'approcha de ma voiture et me demanda, d'un ton consterné, si je savais déjà l'événement affreux qui plongeait tout le pays dans la désolation. Cette question me bouleversa, et mon imagination alarmée me fit aussitôt arrêter mes craintes sur le grand-duc, dont je n'ignorais pas que les jours avaient été menacés plusieurs fois. « Monseigneur est-il en bonne santé ? m'écriai-je avec précipitation. — Oui, me répondit le maître de poste, mais nous avons

perdu notre père; l'Empereur est mort et j'ai appris moi-même cette triste nouvelle au Belvédère, dont je suis revenu ce matin. »

Je respirai alors, car, quoique regrettant beaucoup Alexandre, surtout à cause de son frère, il y avait une grande différence pour moi entre la perte de l'un et la perte de l'autre. Je demandai si le grand-duc était encore au Belvédère? — Oui, me répondit-on affirmativement. Alors, je crus pouvoir douter de la vérité de la nouvelle, car je ne pouvais comprendre, en cas qu'elle fût fondée, comment le grand-duc pouvait rester à Varsovie, au lieu de voler à Pétersbourg, et comment je n'avais pas appris cet événement en chemin.

Il était tard quand j'arrivai au palais de Brühl; je fus néanmoins chez le général Krywtsoff, chef de la chancellerie militaire de Monseigneur, lequel me confirma la mort de l'empereur, sue déjà depuis quelques jours par son frère, mais cachée au public pendant les premiers instants avec les soins les plus rigoureux. Ceci m'expliqua l'ignorance où tout le monde était tout le long de la route que j'avais parcourue.

Le lendemain, de bonne heure, je me transportai au Belvédère, et me fis annoncer au prince, qui me fit entrer sur-le-champ. Je le trouvai seul, presque en chemise, et le visage décelant l'agitation à laquelle il était en proie. Il m'embrassa, me serra fortement sur sa poitrine, et après m'avoir dit qu'il était fort aise de me voir, il reporta brusquement la conversation sur la chose qui devait uniquement l'absorber : « Vous me voyez, mon cher comte, me dit-il, dans la position la plus délicate. Vous savez que je ne dois pas régner, mais les circonstances n'en sont pas moins difficiles pour moi et le chagrin que je ressens de la perte de mon frère, joint à tous les soins auxquels je dois me livrer, me rendent presque malade. Je ne sais plus où j'en suis. J'ai envoyé à mon

frère Nicolas mon serment de fidélité, comme à mon nouveau souverain; mais, jusqu'à présent, les rapports me sont tous adressés des différentes parties de l'empire où l'on ne connaît encore que mes droits, et moi je les renvoie à Pétersbourg sans les décacheter. J'ai même vu s'obstiner à me donner le titre de Majesté, quoique je me sois prononcé sincèrement là-dessus. Je ne veux être que le premier sujet de mon frère et il faut que tout le monde le sache. — Monseigneur, lui dis-je, car je m'étais bien gardé de le traiter de Majesté, je n'avais jamais douté que les engagements que vous avez pris ne vous fussent toujours sacrés, mais j'avouerai à Votre Altesse impériale mon étonnement de la trouver ici, je croyais que, en tout état de cause, sa présence était indispensable à Pétersbourg. — Non, interrompit vivement le grand-duc, je ne sortirai pas du Belvédère, l'empereur défunt m'a confié ce poste, que je ne peux ni veux abandonner. En y restant, on manquera de prétexte pour mal interpréter mes démarches, et, comme tous les yeux de l'Europe sont fixés sur moi, il faut que ma conduite soit ouverte et claire. » Le prince m'entretint encore pendant quelque temps de tous les sujets d'inquiétude et de crainte que lui donnait la mort, aussi prompte qu'inattendue, de l'empereur, et me congédia en m'embrassant une seconde fois et en me disant : « Nous nous reverrons. » Ce ne fut cependant qu'après plusieurs jours, car Monseigneur ne sortait de ses appartements que pour aller chez la princesse avec laquelle il dînait seul. Paul n'était admis qu'un moment, le soir. Le reste de son temps se passait à expédier des courriers et à renvoyer des paquets que lui apportaient à chaque instant du jour et de la nuit une quantité de *feld-jaegers* qui se succédaient sans interruption.

La mort d'un souverain est toujours, dans un gouvernement despotique, un moment de crise et de commotion,

L'empereur Paul, victime lui-même du défaut de la loi dans l'ordre de succession, avait cherché à prévenir les maux qui entraînaient le trône de Russie, dont chaque vacance avait toujours été remplie au moyen d'une révolution. Il s'était donc appliqué à établir des principes de légitimité, qui réglaient les droits d'hérédité à la couronne de la manière généralement reçue dans l'Europe civilisée, et il s'était efforcé de donner à cette loi toute la force et toute la solennité dont il pouvait espérer le maintien de son ouvrage. Mais quelle stabilité est attachée à une loi dans un pays où l'on tient pour axiome que tout ukase n'a de valeur que pendant la vie du souverain qui l'a rendu. Alexandre en profita et le viola bientôt lui-même au détriment de son frère, trop facile à céder aux impulsions qu'on lui avait données et qui ne s'accordaient que trop avec ses sentiments. J'avais cité, lorsqu'il avait été question de son abdication, le respect dû à la volonté et à la mémoire de l'empereur Paul, et l'obligation d'affermir, en s'y conformant, une loi que l'intérêt de l'Etat réclamait comme féodale. Mais je parlais à un esprit trop prévenu pour être écouté. Le grand-duc avait oublié que les devoirs de l'héritier présomptif du trône de Russie devaient étouffer les goûts d'un particulier et que les obligations d'un tel rang exigeaient le sacrifice de son bonheur, même quand il eût été certain de l'obtenir. Cette insouciance, je dirai plus, ce mépris pour l'institution la plus sage qui pût sortir de la tête de l'empereur Paul, manqua d'anéantir la famille impériale et de causer la ruine de l'empire des Czars. De plus, une conspiration s'y était formée, l'engouement pour les idées nouvelles, la critique du gouvernement établi et la manie de détruire pour édifier, se faisaient aisément remarquer dans les hautes classes de la société. Pétersbourg et surtout Moscou étaient les chefs-lieux des enthousiastes et des mécontents. Mais le reste

de la nation restait, par son ignorance heureuse, tout à fait étrangère aux manœuvres des conspirateurs dans lesquels on ne remarqua, dans la suite, aucun des dangereux talents qui leur étaient nécessaires. Cependant ils s'étaient organisés, avaient adopté un plan, dont le massacre de la famille impériale devenait le premier article, et ils cherchaient à se recruter, à étendre leurs relations nombreuses et ténébreuses jusqu'au moment qu'ils auraient fixé pour la catastrophe. Je n'entrerai pas dans aucun de ces détails, qui ont été mis au grand jour, lors du procès qui suivit les événements désastreux de la capitale. Je me contenterai de dire, comme je l'ai su depuis, que l'empereur connaissait l'existence de la conspiration dans laquelle j'ai de fortes raisons de croire que la politique étrangère ne jouait pas le moindre rôle, et que son voyage en Crimée l'avait eu pour cause. En s'éloignant de Pétersbourg, ce prince voulait inspirer aux conjurés une confiance qui les aurait amenés à des indiscrétions dont il espérait tirer parti, et en même temps il s'arrachait à l'espionnage et aux importunités des ambassadeurs dont il était excédé.

Le grand-duc Constantin avait été mis au fait de ces intrigues menaçantes et il aidait son frère dans une surveillance qui était devenue si nécessaire. Le plus profond secret enveloppait de son voile toutes les mesures qui étaient prises et les conspirateurs, connus et découverts, marchaient aveuglément à leur perte. On était sûr, lorsqu'il en eût été temps, d'arrêter et de détruire l'œuvre d'une poignée de scélérats, qui n'étaient plus que misérables alors que leurs menées pouvaient être suivies. Mais la mort de l'empereur manqua de servir leurs projets.

Le grand duc avait été, ainsi que je l'ai dit, instruit de la trame dès son origine. On doit bien croire qu'il ne m'en avait jamais parlé ; mais j'aurais pu, vivant dans

[illegible] quelques sur-
[illegible] de
[illegible] Pétersbourg
[illegible] qui
[illegible] de-
[illegible]

[illegible] da
[illegible] qui s'é-
[illegible] par
[illegible] et se ré-
[illegible] événement
[illegible] qui
[illegible] on
[illegible] procla-
[illegible] Nicolas [illegible] de
[illegible] grand nombre
[illegible] consulté
[illegible] de la nation
[illegible] se décidant
[illegible] que Nicolas
[illegible] le légi-
time souverain, [illegible] qu'il ne pou-
vait paraître, et que toute la Russie devait se déclarer et agir pour lui. Ce fut ainsi qu'ils égarèrent une partie de la garnison de Pétersbourg et quelques corps de troupes dans les provinces. Sans le courage et le sang-froid du jeune souverain, sans le bonheur qui le protégea, c'en était fait de la Russie, la famille impériale une fois égorgée; mais aucun des conspirateurs ne possédait, ni en génie, ni en considération, ni en fortune, rien de ce qu'il fallait pour organiser et conduire une révolution. Elle dévorait l'empire, le déchirait en lambeaux sanglants et le livrait aux fureurs du fanatisme, de l'ignorance et de la barbarie.

Qu'on ne croie pas que ces maux n'auraient eu qu'une

courte durée. Comment rétablir l'ordre parmi des hordes féroces, des populations grossières, des peuples conquis, ou asservis, tous, de mœurs, d'origine, de langages différents, et se connaissant à peine? La chaîne, qui retenait les parties incohérentes de ce tout immense, étant rompue, que l'on juge du chaos général et des désordres particuliers! Ici il n'y avait pas, comme dans les autres pays, ces éléments d'union sociale, d'harmonie et de patriotisme qui, après les tourmentes révolutionnaires, rappellent les citoyens égarés autour d'un centre commun. Il faut, pour en revenir aux principes sur lesquels se fondent la tranquillité et le bonheur des nations, il faut, dis-je, que la masse ait déjà fait quelques progrès en lumières et en civilisation. Or, la Russie n'est pas encore parvenue à ce degré vers lequel les peuples marchent si lentement; ce n'est que sur quelques points, rarement distribués sur sa surface, que l'on peut jouir des bienfaits de la société, à peu près comme on rencontre de riantes oasis disséminées sur l'affreuse nudité du Sahara. Ce n'eût donc été qu'au bout de longues années que l'épuisement des hommes et du sang aurait amené le repos, vrai repos de mort, que l'on pourrait comparer à l'immobilité de ces ruines qu'on voit dispersées çà et là après quelques violentes commotions de la nature. Voilà cependant les incalculables malheurs auxquels, par sa conduite vraiment incompréhensible, le grand-duc exposait l'empire, sa dynastie et lui-même.

J'ai entendu bien des personnes rejeter cette obstination à ne pas se montrer à Pétersbourg sur la lâcheté personnelle de ce prince. Je crois ce reproche tout à fait dénué de fondement. Il s'est toujours montré avec bravoure dans les nombreuses campagnes qu'il a faites. La journée de la Fère-Champenoise, où il a commandé en personne, et obtenu un plein succès, après s'être exposé en simple soldat, atteste qu'il ne redoutait pas le dan-

ger. Jamais je n'ai rien remarqué en lui de craintif et de pusillanime. Au contraire, je l'ai vu, quand il savait être menacé, affecter de ne prendre aucune précaution et braver tous les risques. Combien de fois a-t-on voulu attenter à ses jours pendant le temps que je lui ai été attaché? Cependant, il ne se faisait pas garder, il sortait tous les jours en calèche découverte, sans piqueur, sans domestique, presque toujours seul, et c'était assez rare quand il prenait un aide-de-camp avec lui. Non, ce n'est pas la crainte qui l'avait retenu à Varsovie, où il courait peut-être plus de dangers que partout ailleurs. Un faux calcul, une politique étroite, peut-être les suggestions de sa femme, puis l'entêtement, voilà, je pense, les motifs qui le fixèrent à son prétendu poste. Là, il se montrait étranger à tout ce qui touchait au pouvoir suprême, il affectait de ne s'occuper que des affaires qui lui avaient été confiées précédemment, et touchait, avec une rudesse qu'il voulait entendre proclamer, ceux qui avaient l'air de l'élever au-dessus du rang dont il s'était contenté. Un certain général Kolzacoff, autrefois son aide-de-camp, et qu'il aimait beaucoup, s'étant avisé de lui donner le titre de Majesté, fut envoyé au corps de garde. Le comte Nowosiltzoff, commissaire du défunt empereur auprès du gouvernement-royaume de Pologne, homme d'un grand mérite et fort considéré par le grand-duc, étant tombé dans la même faute, essuya publiquement la plus violente mercuriale. Quant à moi qui connaissais l'homme, je m'étais heureusement abstenu de le nommer autrement que Monseigneur.

Mais, avant de commencer le récit de ce qui se passait sous mes yeux, je dirai quelques mots sur l'empereur Alexandre. Ce que j'ai recueilli de la bouche de son frère, ce que ma position m'a mis à même d'apprendre et d'observer, me fournira peut-être quelques matériaux intéressants. Une chose qui étonne d'abord, c'est le choix

fait par l'impératrice, pour l'éducation des deux grands-ducs, d'un homme connu par ses sentiments d'indépendance et de liberté démocratique : de M. de la Harpe enfin. Si l'on ne considérait que la femme auteur, en liaison épistolaire avec les chefs de la secte encyclopédique d'abord, quêtant leurs flagonneries, traduisant Bélisaire, composant des romans et des comédies et s'abaissant, par vanité, au rôle de bel esprit, cela pourrait se concevoir, mais lorsque les cachots de Schlusselburg, les déserts de la Sibérie et même jusqu'aux lointains rivages de Livonie, décèlent le despote inquiet, sans pitié et poursuivant partout ses victimes, on ne comprend plus comment Catherine avait confié à M. de la Harpe la jeunesse de ceux qui devaient régner après elle, sinon avec les mêmes crimes, du moins par le même système qui lui avait si bien réussi.

Le grand-duc Paul, père des deux jeunes princes, ne fut jamais consulté en rien, et n'osait même pas présenter un avis. Catherine lui avait ravi ses enfants comme son empire. Ce prince, en butte aux duretés et au mépris de sa mère et aux insultants dédains de Potemkin, se cachait dans un intérieur obscur où, abreuvé d'humiliations et de contrariétés, l'espionnage qui l'obsédait ne lui permettait pas de croire à un ami et faisait craindre de le devenir. Les rapports si doux de la paternité lui étaient presque interdits, et le malheureux Paul devait s'estimer plus à plaindre que le dernier de ses sujets futurs. Cette oppression continuelle, cette injustice, dans les grandes et les petites choses, cette espèce de néant qu'on lui avait imposé, l'inopportune réunion de ce qui pouvait le blesser et l'aigrir, devaient nécessairement influer sur son caractère et sur son esprit. Peut-être Catherine cherchait-elle, dans le dérangement des facultés de son fils, une excuse de sa conduite envers lui. Les deux jeunes grands-ducs furent mariés presque en sortant de l'enfance. Alexan-

[illegible]

[illegible] les plus [illegible], intro- [illegible] il mettait l'impératrice [illegible] : en un mot [illegible] que sa volonté, ni d'autre [illegible] comme un [illegible] d'une [illegible] de réclusion. Tel fut Paul pendant la durée de son règne. Un pareil ordre de choses ne pouvait pas subsister longtemps; chacun, incertain sur son sort, craignait à tout moment de se trouver victime de la folie de l'empereur et la terreur était devenue générale. Quelques bons mouvements de générosité apparaissaient néanmoins au milieu de cette espèce de dévergondage d'idées et de conduite, mais ils étaient rares et comme des réminiscences machinales des heureuses qualités d'autrefois.

Pour achever le tableau, Paul s'était livré à une galanterie dégénérée en libertinage, en prenant indifféremment ses maîtresses, tantôt sous les lambris de ses palais, tantôt sur les tréteaux de la scène.

Sa famille était malheureuse, enfin tout le monde souffrait. On ne pouvait pas prévoir où s'arrêterait cette altération d'esprit et de principes, et si elle ne tournerait pas vers la cruauté. Déjà on savait que l'empereur voulait exiler ses deux fils et se séparer de sa femme, peut-être pour épouser une actrice, dont il était follement épris. Les grands de l'empire, jugeant le danger à son comble, résolurent de se débarrasser de leur souverain, et l'idée n'en était pas neuve en Russie. Ils la mirent à exécution, comme tout le monde le sait, et Paul périt étranglé par la ceinture d'un des conspirateurs.

Alexandre était-il prévenu de cette catastrophe ? Il est permis de le croire. Pour la rendre moins odieuse, on avait mis en avant une simple abdication qu'on aurait contraint l'Empereur de signer, mais cette abdication, dictée le poignard sur la gorge, devenait nulle, dangereuse, et, volontaire, elle était impossible ; ce *mezzo termine* ne pouvait être le but de personne, pas même de celui qui devait paraître s'en contenter. J'ai entendu le grand-duc parler bien souvent de cet événement et toujours garder un silence significatif quand il arrivait à cette partie de son récit. Quant à lui, il n'était certainement pas instruit de la conjuration et, quand bien même il eût dû en recueillir les fruits, son caractère de générosité et son attachement pour son père lui auraient prescrit son devoir. Quoi qu'il en soit, aucun des conjurés ne fut puni, tous gardèrent leurs emplois et obtinrent même de nouvelles dignités, à commencer par le général Béningsen, qui avait donné le signal du crime en disant avec une atroce ironie : « Quand on veut faire une omelette, il faut casser des œufs. »

Quel que fût l'événement qui avait placé Alexandre sur le trône, toute la Russie le regarda comme le plus grand bonheur. On s'embrassait, on se félicitait, on respirait avec charme, ainsi qu'il arrive après la cessation d'un fléau dévastateur.

Le nouvel empereur, jeune, beau, d'un caractère doux et tranquille, aimant les plaisirs et les appelant auprès de lui, devait être l'idole d'une nation si longtemps agitée par la crainte et vivant sous le régime de l'incertitude et du caprice. Les premières années du règne d'Alexandre parurent d'autant plus belles qu'elles succédaient à un temps d'angoisses et de calamités; c'était une aurore pure et brillante qui se levait après une nuit de tourmente et d'horreur.

Cependant ceux dont l'amour pour le bien public rendait les regards plus sévères, désiraient voir l'empereur plus appliqué aux devoirs qui s'agrandissaient en raison de l'immensité de ses Etats. Occupé et enclin à la paresse, ce prince se confiait sans examen à bien des personnes qui ne cherchaient, dans l'autorité qui leur était déléguée, que des moyens de fortune et de tyrannie. Chaque gouverneur se montrant absolu dans son département, depuis lui jusqu'aux derniers subordonnés s'était établie une chaîne de pillage et de vexations qui, de toutes parts, excitaient de trop justes plaintes. On connaissait la bonté du monarque et on essayait de les lui faire parvenir; mais ces plaintes, dénaturées par le calcul de l'intérêt personnel ou interceptées dans leur difficile envoi, ne parvenaient pas jusqu'au trône ou en étaient repoussées par l'intrigue et la prévention. Les grands établissements de la force et de la prospérité publique peu surveillés tombaient dans la langueur, et la grandeur de la Russie, fondée par Pierre le Grand et continuée si brillamment par Catherine, paraissait arrêtée dans son essor; Pétersbourg et

ses amusements étaient tout pour l'empereur. Là il ne s'occupait que de petites intrigues amoureuses et se plaisait dans des coteries où l'on devait être surpris de le rencontrer. Il fréquentait surtout les négociants anglais et ne dédaignait pas la société des actrices françaises. D'un autre côté, la belle Narischkin était devenue sa maîtresse déclarée et par conséquent la source de bien des faveurs. Il passait sa vie chez elle, et ce n'était que rarement qu'il jouait le rôle de souverain. C'est ainsi qu'il prit le goût d'une galanterie sans noblesse et des passe-temps puérils que lui fournissait la société inquiétante des femmes subalternes auxquelles il aimait à se livrer, goût qu'il conserva jusqu'à la mort et même au milieu des grands événements où la fortune l'associa, beaucoup plus encore que son génie.

Telle fut la vie d'Alexandre jusqu'au moment où, comme allié de l'Autriche, il dut sortir de cette espèce de léthargie. Enivré du sentiment de sa puissance colossale et des flatteries de ses jeunes courtisans, il crut, dans sa présomption irréfléchie, non seulement pouvoir lutter mais encore écraser le plus grand capitaine de son siècle. La bataille d'Austerlitz, ce qui l'avait précédée et les suites qu'elle entraîna, sont du domaine de l'histoire. Je parlerai seulement de quelques faits particuliers.

Le général Kutuzoff, celui qui depuis se montra si brillamment, commandait l'armée. L'archiduc Charles n'était plus avec les Autrichiens qu'à peu de jours de marche des Russes, auxquels il devait se joindre par un mouvement combiné. L'empereur, impatient d'obtenir une victoire, qu'il regardait comme assurée, ne voulait pas attendre l'archiduc, de crainte de partager la gloire du succès.

Kutuzoff, jugeant mieux les choses, conjura son maître de se modérer, lui fit toutes les réflexions que lui

[illegible] sur [illegible] l'avoir [illegible] prescrite. [illegible] l'empereur Alexandre? [illegible] et [illegible] sous la [illegible] d'armes scintillantes; [illegible] dispersés, [illegible] théâtre de mort et d'horreur et que [illegible] de la mort commençait à engloutir. Lui-même, séparé de ses équipages, sans aide-de-camp, sans suite, errait sur ce champ de dévastation, seul avec le docteur Wylie, qui l'avait toujours accompagné. Incertains de leur route, craignant à chaque instant de tomber dans des patrouilles ennemies, ce ne fut que par miracle et grâce à l'obscurité qu'ils

s'éloignèrent du champ de bataille et qu'ils rencontrèrent une chaumière abandonnée où ils descendirent de cheval.

Les malheurs et la fatigue de la journée, le bouleversement que devait éprouver l'empereur, faisaient circuler dans ses veines une fièvre violente. Il se jeta sur la paille, qui se trouva là par bonheur, et le docteur Wylie, qui avait une bouteille de limonade dans sa poche, s'en servit comme de la seule chose qu'il pouvait donner à son illustre compagnon. Après toutes les angoisses d'une nuit passée dans les souffrances et les inquiétudes, ils remontèrent à cheval aux premières clartés de l'aube et s'éloignèrent enfin des dangers qui les menaçaient de toutes parts ; mais ce ne fut qu'à trois ou quatre lieues de distance qu'ils rejoignirent quelques troupes et que l'empereur fut assez heureux pour retrouver ses équipages.

Cette défaite et plus tard celle d'Eylau et de Friedland, changèrent la présomption de l'empereur en crainte de Napoléon. La paix de Tilsitt eut lieu et le rapprochement des deux souverains, qui parut encore plus sincère après l'entrevue d'Erfurt, n'était pas exempt, malgré leurs relations intimes, d'une méfiance réciproque. Même dans les intérêts qui semblaient les réunir, une union sincère ne pouvait pas exister entre ces deux maîtres des empires les plus puissants de l'Europe, dont l'un ne mettait aucune borne à son ambition et l'autre craignait d'en devenir la victime. Napoléon apportait dans cette liaison toute l'autorité de sa victoire, toute l'astuce de sa politique, tout le prestige de son génie, et Alexandre ne s'y montrait qu'avec la complaisance de l'infériorité, cherchant, par la finesse, à se dérober à un ascendant dont il redoutait l'exigence. Napoléon voulait l'amener à ces grands projets de partage, qu'il avait fait facilement goûter à l'empereur Paul, mais son fils en sentait tout le danger et répugnait à embrasser la que-

[illegible] de la France contre l'Angleterre. Napoléon disait de lui qu'il [illegible] pour le plus fin des souverains de l'Europe et [illegible] par les tromper tous. Néanmoins il [illegible] et ce ne fut que longtemps après qu'il [illegible] par la force à entrer dans ses vues.

La correspondance entre les deux empereurs était aussi active que secrète, leurs lettres ne passaient pas par les mains de leurs ambassadeurs, mais leur étaient remises par des courriers extraordinaires. Alexandre avait un secrétaire particulier où il renfermait les lettres de Napoléon, et en portait toujours la clef dans sa poche. Tant de mystère et de précautions donnaient fort à penser et intriguaient beaucoup les grands de la cour qui redoutaient que leur souverain ne se mît en tutelle. L'humiliation où les Russes se trouvaient par leurs défaites, ne leur laissait pas voir sans animosité et sans jalousie la prépondérance que Napoléon semblait prendre sur l'empereur qui, par la manière dont il traitait l'ambassadeur français, donnait encore plus de force à leurs appréhensions. Napoléon, qui songeait alors à contracter une union qui lui donnerait plus de poids en politique, et choisir une épouse parmi les familles couronnées, aurait fort désiré s'allier à la famille impériale, et M. de Caulaincourt avait été chargé par lui de sonder adroitement les dispositions d'Alexandre. La grande-duchesse Catherine, princesse accomplie sous tous les rapports, et celle que parmi ses sœurs l'Empereur affectionnait le plus, aurait en tout rempli les vues de Napoléon, mais il importait de mettre une grande réserve dans les ouvertures qui devaient avoir lieu, pour se ménager le désagrément d'un refus. La princesse avait un caractère élevé, idolâtrait son pays à qui le nom qu'elle portait paraissait l'unir davantage, et affectait de traiter M. de Caulaincourt avec autant de fierté que son frère employait envers lui de politesses et d'égards.

A un bal de la Cour, où l'empereur avait paru de la plus belle humeur, il s'était entretenu avec M. de Caulaincourt avec une affabilité plus qu'ordinaire; celui-ci crut l'occasion favorable pour ébaucher sa commission et hasarda quelques mots qui y avaient rapport. L'empereur, étonné, prit un air sérieux et répondit à l'ambassadeur que le lieu et la circonstance s'accordaient peu pour traiter un aussi grave sujet. Le grand-duc Constantin, qui se trouvait dans la salle, s'aperçut du changement qui s'était opéré chez son frère et s'approcha de lui pour en savoir la cause : « Que pensez-vous, lui dit l'empereur, de la proposition de ce fat de Caulaincourt, qui s'avise de me parler ici d'un mariage entre son maître et ma sœur Catherine? — Ce que j'en pense? répondit le grand-duc avec sa franchise accoutumée. Je ne crois pas qu'il y ait de j... f... dans notre famille, voilà mon avis. » La princesse fut instruite, dès le soir même, de la démarche de M. de Caulaincourt et, pour éviter à son frère les embarras que pouvait faire naître une telle prétention, elle se sacrifia en épousant le prince d'Oldenbourg, auquel elle n'avait jamais pensé, et qui était peu fait pour elle.

Ce prince se trouvait dans le moment à Pétersbourg et l'affaire fut arrêtée en trois fois vingt-quatre heures, tant on était pressé de se mettre à l'abri des poursuites ultérieures. Napoléon sentit le coup et s'en vengea par la suite en dépouillant de ses Etats le prince d'Oldenbourg qu'il persécuta constamment. Alexandre créa pour son beau-frère une belle existence en Russie; mais il n'en jouit pas longtemps, il mourut peu de temps après son mariage. Sa veuve épousa ensuite, malgré les remontrances du grand-duc Constantin, le roi actuel de Wurtemberg, et périt bientôt d'une maladie aiguë, qui fit naître bien des soupçons.

Cependant Napoléon se laissait entraîner aux projets

[illegible]

tous les pas de l'aimable Russe. Heureusement qu'il avait une heure ou deux d'avance sur ceux qui se mirent à sa poursuite et, faisant une diligence extrême, il traversa le Rhin à Strasbourg et arriva sur rive allemande lorsque ceux qui avaient ordre de l'arrêter, mort ou vif, touchaient le bord opposé.

Alexandre put connaître alors le danger qui le menaçait, mais il n'était pas en mesure pour le braver. Il rassembla à la hâte quelques corps qu'il disposa sur les points où l'on supposait que l'ennemi devait se porter, sans néanmoins chercher à lui disputer le passage du Niémen. Le manifeste de la déclaration de guerre n'avait pas encore paru et l'empereur se flattait toujours que ces démonstrations hostiles n'amèneraient point de rupture. Ce ne fut qu'après que Napoléon eut passé le Niémen avec ses innombrables phalanges et qu'il eût répandu avec profusion un manifeste qui appelait à la révolte les Russes et les Polonais, que l'empereur Alexandre se persuada des intentions de son ennemi. Alors il quitta Wilna, où il était resté dans l'inaction et où il aurait pu être enlevé par les avant-postes français.

La marche de Napoléon ne fut qu'une suite de victoires ; la résistance qu'on lui opposa fut partout vaincue et la terreur se répandait à Pétersbourg, comme à Moscou. Déjà ces deux capitales se voyaient envahies et on en fit sortir précipitamment les archives et tout ce que la couronne avait de plus précieux. La détresse était générale et dans cette crise la voix publique désigna le général Kutuzoff, comme le seul homme qui pût sauver l'empire. Alexandre fut obligé d'ôter le commandement au général Barclay de Tolly, pour le remettre aux mains de Kutuzoff, qu'il était loin d'aimer. Ce nouveau chef était un homme de génie et de talent, mais aussi d'ambition et de tous les vices qui la servent. J'ai été à même de le connaître particulièrement, et j'en parlerai autre

part; il me suffira de dire maintenant que, lors de l'inquiétude que donnaient les préparatifs de Napoléon, il était occupé depuis deux ans à faire la guerre aux Turcs. Différentes circonstances avaient encore forcé l'empereur de le mettre à la tête de l'armée de Moldavie, où il avait rétabli les affaires et obtenu les plus brillants succès.

A l'époque où Napoléon menaçait la Russie, l'empereur sentit la nécessité de rassembler, en cas de besoin, toutes ses forces et de rappeler à lui l'armée nombreuse employée contre les Turcs. Ceci ne pouvait s'effectuer qu'au moyen de la paix, et il ordonna à Kutuzoff de la négocier. Celui-ci était assuré de la conclure avec un ennemi fatigué de défaites, découragé et trop étranger à la politique et aux événements qui se préparaient pour connaître sa vraie position: Cependant les courriers de Pétersbourg se succédaient rapidement sans qu'il eût l'air de faire un pas en avant; enfin, impatienté de tant de lenteurs, Alexandre, qui se méfiait de son général, qu'il n'avait jamais employé que forcément, donna à l'amiral Tchitchakoff, celui qui se montra ensuite si fameux au passage de la Bérézina, les pleins pouvoirs pour conclure la paix et pour reprendre à Kutuzoff le commandement de l'armée.

Le rusé général, instruit par ses espions de Pétersbourg de la détermination du souverain, se hâta alors de mettre la dernière main à son ouvrage et s'arrangea de manière que Tchitchakoff, à son arrivée, trouva la paix déjà signée depuis quelques jours. Ce traité était extrêmement avantageux à la Russie et bien au delà de ce que les circonstances permettaient de l'espérer. L'empereur ne put s'empêcher de remercier publiquement son général par un rescrit et de l'inviter à venir à Pétersbourg pour jouir des récompenses qu'il lui préparait. En était-il d'autres pour Kutuzoff que d'être chargé

de la défense de la patrie dans le moment où elle était menacée? mais on ne l'employa point et telle était sa position quand l'empereur fut encore obligé de recourir à lui. Kutuzoff refusa d'abord son souverain et ne voulut rien entendre des propositions qu'il lui fit faire de tous côtés. Il fallut que le sénat en corps vînt chez lui pour le supplier de se charger du salut de l'empire, en acceptant le commandement suprême. C'était ce que voulait Kutuzoff, qui paraissait ne déférer qu'au vœu de la nation; mais il fit ses conditions, dont la première fut qu'il aurait carte blanche et que ni l'empereur, ni aucun prince de la famille impériale ne pourrait se trouver à l'armée.

La bataille de la Moskowa ne fut réellement gagnée par Napoléon que par les suites qu'elle entraîna. Kutuzoff, ne voulant pas risquer une seconde bataille qui, perdue, aurait anéanti toutes ses ressources, fit sa retraite pendant la nuit et se plaça en arrière de Moscou, après avoir donné au gouverneur Rostopchin l'ordre secret d'incendier la ville. Voilà la véritable cause d'un acte qu'il ne faut attribuer ni au patriotisme des Russes, ni à l'animosité des Français. On ne peut comprendre comment un aussi grand homme que Napoléon ait pu ensuite, lorsqu'il fut parvenu à Berlin, se laisser duper par le rusé Kutuzoff, qui l'amusa par de fausses espérances de paix jusqu'au moment où un hiver aussi rigoureux que prématuré l'obligea à la retraite. Cet aveuglement coûta l'armée tout entière. Kutuzoff, qui avait eu le temps de rassembler des forces considérables, se mit seulement à suivre son ennemi, abandonnant au froid le soin de la détruire. Il comptait que les bords de la Bérézina en verraient l'entier anéantissement, et il y avait fait filer un corps considérable de troupes, qui, sous les ordres de l'amiral Tchitchakoff, devait empêcher le passage. Napoléon y trouvait devant lui une armée

et, suivi de près par Kutuzoff, il était enfermé de tous côtés et aurait peut-être eu grand'peine à sauver sa personne. Mais on sait comment la trahison, ou tout au moins l'impéritie de Tchitchakoff fit avorter une combinaison si bien combinée, et ferma le tombeau destiné à engloutir un ennemi qui, déjà, se croyait perdu.

Il est difficile de concevoir la faute énorme commise par l'Empereur français et l'on ne reconnait plus son génie dans l'issue de cette désastreuse campagne. La perte du temps à Moscou, celui qu'on avait laissé à Kutuzoff, pour se refaire et augmenter ses forces, tout cela pouvait être facilement réparé par une retraite sur la Pologne, qui se serait effectuée par un pays encore intact, abondant, et où les Français étaient attendus avec impatience.

Je m'y trouvais alors et j'étais à même de connaître la disposition générale des esprits, toute en faveur de Napoléon. Il y eût trouvé des ressources immenses en vivres, en chevaux et en soldats, et, si ses proclamations étaient restées sans effet en Russie, il en aurait été bien autrement dans les anciennes provinces polonaises où toute la population se serait insurgée. Elle n'attendait qu'un moment favorable, il n'y avait aucune force pour s'opposer à l'explosion, et Napoléon se serait vu bien plus formidable encore qu'il n'avait été au commencement de la campagne. Kutuzoff, malade depuis longtemps, acheva sa brillante carrière le printemps d'ensuite et l'empereur reparut à l'armée. Mais combien sa position avait changé : la campagne précédente, toute l'Europe était contre lui et, maintenant, la défection des Prussiens et celle successive des autres puissances qui s'empressaient de briser leurs chaînes, réunissaient cette même Europe en sa faveur. Marchant de victoires en victoires, dont quelques échecs ne purent arrêter le torrent, la bataille de Leipzig lui ouvrit les frontières de

la France. Misérable exemple de la vicissitude des événements : à peine deux ans s'étaient-ils écoulés qu'Alexandre, à la tête des mêmes phalanges qui avaient pénétré dans une de ses capitales, paraît dans celle de son ennemi, qui est contraint d'abdiquer.

Mais cette arrivée à Paris ne doit pas être attribuée à la hardiesse de son génie. Napoléon, dont le caractère paraissait se retremper dans l'infortune, et dont les ressources semblaient naître avec ses défaites, se montrait autrement redoutable qu'on ne l'avait cru. Car, loin de trouver un pays sans défense et dépourvu d'armée, les alliés rencontrèrent partout des forces imposantes qui, mariées avec les talents extraordinaires de Napoléon, les mirent dans la situation la plus critique et leur firent regretter la témérité qu'ils avaient eue de pénétrer si avant sur le sol français. Déjà l'empereur Alexandre voyait qu'il ne pouvait marcher plus loin et que le salut de son armée exigeait la retraite. Un conseil de guerre fut convoqué pour délibérer sur les moyens de l'effectuer.

Là le général Diebitsch prouva, la carte à la main, que la retraite sur le Rhin était impossible, parce que Napoléon avait trois jours d'avance sur l'armée alliée; que, dans la position désespérée où l'on se trouvait, il n'y avait d'autre parti à prendre que de marcher sur Paris pour y tenter un coup de main; que le chemin était ouvert et que l'empereur Alexandre avait sur Napoléon l'avantage de ces mêmes trois jours; que si le coup de main réussissait, alors Napoléon devait tomber de lui-même; que s'il ne réussissait pas, la retraite sur la Belgique n'aurait presque pas de difficultés. Cet avis fut adopté et la fortune en rendit le résultat complet. On voit par là quelle part de gloire revenait à l'empereur Alexandre. Ainsi elle appartient tout entière au général Diebitsch qui, sûrement, sans qu'il pût alors en douter, fut la première cause des événements prodigieux

[illegible] de l'occupation de Paris. La confiance intime de son maître le récompensa de la bonté de son [illegible] par l'empereur Nicolas et [illegible] justifier dans le poste [illegible] d'être appelé. Alexandre se montra vraiment grand par la modération qu'il montra dans son triomphe. Il l'aurait été plus encore si, d'une main juste et protectrice, il eût replacé les Bourbons sur le trône qui leur appartenait : mais il était encore trop dominé par les idées libérales de M. de la Harpe qui, accouru de la Suisse, se mêla dans toutes les négociations. Un mouvement spontané, qui se répandit comme une étincelle électrique, et dont il serait difficile de déterminer la cause, mit dans toutes les bouches le nom du Roi, qui reprit ainsi son royal héritage, sans la participation de ses augustes frères, les souverains.

Alexandre, qui paraissait alors l'Agamemnon des rois, commit une faute bien grave en donnant à Napoléon l'île d'Elbe pour retraite. Il voulut afficher une grande générosité envers son rival vaincu et manqua tout à fait à la politique. Obligé de revenir l'année d'ensuite pour s'opposer aux malheurs que cette faute devait nécessairement entraîner, il arriva trop tard pour prendre une part active aux événements auxquels donna lieu le retour de Napoléon ; mais la magnanimité dont il usa envers la France, lui imprima un véritable caractère de grandeur. Son rival emporté au delà des mers et l'occupation établie, il alla au congrès de Vienne, où les plus grands intérêts de l'Europe allaient se traiter. Là, éblouissant de victoires et de puissance, régulateur du sort des princes allemands, acquérant un ascendant immense dans la politique européenne, soumettant tout à sa volonté par la crainte ou la persuasion, on le proclama presque au-dessus de l'humanité. Mais, au travers

de ce prestige de gloire qui devait s'évanouir un jour, le monarque ingrat et imprévoyant ne se fit que trop remarquer.

Un esprit de vengeance contre le roi de Saxe qui s'était toujours montré fidèle à ses engagements avec Napoléon, porta Alexandre à dépouiller ce malheureux prince de plus de la moitié de ses Etats, pour en enrichir le roi de Prusse, avec qui la politique l'avait beaucoup moins lié que son ancienne amitié pour la feue reine. Il était déjà aussi question du mariage du grand-duc Nicolas avec la princesse de Prusse, et ces considérations, réunies lui firent commettre une injustice que la force rendait encore plus criante. Il donna au même souverain le grand-duché de Posen, la plus belle partie de la Pologne et acheva, par la cession de Thorn et de Dantzig, de ruiner le commerce et l'industrie du pays dont il se déclarait roi et protecteur.

Il abandonna à l'empereur d'Autriche les riches mines de sel de Wieliczka, privant ainsi sa nouvelle domination de cette denrée de première nécessité et renonçant à un revenu de plusieurs millions qui entraient auparavant dans les coffres du trésor polonais.

Il fixa arbitrairement le sort des petits souverains allemands, augmentant leurs Etats ou les réduisant suivant le caprice du pouvoir, ou même en ôtant à plusieurs d'entre eux le droit de souveraineté. Certes les principes de légitimité et de garantie dont il avait déclaré vouloir faire la base du congrès de Vienne et l'expulsion de l'ancien roi de Suède de son trône ne présidaient pas à de pareils arrangements.

Il fit de Cracovie une république et une ville franche, plaçant ainsi, aux portes de ses Etats, le libéralisme et la contrebande.

Dans la manie qu'il avait alors de se montrer au niveau des nouvelles idées, il donna une constitution aux

Polonais qui n'étaient nullement préparés, ni assez éclairés pour faire un bon usage d'un pareil gouvernement : et, cet essai, il le tentait sur le peu de provinces dont il formait son royaume de Pologne, laissant les autres au nombre des Etats réunis à la Russie ! C'était une mesure qui ne devait apporter que jalousie et mécontentement, et qui ne servait d'ailleurs qu'à étendre au loin des idées dont il reconnut bientôt lui-même le danger. Le congrès de Vienne terminé, il se trouva dans une inaction qui ne pouvait plus lui convenir ; habitué aux grands événements, aux coups de théâtre et à un rôle éblouissant, il n'était plus en lui de chercher une grandeur véritable en s'occupant de l'intérieur de son empire où tout était dans le désordre et la langueur.

Là sa gloire, qui n'était pas le bonheur de sa nation, perdait beaucoup du prestige dont elle brillait au dehors ; la Russie réclamait son empereur, et, lui, quêtait l'admiration des peuples et les flatteries des étrangers. Les événements de Naples, de la Sardaigne et de l'Espagne lui fournirent encore l'occasion de satisfaire le besoin de dominer les grands intérêts politiques et son goût pour les déplacements lointains. Les congrès de Laybach et de Vérone lui donnèrent le prétexte de sortir de ses Etats et de reparaître en personne sur la grande scène du monde. Mais, les affaires une fois arrangées, il lui fallut enfin rentrer chez lui, dans cette Russie devenue trop petite pour ses habitudes et dont la situation intérieure demandait cependant tous ses soins. Mais cette tâche lui était devenue fastidieuse et, par conséquent, impossible. Comment entrer dans les détails d'une administration si longtemps négligée et attaquer un arriéré dans toutes les affaires, qui datait de plusieurs années ? Les rapports, les demandes adressées à l'empereur étaient encombrés dans de vastes fourgons qui le suivaient partout, sans qu'on daignât les ouvrir, et la

plupart des papiers qu'ils contenaient furent encore trouvés cachetés lors de son décès.

Ainsi, miné par l'ennui, traînant avec lui la satiété de tout, ayant même épuisé les coupes des plaisirs physiques qui lui étaient devenus impossibles par l'abus qu'il en avait fait, ce prince était tombé dans le dégoût et l'apathie; il semblait ne plus attacher de prix à l'existence.

Il chercha vainement à la ranimer par d'insignifiantes courses dans l'intérieur de ses Etats et même jusqu'aux limites sauvages de ses possessions vers l'Asie. Il vint tenir la diète à Varsovie, mais partout entouré de conspirateurs, de mécontents et d'espions, partout dévoré par une langueur secrète causée peut-être en partie par le dérangement de sa santé, il alla enfin en Crimée chercher un isolement que la situation de son esprit lui faisait désirer, et il y trouva la mort. Le printemps de cette même année (1825), il avait fait un long séjour à Varsovie et je voyais assez souvent le docteur Wylie qui ne le quittait point, sous le double rapport de médecin et d'ami. Etant un jour à dîner placé près du docteur, je lui fis compliment sur la bonne santé dont son maître paraissait jouir. « Ne croyez pas, me répondit-il, que cette santé soit conforme aux apparences; elle ne se soutient que par le régime rigoureux auquel j'ai soumis Sa Majesté; si elle s'en écartait, les accidents les plus graves pourraient en résulter, et il serait alors bien difficile de réparer, comme je l'ai fait déjà plusieurs fois, un corps usé qui recèle des humeurs menaçantes. Prions Dieu qu'il conserve l'empereur et le préserve des accidents dont il a manqué plusieurs fois de devenir la victime. »

A ce propos, M. Wylie me raconta que, peu d'années auparavant, ce monarque avait eu sur la jambe un érysipèle d'une qualité si dangereuse qu'il avait été question

d'amputer le membre et que cette opération, dernière ressource de l'art, n'offrait que peu de chance de succès à cause de la corruption des humeurs, qui se seraient opposées à la cicatrice. Je savais tout cela déjà par Monseigneur qui s'était rendu à cette époque près de son frère et qui m'avait raconté tout le danger de son état. Je savais aussi par lui que toute la famille impériale était tourmentée de scrofules dont il me montra sur lui-même les anciens ravages.

Il m'avait déjà entretenu sur cet article, à cause de son fils, chez qui les symptômes de cette maladie s'étaient manifestés; il me dit encore que l'empereur avait souvent des érysipèles qui commençaient par les jambes et lui couvraient après tout le corps. On voit par là quels éléments délétères ce prince renfermait en lui.

Fixé dans la petite ville de Taganrog, avec une suite nombreuse, l'empereur ne goûtait d'autre dissipation que celle de monter à cheval, et de se promener dans les environs. Malgré la beauté du climat, le séjour de la Crimée est souvent fatal aux étrangers par le froid et l'humidité des soirées dont ils ne cherchent pas à se garantir. Les indigènes y sont, dans toutes les saisons, couverts de fourrures qu'ils ne quittent que dans leurs habitations ou que pendant les heures les plus chaudes du jour. Il en est de même en Moldavie et en Valachie, où le manque de ces précautions donne des fièvres pernicieuses, et, de là, une mortalité qui a détruit tant de monde dans les armées russes, mais qui n'est pas redoutée par les habitants du pays.

L'empereur, dans une de ses promenades, étant descendu chez un myrsa ou prince tartare, s'y arrêta plus qu'il ne le voulait et la nuit commençait déjà lorsqu'il songeait au retour. Le docteur Wylie l'engagea à envoyer chercher ses équipages, mais l'empereur ne voulut rien entendre et fit le trajet à cheval avec ses habits ordi-

naires. Il y avait deux heures pour retourner à Taganrog, et le prince y arriva tout transi de froid ; la nuit n'offrit aucun mauvais symptôme, mais, le lendemain, on remarqua de l'altération dans les facultés et un peu de fièvre se montra le jour d'ensuite. M. Wylie, qui connaissait la marche de ces sortes de maladies, conjura l'empereur de prendre les remèdes préservatifs, usités en pareil cas et qui auraient peut-être arrêté les accidents qu'il redoutait ; mais ce prince refusa tout avec une obstination qui provenait des idées qu'il s'était faites de la fatalité, dogme qu'il avait adopté, et peut-être plus encore de l'insouciance qu'il affectait depuis quelque temps pour tout ce qui le touchait. « Ce qui est écrit dans le ciel arrive sur la terre, disait-il, et la prévoyance des hommes n'y peut rien changer. » Combien de fois le grand-duc m'a débité la même phrase, car lui aussi croit à la fatalité, et il paraît que c'est assez la croyance de la famille.

Cependant la fièvre s'établit tout à fait les jours suivants et le caractère en parut très dangereux. Le docteur Wylie, justement alarmé, se mit aux pieds de son maître, employa tous les raisonnements de l'art et du dévouement pour l'engager à le laisser agir. Tout cela et les instances de ses fidèles serviteurs ne purent rien gagner sur l'esprit de l'empereur, qui s'obstina toujours à refuser des secours qui lui étaient devenus cependant si nécessaires. Ce ne fut que le onzième jour de la maladie et lorsqu'elle avait fait de trop rapides progrès qu'il consentit enfin à user des remèdes qu'on le pressait depuis si longtemps de se laisser administrer. « Faites de moi ce que vous voudrez, dit-il au docteur Wylie. » Mais il était trop tard. On avait déjà expédié des courriers à l'impératrice régnante, qui prenait des bains de mer près d'Odessa et qui n'arriva guère que pour voir expirer son époux.

Dans cet instant solennel, où les plus grands de la terre redeviennent hommes, et où les derniers regards

ne voient plus à travers le prisme des passions, il lui demanda pardon des pleurs qu'il lui avait fait répandre et expira dans ses bras. Telle fut la fin d'Alexandre, le dix-septième jour de sa maladie.

La mort de l'empereur fut naturelle, malgré tous les bruits qui se répandirent, comme il arrive presque toujours lors de ces sortes d'événements. Il est vrai que la crédulité du vulgaire n'a eu souvent que trop de motifs fondés, mais ici la nature frappa seule.

J'ai entendu fréquemment le grand-duc parler des derniers moments de son frère et des circonstances qui les avaient précédés. Jamais il n'a donné à entendre que cette mort eût donné lieu à des soupçons, et cependant ces communications se faisaient dans l'intimité et il s'y montrait confiant.

Ce court aperçu sur l'empereur Alexandre peut néanmoins suffire pour donner une idée de son caractère et de son règne. C'est à l'histoire de le peindre à grands traits et à lui consacrer de nombreuses pages. Sa gloire jaillit de ce qui devait causer sa perte, et la fortune qui, dès ce moment, le guida par la main, le mit dans une position où ses bonnes qualités parurent encore sous un plus beau jour, en même temps qu'on lui en créa d'imaginaires. Mais on ne pourra jamais, au tribunal de ceux qui ont vu de près les événements, le justifier de la conduite qu'il tint avec son frère. Il n'ignorait pas que le grand-duc Constantin était le plus fidèle, le plus soumis, le plus dévoué de ses sujets. Dans les occasions difficiles qui réclamaient de l'autorité, de l'énergie et un zèle infatigable, il savait bien l'employer et pressa d'une main ingrate le fruit dont les sucs généreux lui faisaient besoin; mais aucun sentiment fraternel ne l'animait pour lui, et, loin de réprimer les écarts où un caractère fougueux entraîna quelquefois le grand-duc, il le laissa librement agir pour le déconsidérer et préparer le pro-

jet, déjà conçu, de lui fermer les avenues du trône. C'est ainsi que ce prince acquit une réputation de corruption et de méchanceté qui le rendit un épouvantail pour ceux qui ne le connaissaient pas.

C'est ainsi qu'il fut poussé dans un mariage qui entrait dans les vues de son frère pour le mieux perdre dans l'esprit de la nation. On verra toute l'astuce de l'empereur Alexandre, dans la suite du récit que je vais reprendre.

Deux jours après ma première entrevue avec le grand-duc, il m'appela le soir dans son cabinet; il me dit qu'il venait de recevoir le serment de fidélité de son frère, qui s'était croisé en chemin avec celui qu'il lui avait envoyé lui-même; il se plaignit de cette déférence inutile, qui pouvait, en retardant la reconnaissance du nouvel empereur, entraîner de grands inconvénients. Je lui répondis que son frère me paraissait agir selon son désir et qu'il fallait qu'avant tout l'abdication fût connue et publiée. « Il aurait bien pu se passer de cette formalité, répliqua le grand-duc, c'est une affaire entre lui et moi, dont il doit être au fait il y a longtemps ; je n'aime pas cette déférence au moins inutile, qui ne sert qu'à faire traîner les choses en longueur et qui est cause que le procureur général du Sénat, accompagné de quelques membres de ce corps, vient pour me prier de prendre la couronne et de mettre fin à cette espèce d'interrègne. Ma résolution est fixe et je l'ai fait connaître assez. — Monseigneur, lui répliquai-je, pourquoi n'allez-vous pas à Pétersbourg? Tout serait bientôt terminé! Là pour obéir à la loi de votre auguste père, vous mettriez la couronne sur votre tête et vous la poseriez ensuite sur celle de votre frère. Cet acte public et solennel prouverait que votre abdication est libre, volontaire, et nullement la suite de suggestions étrangères ou d'une faiblesse qu'on pourrait supposer. Dès lors plus d'incertitude,

plus d'intrigues, vous vous montrerez dans toute la grandeur de votre sacrifice! — Que me dites-vous là? interrompit brusquement le grand-duc, ce serait une scène de mélodrame, et je n'aime pas les coups de théâtre. Le ton de vivacité, avec lequel le grand-duc avait prononcé ces paroles, me firent garder le silence. — Eh bien! parlez donc! me dit-il. — Monseigneur, lui répliquai-je, ce que j'aurais à ajouter déplairait vraisemblablement encore à Votre Altesse Impériale et voilà pourquoi je crois devoir m'arrêter. — Continuez toujours, reprit-il avec un ton tout à fait radouci. Je vous l'ordonne, mon cher comte, car je suis sûr que c'est votre attachement pour moi qui vous inspire. » Alors je m'efforçai de lui prouver qu'il n'y avait rien de théâtral dans ce que j'avais osé lui proposer; qu'il était vrai que sa situation avec son frère avait quelque chose de dramatique, par le grand intérêt qu'un événement de cette nature, peut-être unique dans l'histoire des souverains, inspirerait à l'Europe étonnée et attentive, mais que rien ne me paraissait plus simple, plus noble et plus conforme à toutes les convenances que la démarche que j'avais pris la liberté d'indiquer. J'en revins encore à l'ukase de l'empereur Paul, et lui fis observer que c'était à lui, son fils, que le premier exemple de l'application de cette importante loi se trouvait réservé et qu'il devait le donner, tout en restant fidèle à sa parole; qu'il ne pouvait réellement prendre en considération les motifs qu'il m'avait allégués, pour justifier son séjour à Varsovie, puisque rien ne porterait plus de jour sur sa conduite et ses sentiments que la publicité solennelle de l'acte en question. « De plus, Monseigneur, continuai-je avec la chaleur que me donnait mon zèle, vous ne serez plus à Varsovie, occupant un poste devenu tout à fait au-dessous de vous; en jouissant du titre qui vous appartiendra toujours, quoique vous l'ayez transporté à votre frère avec la

puissance suprême, vous serez placé dans le haut rang qui doit être le vôtre et auquel vous vous attacherez tout ce qui restera de son apanage; vous jouirez des respects et de l'admiration qui vous seront adressés de toutes parts, et qui ne feront que s'accroître, en vous voyant reprendre la dignité qui convient à votre personne auguste. Ceci, Monseigneur, est préférable à la place de Saxe[1], car, bien que l'on sache, malgré vos précautions, que c'est vous qui gouvernerez le royaume de Pologne, là, vous n'êtes qu'un général distingué, qui s'amuse à faire manœuvrer ses troupes ou à les montrer, avec l'orgueil de la création, à ceux que vous croyez dignes de les admirer. Cependant si un général, d'un grade au-dessus de Votre Altesse impériale ou plus ancien qu'elle, assiste à cette pompe militaire, alors vous défilez devant lui... — Et je m'en fais gloire, interrompit le prince avec feu, croyez-vous que je sois comme vos princes français, illustres fainéants, traités dès leur naissance comme des dieux sur la terre? Aussi, voyez à quoi ils sont propres, n'ayant aucune connaissance ni du militaire, ni des affaires et passant leur vie à humer un encens de cour, à la chasse et dans la dissipation! Nous autres, comme dans presque toute l'Europe, nous mettons notre grandeur à servir notre patrie et notre souverain dans tous les grades, dans tous les emplois, et cela non par étiquette, mais activement; on ne laisserait pas chez nous, comme en Espagne, une reine risquer de se noyer, pour ne pas manquer au respect et à la hiérarchie. Moi je défile devant ceux à qui je dois subordination et leur rends tous les honneurs qui leur reviennent; mais vous ne comprenez pas cela, vous autres Français. Savez-vous ce qui m'est arrivé à Paris, lorsque j'y étais avec mon frère Alexandre? Je vais vous le dire :

1. Place consacrée aux parades militaires.

« L'empereur fut invité à dîner chez Sa Majesté Louis XVIII, j'étais ce jour-là de service auprès de mon frère. Nous partîmes ensemble pour les Tuileries, je le suivis jusqu'à la porte de la chambre du roi, puis je restai dans l'antichambre. Le repas fini et les deux souverains étant restés ensemble, je vis sortir madame la duchesse d'Angoulême et le comte d'Artois: Celui-ci fut étonné de me voir et me demanda ce que je faisais là. « Monseigneur, lui dis-je, je suis de jour auprès de Sa « Majesté l'Empereur, et j'attends les ordres qu'il pour- « rait avoir à me donner. — Bah! me répondit M. le « comte d'Artois, ceci est une plaisanterie : venez chez « moi; nous causerons ensemble, car les souverains en « auront pour longtemps à parler d'affaires. » J'y consentis, mais sous la condition que je serais averti dès que mon frère sortirait. Nous allâmes chez la duchesse d'Angoulême et nous nous y établîmes à causer. J'aime beaucoup cette femme-là, dont j'ai toujours admiré le courage et plaint les malheurs. J'aime aussi beaucoup le comte d'Artois pour sa loyauté et son caractère éminemment français. Je leur dis bien ma façon de penser sur tout ce qui se passait, et que, si j'en étais le maître, je ferais bien vite avec mes Russes sauter par les fenêtres tous ces bavards de députés, comme l'avait fait Napoléon. Nous tînmes une conversation intime et fort intéressante; mais ayant été prévenu que mon frère allait sortir, je l'interrompis sur-le-champ pour retourner où mon devoir m'appelait. »

Après cette digression tout à fait dans le genre du grand-duc, il reprit notre entretien qui dura fort avant dans la nuit. Le résultat en fut qu'il ne voulait pas quitter son poste à Varsovie, ni sa femme, ni ses habitudes chéries, ni son genre de vie terne et solitaire.

A quelques jours de là arriva le procureur général du Sénat accompagné de plusieurs membres de ce corps.

Le grand-duc renouvela l'expression de son immuable volonté et leur mission n'eut pas d'autres suites.

Dans le même temps, parut au Belvédère un certain général qui venait de Pétersbourg. Homme d'esprit, ancien aide-de-camp de Monseigneur, il possédait son amitié, toute sa confiance, et il en était digne. Il faisait de fréquents voyages à Varsovie, ce qui m'avait donné l'occasion de le connaître depuis longtemps, et j'eusse fort désiré qu'il eût été attaché à notre petite cour qui avait bien besoin d'un personnage qui fît honneur au maître, qui l'éclairât sur beaucoup de choses et qui remplaçât l'égoïste apathie du maréchal.

Mais le rusé général préférait la jouissance libre des bontés du grand-duc et le parti qu'il pouvait en tirer à l'esclavage que sa position lui eût imposé.

Dans les séjours qu'il faisait à Varsovie, Monseigneur exigeait qu'il ne le quittât pas plus que son ombre et, quand le général Opotschinin repartait pour Pétersbourg, il en avait bien assez. D'ailleurs, il était l'intermédiaire entre les deux frères et leur agent secret pour les concilier dans leurs différends. Son extrême finesse, mais dont les prétentions la laissaient trop paraître, le rendit très propre à remplir ce rôle. Son arrivée au Belvédère, dans des circonstances aussi importantes, avait sûrement pour but de s'assurer si, par quelques velléités d'exercer le pouvoir, si, par quelques caprices, que se permettent les grands avec tant de complaisance, Monseigneur n'était pas tenté de revenir sur sa première résolution et de prendre la couronne, comme il lui était alors très facile. Mais il trouva sa loyauté et sa fidélité à remplir ses engagements toujours les mêmes et telles que la seule connaissance de son caractère suffisait pour le garantir.

Tout étant ainsi terminé à la satisfaction réciproque des deux frères, il fallut publier l'abdication. Ceci demande que je revienne sur mes pas. Elle était convenue

avec l'empereur Alexandre, mais il voulait une autre garantie que la parole du grand-duc. Cette affaire fut traitée lors de la fameuse revue de Brzesc dont j'ai parlé, et lorsque ce pompeux rassemblement fut terminé, l'empereur partit pour visiter la nouvelle forteresse de Zamosc et Monseigneur retourna à Varsovie. Il avait promis d'envoyer l'acte demandé aussitôt son arrivée dans cette ville et il tint parole, mais l'empereur désirait une rédaction selon ses idées, et celle de son frère ne lui convint pas : il voulait qu'elle fût conçue dans des termes auxquels le grand-duc devait répugner, et il la lui envoya avec des commentaires qui tendaient à amener son frère à le reproduire sous d'autres expressions. Il y eut entre eux quelques débats; mais enfin le grand-duc consentit à se conformer aux désirs de l'empereur et il lui transmit l'acte, tel que celui-ci lui avait à peu près dicté. Alors Alexandre, satisfait d'avoir rempli son but, mit fin à un voyage qu'il n'avait imaginé que pour s'éviter les embarras d'une négociation délicate, traitée de bouche, et arriva à Varsovie.

Ce qui décida la complaisance de Monseigneur fut surtout la promesse que lui fit son frère de renfermer cet acte dans le plus profond secret et de ne pas permettre qu'il eût le jour que dans le cas incertain où il serait nécessaire de le produire. D'ailleurs les deux frères étaient presque du même âge : il était douteux lequel survivrait et l'incertitude de l'événement, autant que son éloignement présumable, engagèrent le grand-duc à céder.

Cependant cet événement arriva bien plus promptement qu'on ne pouvait le croire, et Monseigneur dut en subir les conséquences résolues. Il savait déjà que l'acte original de l'abdication avait été déposé au Sénat de Pétersbourg et que, par surcroît de précaution, une copie authentique s'en trouvait encore placée au synode de

Moscou. Cette double mesure le frappa d'une douloureuse surprise et lui fit au cœur une blessure profonde. Sa fidélité, son dévouement, sa franchise suffisaient, disait-il, pour le mettre au-dessus de la méfiance, et s'il avait consenti à écrire et à signer son abdication, c'était une déférence pour son frère qui ne pouvait se dessaisir de cette pièce que pour la transmettre à celui qu'elle regardait. Ce manque de parole à lui, si religieux observateur de la sienne, l'affecta cruellement, mais ne dérangea en rien sa détermination. Il rassembla donc la Garde impériale, la garnison de Varsovie et là, entouré d'une foule immense, il lut à haute voix l'acte de son abdication dans lequel, outre les autres motifs qui s'y trouvaient déduits, il déclarait que ne *s'étant pas reconnu la capacité et le courage nécessaires pour gouverner l'empire,* il abdiquait en faveur de son frère Nicolas. De suite, il lui prêta serment de fidélité, qu'il fit répéter par toutes les troupes.

Cet aveu prononcé par la bouche même du prince frappa tout le monde d'étonnement, et de douleur ceux qui lui étaient attachés. Mais c'était le point exigé par Alexandre, qui savait bien que par là son ouvrage se trouverait justifié, car celui qui a l'incroyable condescendance de consentir à se rabaisser lui-même, prouve déjà qu'une haute destinée n'est pas en rapport avec lui.

En revenant de la cérémonie, le prince affecta la plus grande gaieté. « Enfin, me dit-il en se frottant les mains, voilà l'affaire bâclée et j'espère qu'on me laissera tranquille. » Il se mit à table, où malgré l'air dégagé qu'il s'efforçait de prendre, il était facile de voir percer ses tourments intérieurs. Nous étions tous gênés et les termes que Monseigneur avait été contraint d'employer, parvenus avant lui au Belvédère, revenaient sans cesse nous surprendre et nous affliger. Ce triste repas ne dura pas longtemps et le grand-duc alla, selon sa cou-

tume, chercher un repos qui dut le fuir pour cette fois.

Lorsque l'insurrection de Pétersbourg éclata, il lui fut sûrement impossible de se dissimuler le tort qu'il avait eu de ne pas se trouver dans cette capitale, où sa présence aurait enlevé tout prétexte aux insurgés et il dut convenir en lui-même de la justesse de mes remontrances. Mais il ne voulait jamais avouer une faute grave, et il se garda bien de m'en parler. J'en pris seulement occasion de le supplier d'employer plus de précautions pour la garde de sa personne, surtout dans un moment de troubles où, quoique la tentative faite à Pétersbourg eût été étouffée, on ne pouvait pas savoir si, sur quelques autres points de l'empire, il n'existait pas aussi de funestes complots. Je lui fis observer que quelques gens déterminés suffisaient pour venir la nuit l'enlever du Belvédère, qu'alors on se servirait de lui pour le mettre fictivement à la tête du parti et pour exciter un déchirement dont les perturbateurs avaient besoin. Cette réflexion le frappa et je crus qu'elle produirait son effet : il n'en fut rien. Le prince m'objecta que ces précautions donneraient lieu à parler et que d'ailleurs il les jugeait inutiles. « *Tout est écrit là-haut*, finit-il par me dire, et je me suis toujours bien trouvé de m'être remis entre les mains de la Providence. » Ainsi, grâce à ce commode raisonnement, nous continuâmes à rester, dans l'isolement du Belvédère, à la merci des hommes et des événements.

Au milieu des scènes de désordres qui s'étaient manifestées dans plusieurs endroits, Monseigneur s'applaudissait de ne voir aucun Polonais mêlé dans ces intrigues. Il en prenait d'autant plus de confiance dans leurs sentiments et dans la vigilance de son gouvernement et de sa police. Un événement vint bientôt le désabuser et changer sa sécurité en une violente agitation. Le malheureux qui avait assassiné le général Miloradowitch,

dans l'insurrection de Pétersbourg, s'était soustrait à toutes les recherches, et, malgré son signalement envoyé partout, avait trouvé le moyen de franchir la grande distance qui sépare cette ville de Varsovie, où il put parvenir. Reconnu par hasard, il fut arrêté, renvoyé à Pétersbourg, où il fut exécuté depuis.

Mais pourquoi avait il dirigé sa fuite sur Varsovie et pourquoi cette préférence ? De cette question des soupçons découlèrent ; on fit des recherches, des perquisitions, qui conduisirent à de forts indices qu'une ramification tenait les conjurés des deux capitales; c'était déjà des preuves pour l'impétuosité du grand-duc. Furieux de se voir déçu dans sa confiance, humilié de n'avoir pas découvert des trames qui s'ourdissaient sous ses yeux, il se livra à toute la fougue de son caractère ; des nuées d'espions furent mis en campagne, leurs délations acquirent le poids de la vérité ; on chercha partout des suspects, à défaut de coupables, et prévenus, criminels, innocents même, furent confondus. Les violations domiciliaires, les arrestations arbitraires se multiplièrent sur tous les points du royaume et les prisons se remplirent. Ce ne fut plus assez des gendarmes et des gens de police pour aller enlever ceux qu'atteignait le moindre soupçon. Monseigneur força des militaires distingués et même de ses aides-de-camp à se charger de cet emploi, au moins dégoûtant. Des appartements secrets au palais de Brühl recelèrent des captifs, d'anciennes maisons d'arrêt en furent encombrées et on les entassa dans le vaste couvent des carmélites. Aucune forme légale ne fut observée dans ces mesures d'autorité, qu'on aurait même modifiées partout ailleurs, mais qui, dans un pays qu'on avait voulu faire constitutionnel, devenaient de plus un affreux despotisme.

Cependant le grand-duc, pour la revêtir d'une certaine apparence de justice, créa de lui-même un tribunal

pour connaître des délits supposés et examiner la culpabilité des prévenus. Ce singulier tribunal était composé de douze membres de sa nomination, savoir, six généraux russes et six notables polonais. Quelques-uns des malheureux prisonniers, dont l'innocence était trop évidente, recouvrèrent leur liberté après bien des lenteurs, mais le reste dut subir une longue et dure captivité.

Pour terminer ce triste sujet je dirai, ainsi que presque tout le monde le sait, qu'après environ deux ans d'attente, la cause fut portée à la chambre haute du royaume, à laquelle était réservée la connaissance des crimes de lèse-majesté, et qu'elle ne trouva pas de preuves suffisantes pour faire l'application des peines que ce crime emporte avec lui. Sur quarante membres, un seul se prononça pour la condamnation. Le grand-duc, irrité de ce jugement, en provoqua un autre à Pétersbourg. Les prisonniers y furent conduits à grands frais et ce trajet leur fournit au moins la consolation de jouir d'un air dont ils étaient privés depuis si longtemps. Le procès, recommencé à Pétersbourg, eut à peu près la même issue qu'à Varsovie. Dans le petit nombre de ceux qu'on trouva vraiment coupables, peu furent condamnés à un exil perpétuel en Sibérie et quelques-uns à des punitions temporaires. Les autres retrouvèrent leur liberté. Ainsi se termina cette malheureuse affaire, dans laquelle Monseigneur ne voulut que servir son souverain et son pays. Mais en s'abandonnant à ses idées de justice arbitraire, il fit bien des infortunés et se créa beaucoup d'ennemis. Je reprends ma narration.

Les détails militaires, les investigations qui suivirent les soupçons d'une intelligence avec les conspirateurs de Pétersbourg occupaient entièrement le grand-duc, qui s'était débarrassé de toutes les autres affaires. Paul continuait son éducation, selon le système de son père, qui ne voulait point en changer malgré mes observa-

tions. La princesse, tout à fait revenue sur mon compte, me traitait avec beaucoup de bonté, mais conservait toujours sa confiance à Fawicki. Telle était notre position au Belvédère, qu'aucun événement important ne vint troubler. Je ne voyais plus Monseigneur que pendant les repas et à notre petit rassemblement du soir. Cependant il me fit venir quelquefois dans son cabinet, pour assister à des interrogatoires secrets, que lui-même faisait subir à différentes personnes arrêtées aux frontières du royaume, et dont il croyait pouvoir obtenir des aveux intéressants, car, alors, ceux qui voulaient pénétrer en Pologne étaient conduits au Belvédère afin que le prince examinât leur passe-port; parmi les voyageurs, ceux réputés suspects, dont l'arrivée aux frontières était annoncée par la police, se trouvaient saisis aussitôt leur apparition, et amenés par les gendarmes directement au grand-duc, qui ne s'en fiait qu'à lui-même pour les interroger. Il fallait alors que leur innocence fût doublement patente, pour qu'ils échappassent à la détention.

Au printemps, arriva un fait qui prouva à quel point s'étaient étendues les menées des conspirateurs. Un paysan, parti d'un des gouvernements les plus reculés de l'empire, parut subitement au Belvédère et demanda instamment à voir le grand-duc et à lui parler. Introduit en sa présence, ce bonhomme lui déclara être un envoyé, choisi par un grand nombre de ses concitoyens, pour venir s'informer de son sort. On croyait, dans ces cantons lointains, qu'il était en prison et que l'avénement de son frère au trône provenait d'une usurpation. Monseigneur se mit à rire, assura le brave député qu'il jouissait de toute sa liberté et que l'empereur régnait légitimement, d'après l'abdication très volontaire qu'il avait faite. Il garda plusieurs jours auprès de lui le paysan, afin de le bien convaincre de la vérité, puis il

le congédia après l'avoir traité généreusement. Lorsque le couronnement de l'empereur eut lieu à Moscou, Monseigneur s'y rendit, accompagné d'un seul aide-de-camp et sans suite, voulant ainsi afficher dans cette cérémonie la modestie du rang dont il s'était revêtu. Son frère lui offrit, pour Paul, des titres, une grande fortune, enfin tout ce qui pouvait flatter un père à qui il était redevable de la couronne qu'il venait de se mettre sur le front. Mais le grand-duc refusa tout, sa volonté constante était que, dans le public, cet enfant restât au niveau de son état et que sa naissance ne lui inspirât d'autres sentiments que ceux de servir sa patrie, avec plus d'attachement et de zèle que les sujets ordinaires qui ne jouissaient pas de l'avantage non avoué, mais existant, d'une aussi proche affinité avec le souverain. Jamais Monseigneur ne demanda rien pour son fils, son ambition paternelle n'avait d'autre désir que de le voir s'élever par son seul mérite et de se dédommager, par de grandes qualités, des droits auxquels il ne pouvait prétendre. Quelques économies, que Monseigneur plaçait annuellement sur la tête de Paul, devaient lui procurer, non une brillante, mais une suffisante fortune. « Il ne faut pas, me disait-il souvent, que mon fils soit dans le cas de manquer et je m'en occupe; mais s'il tourne comme je l'espère, les avantages que je lui laisserai doivent le pousser loin. Parlez-lui fréquemment de vos Dunois, de vos Vendôme, et dites-lui bien que voilà les modèles qu'il doit suivre. »

L'empereur, après avoir abattu par son courage le démon de la révolte, l'avait ensuite enchaîné par sa prudence et sa fermeté; tout était tranquille dans l'intérieur et au dehors de l'empire. Un amour unanime se déclarait pour le jeune souverain et l'on applaudissait à la prévoyance d'Alexandre, qui l'avait voulu pour son successeur. Toujours rempli de ménagements pour le grand-

duc, sa complaisance ne le contrariait point dans la place qu'il occupait et il y exerçait, comme dans le passé, une autorité qu'on lui laissait entière. Mais hors de ce domaine que lui abandonnait la reconnaissance, le grand-duc ne jouissait plus d'aucun crédit. Les mêmes rapports de confiance qui le liaient avec l'empereur défunt n'existaient plus et, étranger à tous les grands mouvements politiques, il était entièrement concentré dans sa Pologne. Cette espèce d'isolement où il se trouvait réduit par un frère beaucoup plus jeune que lui et sur lequel il s'était flatté de conserver une certaine influence d'âge, lui donnait souvent de l'humeur. Je le remarquai surtout lorsque la guerre de Perse éclata. Il me dit à cette occasion que son frère était encore bien jeune pour se décider de lui-même à de grandes entreprises; que, d'un autre côté, les conseils qu'il pourrait demander seraient dictés dans son sens et par l'envie de lui plaire; que c'était le malheur qu'avait plus à redouter un souverain encore sans expérience, que de trouver des flatteurs dans de prétendus conseillers ; qu'il craignait que son frère n'aimât la guerre et qu'il ne voulût signaler le commencement de son règne par des entreprises où l'entraîneraient des idées de fausse gloire ; que l'empereur Alexandre était bien revenu de l'éclat trompeur dont l'avait revêtu le grand rôle qu'il s'était plu d'abord à remplir, mais que, s'il eût vécu, il ne se serait plus occupé que du soin intérieur de l'empire, où il y avait tant à réparer et tant à faire ! Enfin il me dit tout ce qu'il me fallait pour me laisser deviner son mécontentement. Ce n'était pas qu'il fût jaloux des succès que son frère pouvait obtenir ; ce n'était pas que l'idée toute naturelle que la brillante élévation de l'un devait rendre encore plus obscure et plus oubliée la position de l'autre, entrât pour quelque chose dans ses sentiments. C'était, tout simplement, une suite de son désappointement de

n'être pas consulté ou de n'avoir plus de voix prépondérante au chapitre ; ceci le conduisait à une sorte d'opposition qui, sans qu'il s'en doutât, se manifestait dans ses discours.

La lutte de la Grèce contre la Turquie ayant décidé les grandes puissances à une intervention d'humanité, pour arrêter les flots de sang que ce long débat faisait répandre, la Russie crut devoir y figurer ; ce fut alors que le grand-duc se livra à toute la chaleur de sa désapprobation et que le besoin de quelqu'un à qui il pût parler librement l'engagea à m'appeler souvent auprès de lui lorsqu'il se retirait les soirs. Je ne rapporterai point ici textuellement nos conversations, mais, comme je prenais toujours une note exacte de ce qu'il me disait, je me contenterai de présenter ses réflexions dans lesquelles, selon moi, se trouve parfois beaucoup de justesse et de sagacité. « Les Grecs, disait-il, ne sont dans le fond que des sujets révoltés et je ne vois nulle nécessité, ni nulle raison de prendre parti pour eux, surtout dans un siècle où tous les efforts sont faits pour briser les liens qui rattachent les peuples à leurs souverains. Si nous étions en république ce serait peut-être bien, quoique les républiques aient aussi leurs sujets, mais, quant à nous au moins, monarchiques, je ne conçois pas d'excuse pour protéger la rébellion. Je sais bien que la politique s'est souvent créé des prétextes pour semer des divisions entre une nation et un souverain qu'elle redoutait, soit qu'elle eût pour but de l'occuper chez lui par une diversion utile à ses vues, soit pour l'affaiblir, soit pour exercer quelque vengeance particulière ; ce sont de ces manœuvres, vieilles comme le monde, et qui dureront aussi longtemps que lui. Tôt ou tard cette nation, encouragée par les perfides espérances qu'on lui avait données, subit l'abandon dès que l'intérêt le commande et, rentrée sous le joug d'un maître irrité, les persécutions la dévorent et les têtes

tombent. Voilà le sort que l'avenir, plus ou moins hâtif, prépare aux peuples qui se sont écartés des principes fondamentaux conservateurs de la société, et l'histoire en regorge d'exemples; vous la faites étudier à mon fils et je suis sûr que vous appelez vos réflexions sur cet important sujet. Mais ici ce n'est nullement le cas : nous n'avons point de motifs de désirer l'affaiblissement de la Porte Ottomane, ce n'est plus le temps où les Turcs belliqueux et conquérants inspiraient de justes craintes à l'Europe et que leur puissance était menaçante. Restés bien en arrière de la civilisation quant à l'art militaire, à la politique, et à tout ce qui constitue la force d'une nation; stationnaires dans leurs mœurs, dans leur religion qui leur prêche la bonne foi et la fidélité à leurs engagements, quels voisins plus précieux pourrions-nous avoir? Loin d'être à même d'attaquer, ils sont incapables seuls de se défendre, et ils en laissent le soin aux autres puissances intéressées à leur conservation : les unes, pour profiter des intérêts commerciaux qu'elles trouvent plus faciles à obtenir que d'un peuple plus éclairé et plus industrieux, les autres, par la crainte que ce pays, si favorisé du ciel et si riche en éléments de prospérité ne passe sous une domination, qui sût en tirer parti, pour acquérir bientôt une puissance formidable. Toutes ensemble voient dans la destruction du trône Ottoman un renversement de l'ordre établi en Europe, et une fournaise pour embraser le continent. Ces réflexions avaient déjà fait abandonner à ma grand'mère Catherine l'idée de ressusciter l'empire d'Orient, et si elle avait réussi à m'y placer malgré toute l'Europe, les efforts qu'elle eût faits auraient épuisé son propre empire, et pourquoi? pour agrandir un Etat déjà trop étendu et se mettre en contact avec des puissances jalouses et fortes, qui auraient rendu les moyens de conservation incertains et écrasants pour nous; nos Russes se seraient empressés

de quitter nos pays remplis de frimas pour les riantes contrées du Bosphore, et dès lors notre esprit national, qui fait notre principale force, se fût bientôt perdu par cette dangereuse migration. Voilà les motifs du changement qui a eu lieu dans les projets de l'impératrice et qui m'ont détrôné en herbe. Dans toutes les disputes que nous avons eues ensuite avec les Turcs, il est aisé de voir que nous n'avons voulu conquérir et garder que ce qui était important à notre tranquillité et à nos besoins. Nous leur avons rendu la Moldavie et la Valachie, qui ont été si souvent entre nos mains, et, si nous nous sommes appropriés la Bessarabie, c'est qu'un littoral plus étendu nous convenait pour notre commerce d'Odessa et de la mer Noire, de même que les forteresses d'Akermann, d'Ismaïloff et de Kilia étaient une possession indispensable à notre tranquillité. Voilà tout ce qu'il nous fallait, et mon frère Alexandre n'aurait jamais voulu aller plus loin. Les Turcs devaient être nos amis subordonnés, et notre véritable politique était de les soutenir, loin de nous rallier aux Grecs, ou du moins de nous contenter du rôle d'observateurs, ainsi que l'avait résolu feu l'empereur. Car, encore une fois, quel meilleur voisinage que celui d'un peuple devenu paisible par faiblesse, dont le cimeterre est brisé et qui, par suite du dédain que lui avait inspiré son ancienne grandeur pour s'immiscer dans les tracas politiques des nations qualifiées par lui d'infidèles, reste comme étranger à tout ce qui se passe en Europe, n'y entretient même aucun de ces nobles espions diplomatiques que nous autres semons partout et cherche le bonheur dans la fumée de sa pipe ou dans l'ivresse de l'opium. Quelques soldats de garnison dans nos places frontières et quelques piquets de cosaques suffisaient à nos précautions sur la longue ligne qui fixe la limite des deux pays et nous étions dispensés de toute notre surveillance. Aussi, connaissant l'heureuse croyance

des Turcs à leur Alcoran, leur attachement aux préceptes que leur enseigne ce livre, et leur ignorance en machiavélisme, nous pouvions dormir en repos, appuyés sur leur bonne foi et sur leur exactitude à observer leurs traités. On prétend que c'est une mesure philanthropique qui fait courir à l'aide des Grecs. On dit que la conquête seule les ayant rendus sujets de la Porte, ils n'ont pas perdu leurs droits imprescriptibles à leur indépendance. On cherche un intérêt pour eux dans les grands hommes dont ils descendent; on va même jusqu'à y mettre en cause la religion. Dans tout cela je ne puis parler que d'après le gros bon sens que je crois avoir.

« Certes la philanthropie est une vertu et spécialement celle des peuples civilisés; rien de plus entraînant en théorie, rien de plus satisfaisant en pratique. Mais la première condition de cette vertu est d'être juste, sage et éclairée, afin qu'elle ne parvienne pas à un but contraire à celui qu'elle se propose. Parmi les philanthropes, il en est de bonne foi, d'autres exaltés, d'autres qui en prennent seulement le masque pour voiler des desseins profondément perfides; et Dieu nous préserve de ces deux classes-là ! D'après mes principes, je vois d'abord une injustice, car c'en est une d'enlever à un monarque des sujets reconnus par tous les traités être les siens. D'ailleurs, il n'est nullement prouvé que la condition future des Grecs ne deviendra pas encore plus malheureuse que celle dont on veut les tirer. En fera-t-on une république? Je ne pense pas que les souverains leur donnent un gouvernement aussi antipathique avec le leur et qui, d'ailleurs, amènerait leurs protégés à une destruction mutuelle, tels qu'on voit certains êtres dans la nature qui, livrés à eux-mêmes, s'entre-dévorent jusqu'au dernier. Les placera-t-on sous le régime monarchique? Alors quel sera le malheureux quêteur de couronnes qui viendra ramasser dans la boue et dans le sang ce diadème à pro-

[illegible]

« Quant à la légitimité de la possession par conquête, [illegible] je sais que plusieurs d'entre eux prétendent que quand le droit que la conquête donne sur un pays a été exercé pendant un certain laps de temps, et [illegible] par des traités, et que le peuple conquis est resté dans le droit des gens, alors la possession devient légitime. Mais cela est relatif, car vous sentez bien que des barbares qui s'emparent d'un pays le dévastent en réduisant les habitants en esclavage et se comportent de manière à provoquer une juste révolte, lorsque s'en présente l'occasion, rendent la conquête affreuse, illégitime, et n'ont aucun droit de se plaindre de ce qu'on peut faire pour la leur arracher. C'est ce que nous avons voulu éviter par la conduite que nous nous sommes prescrite envers ceux que la Russie a réunis à son sceptre.

« Nous avons laissé partout subsister les lois, les coutumes, le langage dans les actes publics et le régime intérieur qu'avaient les peuples avant de passer sous notre domination. Nos nouveaux sujets, à l'exception du changement de maître, sont restés comme auparavant dans leur religion et leurs mœurs. Les Grecs n'étaient point esclaves, quoique j'en conviens, maltraités dans les

provinces par les pachas et les agents du gouvernement, qui n'avaient du reste guère plus d'égards pour leurs propres concitoyens. Mais cependant ils avaient tout le commerce entre les mains, et leur supériorité intellectuelle sur leurs vainqueurs forçait ceux-ci à les employer dans leurs importantes affaires, et s'ils ne s'étaient pas revêtus des premiers emplois, ils avaient une grande influence sur ceux qui les exerçaient. D'ailleurs la Moldavie et la Valachie leur étaient restées en propre. Là, ils pouvaient vivre à l'abri des vexations, à l'exception de celles des princes de leur nation qui les gouvernaient. Il y a beaucoup de choses à considérer là-dedans, mais, pour en revenir aux conquêtes, si toutes les nations qui les ont subies acquéraient la triste faculté d'essayer de retourner à leur indépendance, quelles en seraient les fatales conséquences! A nous autres Russes que nous resterait-il de notre vaste empire? L'Autriche et la Russie où en seraient-elles réduites ? et votre France à combien de restitutions se verrait-elle forcée? En Allemagne et en Italie, où les Etats. grands et petits, n'ont été, dans leurs formes variables, que le produit de changements, de guerres et de dislocations, qu'adviendrait-il, si chaque contrée, chaque ville, pouvait s'élever contre le souverain et réclamer son existence antique? Car il n'y a que les puissances auxquelles leur position topographique l'interdise, qui n'ont pas *conquêté* sur leurs voisins; par exemple l'Angleterre n'a pu prendre que l'Irlande, et l'Espagne pour un moment que le Portugal. Mais toutes les autres ont travaillé leurs voisins, soit pour leur ambition, soit pour l'avantage de leur pays.

« Je n'ai parlé jusqu'ici que pour l'intérêt des souverains. Mais je ramène la question à celui des peuples, qu'il n'en faut jamais séparer. Si ces beaux rêves de la philanthropie se réalisaient, si cette agglomération successive qui a créé des Etats, plus ou moins vastes, plus

[illegible] dans quel chaos [illegible] de ruines. [illegible] de jalousies, de riva-[illegible] un vœu una-[illegible] universelle, impossible [illegible] la société européenne [illegible] quant à moi, je suis pour [illegible] le temps, les [illegible], c'est le [illegible] de paix et de [illegible] des idées subver-sives [illegible] vers lequel on prétendait marcher? Que voulez-vous? c'est un délire auquel se livrent la plupart des souverains qui donnent tête baissée dans les pièges qu'on leur présente, sans prévoir que le temps, si rapide dans sa course aujourd'hui, abat d'un coup de pied tous les échafaudages éphémères qu'avait élevés leur politique d'un jour.

« Je passe maintenant à cette ridicule sensibilité de souvenir qui fait s'apitoyer sur la condition des Grecs, à cause de leurs héros d'autrefois. La poussière des siècles s'est interposée entre eux et leurs descendants, admirons dans l'histoire leurs vertus, leurs belles actions, sans prétendre en rejeter le reflet sur leur postérité abâtardie.

« On ne trouve pas plus de Léonidas, d'Epaminondas, de Miltiade et de Socrate en Grèce, que de Régulus, de Cincinnatus, de Scipion et de Caton en Italie. Autres temps, autres hommes. Là, le brigandage, l'assassinat, la pauvreté ont remplacé l'urbanité athénienne et la magnificence de Périclès. Ici, la tiare du pape et les calottes rouges des cardinaux ont succédé à la couronne de chêne des triomphateurs. Ces antithèses morales sont une des lois de la nature, si mobile dans ses modifications, si fixe dans son essence, et, pour en finir, je ne puis contenir mon indignation en voyant le culte ap-

pelé à jouer un rôle là-dedans. Quoi ! des gens qui ne croient pas en Dieu vont s'affubler de la robe de Pierre-l'Hermite et la bouche de l'athée parlera de la croix ! tout cela fait pitié. Oh ! les hommes, les hommes ! Dieu veuille que Sa Majesté l'Empereur n'ait pas un jour à se repentir de ce qu'il fait ! »

Telles étaient les idées que la part prise par son frère à l'intervention faisait fermenter dans la tête du grand-duc ; je les ai conservées et je les expose dans leur ensemble avec le peu d'ordre qu'il mettait à les énoncer. J'ai même respecté son élocution hachée, remplie de saccades et d'inégalités, ainsi que les expressions originales que la chaleur de son imagination y lançait. Il est à remarquer qu'en particulier, lorsqu'il parlait avec contentement de l'Empereur, c'était « mon frère Nicolas » ; mais que, livré à ses sentiments contraires, c'était « Sa Majesté l'Empereur ». Sa mauvaise humeur parut encore plus violente, lors du combat de Navarin : « Quelle bonne aubaine pour les Anglais, s'écria-t-il ; une flotte détruite est pour eux un feu de joie. Brûlons toujours et nous verrons après, voilà leur axiome. Ceci est le second tome de la flotte danoise à Copenhague. Nos Russes, ne consultant que l'honneur et oubliant la saine politique, ont été obligés de suivre à la remorque ces forbans, qui ne négligent pas la destruction d'une barque, quand ils en trouvent l'occasion. Notre tour viendra dès qu'ils le pourront et même je ne voudrais pas assurer le retour de nos vaisseaux à Cronstadt, tant je me fie à la sincérité de leur alliance et de leur amitié. »

La guerre qui éclata ensuite, indépendamment de l'intervention entre l'Empereur et la Porte, fournit encore au grand-duc de nouveaux sujets de déclamations, qui ne pouvaient être que des répétitions de celles qu'il avait déjà épuisées auparavant. C'est à l'histoire à raconter le peu de succès de la première campagne et les dangers

que courut l'Empereur pendant sa traversée sur la mer Noire. Je ne sortais pas du Belvédère, où, séquestrés pour ainsi dire du monde entier, nous n'y tenions plus que par une quantité de journaux et de publications nouvelles, que Monseigneur me faisait lire ou dont il voulait avoir des extraits.

La santé de la princesse se montrait toujours chancelante; Paul poursuivait, avec autant d'impatience que de dégoût, le cours de son éducation, et tous les jours éclairaient la même langueur et la même uniformité. J'aurais fort voulu que cette position pût changer, dans l'intérêt de Paul, ainsi que dans le mien. Je regardais comme essentiel pour lui, qui touchait à sa dix neuvième année, qu'il sortît de l'enceinte étouffante du Belvédère pour commencer à faire dans le monde l'application des théories dont on l'avait fatigué depuis longtemps et qui deviennent inutiles lorsqu'une expérience, habilement dirigée, ne vient pas en rompre la sécheresse. Il était important qu'il vît le monde, qu'il en prît les bonnes manières, qu'il s'élargît les idées par les rapports et les comparaisons, et qu'il commençât à réfléchir sur lui-même et sur les autres. Tout cela ne pouvait se pratiquer sous l'éteignoir qui pesait continuellement sur lui. Il était comme l'oiseau enfermé sous la machine pneumatique, auquel on n'accorde d'air que ce qui est nécessaire pour l'empêcher de suffoquer. Il fallait le mener vers d'autres hommes, vers d'autres climats et le préparer à la liberté, dont il devait enfin jouir, par les exemples et les observations propres à la rendre sage et éclairée; en un mot, il fallait qu'il voyageât ainsi que se termine toute bonne éducation, quand les moyens le permettent, et certes ils ne manquaient pas à Monseigneur. J'aurais eu par là ceux d'assurer le succès de mon entreprise et de remplir ma tâche convenablement. Mais toutes les raisons que je présentai au grand-duc ne

purent le convaincre et il ne voulut jamais se départir de son système d'oppression, dont il était facile de prévoir les tristes conséquences. Tout ce que je gagnai fut que Paul commencerait à faire le service dans son régiment, encore Monseigneur n'y consentit qu'en le faisant accompagner, pas à pas, par son valet de chambre. Contraint de me résigner, après avoir tenté tous les efforts que me prescrivait ma conscience, je continuai mes fonctions, qui m'étaient devenues bien pénibles pour le peu de succès que je sentais devoir en obtenir. Je tâchai cependant de tirer le meilleur parti possible de la position où l'on m'avait réduit, en tâchant de ranimer Paul et en lui accordant tous les adoucissements raisonnables à la désolante obsession dans laquelle il se débattait ; mais je voyais avec chagrin le découragement et l'humeur s'emparer de lui, son caractère s'aigrir, et le porter à des plaintes violentes dont j'étais forcé de lui faire sentir l'inconvenance, tout en lui en déguisant la justice. Il me témoignait beaucoup d'amitié et sa confiance en moi était entière. Aussi ne se cachait-il pas pour me dire que, quand enfin il serait quitte de ses professeurs et de ses leçons dont il était obsédé depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, il se garderait bien d'ouvrir un livre, ni de revenir sur ce qu'on l'avait forcé d'apprendre : suites naturelles de l'exigence de Monseigneur et du pédantisme de M. Fawicki!

Ainsi s'écoula le temps qui amena le moment fixé par Monseigneur pour l'émancipation de son fils. C'était à vingt et un ans et, quand il eut atteint cet âge, on lui ôta ses maîtres, à l'exception de deux officiers qui étaient chargés de continuer son éducation militaire, et il eut la permission d'aller seul ; mais la police eut ordre d'épier toutes ses démarches et d'en rendre un compte détaillé au grand-duc. Ainsi, voyant mes occupations terminées,

[illegible] je [illegible] pour demander au prince la permission d'aller en France. J'avais la plus grande envie de revoir ma patrie [illegible] alors, et de me retrouver auprès de mon vieux parent, âgé de quatre-vingt-cinq ans, qui m'[illegible] auprès de lui pour m'[illegible]. J'avais besoin de me reposer des fatigues d'une surveillance si longue, si décourageante par [illegible] que j'avais éprouvées, et le repos de corps et d'esprit m'était devenu nécessaire. J'exprimai mes désirs à [illegible].

« Mon cher [illegible], me répondit-il, avec une ineffable bonté, je ne puis me refuser à votre demande, quoique j'en sois vivement contrarié. J'avoue que votre emploi paraît être rempli, mais, si mon fils n'a plus besoin de gouverneur, il aura toujours besoin d'un ami. Je sais qu'il vous aime, comme il le dit, et que la confiance qu'il a en vous donnera un grand poids à des conseils dont il aura besoin encore et qui assureront sa bonne conduite et ma tranquillité. Je vous dirai en plus que les années que nous avons passées ensemble m'ont habitué à vous et que, surtout dans le genre de vie que j'ai adopté, votre société me *fait besoin*. Partez donc, mais pour revenir le plus tôt possible ; je vous en demande l'assurance et, pour que je sois tranquille là-dessus, choisissez un appartement dans la ville tel que vous le désirez, et qui attendra votre retour ; je vais donner des ordres en conséquence pour que l'on obéisse à votre choix, et faites-le en considérant votre agrément et celui de votre famille. Vos appartements du Belvédère me sont utiles pour placer mes aides-de-camp et ceux du palais de Brühl pour des bureaux. Ainsi voilà tout arrangé, il ne manque plus que votre parole de revenir achever votre carrière auprès de moi. »

Ce fut ainsi que ma demande se trouva accueillie, et je supprime encore beaucoup de choses flatteuses que

Monseigneur daigna me dire et fort au-dessus de ce que je croyais mériter. Je lui donnai ma parole, sans néanmoins préciser une époque pour mon retour, le priant de compter que mon attachement et ma reconnaissance me ramèneraient bientôt. Je fis choix, sur-le-champ, d'un appartement, afin de lui prouver ma sincérité à entrer dans ses vues, et j'ordonnai qu'on y transportât mes meubles, aussitôt mon départ. Je quittai Varsovie, après avoir pris congé de Monseigneur et de la princesse, qui m'accueillait alors aussi bien qu'elle m'avait maltraité auparavant. Elle avait eu la bonté de venir chez nous, pour souhaiter un bon voyage à ma famille, démarche que je ne citerais pas, sans un propos qu'elle nous tint sur le compte de Fawicki, et qui nous surprit fort, malgré le refroidissement que je remarquais depuis longtemps en elle pour l'ancien objet de son affection. La conversation était tombée sur Paul ; elle me dit qu'elle regrettait infiniment que le grand-duc se fût obstiné à garder son fils auprès de lui, qu'elle avait été parfaitement de mon avis sur les avantages d'un déplacement, qu'elle remarquait depuis longtemps lui être très nécessaire, et qu'en un mot elle eût été enchantée, par amitié pour lui, qu'il m'eût été confié pour voyager, mais sous ma seule direction. « Et monsieur Fawicki, lui dis-je ?... — Croyez-vous, me reprit-elle, qu'on vous aurait associé un homme que nous avons sauvé du gibet ? » Ce mot me parut bien dur, bien extraordinaire dans la bouche de la princesse, j'en fus pour ainsi dire pétrifié. Mais, après la visite, ma réflexion se portant sur cette hideuse expression, je crus me l'expliquer en soupçonnant Fawicki de s'être mêlé dans quelque trame révolutionnaire et avoir été sauvé par Monseigneur. Effectivement cet homme, d'une exaltation ridicule, mais nullement méchant par caractère, était lié avec tous les libéraux de Varsovie et pouvait être d'un grand secours pour leurs relations

avec la capitale de l'empire. Le grand-duc connaissait ses principes, et, un jour, en pleine table, il le traita de jacobin dans les termes les moins ménagés, et lui défendit ses communications habituelles avec des gens suspects, sous peine d'être chassé de sa maison.

Cette séparation me fut pénible, à cause des bontés dont j'étais comblé et qui satisfaisaient en même temps et mon cœur et mon amour-propre; mais je devais revenir et le caractère du grand-duc m'assurait que je le retrouverais pour moi comme avant mon départ. Mon voyage fut heureux et je revis la France avec délices. Je me rendis à Dreux auprès de mon excellent parent, qui me reçut avec la plus vive tendresse, et je m'établis chez lui. Là, je profitais de la proximité de Paris pour y faire de fréquents voyages. Je menais une vie douce et tranquille, je m'efforçais de croire au bonheur durable de ma patrie, enfin je me trouvais heureux, mais j'étais loin d'oublier Varsovie.

A l'époque du nouvel an, 1829, j'écrivis à Monseigneur pour lui offrir les vœux d'usage. Dans les lettres très fréquentes que je recevais de Paul, il chargeait toujours son fils de me renouveler l'assurance de ses sentiments constants pour moi et il ne tarda pas à me faire une réponse, dont je ne me séparerai jamais. J'y reconnus son cœur de père et d'époux et ce ton si aimable, d'affabilité, de bonté, de bonhomie qui, dans sa vie privée et intime, le rendait l'homme le plus séduisant.

Toutes les lettres que j'ai conservées de lui portent ce même caractère de bienveillance. C'est le prince qui, écrivant toujours sous la dictée du simple particulier, cherche à affaiblir sous le prisme de l'amitié les couleurs tranchantes du rang et de la grandeur. Cette lettre était une espèce de rappel délicat, mais il n'y avait encore que trois mois que je me retrouvais en France, et je voulais attendre la belle saison pour me remettre en route.

Outre l'envie de me conformer aux intentions de Monseigneur, je désirais de plus être rendu à Varsovie pour le couronnement de l'Empereur, comme roi de Pologne, et toutes ces considérations me firent arrêter mon départ pour le printemps. Mais, à cette époque, mon parent, déjà affaibli par l'âge et ses continuelles infirmités, tomba malade et je ne pus me décider à le quitter. Ce ne fut qu'à la fin du mois d'août que, son état s'étant amélioré, je me séparai de lui pour jamais, car je ne comptais plus revoir la France, lié comme je l'étais par ma parole au grand-duc Constantin. Je choisis cette fois une route que je n'avais pas encore faite dans mes divers voyages, et ce fut par la Belgique et Cologne que je me rendis à Ems, où, d'après ce que Paul m'avait mandé, il était possible que je trouvasse le grand-duc. Mais il n'y était point, et aucun ordre n'avait été donné pour son arrivée. Presque tous les étrangers avaient déjà quitté les bains et, pensant que Monseigneur ne s'y rendrait plus dans une saison ainsi avancée et lorsque chacun les abandonnait, je continuai ma route.

Après avoir passé Dresde, je rencontrai inopinément un *feld-jaeger* du grand-duc, qui me dit aller en avant pour commander les chevaux de Son Altesse Impériale, qui se rendait à Ems avec la princesse et Paul. Il ajouta que le grand duc lui avait ordonné de s'informer de moi sur ma route, et que je ne tarderais pas à me croiser avec lui. Effectivement, au bout de quelques heures je découvris de loin les équipages du prince, et l'ayant rejoint, il fit arrêter sa voiture et m'y appela auprès de lui.

Il me parut sensible à mon exactitude à tenir mes engagements et s'empressa ensuite de me demander des nouvelles de ce qui se passait en France et de la position où je l'avais laissée. Je venais d'y rester pendant un an, et, sur le grand théâtre où les événements se préparent,

j'avais observé de près et, peut-être il en était résulté quelques idées justes sur le présent et l'avenir. Le peuple, partout masse inerte et tranquille quand il est bien traité, m'avait paru heureux et satisfait ; mais cette masse, qui dans cet état peut se comparer à la mer rendue calme par l'absence des vents enchaînés dans leur antre, pouvait changer ses ondes pacifiques en flots indomptables, et l'antre révolutionnaire, une fois ouvert, devait vomir bien plus de maux sur la France que les aquilons sur l'Océan. Ce beau et malheureux pays était, depuis quarante ans, dans une ébullition continuelle, tantôt occulte, tantôt se répandant en lave dévorante, qui menaçait l'Europe de son envahissement. Après s'être livrée à des convulsions folles et sanglantes, notre nation avait vu apparaître un grand homme qui, réprimant ses écarts par son génie et son sceptre de fer, l'avait rendue à l'habitude de la soumission en lui jetant pour pâture la gloire, les conquêtes et la suprématie européenne. Napoléon tomba et les circonstances restituèrent le trône à son légitime possesseur, homme d'esprit, mais accablé sous le poids de l'âge, des infirmités, et dont les idées n'avaient pu d'ailleurs prendre d'autre cours que celui que leur imposait la complexion lourde et inactive que, dès ses plus jeunes ans, il tenait de la nature. Pour des hommes témoins ou instruments de tant de merveilles, de tant d'événements prodigieux dont le prestige était accueilli par la vérité, quel contraste entre César à cheval, entouré des trophées de la victoire, saisi des clameurs de l'admiration, donnant des ordres portés et exécutés avec une rapidité électrique, et un vieillard affaissé, gouvernant de son bureau, ou de son fauteuil à roulettes ! Le passage était difficile, mais cependant Louis XVIII sut le franchir et, faisant succéder les douceurs de la paix aux agitations de la guerre, cherchant avec habileté à accorder les divers partis ou à

ne pas trop les choquer, sa politique le fit réussir, pendant le cours de son règne, à maintenir en équilibre une couronne sans cesse vacillante sur sa tête. Dans les embarras inextricables dans lesquels il se trouva, dans le combat acharné du passé avec le présent, dans les prétentions exagérées des partis qui les poussaient aux intrigues et aux coupables machinations, la faible main du vieux monarque sut cependant se servir avec sagesse des rênes du gouvernement et sa conduite fut tout ce qu'elle pouvait être. Il laissa à son frère la tâche pénible de lui succéder. Celui-ci, rempli de loyauté, de bonnes intentions, doué des qualités les plus aimables, eût été le meilleur et le plus chéri des rois dans les temps ordinaires ; mais, dans le moment où il se trouvait, le trône était un malheur pour lui. D'un côté, se voyait une multitude de gens, altérés de pouvoir, de places, de dignités, d'argent, et sans pudeur sur les moyens d'en obtenir : de ces gens qui ayant servi tous les régimes s'étaient amalgamés avec la corruption de toutes les époques, qui regardaient l'honneur comme une duperie, le serment comme une vaine formule, les protestations d'une fidélité éphémère, comme un mensonge utile à leurs intérêts; de ces gens, enfin, habiles dans l'art de nuire, profonds dans les calculs de destruction, portant les hommages d'une main et le poignard de l'autre, et creusant sous les pas d'un prince généreux un abîme prêt à s'entr'ouvrir à la première occasion. D'un autre côté, s'appercevaient les groupes de vétérans de la monarchie, dont peu étaient susceptibles d'être employés, à cause de leur âge et de leur exaltation ; puis, venaient ceux qui s'étaient franchement réunis au nouvel ordre des choses, mais dont les antécédents inspiraient, dans ces moments d'orages, une funeste méfiance. Plus loin, dans l'ombre du tabernacle, se dérobaient des prêtres fanatiques, imprudents, dont la fatale influence tendait à métamorpho-

ser la religion, cette fille du ciel, à la voix douce et persuasive, à la tolérance éclairée qui plaint et qui ramène, en une persécution aveugle, acharnée, traînant à sa suite l'infâme hypocrisie, qui rit de ses dupes. Telle j'avais vu la France et telle je la dépeignis au grand-duc. Je lui parlai aussi du ministère qui s'était formé avant mon départ, et lui ajoutai que sa composition ne se trouvait nullement d'accord avec l'opinion publique; que, dans un gouvernement constitutionnel, surtout agité comme le nôtre, c'était augmenter les dangers de la position ; que je ne doutais nullement de la fidélité et du dévouement des nouveaux ministres, mais qu'il fallait encore plus que ces qualités pour conjurer les orages qui les environnaient de toutes parts; qu'ils pouvaient être arrêtés dans leur marche vers le bien comme poussés malgré eux dans les voies du mal ; que je regardais toute tentative contre la constitution comme devant produire une subversion totale ; que c'était sur le seul terrain de la Charte qu'on pouvait combattre les factions, afin de retarder, autant que possible, une crise que je regardais comme inévitable, d'après la disposition des esprits, soit pour la faire naître, soit pour s'en garantir.

Tel fut le tableau que je présentai après avoir remonté un peu haut, pour en mieux fondre les couleurs et les amener, par des teintes progressives, à reproduire l'image fidèle de ce que j'avais vu. Après une conversation qui fut longue, mais dont les chevaux haletants de Monseigneur durent être très satisfaits, il m'embrassa, me souhaita un bon voyage, et me dit qu'il me reverrait bientôt. Paul, qui s'était tenu à l'écart, accourut alors, m'embrassa, et me parut enchanté de me revoir. Malgré le mauvais temps, il s'était dépouillé de son manteau et j'en découvris bientôt la raison : c'était pour exposer à mes yeux les épaulettes d'aide-de-camp de l'empereur, dont il avait été décoré à l'époque du couronnement. Je l'en

félicitai en l'exhortant à mériter par la suite cette récompense anticipée pour des services qu'il n'avait pas encore rendus. Je continuai mon chemin et rencontrai, vers le soir, la princesse dont le visage ne dénotait que trop le mauvais état de sa santé, et avec qui je m'arrêtai quelques instants. Après avoir fait ces rencontres imprévues, je continuai ma route, et j'arrivai à Varsovie.

Il y avait déjà treize mois que j'en étais parti; je trouvai mon appartement prêt à me recevoir; mais les meubles manquaient et le grand-duc, dans sa bonté, avait ordonné que j'en choisisse et qu'ils seraient payés d'après les mémoires signés par moi. Je reçus mes appointements pour tout le temps de mon absence, comme présent et en activité, de manière que je me vis comblé des bienfaits de Monseigneur et dans la plus agréable position.

Son voyage ne dura que six semaines, et fait dans la saison où il l'avait entrepris, on voyait beaucoup plus un but de promenade qu'une raison de santé pour la princesse, qui revint en aussi mauvais état qu'elle était partie. Il me remercia de mon retour et me dit que pour le reste de ma vie qu'il espérait que je passerais auprès de lui, mon traitement me serait toujours conservé comme j'en avais toujours joui, et le comte Kourouta me dit que les dispositions étaient faites en conséquence.

Paul avait fait quelques sottises ordinaires aux jeunes gens, surtout à ceux qu'une excessive sévérité dispose à abuser d'une liberté trop longtemps attendue. Monseigneur s'en plaignit à moi et me dit qu'il craignait qu'elles n'eussent eu des suites. Le tribunal de la faculté fut donc convoqué, l'accusé dut y comparaître et l'on ne reconnut en lui que des symptômes scrofuleux, dont le grand-duc lui-même avait été autrefois tourmenté dans sa jeunesse. Mais ce jugement ne contenta pas Monseigneur, et habitué qu'il était à peu respecter les décisions qui ne s'accor-

daient pas avec sa manière de voir, il ne voulut point en démordre, et chargea le docteur Bigel, médecin français depuis longtemps attaché à la cour et fort expérimenté dans le cas où il supposait son fils, de traiter l'accident prétendu. Le docteur, homme d'esprit et de talent, prit le seul parti que lui indiquait la sagesse, c'est-à-dire d'employer des remèdes, qui satisfaisaient le père dans la persuasion où il demeurait, et de l'autre convenaient à l'état actuel du fils; mais il ne resta pas le maître des doses du traitement, ni de sa durée. Le grand-duc, dans sa pétulance, voulait à la fois que Paul fût guéri promptement et fortement puni. Il força les remèdes, il força le temps, de sorte que, dans l'espace de deux mois, la malheureuse victime fut contrainte à avaler douze bouteilles de rob et 844 verres d'infusion de salsepareille. Malgré cette ridicule profusion, la guérison marchait trop lentement au gré de Monseigneur, qui s'en prit au vieux docteur, le traita comme le dernier des misérables et finit par lui retirer son fils d'entre les mains. Alors, il employa pour le remplacer un jeune homme, chirurgien en chef des hôpitaux militaires, sa créature, et de plus aussi rusé personnage que fin courtisan. Celui-ci feignit d'entrer dans la conviction de son maître, et donnant quelques remèdes insignifiants, il laissa à la maladie, presque détruite dans son principe, le temps de disparaître complètement. Le grand-duc crut alors avoir gain de cause, exalta jusqu'au ciel le mérite de son protégé, qui recueillit tous les honneurs de la cure, tandis que son malheureux confrère fut pour jamais disgracié. Je ne rapporte cette petite anecdote que pour faire ressortir l'obstination et les contrastes qui entraient dans le caractère de ce prince. Il adorait son fils et, cependant, il voulait, par entêtement, aggraver ses torts et le soumettre à un régime capable de nuire au plus fort tempérament. Je me suis d'ailleurs amusé à noter ceci, parce que, dans la situation

de délaissement où nous sommes, on s'occupe de petites choses au défaut de grandes ; par la même raison je rapporterai encore un événement de notre intérieur, qui a son côté comique.

Les rapports de la police instruisirent le grand-duc que Paul rendait de fréquentes visites à une actrice d'un petit théâtre qui alors avait beaucoup de vogue à Varsovie. Furieux de cette intrigue qui, dans le fait, ne méritait que quelques représentations mesurées et amicales, Monseigneur fit appeler son fils, le gronda à sa manière, qui n'était pas douce, et saisissant une cravache, lui ordonna de déboutonner le vêtement qui s'opposait à la correction qu'il voulait lui infliger. Le pauvre jeune homme, chez qui la peur de son père égalait au moins la tendresse qu'il avait pour lui, se soumit, plus mort que vif, à la fatale injonction, et l'aide-de-camp de Sa Majesté l'Empereur, le brave capitaine des cuirassiers de la Garde impériale, mit humblement à découvert la partie menacée. Déjà, le bras vigoureux de Monseigneur était levé; déjà, l'instrument cruel allait frapper le coupable, lorsque le grand-duc arrêté peut-être par la soumission du nouvel Isaac, peut-être par un retour à l'amour paternel, suspendit le sacrifice et se contenta de jurer à son fils que, pendant un an tout entier, il serait remis à l'école avec tous ses professeurs, privé de sortie, et d'abord condamné pour huit jours au pain et à l'eau pour toute nourriture. Je fus appelé sur-le-champ et Monseigneur m'intima ses ordres ; en vain j'essayai de le fléchir, il était trop en colère pour rien entendre. Je fus chez Paul que je trouvai au désespoir et je tâchai de lui persuader que cette rude pénitence serait peu à peu adoucie. Je lui promis que je reviendrais le lendemain partager sa captivité et ses douleurs, mais non son trop modeste repas que je rendrais plus succulent, relativement à ma personne. Je tins ma promesse, je lui dis

tout ce que je pus pour le calmer et, l'heure du dîner arrivée, il fut agréablement surpris de voir un changement dans la disposition du repas, ce qui ranima son espoir et me dispensa d'un supplément personnel. Je lui renouvelai l'engagement de revenir tous les jours m'enfermer avec lui, et de profiter de toutes les occasions pour engager son père à se relâcher de sa rigueur.

Le lendemain je fus exact et quelle fut ma surprise de voir Paul, le visage rayonnant de joie et de bonheur, courir à moi et me dire :

« Nous dînerons aujourd'hui avec papa qui m'a tout pardonné et je vais ce soir au spectacle. » J'en fus ravi mais en même temps confondu de cet amalgame de sévérité outrée et d'indulgence impolitique, qui ne pouvaient produire que de très mauvais effets.

Puisque j'en suis à raconter des scènes, qui venaient, de temps à autre, rompre l'uniformité et le silence monacal de notre vie habituelle, j'en retracerai encore une dont l'étrangeté a bien son mérite.

J'étais venu un jour dîner au Belvédère et j'attendais avec d'autres personnes, dans une avant-pièce, l'arrivée de Monseigneur. La princesse était déjà rendue dans le salon, et nous envoya prier d'y entrer. Dès qu'elle m'aperçut elle me demanda si j'avais vu M. Fawicki et si je savais qu'il dût dîner au Belvédère. Je lui répondis que je ne m'étais pas rencontré avec lui et que j'ignorais complètement ses projets. Dans ce moment la porte s'ouvrit et M. Fawicki parut :

« Je suis fort aise de vous voir, lui dit la princesse. » Et aussitôt après ces mots bienveillants et de bon augure, elle rentra dans ses appartements, d'où elle sortit le moment d'ensuite, tenant un livre à la main. Sa démarche était lente et cadencée, comme celle d'une reine de théâtre, et son air solennel. Elle s'approcha de M. Fawicki à pas mesurés et d'un ton grave et majestueux elle lui

adressa ainsi la parole : « Vous êtes un impertinent et un insolent ! Je vous avais prêté ce livre qui ne m'appartient pas, et vous avez eu l'insolence de le souiller par des notes écrites de votre main, qui contiennent les mauvais principes que je vous connais depuis longtemps. (*Ceci me rappela le mot gibet, et M. Fawicki ayant essayé de balbutier quelques excuses*) Taisez-vous, monsieur, reprit la princesse, vous n'êtes qu'un insolent et un impertinent et vous voulez vous mêler d'éducation quand vous ignorez les premiers éléments du savoir-vivre et des usages de la société ! vous êtes un insolent et un impertinent, que nous avons gâté dans notre maison par des bontés qui n'étaient pas faites pour vous. Vous n'êtes qu'un rustre, un paysan grossier, un Russe mal élevé, un impertinent et un insolent. Alors, lui faisant un geste de mépris avec sa main toujours armée du livre : — Sortez ! ajouta-t-elle, Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire. »

Après cet éloquent discours, dans lequel l'orateur avait un peu abusé de la répétition et qui n'était guère digne d'être prononcé dans le palais grand-ducal, la princesse essoufflée s'assit pour reprendre haleine. Notre contenance, à nous auditeurs, devenait assez embarrassante. Quant à moi, je n'osais regarder personne et je pinçais mes lèvres pour comprimer un fort rire, toujours prêt à s'échapper. Heureusement que Monseigneur descendit de ses appartements et nous nous mîmes à table, où il ne fut plus question de rien de ce qui venait de se passer.

Cette sortie inattendue autant que violente de la princesse m'avait d'abord étonné, mais j'en compris bientôt le motif. Les ridicules et inconvenantes distinctions dont elle avait comblé le pauvre Fawicki s'étaient répandues dans le public, et tout le monde en faisait des gorges chaudes. De Varsovie les mêmes bruits avaient gagnés Pétersbourg, et plusieurs personnes qui en venaient tentèrent souvent de savoir quelque chose par moi. Mais

je déjouais facilement une pareille curiosité, dont le but me choquait et que d'ailleurs je n'aurais pas satisfaite, en protestant de mon opinion en faveur de l'innocence de la princesse. En effet je l'ai toujours vue inconcevablement imprudente, mais point coupable. Elle aurait dû mieux se placer à la hauteur de rang où un hasard capricieux l'avait fait monter, et renoncer aux petites coquetteries d'usage dans la classe où elle était née. Mais la portée de son esprit, ses habitudes et le peu de netteté de ses idées ne lui permettaient pas de se pénétrer du rôle d'épouse d'un grand-duc; elle avait donc parfaitement jugé que le retentissement d'une pareille scène suffirait pour prouver le peu de fondement des bruits qui couraient sur son compte, et son calcul était aussi maladroit que la manière de l'exécuter était d'un mauvais genre.

Après dîner, me trouvant seul avec elle, je lui dis combien j'avais souffert pour M. Fawicki ; que je ne prétendais pas l'excuser, mais que peut-être la réprimande s'était montrée plus forte que l'offense ne le méritait. Elle me répondit qu'elle connaissait sa vanité et ses prétentions et qu'elle avait voulu que son humiliation fût publique; que, du reste, aucun sentiment d'animosité ne l'agitait contre lui et que, la leçon une fois donnée, tout était rentré dans l'oubli. « En ce cas-là, dis-je, madame voudrait elle m'autoriser à lui porter quelques paroles de consolation, dont je crois qu'il a grand besoin, dans le malheureux état qui doit être maintenant le sien. — Je m'en rapporte à vous, me répondit-elle, pour faire tout ce qui vous paraîtra convenable. » Je fus alors chez Fawicki que je croyais occupé à arranger ses paquets pour quitter un séjour témoin du traitement indigne qu'il venait d'éprouver. Bien d'autres gens se seraient ainsi conduits à sa place, mais je le trouvai très tranquille, et tout en me remerciant de ma démarche, il me parla avec la

plus grande insouciance de la scène qu'il avait éprouvée. Il resta cependant plusieurs mois sans paraître, ou chez elle, ou à table. Monseigneur le traitait toujours de même et tout finit, au bout de ce temps, par reprendre la marche accoutumée.

Le père de la princesse, M. Grudzinski, vint voir sa fille pendant l'été. C'était un digne et brave homme, qui avait eu le bon sens de ne tirer aucune vanité du mariage qui le faisait beau-père du grand-duc et qui, s'étant remarié après le divorce prononcé avec sa première femme, vivait fort médiocrement dans une petite terre avec sa seconde épouse et les enfants qu'il en avait eus. Il était tout à fait sans ambition, ennemi des grandeurs et ne demanda jamais rien au grand-duc qui le traitait fort bien, et dont il aurait pu obtenir bien des choses. C'en était une curieuse de voir les manières affectueuses et pleines d'égards qu'employait Monseigneur avec lui. Il le nommait toujours papa, le faisait placer à table entre la princesse et lui, et se comportait comme un bon bourgeois qui aime et respecte son beau-père. Une telle bonhomie faisait plaisir à voir, et la conduite du prince, qui, loin de répudier des entourages si fort au-dessous de lui, les accueillait avec tant de franchise et de bonté, faisait à la fois l'éloge de son cœur et de l'élévation de son caractère. Un jour, la princesse me demanda si je ne m'étais point aperçu quelquefois des absences d'esprit de son père. Si cette étrange question m'eût été posée au singulier, l'honnêteté m'aurait empêché d'y répondre évasivement, mais, dans le sens que la princesse y attachait, je l'assurai que non, comme c'était la vérité. « Tant mieux, me dit-elle, car vous ignorez peut-être que mon père a été longtemps enfermé dans une maison de santé, où l'on traite les dérangements de cerveau, et je crains toujours que cette maladie ne se remontre. » Cette confidence m'étonna au dernier point et, pensant

ce qu'elle avait été elle-même au commencement de son mariage, je fus convaincu qu'il y a de certaines infirmités qui, comme la goutte, ne sautent pas une génération.

Comme je n'aurais à traiter que de choses insignifiantes, je me transporte au printemps de l'année 1830, époque où l'empereur vint à Varsovie, et s'y arrêta quelques jours. Je priai Monseigneur de me présenter à Sa Majesté, que je n'avais pas vue depuis son avénement au trône et il eut la bonté de me répondre que son intention était de me procurer cet honneur. Un matin qu'il se trouvait seul avec l'empereur, il m'envoya chercher et me présenta avec une bienveillance infinie à Sa Majesté qui me dit que j'étais déjà pour elle une ancienne connaissance, et que son frère avait daigné lui parler de la satisfaction qu'il ressentait de mes soins pour Paul. Elle me fit ensuite quelques questions sur la France et se reportant de là à l'état général des choses, elle déploya des idées d'un grand sens, et qui prouvaient un jugement aussi solide qu'éclairé. Le grand-duc, ayant passé dans une pièce voisine pour expédier quelques affaires, je restai seul avec l'empereur qui profita de ce moment pour me dire qu'il regrettait fort que quelques observations, qu'il s'était permis de faire au grand-duc sur l'éducation de Paul n'eussent eu aucune suite, qu'il en était très fâché, mais que je savais bien qu'il n'était pas le maître dans de telles circonstances : « Sire, lui répliquai-je, si la voix de Votre Majesté n'a pas été entendue, à plus forte raison la mienne devait-elle se perdre ; peut-être que les représentations que j'ai soumises à Monseigneur (et j'en serais bien flatté) étaient dans le même sens que celles de Votre Majesté. Si elles eussent été écoutées, j'aurais pu bien mieux faire, mais quoi qu'il en soit, je puis assurer à Votre Majesté, qu'elle aura dans Paul un sujet zélé, soumis et fidèle, qui ne connaîtra que l'obéissance, et beaucoup trop prévenu contre le

danger de certains principes généralement répandus, pour ne pas rester invariablement attaché à ceux que je lui ai donnés dès son enfance. » Ici la conversation fut coupée par l'entrée du grand-duc, et l'empereur la reporta subitement sur un autre terrain. Il me fit la grâce de me dire qu'il avait été fort aise de me revoir et je pris congé de lui.

J'ai déjà parlé de ce monarque, à l'occasion de ses divers voyages à Varsovie, lorsqu'il n'était encore que grand-duc. Assailli par de rudes épreuves, au commencement de son règne, elles servirent à faire paraître au grand jour son courage et sa fermeté. Il n'ignorait pas depuis longtemps qu'il serait appelé à donner des lois au plus vaste empire du monde, et ses réflexions, ses études préparatoires, les qualités qu'il tient de la nature, sa puissance colossale, tout en un mot le porte à presser d'un poids immense les événements qui se déroulent en Europe... Que l'histoire prépare son burin pour inscrire son nom sur ses tables; de quelque manière qu'il y paraisse, l'avenir le désigne pour remplir un rôle dont la postérité s'occupera.

Il y avait six ans que je l'avais vu pour la dernière fois; sa taille était beaucoup plus élevée que celle de son frère Alexandre, mais, fatiguée par une telle croissance, elle manquait alors de proportion. Je l'avais laissé jonc, et je l'ai retrouvé chêne. L'empereur Nicolas est un homme magnifique. La force, la vigueur, la santé éclatent dans toute sa personne, une majesté imposante s'y réunit à une expression de douceur et de bonté. Son sourire est charmant et son profil grec frappe par le gracieux de ses contours. Tel je l'ai vu, tel je le dépeins.

J'allai en Silésie, avec ma famille, prendre les eaux de Reinerz. Dans cette contrée sauvage et reculée, la détonation de la révolution de juillet vint inopinément retentir et me frapper par l'inconcevable rapidité de ses

événements. En quelques jours, la dynastie légitime repoussée et allant de nouveau mendier asile et secours sur une terre étrangère; une capitale trop puissante donnant des lois au reste de la nation; quelques hommes, sans autorité suffisante, lui imposant un autre genre de gouvernement que cette nation, devenue apathique, n'a pas le courage de frapper de sa désapprobation, ou de légitimer par son consentement formel; un exemple fatal donné à tous les peuples, et l'édifice social européen annonçant déjà par ses craquements la force des secousses qui l'ébranlent; enfin le retour à un chaos primitif qui renferme, il est vrai, les germes bouleversés d'une organisation nouvelle, mais qui ne peuvent être reclassés et porter des fruits qu'après une longue série de malheurs, ce furent les premières réflexions que cet immense événement fit naître en moi, mais je n'en connaissais ni les détails, ni les suites, et ce n'étaient pas les récits absurdes et mensongers des journaux allemands, ce n'étaient pas des nouvelles dites particulières qui pouvaient m'éclairer. Je retournai à Varsovie.

Dès que le grand-duc me vit, il me parla de notre rencontre en route et me donna le titre de son prophète Jérémie. Je lui répondis qu'il y avait effectivement de quoi se lamenter, quoique je ne susse encore que le gros des événements, et que je n'avais hâté mon retour que pour être à portée d'être mieux instruit. Il me conduisit alors dans son cabinet, me fit lire plusieurs correspondances de ses émissaires, me donna plusieurs pamphlets, pour et contre, y ajouta tous les journaux et me recommanda d'explorer le tout avec attention et de le lui rapporter le plus tôt possible. Lorsqu'une nation forte et puissante, comme la nôtre, aussi signifiante dans la société européenne, change encore d'attitude, après avoir, pendant quarante ans, fixé tous les regards par sa mobile existence, alors ce grand mouvement ne peut s'opérer

sans un froissement, pour ainsi dire universel. Cette trombe politique, dans son tournoiement révolutionnaire, imprime au loin l'épouvante, et le vaste cercle qui l'environne et la contemple en étudie la marche avec effroi : c'est ce qui arrive maintenant, que tous les gouvernements attentifs doivent ajouter à la surveillance de ce qui se passe chez eux, celle de ce qui a lieu dans le pays, éternel objet de leurs craintes et de leurs jalousies. Quelles seront les suites de cette nouvelle révolution? quels changements peut-elle apporter en Europe? Telles sont les questions qu'on se fait, depuis le souverain jusqu'au dernier particulier.

Jamais les écrits politiques n'ont été aussi multipliés que de nos jours. Au milieu de cette foule de productions, beaucoup sont l'ouvrage du génie, de l'esprit d'observation, de la connaissance approfondie des matières et même, parmi celles dictées par la passion, on remarque la profusion de lumières qui est incontestablement l'apanage de ce siècle. Les journaux mêmes, tout en servant les différents partis, contiennent souvent de savantes et profondes polémiques où la dispute éclaire. Tout a été pensé, dit, et les vérités de détail complètent l'instruction du moment. Si, à cette école des événements modernes, on ajoute les leçons de l'expérience antique, on reconnaît que rien de nouveau ne se reproduit dans l'histoire des nations et que ce qui est considéré par les esprits superficiels, comme créations, comme faits apparaissant pour la première fois, ne sont que des modifications, des accidents, qu'amène le changement de mœurs, d'habitudes et de positions, que chaque société doit subir : les formes varient, le fond reste.

Il y a des principes d'ordre et d'harmonie créés avec l'univers physique et moral. Ceux qui s'appliquent au monde intellectuel sont lents à se développer, ne s'établissent qu'à l'aide des siècles et se sanctionnent par le

bien-être qu'ils apportent avec eux. Plus ou moins bien choisis et combinés, ces principes donnent plus ou moins de durée au bonheur social qu'ils procurent, mais, une fois attaqués et méconnus, l'édifice s'écroule. En vain prétendrait-on le réparer ou suppléer par des étais à ses fondements détruits, la chute peut en être retardée pour quelques instants, mais il faut qu'elle s'opère et les ruines dispersées deviennent des matériaux, pour des constructions nouvelles. La longévité politique de la France a été remarquable, mais depuis la Révolution qui a détruit les principes fondamentaux de son gouvernement, voyez l'existence éphémère de la constitution de 91, de la République et de ses différents modes, du Consulat, de l'Empire et même de la Restauration. Quel pronostic écrasant pour ce qui s'y fait aujourd'hui ?

Au milieu de cette succession rapide de gouvernements, on ne trouve rien d'un peu fixe et de bien coordonné que sous Napoléon. Ceci me rappelle que, devant de très grands personnages, je me permis un jour de dire que les souverains se repentiraient plus tard d'avoir renversé celui qui défendait leur puissance, en assurant la sienne. On me répondit par des raisons fort spécieuses, prises dans le caractère ambitieux et remuant de ce grand homme, mais ce n'étaient que des objections personnelles et nullement dirigées contre son système de gouvernement, qu'il eût légué à sa dynastie, si on lui avait permis de s'établir. Dès le commencement de la Restauration, on creusa la mine qui devait tôt ou tard faire envoler en éclats un tronc vermoulu et travaillé par tous les éléments de destruction. L'imprévoyance y mit le feu, et ceux qui en attendaient l'explosion se sont montrés. Pensent-ils jouir paisiblement de leur œuvre et se reposer en sûreté sur le siège, dont l'escalade leur a coûté tant de fatigues et d'efforts? Si l'ambition était susceptible de réfléchir et de prévoir, elle se replierait sur elle-

même, par la seule pensée que la pourpre dont elle s'enveloppe deviendra bientôt la robe de Nessus. Il fallait flatter le peuple et on le fait par des promesses qu'on ne veut pas tenir, par des adulations dont on se rit et surtout pas une souveraineté que l'on sait impossible. Relégué au nombre des rois fainéants, ce souverain ridicule aura toujours des maires du palais, habiles à l'interdire ou à le déposer. Il faut en convenir, jamais instant n'a paru plus favorable que celui-ci à une usurpation quelconque, elle n'a même plus besoin du génie d'un Napoléon. La fatigue des esprits, l'incertitude des existences, le froissement de tous les intérêts, les mécontentements partiels, l'opposition des partis, les querelles intestines, tout cela a produit un malaise général dont l'effet est que chacun a dû reporter ses regards sur soi et essayer de se faire un abri au milieu de la tourmente; de là l'égoïsme, de là l'insouciance, de là l'apathie; à ces considérations, si l'on joint la corruption qui gangrène toutes les classes, l'avidité des jouissances et la frivolité qui marche à la suite, alors on demeure convaincu qu'il n'y a plus de patriotisme, plus d'énergie et, par conséquent, plus de résistance; toute la nation est disposée à se soumettre à n'importe quel joug qui lui promettra la tranquillité du jour et le rêve du lendemain.

C'est ainsi que la lassitude générale et le dégoût, suites d'une agitation de tant d'années, facilitent à un gouvernement, qui aura tant soit peu d'adresse, de vastes chances pour établir son pouvoir de courte durée. A mesure qu'il acquerra quelque force, il s'en servira pour éluder des promesses trompeuses, pour briser les ressorts qu'il aura employés et qui deviennent dangereux alors qu'ils ne sont plus nécessaires, pour déblayer les degrés sur lesquels il aura monté et qui ne lui seraient plus que des pierres d'achoppement, et enfin pour

marcher droit vers l'arbitraire qui, dans la position présente des choses, est aussi indispensable que facile à exercer.

Quant à la reconnaissance dont ce nouveau pouvoir a besoin, comme d'une espèce de sanction à son existence, bien qu'elle soit diamétralement opposée aux idées d'ordre et de conservation qu'on s'efforce de faire prévaloir, nul doute qu'il ne l'obtienne. Les petites puissances s'empresseront d'envoyer leurs insignifiants bulletins, et les grandes y seront contraintes par leur intérêt bien compris. Leur refus serait, en effet, la cause d'une guerre qui deviendrait bientôt générale et à laquelle toutes répugnent. Elles rendraient à la France une unité, qui lui donnerait une force irrésistible, et ce n'est point sur un sol couvert d'une lave encore en fusion que les étrangers voudraient comme autrefois dresser leurs tentes. Les grandes puissances donc, se consolant par des calculs lointains, abaisseront leur fierté à une complaisance obligée, qu'elles se feront payer par quelques contrats secrets ou par quelques sacrifices indignes de l'honneur et de la dignité de la nation, mais arrachés facilement à la faiblesse cupide. Les souverains gagneront ainsi un temps précieux et les événements désastreux qui doivent immanquablement découler de cette dernière commotion dérouleront une série d'exemples instructifs pour leurs sujets, qui se persuaderont enfin qu'on peut améliorer sans innovation, corriger sans détruire et que leur *statu quo* est bien à préférer au bouleversement qui frappe leurs regards.

Et cependant marchera à pas pressés cette phalange de malheurs, exécutrice des décrets immuables de la justice et de l'honneur; elle châtiera la violation des grands et éternels principes qui édifient et soutiennent les sociétés, et suivant le large chemin tracé par la nuit des temps, elle anéantira, sous le poids de l'expé-

rience, les vains raisonnements, les tentatives criminelles et les erreurs subversives de la présomption humaine.

Ce fut le résultat, où me conduisit l'examen des événements qui agitent la France. J'en présentai une rédaction au grand-duc, et il fut de mon avis, à l'exception de la reconnaissance du nouveau souverain. Il me soutint qu'elle était impossible, sous tous les rapports, et il défendit son opinion avec emportement; je ne le contrariai plus et je lui dis que je remettais à l'avenir à prononcer sur cette question.

Quelque temps après, la princesse me demanda si je n'avais pas remarqué combien Monseigneur était devenu rêveur; je lui répondis qu'effectivement j'en avais fait la remarque, et que j'en attribuais la cause à quelques inquiétudes que les circonstances pouvaient lui donner. « Ce n'est pas cela, me dit-elle, mais bien une question qu'il s'est posée et qui ne lui laisse de repos, ni jour ni nuit. Sachez qu'il se creuse la tête pour savoir si les souverains peuvent s'intituler tels par la grâce de Dieu, et s'ils tiennent réellement leur puissance de cette source haute et sacrée. Je suis étonnée qu'il ne vous ait pas encore parlé de cette idée fixe, qui absorbe toutes les autres. »

Je fus passablement surpris de la tension d'esprit de Monseigneur, sur un pareil sujet que je le soupçonnais peu de vouloir approfondir. Il ne tarda pas à me faire part de ses doutes, et me somma de lui dire ce que j'en pensais. Je m'étais préparé à la question et, jugeant superflu de la traiter méthodiquement et sur toutes ses faces, je me contentai de lui répondre : « Qu'attendu que rien ne se passait ici-bas sans l'ordre et la permission de Dieu, un souverain pouvait se regarder comme étant placé sur son trône par la grâce et la volonté divine et comme l'élu de la Providence. » Cet argument dont je dé-

fendrai peu la logique produisit son effet, et le grand-duc retrouva sa tranquillité, au moins sur ce point de controverse.

Cependant l'automne s'écoulait et les jours, en se raccourcissant, allongeaient nos soirées. Monseigneur paraissait sombre, agité, et me témoignait le désir que je vinsse les passer fréquemment au Belvédère. J'avais trop de dévouement pour lui et trop de motifs de reconnaissance pour ne pas chercher à lui complaire; ainsi, malgré l'ennuyeuse politique, éternel sujet de nos conversations, je lui ai consacré avec plaisir tous les moments où je croyais lui être de quelques ressources. Le défaut d'événements, et l'incertitude de ramasser de longtemps des matériaux, pour continuer ces Mémoires, m'engagent à les suspendre et à en terminer ici la troisième partie.

QUATRIÈME PARTIE

(1830-1833)

Coup d'œil sur l'histoire de la Pologne. — Ses partages. — Napoléon. -- L'empereur Alexandre et la Pologne. — Gouvernement du grand-duc Constantin. — Causes de l'insurrection. — Préliminaires de l'insurrection. — L'attaque du Belvédère. — Attitude du grand-duc Constantin. — Le Dictateur Chlopicki. — Varsovie en 1831. — Départ pour Breslau. — Echecs des Russes. — Mort du grand-duc Constantin. — Son caractère. — Retour à Paris. — Explication de la disgrâce. — Justification et apologie.

Fuyant le sol embrasé et sanglant de la Pologne, ayant vu s'écrouler subitement l'édifice qui renfermait mes affections, mon bonheur, et mes espérances, c'est dans un refuge dont je croyais n'avoir jamais besoin, que j'établis mon triste bureau. Là je continuerai le récit de ce que j'ai vu et souffert, sans savoir encore où il me sera donné de le finir. Avant de le reprendre, j'ai pensé qu'il était nécessaire d'exposer le tableau succinct de la Pologne à des époques encore éloignées de la nouvelle révolution, et de sa situation au moment qu'elle s'est insurgée.

L'histoire nous montre que, pendant tout le temps que l'Europe fut sous le joug de l'esclavage, de la féodalité et de l'ignorance, la Pologne put rester puissante et occuper une place prépondérante parmi les nations, parmi celles surtout du Nord. Cependant tous

les maux qui régnaient ailleurs existaient aussi dans son sein, et c'était justement à cette espèce d'égalité, qui plus tard fut rompue par l'arrivée des lumières et des améliorations qu'elles apportent avec elles, que la Pologne dut le maintien et la force de son existence politique; mais, tandis que les sociétés européennes prenaient leur essor vers la civilisation, que tombaient les fers d'un aveugle esclavage, que l'on cherchait partout de meilleures institutions et que les gouvernements, devenus plus justes et plus doux, acquéraient en même temps plus d'énergie, ce pays restait stationnaire avec son trône électif et sans cesse ébranlé, sa noblesse orgueilleuse et vexatrice, et ses serfs abrutis et misérables.

Sous la dynastie des Piast, et ensuite des Jagellons, une sorte d'hérésie consentie s'opposait aux intrigues et aux troubles des élections; il y avait plus d'attachement national pour le sang des souverains, et lorsque quelques-uns d'entre eux se montraient grands, leur autorité en devenait plus compressive, plus salutaire, et la nation usait alors de ses avantages brillants, qui n'étaient plus paralysés par des divisions intestines. L'humeur belliqueuse des Polonais, secondée par leur extrême bravoure, en faisait des conquérants redoutables et de dangereux ennemis. Mais, après l'extinction de ces deux illustres familles, et lorsque le tumulte des élections vint encore ajouter à la turbulence naturelle de la nation, alors il n'y eut plus pour ce peuple turbulent que de courts instants de gloire et de prospérité. Le fameux Sobieski emporta avec lui dans la tombe toute la grandeur de sa patrie. Les Polonais avaient déjà appelé des étrangers sur leur trône; ils espéraient par là trouver un appui dans la nation qui leur fournirait un souverain, ce qui prouvait qu'ils ne se trouvaient plus assez forts par eux-mêmes. Peut-être bien aussi que leurs grands seigneurs, qui auraient pu prétendre à la couronne, s'accommo-

daient mieux d'un roi choisi hors de chez eux, plutôt que de reconnaître la suprématie d'un de leurs égaux. Quoi qu'il en soit, on vit, après la mort de Sobieski, les puissances étrangères dicter les élections. La Russie imposa un électeur de Saxe, qui fut peu longtemps après détrôné par Charles XII. Ce prince mit à sa place un simple gentilhomme polonais qui ne l'occupa que jusqu'au moment où le tzar Pierre, vainqueur de son rival, rendit le trône à l'électeur de Saxe et en chassa la créature du monarque suédois. Ensuite, nous voyons la Pologne, toujours en décadence, avec ses mêmes mœurs, ses mêmes lois, ses mêmes constitutions monstrueuses, traîner son existence obscure, sous la domination saxonne, jusqu'à la mort d'Auguste II.

Pendant ce temps, l'Europe marchait en avant sous les bannières de la civilisation. La Pologne, dont les puissances environnantes sentaient l'infériorité, devenait déjà l'objet de leur ambition spéculative. Déjà la Russie, la Prusse, l'Autriche y entretenaient des partis, y soudoyaient des agents et des créatures, qui échangeaient contre de l'or l'amour de la patrie. Ce fut encore pis après que Catherine eut fait élire Poniatowski, qui n'avait d'autre titre à la royauté que celui d'avoir été son amant. Ce choix qui mettait sur le trône un homme qu'on devait croire vendu à la Russie découvrait à la fois et la faiblesse de la nation et la perte de son patriotisme. Patriotisme, que ce mot est solennel! mais de quelle manière est-il entendu ? Il est bien plus difficile d'en énumérer les nombreuses acceptions que d'expliquer comme on devait le comprendre. Le patriotisme est un sentiment qui, d'abord, par l'habitude, attache l'individu au pays où il a pris naissance, ensuite qui le porte à aimer ceux qui ont le même langage et les mêmes mœurs que lui. A mesure qu'il avance en âge, ce sentiment devient plus fort, surtout lorsque le gouvernement qui le régit est

juste et paternel, que les lois auxquelles il obéit sont bienfaisantes et protectrices, et que l'ensemble moral et physique de tout ce qui l'environne lui dispense et lui assure le bonheur. A cette harmonie sociale, s'il peut joindre une certaine fierté que lui donne sa patrie par la place qu'elle occupe parmi les nations, par les lumières qu'elle possède, par les grands hommes qu'elle a produits, par ses brillantes destinées enfin, alors l'attachement qu'il a pour elle, devient presque exaltation, alors aucun sacrifice, aucune sorte de dévouement ne lui coûte pour elle, alors il cesse d'être lui pour devenir les autres, et membre de la grande famille, il ne voit que le tout dont il fait partie. Voilà le patriotisme éclairé, utile, raisonnable, et celui de l'honnête homme, chez lequel il se montre une vertu.

Mais il en est bien autrement de ce patriotisme aveugle, véritable mort de l'esprit et engouement ridicule de la prévention qui, sans calcul et sans prévoyance, appelle les malheurs dans la patrie, soit par des fautes politiques, soit par des changements intempestifs, soit par des innovations dangereuses et qui, haïssant le passé, détruit le présent pour un avenir incertain; c'est à ce patriotisme qui, sans être coupable, n'en est pas moins à blâmer, que le crime dérobe le masque dont il se sert pour cacher son visage pâle et sanglant. Ouvrant son sein à toutes les passions qui y étaient renfermées, bientôt elles renversent l'édifice social et l'anarchie s'établit. Alors plus de lois, plus de freins; au nom du patriotisme, la patrie est déchirée, ses richesses sont détruites, ses enfants conduits à la mort et tout cela au profit momentané des scélérats, dont le chaos est l'élément et qui, à la faveur de leur inconcevable oppression, exploitent une nation entière, se gorgent de tout ce qui leur fait envie et s'enivrent de l'encens que la sottise et la crainte leur prodiguent.

Après cette digression, qui n'est point étrangère à la matière que je traite, je rentre dans mon sujet.

Après l'élection de Poniatowski, le trône de Pologne fut plus que jamais entouré de partis et d'intrigues. Ce prince, qui ne manquait pas de grandes qualités, se vit journellement froissé par la Russie, à qui il devait de la reconnaissance et qu'il craignait, par l'Autriche et par la Prusse qu'il avait à ménager, et peut-être plus encore par ses propres sujets, qui, au nom du patriotisme, couvraient le pays de confédérations et de sociétés, toutes attentatoires à l'autorité royale qu'ils devaient cependant, dans l'intérêt de la nation, respecter et rendre plus forte. Cet état de choses ne pouvait pas durer. Les trois puissances qui bloquaient la Pologne et se jalousaient entre elles, déjà se mesuraient de l'œil et il en serait résulté de fâcheuses ruptures si, pour les éviter, ces puissances, enhardies par la torpeur de la France, ne fussent convenues d'un partage qui les satisfaisait sans effusion de sang, et qui s'effectua par la plus grande injustice. Cette violation du droit des gens, cette monstrueuse spoliation n'admet ni défense ni excuse comme action morale, mais l'on a prétendu que c'était une faute politique commise également et par ceux qui avaient provoqué le même démembrement, et par ceux qui ne s'y étaient pas opposés. C'est ce qu'on peut se permettre d'examiner. Quelles étaient les puissances intéressées à empêcher cet acte qui rompait, dit-on, l'équilibre de l'Europe? Il n'y avait guère que la France. L'Allemagne, par sa position, se trouvait encore plus exposée qu'elle; mais cette agglomération de tant de princes, de tant d'Etats divers, sans force centrale, et sans volonté unanime, la rendait inerte et passive. L'Angleterre, qui ne se mêle de rien sur le continent que de ce qui regarde son commerce, ou que des querelles qu'elle y suscite et y fomente, toujours dans son but mercantile, devait rester insouciante. L'Es-

pagne était trop éloignée et les petits Etats du nord trop faibles.

La France semblait être la seule qui parût avoir intérêt à empêcher l'agrandissement de ses trois rivales; mais, en lui supposant un ministère plus éclairé, plus énergique que celui formé par Madame Dubarry, il aurait eu néanmoins à réfléchir que le mauvais état des finances, que les agitations intérieures, que la distance enfin rendaient dangereuse et incertaine une entreprise qui lui mettait sur les bras trois ennemis puissants et trop unis de projets et d'intentions, pour être détachés l'un de l'autre. C'était une guerre que la France donc avait à soutenir seule; et dans la supposition qu'elle eût réussi à se procurer des alliés, l'embrasement fût devenu général en Europe, et pourquoi? Pour défendre une nation qui s'était mise dans le cas de ne pouvoir se défendre elle-même, qui ne donnait aucune garantie, ni par son gouvernement, ni par son esprit public, et dont l'intégralité momentanée, dans le cas où l'on eût réussi à la conserver, n'aurait pas dédommagé la France des sacrifices en tout genre qu'elle eût été obligée de faire. Il est même à présumer que les torts qu'ils lui eussent occasionnés auraient été plus considérables que ceux que lui apporta cette rupture de l'équilibre européen, dont on ne la vit pas souffrir.

Relativement à la seconde question qui regarde la prétendue faute politique que commirent les co-partageants, il faut considérer que chacune des trois puissances avait à redouter que la Pologne, influencée plus par l'une que par l'autre, ne servît les intérêts de celle-ci, d'où il résultait une inquiétude et une méfiance continuelles. Quant à l'argument qui paraît le plus fort, par lequel on cherche à établir qu'il était de la saine politique de la Prusse et de l'Autriche de constituer fortement la Pologne, pour élever une barrière entre l'Europe et la Russie, ceci paraît plus spécieux que rigoureuse-

ment prouvé. Il est vrai que l'accroissement, aussi prodigieux que rapide, qui porta, dans le dernier siècle, la Russie, jusqu'alors presque ignorée, au rang des premiers Etats, devait frapper d'un étonnement mêlé de crainte. Cependant, en voyant sa position en Europe, les difficultés pour elle d'invasion et de conquêtes, sa presque nullité comme puissance maritime, et ses propres intérêts qui devaient être connus par ses souverains, on pouvait facilement être rassuré. En effet, c'est sur l'Asie que ses efforts avaient à se porter, parce que là elle pouvait acquérir, conserver aisément, et retirer de grands avantages du commerce. Toutes les idées de son créateur Pierre le Grand s'étaient tournées de ce côté et ses successeurs les suivirent avec constance. La Russie n'a conquis en Europe que ce qui lui était nécessaire, pour couvrir sa nouvelle capitale, et pour s'y faire une puissance redoutable qui, par son poids, la mit à même de figurer dans les grands intérêts du continent européen.

Mais que seule elle y jouât un grand rôle dangereux, c'est ce qu'on peut se refuser à croire. En effet nous lui voyons ne prendre activement que fort peu de part à ce qui se passe en Europe. Dans la guerre de Sept ans, qui arma toutes les puissances contre le grand Frédéric, elle ne se montra qu'un instant, pour se retirer ensuite ; au commencement de la Révolution française, elle fit de grandes démonstrations et ne coopéra que faiblement aux efforts dirigés contre cette terrible commotion. Dans les guerres contre Napoléon, où elle fut forcée de s'engager, elle n'y parut que pour y essuyer des échecs ; ce n'est qu'à l'époque où elle fut imprudemment attaquée chez elle, que toute sa force se déploya, que, secondée par les éléments, elle repoussa son formidable ennemi, et que, ralliant ensuite à ses drapeaux l'Europe terrifiée et impatiente de rompre un joug honteux, elle tomba en masse sur le grand homme et l'écrasa. Alors, sa gloire

fut grande. L'empereur Alexandre paraissait à la tête des souverains, soit dans les camps, soit à Vienne, lors du fameux congrès, et dans ceux qui s'en suivirent.

On commença à prendre une idée exagérée de la puissante Russie qu'on transforma en colosse, et le vulgaire s'imagina que les destinées de l'Europe étaient entre ses mains. L'influence qu'elle exerça dans les affaires d'Italie et d'Espagne, la Sainte-Alliance qui fut son ouvrage et dont elle resta l'âme, puis, après la mort d'Alexandre, les succès de la guerre contre la Perse et contre la Turquie, augmentèrent encore l'opinion d'une force à laquelle rien ne pouvait résister, disait-on. Cependant, nous voyons à l'heure qu'il est ce colosse, dont un pied devait en même temps écraser la Pologne, être ébranlé par une poignée de braves qui, jusqu'à présent, n'ont obtenu que des avantages et qui, temporairement, font triompher une population de quatre millions d'âmes sur un empire qui en compte cinquante millions et plus.

La Russie, quoique déjà très puissante, n'est pas dangereuse, dans le sens qu'on y attache. Des agrandissements qu'elle chercherait très impolitiquement, en avançant ses frontières dans le cœur de l'Europe, lui seraient fatals et nullement profitables. Elle le sait, et Catherine la Grande, après avoir eu l'ambition de faire revivre, en faveur de son petit-fils Constantin, l'empire d'Orient, renonça bientôt à ce projet, et dans les instructions qu'elle laissa à ses successeurs leur recommanda de ne point se livrer à des conquêtes dont l'effet serait de changer le caractère que le climat et les antiques mœurs nationales impriment aux Russes, caractère qui constitue la plus grande force de leur empire. Frédéric le Grand, qui gouvernait alors la Prusse, et Marie-Thérèse, qui était assise sur le trône d'Autriche, étaient trop éclairés pour avoir eu l'idée d'un partage qui aurait pu compromettre leurs intérêts. Les trois souverains, en éteignant leur jalousie

et en prenant chacun une part égale dans les dépouilles de la malheureuse Pologne, conservèrent leur puissance respective la même qu'avant cette très injuste mais non impolitique spoliation. Ce n'est pas là qu'est la faute, elle ressortira plus tard des événements.

Ce premier partage en présageait clairement un second. On le prépara par une corruption dont l'ambition et l'avarice étaient les agents, par les divisions qu'on semait entre la nation et le trône, et par tous les moyens perfides qu'emploie une ténébreuse politique. On attendait seulement une occasion favorable, elle se présenta lors de la Révolution française.

Les Polonais, instruits par leurs malheurs, sentirent enfin qu'ils prenaient leur source dans leur constitution. Ils travaillèrent à s'en donner une autre et, chose fort remarquable, tandis que les Français sapaient avec acharnement les bases de leur ancienne monarchie et que, dans leur délire, ils établissaient une république, les Polonais, au contraire, faisaient de leur république une monarchie, fortifiaient l'autorité royale et déclaraient leur trône héréditaire. Cependant, au milieu de ces louables efforts où l'on s'était appliqué à créer un ordre de choses plus raisonnables et plus conformes à celui qui régnait en Europe, un noble patriotisme, tel que j'ai essayé de le dépeindre plus haut, ne s'était guère montré dans la classe supérieure. La plupart des grands seigneurs protestèrent contre cette nouvelle constitution, quelques-uns y adhérèrent, mais aucun ne voulut renoncer à ses prérogatives et à son despotisme bien plus qu'oriental, horrible fléau de la nation, à qui elle devait toutes ses calamités.

Un seigneur polonais, maître absolu chez lui, plus libre dans ses volontés et ses caprices qu'un roi, puisqu'il n'avait aucun engagement, aucune obligation envers les malheureux serfs qu'il était accoutumé dès son enfance

à regarder comme une propriété, dont il pouvait disposer de toutes les manières, ne reconnaissait dans ses domaines, ni supérieurs, ni loi, ni frein capable de s'opposer *à son bon plaisir;* il n'imaginait pas même l'opinion, dont la voix admonitrice ne pouvait trouver d'écho dans les steppes et les déserts reculés de son empire. Là, accoutumé à voir toutes les têtes se courber devant lui et à dominer sur tout ce qui l'entourait, comme le ciel domine la terre, dans son orgueilleuse indépendance, il rêvait sa grandeur et le néant des autres. Maître absolu de la vie de ses esclaves, il regardait leurs misérables propriétés comme un bien à lui appartenant, dont il leur retirait, à son gré, l'incertaine jouissance. Femmes, filles, enfants, bétail, tout leur avoir, en un mot, était exploité à sa fantaisie, et établissant une traite beaucoup plus affreuse que celle des noirs, il vendait, non seulement ses paysans comme attachés à la glèbe, mais encore individuellement. Elevant, s'il était assez fort, ses bannières contre le souverain, faisant la guerre à ses voisins pour la moindre querelle, il n'avait d'autre crainte que celle d'un plus puissant que lui et ne reconnaissait d'autre autorité que la sienne. Tel était le seigneur polonais brut, c'est-à-dire celui qui n'avait pas voyagé, dont la rusticité ne s'était pas brisée par la fréquentation du monde, ou par quelque instruction, et certes le nombre de ses compatriotes, qui avaient pu sortir de cette ornière antique, était peu considérable.

Même parmi ceux que leur grande naissance ou leur fortune avaient portés à jouer un rôle et à élargir leurs idées, il n'en était guère qui rapportassent chez eux un changement de mœurs, utile produit des observations qu'ils avaient faites, des comparaisons qu'ils auraient pu établir. Ils trouvaient louable chez les autres ce qu'ils n'auraient pas voulu établir chez eux, et ce qui aurait trop coûté à leurs jouissances. En effet, il est si doux pour

presque tous les hommes de ne pas fléchir sous une autorité contrariante, d'exercer librement leur volonté, et d'être investis d'un pouvoir illimité, qu'un seigneur polonais possédant tous ces avantages devait répugner à s'en départir. Pour un égoïste, affamé de tyrannie et d'indépendance, aucun pays n'était plus favorable que la Pologne, où, depuis le gentilhomme puissant qui comptait 40,000 hommes à sa disposition, jusqu'au petit noble qui ne régnait que sur cinquante esclaves, les droits d'oppression étaient les mêmes. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la constitution proposée n'eût beaucoup d'ennemis.

Ce mouvement national, trop tardif et trop incomplet pour produire de bons résultats, fut d'abord encouragé par les puissances environnantes qui y voyaient de grands éléments de divisions intestines ; elles ne manquèrent pas d'éclater bientôt, des confédérations se formèrent et la nation se partagea. Alors, sous le prétexte que les Polonais voulaient imiter la France, en se livrant à des idées nouvelles et funestes, et sous celui d'apaiser les troubles auxquels ils étaient en proie, troubles qui menaçaient la tranquillité des pays adjacents, la Russie et la Prusse firent entrer leurs troupes et Varsovie fut occupée par les Russes. Les Polonais, indignés de cette intervention armée dont ils n'étaient pas les dupes, ne craignirent pas d'employer la perfidie et ourdirent dans le plus grand secret une conspiration qui avait pour but d'égorger pendant la nuit tous les Russes qui gardaient la capitale ; ceux-ci surpris à l'improviste trouvèrent néanmoins le moyen de s'échapper, mais non sans éprouver de grandes pertes. Varsovie fut évacuée et toute la nation, qui s'attendait à une vengeance terrible, prit les armes : la lutte ne fut pas longue.

L'impératrice Catherine envoya le redoutable Souwaroff qui renversa tout ce qu'il trouva devant lui. En vain, les Polonais essayèrent de résister. Le massacre

horrible de Praga et la prise de Varsovie achevèrent de les anéantir et leur patriotisme, qui n'était que l'orgueil du passé, la haine de leurs ennemis et la folie de les braver, amena la ruine entière de leur pays; il fut définitivement partagé pour la troisième fois et le roi Stanislas, d'abord relégué à Grodno, alla quelques années après mourir à Pétersbourg.

La Pologne, effacée de la carte, resta ainsi jusqu'au moment où Napoléon en arracha la partie qui se trouvait dans le lot du roi de Prusse, alors dépouillé de presque tous ses Etats et en fit un grand-duché de Varsovie, qu'il donna au nouveau roi de Saxe. Napoléon fut, dans cette circonstance, vivement sollicité par les Polonais de leur rendre leur ancienne existence. Ils firent valoir en leur faveur l'injustice des partages, le besoin politique qu'avait l'Europe de la reconstruction de leur ancienne patrie et tous les arguments, en un mot, que j'ai déjà rapportés. Rien n'était plus facile à l'empereur français, dont la volonté était la loi du continent, que de se rendre à leurs supplications. Mais, dans ses profondes combinaisons, il ne jugea pas devoir y obtempérer et, se contentant de quelques promesses vagues, il ne voulut jamais rien faire pour eux. L'avenir hypocrite, dont il leur entr'ouvrait les portes, suffit pour soutenir leur espoir et faire couler leur sang généreux pour la gloire de celui qui les trompait, car Napoléon n'eut jamais le projet de ressusciter la Pologne, et, tout en se servant de la bravoure de la nation, il n'avait aucune estime pour elle. Mais du sein des événements, qui surgirent de la catastrophe de Napoléon, un jour brillant parut se lever sur l'horizon pâli de la Pologne. Quel était l'astre bienfaisant qui en répandit les premières lueurs? Quel était celui qui, n'ayant que des injures à venger, s'occupa dans sa magnanimité de lui rendre l'existence et le bonheur? Ce fut un tyran prétendu, un barbare farouche, l'autocrate

de toutes les Russies enfin, qui, de son trône environné de glaces et d'esclavage, tenta de faire découler la chaleur vivifiante d'une sage liberté sur un pays mort politiquement parlant. Mais cette entreprise, qui honorait la noblesse et la bonté de son cœur, ne mérite peut-être pas les mêmes éloges sous le rapport des inconvénients et des dangers qu'elle entraînait à sa suite.

Alexandre, après avoir renversé son ennemi, parut avec une puissance presque égale à la sienne. Mais si la puissance de Napoléon inspirait la terreur, marchait avec la foudre, détruisait les Etats et se signalait par le sang et la dévastation, celle de l'empereur russe appelait la confiance, s'environnait de la justice et de la modération, cherchait à satisfaire les intérêts lésés et ne travaillait que pour rétablir la paix générale que le règne turbulent de Napoléon rendait encore plus désirable. Tel fut constamment le but vers lequel tendaient ses efforts, ainsi qu'on put le remarquer au congrès de Vienne, et à ceux qui ensuite eurent lieu ; ce fut lui qui conçut le projet de la Sainte-Alliance, dont les idées se déroulèrent au Belvédère, comme je crois l'avoir dit ailleurs, projet sublime, mais qui, remis pour son exécution à des mains mortelles, ne promettait qu'une courte durée au milieu de l'instabilité des choses humaines, qui, plus tôt ou plus tard, devait en tarir la source créatrice.

Victorieux, pacificateur, arbitre des rois, l'empereur Alexandre voulut à tous ces titres joindre celui de législateur. Encore imbu de principes de libéralisme qui lui avaient été inculqués dès son enfance, comme nous l'avons déjà fait remarquer, et qu'il regretta amèrement à la fin de sa carrière d'avoir écoutés, il reprit le duché de Varsovie à la Saxe, que l'injustice venait de dépouiller des deux tiers de son territoire, en fit un royaume de Pologne et s'en proclama le souverain. Alors, un concert général d'applaudissements se fit entendre et le régéné-

rateur d'une nation dont une force dévastatrice avait effacé jusqu'au nom, fut porté aux nues, surtout par les libéraux de qui, sans le prévoir, il servait les lointains projets. Il montrait, disait-on, une profonde politique et, en même temps, il expiait le crime dont Catherine s'était rendue coupable. Il donnait aux autres souverains spoliateurs un grand exemple de justice qu'ils seraient forcés de suivre plus tard. Il est vrai qu'il n'avait pas encore, par une entière réparation, réuni les anciennes provinces polonaises au royaume que sa grandeur d'âme et sa sagesse venait de ressusciter, mais il en avait donné l'espérance et sa générosité la réaliserait. Tels étaient les discours qui se trouvaient dans presque toutes les bouches, et, certes, ils étaient propres à flatter le monarque dans les sentiments qui l'animaient alors.

Dans le fait, Alexandre commit une grande faute en rétablissant la Pologne dont l'existence était déjà presque oubliée. Il ne satisfaisait personne, pas même les Polonais qui auraient voulu retrouver sur-le-champ l'intégralité de leur ancienne patrie. Ceux qui se trouvaient placés dans le royaume furent, dans le premier moment, plongés dans l'ivresse, mais ensuite ils pensèrent qu'ils auraient pu être mieux traités, tant il est vrai que les désirs de l'homme croissent à mesure qu'ils sont remplis. Les Polonais des provinces restées russes se plaignaient de ce qu'ils ne partageaient pas le sort de leurs frères. Eux, qui n'avaient pas même tenté de soulèvement, lors de l'invasion de Napoléon dans l'empire des Tzars, ne méritaient-ils pas une égale faveur? Les uns et les autres visaient dès lors une réunion qu'ils attendaient bien moins de la générosité et des promesses de l'empereur, que des événements qu'ils appelaient déjà dans le fond de leurs cœurs, qu'ils brûlaient de voir naître pour en profiter et lesquels ne pouvaient être que désavantageux à la Russie, dont les bienfaits leur étaient

pesants comme la domination leur en était odieuse. C'est ainsi qu'on avait imprudemment soulevé les cendres, qui couvraient le foyer éteint d'un patriotisme dangereux. Que dis-je? on y avait replacé des étincelles qui, provoquées par des mains inhabiles, couvèrent longtemps et produisirent ensuite l'embrasement partiel qui a déjà dévoré tant d'hommes, tant de prospérités, tant d'espérances, et qui, dans les conjectures actuelles, peut englober toute l'Europe.

A cette faute, Alexandre ajouta celle de donner une constitution aux Polonais, et plus libérale encore que celle qu'ils avaient tenté d'établir. Comment n'était-il pas frappé de la disconvenance d'une pareille institution aux portes de son empire absolu, à côté de l'Autriche et de la Prusse, beaucoup trop monarchiques pour ne pas craindre un pareil voisinage, et de protéger cet esprit d'innovation qui ne faisait que trop de progrès? Il est vrai qu'à cette époque ce prince se livrait à l'idée d'octroyer ainsi une constitution à ses vastes Etats, tant les libéraux l'avaient circonvenu par leurs flatteries et leurs intrigues. Le projet de cette constitution fut confié à un Français nommé Deschamps, secrétaire intime de M. Novosiltsoff, commissaire de l'empereur à Varsovie. J'ai vu ce projet, dont plusieurs articles étaient déjà approuvés et signés par la main impériale et bien imprudente de Sa Majesté. Mais les grands de l'empire l'ayant supplié de retarder au moins cette mesure, elle fut heureusement ajournée.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir ressuscité ce royaume. Il fallait encore lui tendre une main secourable, pour l'aider à sortir du tombeau. Le pays, épuisé par les guerres qui l'avaient ravagé, par les contributions, par les passages de troupes, se trouvait hors d'état de subvenir aux dépenses que nécessitaient tant d'établissements à former. L'empereur Alexandre pourvut à tout, avec

une générosité sans bornes. Un grand nombre de Polonais composaient des corps au service de la France. Ils devinrent, après la renonciation de Napoléon, les premiers éléments de l'armée polonaise. Les officiers qui voulurent y prendre de l'emploi et ceux qu'on jugea dignes de servir le nouvel Etat furent conservés dans leurs grades et reconduisirent les soldats dans leur patrie, le tout aux frais de l'empereur. Ce fut le grand-duc Constantin, à qui son frère confia le triage à faire, ainsi que la formation de l'armée. Ce choix ne pouvait être meilleur et le grand-duc le justifia complètement. L'armée active fut portée à 30,000 hommes, quantité numérique hors de proportion avec les besoins de l'Etat qui, placé sous l'égide de la Russie, n'avait rien à redouter et auquel 15,000 hommes eussent suffi pour la police et la garde intérieure du pays.

Il fallut ensuite armer et équiper cette armée qu'une grande faute avait rendue beaucoup trop considérable. Les arsenaux de l'empereur s'ouvrirent. Une artillerie nombreuse et magnifique fut conduite en Pologne. Toutes les armes y furent transportées avec profusion, ainsi que le reste du matériel et, par les soins du grand-duc, cette armée se montra tout à coup organisée, pourvue de tout, montée et équipée avec une rapidité sans exemple. La passion de ce prince est le militaire, et personne ne s'entend mieux que lui à ce qui concerne la troupe. Aussi vit on l'armée polonaise, créée avec un soin qui était luxe dans beaucoup de parties, devenir un modèle de discipline et d'instruction. Hélas! les canons devaient un jour mitrailler et ces armes détruire ceux qui les avaient si généreusement donnés, ces talents guerriers se tourner vers ceux qui les avaient fait naître et cette armée enfin user de sa force pour rendre la trahison plus dangereuse et la révolte plus redoutable. Le grand-duc fut nommé généralissime de l'armée polonaise et

l'on y joignit de plus le commandement du corps de Lithuanie, qui comptait pour 80,000 hommes, mais qui, à l'effectif, ne se montait qu'à la moitié de ce nombre. Il en a toujours été de même pour tous les corps russes qui offraient une masse énorme sur le papier, mais qui, en réalité, étaient bien moins forts. Cette manière de doubler sa puissance militaire avait d'autant mieux servi la Russie que sa position éloignée couvrait le mensonge et la rendait ainsi plus imposante qu'elle ne l'était véritablement; c'est ce qui se reconnait aujourd'hui.

Toutes les institutions du gouvernement s'établirent bientôt, mais sur une échelle que ne comportait pas son importance. On aurait dit que l'empereur s'était fait un joujou, pour se distraire des soucis de son grand empire. Ministre de l'intérieur, de la guerre, des finances, de l'instruction publique et des cultes, rien n'y manqua. On fit de la Pologne une miniature, mais les couleurs en étaient trop chères et, avec les autres établissements qu'on forma à l'unisson, les revenus du pays furent loin de suffire. L'armée seule en dévorait plus des trois quarts et il en coûta annuellement quarante millions à l'empereur pour l'entretien de son ouvrage. Je ferai un tableau comparatif de l'état que présentait la Pologne lors de l'avénement de ce prince au trône et de celui où elle se trouvait, lors de la révolution.

Le plus abrutissant de tous les esclavages pesait sur ce qui n'était pas noble. Les paysans, plus ou moins surchargés de travaux, selon la volonté de leurs maîtres et plongés dans une dégradante corruption, offraient la fidèle image d'un bétail, ou bien ou mal entretenu d'après la manière dont les seigneurs envisageaient leurs intérêts. Ces malheureux, forcés de dépenser le peu qu'ils pouvaient se procurer dans les cabarets où leurs maîtres vendaient l'eau-de-vie et la bière, battus lorsqu'ils ne buvaient pas, battus quand l'ivresse les empêchait

de travailler, étaient livrés à la plus dégoûtante ivrognerie, qui leur était inspirée par la crainte, le désespoir et l'habitude. L'agriculture se montrait nulle, ne consistant que dans l'exploitation grossière, faite à force de bras, d'un sol naturellement fertile, exploitation à laquelle l'industrie ne prenait aucune part. Il n'y avait d'autre commerce que la vente des denrées produites par les sueurs d'un esclavage hébété, dont les produits s'échangeaient contre les objets de luxe qui décoraient le palais des grands. Le peu d'opérations commerciales ou d'opérations mercantiles d'intérieur étaient toutes entre les mains des Juifs dont la Pologne semblait être la patrie et qui, comme des vers attachés à la grande plaie de l'Etat, s'emparaient de tout l'or et l'argent qui se trouvaient dans le pays. Les villages n'étaient qu'un assemblage confus de misérables cabanes ou plutôt de huttes, dignes habitations du malheur. Les villes, autrefois considérables, n'attestaient que par des ruines leur ancienne splendeur, et celles qui avaient usurpé ce nom par une certaine population juive, attristaient les regards par leur misère et leur malpropreté. La capitale, sale et boueuse, n'avait que peu de rues pavées, que quelques palais, dont la bâtisse obscure n'annonçait pas la richesse du dedans et qui, souvent, se trouvaient placés dans des quartiers presque inhabitables. Ni architecture, ni goût ne se faisait remarquer nulle part dans les bâtiments de Varsovie, dont tout l'ensemble racontait l'histoire de son ancienne barbarie mêlée de magnificence, de ses fréquentes révolutions qui bannissaient les arts et de ses troubles perpétuels, qui substituaient les campements aux habitations. Quelques monuments élevés par Stanislas, mais en dehors de la ville, prouvaient seulement les bonnes intentions du prince et ce qu'il aurait fait, si les circonstances ne l'eussent pas maîtrisé. Aucune chaussée, aucune route praticable ne tra-

versait les déserts sablonneux du pays, ni ses marais fangeux, ni son argile profonde et tenace; point de manufactures, point d'industrie dont les travaux, en nourrissant le pauvre, annoncent des riches qui ont besoin d'elle; en un mot, point de ces établissements publics par lesquels une nation signale sa civilisation, ses rapports étrangers, sa prospérité intérieure. Voilà la Pologne telle qu'elle était avant sa réunion avec la Russie, et un séjour de plus de trente ans que j'ai fait dans les diverses contrées du pays, m'a mis à portée de le bien connaître.

Un des premiers bienfaits de la domination russe fut la consécration de l'abolition de l'esclavage, l'impossibilité de son retour et la justice des bases de l'affranchissement des serfs. Ce que le prétendu patriotisme polonais n'avait point voulu faire, un despote l'exécuta. Du moins l'absolutisme dut trouver grâce pour cette fois devant la philanthropie libérale, si prodigue de belles sentences et si égoïste quand il s'agit du sacrifice de ses intérêts. Enfin ce fut à l'autocrate russe que les paysans durent la solide extinction de leurs maux. Ils devinrent donc pleinement libres de se transporter où ils voudraient, de changer de seigneurs, d'acquérir des possessions et de vendre leurs travaux par des contrats volontaires, en retour des concessions qui leur étaient faites. Ils sortirent ainsi pour jamais de l'état misérable dont les autres gouvernements européens avaient tiré leurs sujets depuis plusieurs siècles. Cette vigoureuse mesure excita d'abord le mécontentement des propriétaires, mais il leur fallut s'y conformer, et, même dans les commencements, il en résulta de grands biens. Les seigneurs, privés d'un travail gratuit, cherchèrent des moyens économiques et plus productifs de culture. Ils acquirent des connaissances qui leur manquaient. Des machines pour faciliter les labeurs furent introduites. Ils consultèrent

les agricultures étrangères, firent des essais, formèrent des établissements ; chacun se piqua de tirer parti de la terre, et le sol attesta bientôt par ses nouvelles richesses les avantages des changements et des introductions. Du moment que chacun put travailler pour soi, les spéculations s'établirent, l'aisance se répandit et le pays changea de face. Les villages s'approprièrent ainsi que les villes, le petit commerce se divisa et les Juifs ne furent plus les seuls à en jouir. La capitale s'embellit d'une manière prodigieuse, de nouvelles rues se bâtirent, des édifices somptueux s'élevèrent de toutes parts, soit pour les besoins du gouvernement, soit pour des établissements particuliers. Les casernes, qui ressemblaient à des palais, les hôtels des différents ministères, une bourse superbe, une salle de spectacle qui eût été trop belle peut-être, tout cela rendit, comme par enchantement, Varsovie une des plus belles villes de l'Europe. La nombreuse garnison qui s'y trouvait rassemblée, la quantité d'employés attachés au militaire comme au civil, la cour du grand-duc, l'affluence de ceux qui y étaient attirés par leurs affaires, y répandaient la vie, l'argent et l'activité. Les Polonais eux-mêmes ne reconnaissaient plus leur capitale. Bientôt, des routes magnifiques sillonnèrent toutes les provinces du royaume, offrirent la commodité des transports, facilitèrent les communications et étonnèrent le voyageur par leur construction élégante et solide. Le commerce ne tarda pas à les parcourir et les avantages qu'un pays à son aurore promet aux spéculateurs en attira un grand nombre. Beaucoup d'étrangers y apportèrent leurs fonds, leur savoir-faire et leurs talents. Des manufactures de toute espèce se déployèrent et se remplirent d'habiles ouvriers que fournirent la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le gouvernement protecteur et généreux féconda par ses soins et ses avances ces divers établissements industriels,

qui firent des progrès rapides. Les riches capitalistes nationaux, les grands seigneurs suivirent cette impulsion, qui leur laissait entrevoir des gains assurés. Le gouvernement, de son côté, établit une banque richement dotée, conçut et fit de vastes opérations financières, et Varsovie eut enfin une place de commerce qui figurait déjà parmi celles des villes opulentes de l'Europe. Voilà quelle était la Pologne lorsque la révolution vint tout détruire. Jamais pays n'avait donné l'exemple, en quinze années de temps, d'une progression de prospérité aussi rapide et n'étalait un avenir aussi beau d'espérance et aussi riant de bonheur.

Et cependant environ deux cents obscurs conspirateurs, sans chefs, sans argent, sans aucune de ces intelligences puissantes et dangereuses qui prêtent leur coupable appui aux mouvements insurrectionnels ont suffi pour renverser l'édifice sacré où reposait l'existence de leur patrie. Ils l'ont éparpillée en ruines, en ont bouleversé les fondements, et, en accordant l'issue la plus favorable à cette destruction générale, trente ans ne suffiraient pas pour en réparer les maux.

Les haillons révolutionnaires, hissés au bout d'une vile pique, se sont métamorphosés en étendard national, et maintenant ce petit foyer qu'il était facile d'étouffer dans son principe, ainsi que nous le verrons plus tard, est devenu un incendie dévorant.

Il me reste maintenant à parler des griefs, qui ont servi de prétexte au soulèvement et des imprévoyances qui l'ont si bien servi.

Tout engagement contracté entre les hommes doit être rigoureusement observé, et c'est sur la scrupuleuse fidélité à remplir les obligations que s'établit la tranquillité individuelle et la confiance publique. Parmi ces engagements, il en est qui portent un caractère de solennité, qui paraît les rendre encore plus sacrés. Tel est, par exem-

ple, le pacte qui unirait un souverain à une nation, pacte nullement provoqué, entièrement libre, de la part de celui qui l'offre de sa pleine volonté, et accepté avec reconnaissance par ceux à qui il est proposé : c'était celui qui existait entre l'empereur Alexandre et la Pologne qu'il eût pu réunir à ses Etats sans lui donner de constitution. Du moment qu'elle avait été octroyée, il fallait l'exécuter dans sa plénitude, et la question de savoir si la politique, si le caractère de la nation s'accordaient avec cet acte, n'était plus à agiter. De nombreux exemples prouvent que, s'il est dangereux de donner des constitutions, il l'est encore bien davantage de les enfreindre.

Dans la première diète polonaise qui fut convoquée d'après les nouvelles formes constitutionnelles, l'empereur, au sein de cette assemblée solennelle, prononça le serment qui le liait à son ouvrage, et reçut celui de ses nouveaux sujets. Les obligations réciproques furent aussi consacrées et jurées, à la face du ciel et de la terre, et rien ne devait plus en arrêter ni fausser l'exécution. On remarqua que le grand-duc Constantin s'éloigna du trône au moment du serment, que non seulement il ne voulut pas prêter, mais qu'il sembla même désapprouver par son absence. Cependant ce prince avait été nommé député de Praga et, par une contradiction inexplicable avec son opinion, il avait accepté cette dignité nationale. Après la clôture de la diète, l'empereur partit et laissa son frère à Varsovie. Il y était, ainsi que je l'ai dit, comme généralissime de l'armée polonaise, et ne paraissait se mêler que du militaire. Mais, quoique, dans toutes les occasions, il eût grand soin de mettre en avant que les affaires civiles lui étaient tout à fait étrangères, cependant rien ne se faisait sans ses ordres, et de fait c'était lui qui gouvernait la Pologne. D'abord, ce fut une complaisance de l'empereur qui, dans ses vues de le bannir du trône, voulait l'amener, par des procédés qui le

flattaient, à une abdication volontaire. En lui laissant la direction du nouveau royaume, en satisfaisant son goût pour le pouvoir, on l'éloignait de Pétersbourg, et d'ailleurs l'empereur remettait sa confiance entre les mains du plus fidèle et dévoué sujet qu'il pût avoir. Supposé que son caractère emporté l'entraînât à commettre quelques fautes, on les eût regardées comme de peu de conséquence, car alors le nouveau royaume ne paraissait pas un point important dans les vastes Etats russes, et on le considéra comme un jouet qu'on pouvait abandonner à l'oisiveté du grand-duc, qui se trouvait par là occupé et satisfait.

Mais de grands intérêts politiques s'agitèrent bientôt en Europe, suite des révolutions d'Italie, de Grèce et d'Espagne dans lesquelles les mêmes principes, les mêmes tendances et les mêmes mains paraissaient agir. Plusieurs congrès se succédèrent, où l'on prit des mesures pour étouffer le mal et en empêcher la reproduction. Placé sur ce vaste théâtre diplomatique, l'empereur Alexandre y puisa d'autres connaissances que celles qu'il avait acquises dans les camps et dans les relations moins étendues de son cabinet de Pétersbourg; il put pénétrer dans le souterrain obscur des intrigues de la propagande et du comité directeur, dont il parvint à connaître à peu près tous les membres; il put découvrir les menées du libéralisme, de cette puissance si redoutable qui s'empare des esprits, commande aux bras, et dont les réseaux, tantôt de soie, tantôt de fer, circonviennent les rois et les nations. Il en pressentit dès lors le triomphe inévitable et ce fut pour s'y opposer et le retarder le plus possible qu'il imagina la Sainte-Alliance, système qui devait s'écrouler bientôt et dont souriait déjà le libéralisme qui, nouveau Samson, ne doit périr que sous les ruines du temple social renversé par ses mains.

Cependant l'empereur était bien revenu des opinions

qui avaient présidé au don qu'il avait fait d'une constitution à la Pologne. Instruit par l'expérience et par la déchirante connaissance des hommes et de leurs passions, il se repentit de son ouvrage, mais néanmoins il ne pouvait le détruire. Il l'abandonna donc à l'arbitraire du grand-duc Constantin, ce qui revenait à peu près au même, le plaçant ainsi en butte à des plaintes et à des reproches auxquels il était décidé de fermer l'oreille tandis que lui-même s'en mettait à l'abri. Ce ne fut plus complaisance de sa part, mais calcul érroné.

Les Polonais ne furent pas longtemps à sentir que non seulement ils ne pourraient pas jouir de leur constitution au moins dans toute sa latitude, ainsi qu'ils s'en flattaient, mais qu'elle n'existait même plus que de nom. La reconnaissance de ce bienfait illusoire fit bientôt place à leur ancienne haine contre les Russes, quoique les bons esprits ne pouvaient se cacher combien le pays leur était redevable sous d'autres points. Dans la diète qui succéda à la première, le budget ne fut pas présenté aux chambres, ce qui formait un des principaux articles de la Charte; les orateurs s'en plaignirent amèrement, ainsi que d'autres griefs, en termes que la liberté du régime qu'on leur avait donné semblait excuser, mais auxquels n'étaient point habituées les oreilles de l'empereur. Les mécontents y joignirent leurs clameurs et les tribunes leurs fougueux applaudissements. Ce prince en fut irrité et, à la persuasion de son frère, il ôta aux séances leur publicité, quoique la charte la leur eût garantie. Des agents russes eurent la commission d'y assister et de faire des rapports sur les discours qui y étaient tenus. Ces agents comprenaient peu la langue polonaise, la sténographie leur était inconnue; dès lors, quelle confiance pouvait-on ajouter à des lambeaux tronqués, mal conçus, et qui offraient d'ailleurs à l'esprit de parti une falsification si facile? D'un autre côté, les élec-

tions furent comprimées par la crainte, ou dirigées par l'appui de l'intérêt, et même il fut interdit à plusieurs individus d'y paraître et d'avoir droit aux suffrages.

Mais une cause de mécontentement bien plus réelle encore et bien plus forte était les attaques portées journellement à la liberté individuelle, premier bien de l'homme, que tout bon gouvernement doit lui assurer, et que le régime constitutionnel surtout proclame comme une de ses bases les plus importantes. Des arrestations arbitraires n'avaient lieu que trop fréquemment, sans mandat d'arrêt, sans que, même pour la forme, on daignât paraître consulter la loi. J'ai déjà parlé de celles qui remplirent les prisons, lors de la conspiration polonaise qui tenait par des ramifications secrètes à celle de Pétersbourg. Rien ne fut plus illégal que cette manière de procéder, que le singulier tribunal que le grand-duc établit de sa propre autorité pour juger les coupables, et que cette violation manifeste des droits que la charte avait accordés aux Polonais ; il ne se montrait rien que de juste dans les plaintes que la nation murmura de tous côtés, car la crainte en empêchait l'explosion énergique. De sa propre autorité, le grand-duc envoyait ceux qui lui étaient désignés comme suspects dans la forteresse de Zamosc, ou condamnait ceux dont il croyait avoir des motifs de plainte à traîner la brouette pour le nettoiement de la ville. Ces exemples de punitions arbitraires, faits avec tant de publicité et qui frappaient quelquefois des citoyens assez distingués, irritaient les esprits qui voyaient lacérer ouvertement le code de leurs droits. Et cependant personne n'aime plus la justice que ce prince ; personne ne veut plus franchement qu'elle soit rendue, et, dans tous ces actes de despotisme, il était convaincu qu'il l'exerçait d'une manière irréprochable ! Mais quel est l'homme qui peut se flatter d'être juste lorsqu'il ne connaît d'autre tribunal que sa volonté, qu'il se livre

à la décision, suite du premier mouvement d'un caractère impétueux, et que, sans examen, sans vouloir écouter aucun avis, il se lance dans la voie de l'arbitraire qui lui était légalement fermée. Bien plus sage, bien plus heureux est celui qui s'appuie sur la loi dont les arrêts le garantissent de toute responsabilité et le mettent en repos avec sa conscience! C'est ce que le grand-duc aurait dû faire.

On doit placer encore au nombre des véritables griefs que les Polonais avaient à mettre en avant, l'irrégularité de la convention des diètes, qui, d'après la constitution, devaient se tenir tous les deux ans. La dernière qui fut présidée par l'empereur Alexandre avait outrepassé le double de ce terme. Voilà les plaintes incontestablement légales que la nation était autorisée à former.

Je passe maintenant à des sujets moins graves de mécontentement, mais dont la nature permanente pesait plus encore sur l'ensemble de la société que la violation de la charte.

D'où vient que presque tous les souverains, que ceux qui les représentent ou qui sont investis de quelque branche de pouvoirs, ont eu de tout temps un goût décidé pour la police, soit comme ressort de gouvernement, soit comme moyen de servir une curiosité puérile et indiscrète? Sans vouloir en rechercher la cause, ce goût, cet attrait pour l'espionnage, a toujours existé, et il n'y a que les caractères vraiment élevés et généreux qui aient dédaigné de s'en faire une force ou un amusement. La police est reconnue nécessaire, soit pour prévenir des crimes, soit pour en découvrir les auteurs, soit pour éventer des complots menaçants pour la société, et, en ce sens, loin de troubler la tranquillité, elle l'assure. Mais quand on lui accorde trop d'importance, qu'on en multiplie outre mesure les agents, alors elle manque son but et devient un mal insupportable à tous.

Les membres méprisés de cette administration occulte ne se font pas scrupule, pour se rendre nécessaires, d'inventer des faussetés, d'appeler des soupçons sur l'innocence, et même, pour servir leurs animosités particulières, d'employer de perfides délations. La chose devient encore plus déplorable lorsque des individus, placés dans une classe où l'on s'attend à ne trouver qu'honneur et délicatesse, ne craignent pas de se dégrader en se faufilant dans les rangs de cette milice impure, et croient échapper à la méfiance à la faveur de leur rang; alors, toute confiance est détruite, tout abandon social est banni, chacun se craint, s'observe, et vit dans l'inquiétude. C'était la situation où se trouvait le royaume sous l'administration du grand-duc Constantin. Sa passion pour tout ce qui regarde la police est extrême, et il la juge le plus ferme appui de l'autorité. Ce prince entretenait des rapports d'espionnage dans presque tous les pays et couvrait d'espions le sol de la Pologne. C'était un vrai plaisir pour lui que d'examiner lui-même les passe-ports, de questionner et de tâcher de faire se couper les personnes qu'il se faisait amener comme suspectes, et en un mot de jouer le rôle d'un commissaire de police. Il faut être juste, il l'entendait à merveille, et j'ai été plusieurs fois à même, tout en gémissant sur les fonctions qu'il s'abaissait à remplir, d'admirer la tactique avec laquelle il interrogeait et l'adresse qu'il employait pour amener des aveux.

Les registres de police, dont on s'empara lors de la révolution, ont révélé que plus de quatre mille espions étaient à gages dans le royaume et que Varsovie seule en occupait à peu près deux mille. Des noms jusqu'alors respectés ont été mis au grand jour et le mépris a suivi l'étonnement que bien des gens ont éprouvé avec douleur, en voyant des parents et des amis inscrits sur ces rôles d'infamie. Des sommes énormes allaient s'en-

gloutir dans cet atelier d'iniquités et de turpitudes, dont les dignes chefs dévoraient la plus grande partie ; car telles étaient leurs friponneries et leur impudeur qu'ils mettaient sur leur liste des personnes incapables de s'y faire comprendre, pour s'emparer des rétributions qu'ils prétendaient leur allouer.

Quel besoin la Russie avait-elle de recourir à ce moyen qu'excuse tout au plus la faiblesse d'un petit Etat? Forte et puissante, il ne lui fallait dans le gouvernement du royaume de Pologne que de la justice pour laisser librement marcher la constitution, et qu'un pouvoir répressif pour refouler les mauvais esprits dans les limites que cette constitution avait tracées. Certes ce pouvoir ne lui manquait pas, envers un pays dont l'étendue n'égalait que celle d'une province de la métropole. Que dire encore de la ridicule prohibition exercée contre des ouvrages et des journaux étrangers, pendant qu'ils circulaient librement à Pétersbourg, et de l'insolence de la censure qui se permettait de mutiler les livres qu'on faisait venir en y arrachant les feuillets qu'elle estimait répréhensibles. Mais unissant la bêtise à ces attentats, cette même censure, qui, parmi les journaux français n'accordait l'entrée qu'à la *Gazette* et à la *Quotidienne*, laissait parvenir toutes les feuilles périodiques allemandes, qui donnaient la traduction des textes proscrits.

J'ai exposé franchement, et sans chercher à les atténuer, les causes du trop juste mécontentement de la nation polonaise, mais je suis loin de la justifier sur les voies coupables et sanguinaires qu'elle a choisies pour le faire éclater. Un appel énergique et soutenu à l'empereur Nicolas aurait triomphé de tous les obstacles que l'on mettait à empêcher la voix d'un peuple entier de parvenir au pied du trône. Cette démarche, faite avec une fermeté noble et constante, aurait fini par obliger le grand-duc de craindre les suites de son obstination à

détourner les plaintes adressées à l'empereur, et celui-ci eût été fort aise de se voir forcé, comme souverain, de contrarier le système de son frère que la cession d'une couronne l'engageait à ménager. C'était la marche de la modération et d'une saine politique. Effectivement, après une abdication faite avec tant de faiblesse et d'imprévoyance, le cercle d'attributions dans lequel Monseigneur s'était obstiné à rester, lui fixait une existence parasite, bâtarde, dangereuse pour lui ainsi que pour le pays qui lui était confié. L'empereur devait le sentir et n'aurait pas mieux demandé que de faire cesser un sujet d'inquiétudes et de murmures, sans cesse renaissants. Mais il ne pouvait le faire qu'avec la publicité de motifs graves, contraignants, et qui eussent banni tout soupçon d'ingratitude de sa part. C'est ce qui aurait pu être amené.

Passons maintenant à l'imprévoyance et aux fautes qui semblaient favoriser une insurrection et lui donner un espoir de succès.

L'empereur Alexandre croyait-il que la reconnaissance seule suffisait pour attacher les Polonais à sa domination, sans qu'il fût besoin de chercher d'autres moyens de s'assurer de leur fidélité? Il est bien difficile de se persuader que, lorsque ce prince leur rendit l'existence et leur donna une constitution, il ne sût pas déjà que ce sentiment, si rare parmi les individus, ne fut jamais connu des peuples. Le premier moment d'effervescence passé, le bienfaiteur redevient le souverain détesté de la nation et ses concessions regardées comme des armes dont on se servirait contre lui. L'esprit inquiet des Polonais et leur patriotisme aveugle et chatouilleux étaient faits pour donner de grandes méfiances et pour engager à prendre des précautions.

J'ai dit que leur armée était beaucoup trop nombreuse, d'autant plus que, entièrement nationale, elle devait nécessairement suivre l'impulsion donnée au nom de la

patrie. La composition, qui primitivement en était bonne, ne tarda pas longtemps à se détériorer par la retraite successive de beaucoup d'officiers, compagnons d'armes de Napoléon, dont les uns allèrent chercher un repos commandé par l'âge, mais le plus grand nombre pour se soustraire aux minuties de parade et à l'exigence des détails dont ils étaient surchargés.

Ce qui acheva encore de détruire dans l'armée l'esprit dont on aurait pu tirer parti, ce fut la haine que le grand-duc portait à la noblesse, sentiment qui, sans qu'il s'en doutât, venait de son despotisme et lui donnait une singulière ressemblance avec les ultra-libéraux. Cette aversion le porta à écarter du service toutes les familles les plus distinguées du royaume et à donner la préférence aux classes les plus inférieures : c'étaient les marchands, les artisans, les gens du peuple et même jusqu'aux fils de ses domestiques que ce prince plaçait comme officiers dans l'armée polonaise. Que pouvait-on espérer d'une telle composition, dans le cas où l'honneur et la fidélité aux serments doivent prescrire la conduite ? Qu'attendre de jeunes gens presque sans éducation, élevés dans des comptoirs, dans des ateliers, dans des fonctions de domesticité, dans des principes de bassesse et d'animosité contre le souverain ? Le grand-duc, malgré tout son esprit et le tact qu'il montrait dans beaucoup d'occasions, ne s'apercevait pas qu'il se réunissait aux ennemis d'une autorité légale et protectrice; il ne voulait pas voir que leur tactique était changée et que ce n'était plus par le peuple, mais par les armées, qu'ils arrivaient aux révolutions. Il fallait donc arriver soigneusement à s'en composer une fidèle; se servir adroitement de l'esprit aristocratique de la noblesse polonaise en l'y appelant dans de grands emplois et ne pas l'humilier par des préférences impolitiques et par le rejet, presque général, des grands seigneurs. Là où l'armée n'est pas dévouée, le

trône ne repose plus que sur un sable mouvant. Cette antipathie pour la noblesse perçait en tout chez le grand-duc qui attirait, sur des personnages peu faits pour s'y attendre, les grâces et les faveurs, les semant ainsi sans espoir raisonnable d'en recueillir des fruits et les refusant à ceux qui auraient pu efficacement le servir.

Un régiment de cuirassiers, un de lanciers, deux d'infanterie et deux batteries, le tout de la garde impériale russe, avaient été laissés à Varsovie, pour le plaisir du grand-duc; plus tard un régiment de hussards de la jeune garde y fut ajouté — j'ai dit le plaisir de Monseigneur, car il était impossible de présumer que ce peu de troupes eût été destiné à comprimer les forces polonaises dans une circonstance grave.

Cette troupe privilégiée était payée sur le pied de guerre, c'est-à-dire en argent, tandis que le reste de l'armée russe touchait ses gages en papier, ce qui admettait une différence de trois quarts. Une si grande disproportion excitait le mécontentement des militaires restés en Russie et la jalousie des Polonais, dont l'armée était bien inférieurement soldée.

Un grand nombre de jeunes Russes vinrent, par spéculation, demander à servir dans les corps du grand-duc et celui-ci, flatté de cet empressement, en accueillit beaucoup trop. Il en résulta une quantité de surnuméraires de tous grades et une énorme dépense pour la caisse militaire. Ce prince, qui aimait à s'assurer d'une pépinière de jeunes officiers, en multiplia de même, très inconsidérément, les éléments dans l'armée polonaise et s'encombra d'une foule de sous-officiers qui, destinés à l'avancement, attendaient avec impatience le moment de porter l'épaulette. Mais ce pas était pour la plupart d'entre eux fort difficile à franchir, tant à cause de la surabondance des aspirants, que par les protections dont ils manquaient et par les faux rapports dont

on enveloppait le grand-duc. Chaque année, après les examens, on lui apportait une liste de ceux qu'on présentait à l'avancement et, suivant les notes qui lui étaient fournies, Monseigneur procédait à la nomination des officiers, mais, circonvenu comme il l'était par des gens qui méritaient peu sa confiance, le choix tombait presque toujours sur ceux qui avaient des protecteurs, soit naturels, soit achetés. Le reste retournait dans les écoles attendre les chances d'une autre année, tandis que les nouveaux officiers allaient, comme surnuméraires, dans les corps où plus tard ils devaient être en pied.

Ainsi d'un côté les écoles étaient remplies d'une foule mécontente, aigrie, qui allait toujours en s'augmentant et qui, par cela même, devenait impossible à satisfaire, puisque le nombre des entrants n'était pas en rapport avec celui des sortants, et de l'autre les régiments étaient surchargés de surnuméraires qui, dans l'inactivité, touchaient de forts appointements. Ceci suffira pour faire connaître le vice de l'administration militaire et les inconvénients qui en résultaient. Je vais en citer un, bien plus grave encore. Le grand-duc avait imaginé de former un corps spécial d'avancement, composé de deux cents jeunes gens choisis parmi les sous-officiers des écoles. Sans être encore officiers, ils en portaient la dragonne, avec le titre de porte-enseigne, et ils étaient casernés à part, auprès du Belvédère. Ces jeunes gens, soumis à la discipline la plus sévère, à des exercices continuels, et à un régime de vie extrêmement dur, n'en étaient pas dédommagés par les avantages que leur composition semblait leur promettre. Ils voyaient journellement que, sans égard pour leurs droits et leur ancienneté, on avançait une quantité d'élèves des autres écoles que la faveur avait portés en avant. Peu d'entre eux sortaient lors de la nomination annuelle, et tel porte-enseigne attendait depuis dix et même douze ans que son tour arri-

vât. Ces jeunes gens, plus âgés, plus formés que les autres élèves et plus susceptibles de décisions énergiques, s'étaient livrés plusieurs fois à l'expression du mécontentement qui bouillonnait dans leur sein. Le grand-duc en fut instruit et crut pouvoir les contenir par des mesures de rigueur et en les astreignant à un service encore plus rigoureux; mais il se trompa, comme nous le verrons bientôt, car ce furent eux qui commencèrent la révolution.

Ce prince aurait dû être bien revenu de la sécurité que lui avait inspiré l'attachement imprévu de la nation. Il se montrait fier, pour ainsi dire, lors des événements de Pétersbourg, de la tranquillité des Polonais; mais grand fut son désappointement à la découverte de leurs menées et de leurs rapports avec les conspirateurs russes. Cependant il s'obstina à penser que c'était l'ouvrage de quelques brouillons désavoués par la masse, et, convaincu de l'amour et du dévouement de l'armée pour sa personne, il se reposait entièrement sur elle. La prudence lui indiquait cependant de prendre certaines mesures, comme par exemple de garnir les frontières du royaume et les anciennes provinces polonaises de troupes véritablement russes, tirées du sein de l'empire, ce qui aurait rendu impossible tout soulèvement, et puisque la constitution interdisait le séjour des troupes étrangères en Pologne, cette espèce de blocus eût paré aux inconvénients d'une telle condition. Mais c'est ce que l'aveuglement du grand-duc ne lui permit jamais de voir. Son corps de Lithuanie n'était composé que de Polonais et par conséquent dangereux, au lieu d'être utile, ainsi que les événements l'ont prouvé.

Tel est l'aperçu des différentes causes qui préparaient une révolution et des fautes d'imprévoyance qui l'ont aidée. Cette révolution, couvant depuis longtemps dans un très petit nombre de têtes exaltées, n'attendait

que le moment de risquer son apparition et elle crut l'avoir trouvé, après ce qui s'était passé en France et en Belgique. L'extension donnée au pouvoir populaire, la facilité complaisante des puissances pour en reconnaître les actes, inspirèrent aux révolutionnaires polonais l'espoir de réussir dans leur tentative et ils la hasardèrent, encouragés qu'ils furent du côté de la France par de fallacieuses promesses, dont ils ne devaient pas être dupes et que, d'ailleurs, la reconnaissance politique du nouveau pouvoir suffisait pour rendre nulle.

Dans cette énumération impartiale des biens et des maux, qu'une main juste tienne la balance; de quel côté penchera-t-elle? Semblable à un insensé qui pour se garantir de la légère piqûre de quelque insecte se ferait amputer les membres, la nation polonaise a opéré la destruction de son bonheur. Quelle est la société qui existe sans abus? Quel est le pouvoir, sous quelque forme qu'il se présente, qui ne frappe pas des coups imprudents et répréhensibles? L'homme sage doit souffrir de petits maux, quand il jouit de grands biens, et préfère des inconvénients partiels à une subversion générale.

Je me trouvais en position d'être instruit de bien des choses et je puis affirmer que l'arbitraire du grand-duc n'a fait que peu de victimes, et encore cet arbitraire ne fut jamais ni cruel ni sanguinaire. Il s'en faut de beaucoup que je veuille le pallier, mais il tomba toujours sur des individus coupables que le manque de preuves suffisantes garantissait des tribunaux et que, dans sa prétendue justice, Monseigneur allait chercher.

Je reprends maintenant le fil de mes mémoires interrompus par une digression que j'ai jugée nécessaire.

A mon retour de Reinerz, j'avais trouvé les choses comme elles étaient lors de mon départ de Varsovie, c'est-à-dire que tout paraissait tranquille. Le grand-duc vivait encore plus isolé que de coutume, et je repris mon

habitude ordinaire d'aller dîner au Belvédère une ou deux fois par semaine.

Quelque temps après mon arrivée, il se passa un événement qui occupa beaucoup le public. Le président de la ville fut arrêté en plein jour par un particulier qui, au milieu de la rue, lui administra une volée de coups de bâton. Cette insulte faite au premier magistrat de la ville irrita singulièrement Monseigneur, qui en fit saisir l'auteur; il se trouva que c'était un ancien officier, qui avait quitté le service, et dont la conduite avait toujours été irréprochable. Autrefois, cet homme s'était adressé au prince pour être placé dans le civil, et en avait obtenu une lettre de recommandation. Il la porta au président de la ville que cela regardait, et il lui fut promis un emploi, mais, après trois ans de sollicitations réitérées et sans fruit, il recourut encore à Monseigneur, qui lui donna une seconde lettre à l'appui de la demande qu'il faisait d'une place vacante. Cette lettre remise au président valut au porteur un accueil des plus grossiers; il fut mis à la porte avec force invectives et la place fut incontinent donnée à un parent de ce magistrat.

Le pauvre officier, réduit au désespoir et par le traitement qu'il avait reçu et par la misère où il était plongé avec sa famille, résolut de se venger d'une manière à déshonorer celui dont il avait à se plaindre, et c'est à quoi il avait réussi; traduit devant le tribunal, ce fut à qui le défendrait. Le jugement, rendu d'après les lois polonaises, le condamna à quelques jours de détention et quelques florins d'amende envers celui qui avait reçu les coups. Le grand-duc, mécontent de la douceur de cet arrêt, fit porter l'affaire devant un autre tribunal, qui ne put faire autrement que de confirmer la sentence du premier. Ainsi se termina, à la grande satisfaction du parti qui aime le trouble et le scandale, un événement assez insignifiant par lui-même, mais qui montra l'es-

prit qui animait beaucoup de monde. Le battant fut choyé par le parti turbulent, reçut d'abondantes aumônes et le battu alla lâchement dans ses terres y cacher sa honte et son affront; on fit une multitude de cannes qu'on appela du nom de président rossé, et il n'est pas besoin de dire que le débit en fut considérable.

Les placards séditieux commencèrent à paraître; ils étaient affichés, dans la nuit, dans les principales rues de la ville, et surtout près des casernes polonaises. L'insurrection y était prêchée, avec les termes les plus outrageants pour le gouvernement, et les troupes invitées, au nom du patriotisme, à lever l'étendard de la révolte. Plusieurs de ces placards furent même collés sur les murs du Belvédère et l'on y menaçait le grand-duc des derniers attentats. La police était occupée tous les matins à détruire ces vils produits de la scélératesse, mais on ne pouvait en découvrir les auteurs.

Au commencement du mois de novembre, il y eut plusieurs étudiants de l'académie qui furent arrêtés par suite de propos incendiaires. On remarquait des liaisons très suspectes entre eux et les porte-enseigne et l'on savait qu'ils tenaient des assemblées secrètes. Monseigneur ne voyant, dans ce qui concernait les étudiants, qu'une affaire de discipline de corps, renvoya la connaissance de leurs délits à ceux des professeurs qui furent nommés à cet effet.

Ces messieurs, étant parvenus par leur enquête à découvrir la gravité des faits, se déclarèrent incompétents et l'affaire fut remise aux tribunaux. Les porte-enseigne, irrités de l'arrestation de leurs complices, éclatèrent en murmures et en menaces, tellement que le grand-duc fit emprisonner une vingtaine des plus coupables et les mit sous un conseil de guerre pour être jugés. Cet état d'effervescence n'était pas néanmoins très alarmant, en raison du peu d'importance et du petit nombre de ceux qui

s'y livraient. Le grand-duc pouvait renvoyer les écoliers chez eux, sous la surveillance de leurs parents, et il était militairement très autorisé à détruire l'école des porte-enseigne et à les disperser dans les corps éloignés; ces actes assuraient la tranquillité, ne coûtaient qu'un ordre et qu'un moment pour leur exécution.

Ce prince avait maintes fois pris sur lui des coups d'autorité d'une autre importance et moins justes, mais son despotisme était devenu tremblant, il craignait de l'exercer quand il aurait été excusable, et, ne prenant que des demi-mesures contre les événements, il paraissait n'en être pas bien informé, ou ne pas y donner assez d'importance.

Cependant, malgré la gaieté qu'il affectait, son inquiétude était grande à cette époque. Je le connaissais trop bien pour être la dupe de cet enjouement grimacé dont je l'avais vu souvent faire usage pour marquer ce qui le tourmentait intérieurement. Je savais d'ailleurs qu'il allait presque toutes les nuits, seul dans sa calèche et au hasard d'être mille fois assassiné, faire la visite des postes autour de la ville, et qu'il se couchait presque toujours habillé et même botté. C'est ainsi que ce malheureux prince se confiait à de puériles démarches et aux misérables rapports de sa police, plus multipliés que jamais. Combien de fois je le suppliai alors de s'épargner ces courses nocturnes, ou du moins de se faire accompagner! Combien de fois m'efforçai-je de lui en prouver le danger et l'inutilité! Mais mes remontrances furent vaines, comme elles l'avaient déjà été dans d'autres circonstances pareilles. J'en parlai souvent à la princesse qui m'avoua que toutes ces représentations ne seraient d'aucun poids, puisque celles qu'elle s'était permises avaient été mal reçues de son mari; il fallut donc tout abandonner au sort, dont on était loin de prévoir la rigueur. Voilà comme nous arrivâmes à la fatale journée du 29 novembre.

Les conjurés, en choisissant ce jour, avaient hâté leur entreprise dont le moment n'était point encore définitivement fixé. Surveillés et suivis dans toutes leur démarches, ils craignirent que, plus tard, on ne leur ôtât la faculté d'agir, et, d'un autre côté, ils appréhendaient quelques aveux de la part de leurs complices déjà arrêtés et dont le procès allait commencer. Ainsi, les malheureux, se voyant suivis de toutes parts, ne virent plus d'autre ressource que de tenter un coup désespéré et de jouer à quitte ou double. Ils ne réunissaient cependant que bien peu de chances de succès. C'étaient une douzaine d'officiers des derniers grades qui, par conséquent, avaient peu d'influence sur leurs soldats; c'étaient une centaine d'écoliers imberbes et environ cent cinquante porte-enseigne qui allaient tenter de renverser un gouvernement dont l'Empereur de Russie était le chef! Il est à remarquer qu'aucun officier du grade de capitaine ne parut dans le premier mouvement et à plus forte raison aucun officier supérieur. Le peu de soldats qui y prirent part ne savaient même pas ce qu'on voulait d'eux, quand quelques sous-officiers gagnés leur ordonnèrent de prendre les armes et de sortir de leurs casernes. Ce ne fut qu'après qu'on leur eut distribué des cartouches, en leur faisant accroire que toute l'armée était en révolution, qu'ils prirent parti. Les conjurés n'avaient aucun complice dans la classe un peu aisée, ni parmi les bourgeois qui tous désiraient la tranquillité. Ils n'avaient ni argent, ni promesses d'être soutenus, ni chef pour diriger leur entreprise. Ce fut au hasard seul qu'ils se confièrent.

Ce jour malheureux, j'allai dîner au Belvédère : nous n'étions que trois à table, le grand-duc, sa femme et moi; Paul se trouvait en service aux casernes de son régiment situées à quelques centaines de pas du château. Le repas fut gai. Le prince était de la meilleure humeur du monde, et plaisanta beaucoup sur les *cochonneries* qui

se passaient en ville, terme dont il se servait fort souvent pour désigner les choses qui lui déplaisaient. Après dîner, il resta encore quelque temps à causer avec nous, puis il se retira en disant qu'il se sentait très fatigué et qu'il allait dormir, en attendant le vice-président de la ville et le général Gendre, auxquels il avait donné rendez-vous pour sept heures. Il me prit la main en sortant, et m'engagea à revenir bientôt au Belvédère. Hélas! j'étais loin de supposer la scène qui allait s'y passer!

Invité par la princesse, comme elle avait la bonté de le faire habituellement, à rester causer avec elle, notre entretien dura jusqu'à six heures; alors je pris congé d'elle et montai dans ma voiture pour retourner chez moi; une demi-heure plus tard, cela me devenait impossible. Je trouvai le chemin aussi solitaire, aussi tranquille qu'à l'ordinaire et j'arrivai à la maison, sans concevoir la moindre inquiétude. J'étais engagé à passer la soirée chez un de mes amis, colonel-commandant un escadron de cuirassiers, et qui demeurait non loin de chez moi, sur la route du Belvédère; je m'y rendis de bonne heure, comme nous en étions convenus. A peine y fus-je assis que son valet de chambre accourut, tout effaré, pour lui dire que sa présence était demandée sur-le-champ aux casernes. S'habiller, monter à cheval, et s'éloigner au grand galop ne fut que l'affaire d'un moment. Surpris de cette promptitude, je m'occupais à tranquilliser sa femme, qui était tombée dans des attaques de nerfs, et je voulais lui persuader ce que je croyais moi-même, c'est-à-dire que le feu avait pris aux casernes, car je ne pouvais imaginer autre chose. En conséquence, j'envoyai dans les étages supérieurs de la maison, pour voir s'il ne se montrait pas des signes d'incendie. Bientôt on vint nous rapporter qu'il n'y avait pas de feu, mais qu'on entendait l'explosion des coups de fusil dont

la lumière scintillait à chaque instant. Je commençai alors à m'alarmer sérieusement.

Je me mis à une fenêtre qui donnait sur la rue pour voir et entendre par moi-même. Je découvris, du côté opposé au Belvédère, une lueur qui envahissait une grande partie de l'horizon et qui, teignant bientôt toutes les toitures des édifices, annonçait un immense incendie. C'était le feu qu'on avait mis à l'extrémité de la ville pour donner le signal de l'insurrection, comme je sus depuis, et en même temps pour attirer de ce côté l'attention générale. Quelques minutes après je vis passer environ cent cinquante ou deux cents soldats, le sac sur le dos et qui se précipitèrent en désordre sur le chemin du Belvédère. Un clair de lune superbe me permit de les reconnaître, pour appartenir au 4e de ligne, le régiment favori de Monseigneur. Ces gens qui, en courant, criaient révolution, allaient-ils à son secours ou bien marchaient-ils contre lui? C'est ce qu'il était impossible de décider. Cependant notre quartier restait dans le plus grand calme et personne ne venait nous donner des nouvelles. Le consul de France vint nous rejoindre, sans en savoir plus que nous; enfin, après une attente inutile, et entendant une fusillade continuelle et quelques coups de canon qui partaient du côté de l'arsenal et de la vieille ville, je me retirai chez moi à neuf heures, sans rencontrer personne sur mon chemin. Quoique la fusillade et le canon ne discontinuassent pas de se faire entendre dans cette partie de la ville dont j'étais un peu éloigné, rien ne troubla la tranquillité remarquable de celle que j'habitais, et toute la nuit se passa de même. Ce fut seulement le lendemain que je vis se dérouler les horreurs de la scène révolutionnaire et je n'appris que les jours suivants les détails certains de ce qui s'était passé dans cette triste conjoncture.

A sept heures, les porte-enseigne polonais ayant dé-

sarmé leurs camarades russes, auxquels ils avaient craint de se confier, se portèrent aux casernes des lanciers et des cuirassiers de la Garde. Ils tirèrent des coups de fusil dans les écuries, tuèrent et blessèrent plusieurs hommes et plusieurs chevaux, et essayèrent de mettre le feu. Cette attaque imprévue occasionna un grand trouble parmi ces troupes, qui ne s'attendaient à rien de pareil. Cependant les officiers de jour parvinrent à remettre l'ordre et à faire monter leurs hommes à cheval, mais on ne savait pas à quoi attribuer cette attaque et on ne connaissait pas le nombre des assaillants. Comment croire que vingt hommes environ attaquaient trois régiments de cavalerie, dont l'effectif était de 3,600 hommes? Cela ne pouvait s'imaginer. D'ailleurs, tous les chefs logeaient en ville; les uns étaient au spectacle, les autres en société, peu se rencontrèrent chez eux quand on leur expédia des ordonnances, de manière que le tumulte continua sans que personne sût ce qu'il avait à faire. En même temps que cela se passait aux casernes, une douzaine des plus déterminés et des plus enragés conspirateurs étaient allés au Belvédère pour assassiner le grand-duc Constantin. Ils connaissaient parfaitement ses habitudes et le local; ces scélérats portaient des masques et comptaient plusieurs étudiants parmi eux. Arrivés à la grille de l'entrée du château, qui n'était gardée que par deux vétérans armés seulement de briquets, ils les eurent bientôt mis en fuite et pénétrèrent sans obstacles à la porte du palais, dont l'entrée restait toujours libre ; elle donnait dans un vestibule où deux laquais étaient ordinairement de garde : l'un fut égorgé et l'autre blessé mortellement. Monseigneur demeurait au premier étage, et le grand escalier se trouvait au fond du vestibule. Cet escalier aboutissait à une première grande antichambre, où il n'y avait jamais personne le soir, et, de cette antichambre, on entrait dans

une seconde, moins spacieuse, où attendaient ceux qui avaient à parler au prince. Cette dernière pièce n'était séparée de sa chambre à coucher que par un petit couloir, lequel ne pouvait contenir qu'un seul valet de chambre qui y restait toujours aux écoutes pour guetter les ordres de son maître.

Les assassins montèrent l'escalier et ouvrirent la porte de la première antichambre; le général Gendre et le vice-président Lubowicki étaient dans la seconde à attendre le réveil de Monseigneur. Comme un bruit inaccoutumé avait frappé leurs oreilles, le général Gendre sortit de l'antichambre et rencontra les conjurés, dont un lui donna un coup de crosse de pistolet sur la tête. Cet officier, connu généralement pour le plus lâche des hommes, rentra précipitamment dans la petite antichambre, et, sans penser à donner l'alarme, il s'enfuit par les pièces de derrière occupées par les domestiques, descendit dans la cour et prit sa course vers la grille. Mais quelques conjurés qui étaient restés en dehors pour assurer la retraite de leurs complices, le poursuivirent, l'atteignirent bientôt et le massacrèrent. Ce général ressemblait beaucoup au grand-duc par sa taille et sa corpulence et surtout par la tête qu'il avait également dépouillée de cheveux. Les assassins crurent avoir tué le prince et rentrèrent au château pour en donner avis à leurs camarades. Pendant ce temps, le pauvre Lubowicki, resté seul, entra dans le couloir dont j'ai parlé, en referma la porte qu'il contint de toutes ses forces, et le valet de chambre se précipita dans la chambre de Monseigneur, qui sauta en chemise au bas de son lit et eut le temps de se cacher dans les appartements qui attenaient au sien, grâce à la résistance qu'opposait Lubowicki. Elle ne pouvait être longue, la porte fut bientôt enfoncée, et lui percé de quatorze coups de baïonnette. Les assassins n'ayant plus trouvé personne dans la chambre du

grand-duc, trompés par le rapport de ceux qui croyaient l'avoir tué et craignant de trop s'arrêter au Belvédère, en sortirent et s'échappèrent à travers les jardins. Tout cela avait lieu en même temps que l'attaque des casernes. Paul, qui s'y trouvait de service, ainsi que je l'ai dit, était monté à cheval à la tête du peloton qu'il commandait pour voler au secours de son père, mais il n'avait pu arriver au Belvédère qu'après les événements.

Les porte-enseigne n'ayant pas réussi à mettre le feu, mais satisfaits d'avoir protégé, par le tumulte et la diversion qu'ils avaient produite, l'entreprise contre le grand-duc et les mouvements qui devaient avoir lieu en ville, voulurent y rentrer. Ils se virent suivis par les cuirassiers, et, bientôt, ils se rencontrèrent devant les lanciers, de sorte qu'entourés par les deux régiments, ils se crurent perdus sans ressources. Alors, se formant en carré et faisant feu de toutes parts, ils parvinrent à traverser les deux troupes qui, sans chefs supérieurs, sans ordres, sans instructions, restèrent dans une inaction complète et facilitèrent la retraite de leurs ennemis, qui regagnèrent la ville sans qu'un seul d'entre eux eût reçu une égratignure. Cependant le nombre des soldats égarés augmentait à chaque instant : l'espoir du pillage, l'eau-de-vie qui leur était distribuée, les encouragements des conspirateurs, et plus encore l'absence de toute force répressive, tout cela accrut leur audace. La canaille de la ville se réunit à eux, on marcha sur l'arsenal qui n'était point gardé, et les armes qui s'y trouvaient furent pillées et distribuées à la multitude. Il y avait en dépôt quarante mille fusils neufs et un nombre proportionné de sabres et de pistolets.

Au milieu de ce tumulte, dont la cause était encore inconnue à presque tout le monde, quelques généraux tentèrent de remettre l'ordre ; mais ils n'avaient que la

persuasion à employer et quel effet pouvait-elle produire sur une troupe ivre et furieuse? Le général Blumer, qui commandait une division, reçut de ses propres soldats dix-huit balles dans la poitrine. Le ministre de la guerre, comte Hauke, fut massacré dans sa voiture avec le colonel Meciszewski. Le général de division comte Potocki fut percé de coups et mourut le lendemain. Le général Nowicki, qui revenait tranquillement du théâtre, fut massacré. Le général Siemiatkowski, qui refusa de se mettre à la tête d'une troupe de séditieux, fut égorgé. Le général Trembicki, qui commandait les porte-enseigne, ayant été rencontré par eux et ayant refusé avec horreur la proposition qu'ils lui firent d'être leur chef, fut criblé de coups de baïonnette. Il est à remarquer que toutes les victimes, et plusieurs autres d'un rang inférieur, furent prises parmi les Polonais ; plusieurs autres généraux, qui n'avaient pu rejoindre le grand-duc, furent conduits dans des corps de garde ou se cachèrent dans divers endroits. La multitude courait çà et là, massacrant selon son caprice ceux qu'elle rencontrait et s'entre-tuant elle-même. On eut beaucoup de peine à sauver la Banque où elle s'était portée et là périt une infinité de personnes. Très peu de Russes perdirent la vie, puisqu'ils ne se montrèrent nulle part. Les deux régiments d'infanterie de la Garde, dont les généraux avaient été faits prisonniers, ne sortirent de leur caserne que pour marcher sur le Belvédère, en tournant la ville.

Pendant ce temps-là que faisait le grand-duc? Rejoint par les lanciers, les cuirassiers et les hussards, il les avait mis en bataille auprès du Belvédère et s'était placé à leur tête; il questionnait ceux qui arrivaient et envoyait à chaque instant en ville, pour savoir des nouvelles. Le colonel Zass, qu'il y avait dépêché, y trouva la mort; les autres revinrent blessés. Et d'ailleurs quels rapports pouvaient-ils donner? Sinon que la sédition,

qui ne trouvait aucun obstacle, allait toujours croissant. En vain, plusieurs généraux, qui avaient pu se réunir à lui, ainsi que d'autres officiers, le conjurèrent-ils de leur permettre d'agir eux-mêmes. Ils l'assuraient, avec raison, que quelques escadrons de sa nombreuse cavalerie, parcourant les rues et sabrant les séditieux, suffiraient pour remettre l'ordre; que l'arsenal serait bientôt repris, et qu'ayant donné la main aux deux régiments d'infanterie qui étaient de l'autre côté de la ville, il y aurait une force capable d'écraser la foule de forcenés qui, sans chef, sans direction et sans ensemble, bouleversaient une ville qu'on leur abandonnait à discrétion. Enfin ils lui firent toutes les représentations que le bon sens dictait dans cette circonstance, sans pouvoir l'entraîner à une résolution. Il se contentait de répéter : *Les belles cochonneries! les belles cochonneries!* Ainsi se passa toute la nuit et la révolution marcha.

La conduite de Monseigneur fut vraiment incompréhensible. Répugnait-il à verser quelques gouttes de sang? Mais il devait savoir que ces quelques gouttes en épargneraient des flots qui couleraient plus tard. Voulait-il ménager ceux qui voulaient naguère l'assassiner, et qui se montraient en révolte contre son frère, lui d'ailleurs qui avait répété tant de fois qu'il n'y avait que la mitraille en pareille occasion et que c'était par la seule énergie qu'on parvenait à étouffer les insurrections et à rappeler au devoir les timides et les incertains? Cela ne se peut croire. Etait-ce manque de courage? Je n'ose le supposer. Etait-ce la faiblesse de tête de celui qui, en présence du danger, perd son sang-froid, ses facultés, hésite, ne se décide à rien et se laisse circonscrire par les événements? C'est ce qu'il y a de plus probable. Toujours est-il que, dans cette importante occasion, Monseigneur parut bien au-dessous de lui-même et bien au-dessous de ce poste chéri qu'il n'avait jamais voulu abandonner,

qu'il était si satisfait d'occuper et que, dans ses inexplicables idées, il avait préféré à une couronne. La seule mesure qu'il prit fut d'envoyer des ordres pour faire arriver en diligence les deux batteries de la Garde. Mais l'une était éloignée de huit lieues de Varsovie, et l'autre de trente. Qu'on juge, par ces dispositions et par l'abandon où se trouvait l'arsenal, de l'imprévoyance qui donna tant d'aide à l'insurrection.

La matinée du 30 présenta le hideux spectacle d'une révolution livrée à elle-même, qui n'est pas encore régularisée dans ses crimes et dans ses excès. La plus vile canaille, les femmes, les enfants, tout cela chargé d'armes, parcouraient la ville, pillaient les cabarets, enfonçaient les portes des boutiques, terrassés par l'ivresse, se roulaient dans les ruisseaux, tiraient des coups de fusil et de pistolet, sans savoir où et faisaient voir, à l'œil effrayé de l'observateur, la nature humaine dans sa plus affreuse dégradation. On pilla la caisse militaire russe, située presque vis-à-vis mes fenêtres; on détruisit presque la maison qui la contenait. D'autres établissements, soit du gouvernement, soit à des particuliers, éprouvèrent le même sort; enfin, sans distinction, ni de personnes, ni de nation, la populace porta ses mains sanglantes et avides sur tout ce qui tentait sa rage et son avidité. Les patriotes polonais bien pensants, soit civils ou militaires, les propriétaires, les marchands, tous les honnêtes gens, en un mot, gémissaient des malheurs présents et de ceux qu'ils prévoyaient dans l'avenir. Tous accusaient le grand-duc d'imprévoyance et d'une lâche inaction; tous rejetaient sur lui les maux actuels et futurs, et tous se réunissaient, dans un blâme unanime, pour l'accabler de reproches, hélas! trop mérités.

Beaucoup de particuliers, qui avaient craint de se montrer dans le premier moment, beaucoup de militai-

res qui s'étaient conduits comme eux, voyant que la révolution se déployait, sans que le moindre effort se dirigeât contre elle, commencèrent à paraître et à y prendre part. Dès lors, recrutée par des gens de quelque poids et au-dessus de la populace, elle prit chaque jour plus de consistance, et, vers le milieu de la journée, il n'aurait plus été possible au grand-duc de la maîtriser. Le temps en était passé, faute de l'avoir saisi. De tous les régiments polonais, le seul qui resta fidèle fut celui de chasseurs à cheval de la Garde, mais Monseigneur, par suite de son inconcevable conduite, n'ayant pas voulu le réunir à ses troupes, ce régiment passa aux insurgés. Les autres corps se réunirent sous les ordres de ceux de leurs anciens chefs qui avaient épousé la cause de la révolution et on en choisit de nouveaux pour remplacer ceux qui avaient été assassinés, ou qu'on soupçonnait d'attachement à leur devoir. C'est ainsi que, d'abord incertaine et tremblante, la révolte prit tout à coup une attitude redoutable. Les troupes se déclarèrent universellement pour elle et le grand-duc ne trouva que haine et abandon dans cette armée qu'il avait si mal connue. Il fallait cependant arrêter les excès dont tout le monde était menacé sans exception, et il s'organisa à l'Hôtel-de-ville une espèce de gouvernement provisoire, dont le premier soin fut d'envoyer des ordres aux régiments épars en garnison pour arriver sur-le-champ dans la capitale. Mais, sans force, sans appui et sans union, que pouvait-il faire, pour rétablir l'ordre dans un moment où un pouvoir concentré et énergique est absolument nécessaire? On jeta les yeux sur un homme de grande réputation parmi les Polonais et que, depuis longtemps, on désignait comme un second Kosciuzko : c'était le général Chlopicki. Cet officier avait servi, avec la plus grande distinction, dans les armées polonaises, lorsqu'elles combattaient sous Napoléon, et passait pour

[illegible]

Enfin, il fallut bien obtempérer à ses désirs, et son congé lui fut délivré. Rentré dans la vie ordinaire, Chlopicki s'y conduisit avec autant de sagesse que de modération. Bien que très chaud patriote, il ne se mêla point parmi les ennemis du gouvernement, car il était trop éclairé pour ne pas voir les choses sous leur véritable aspect, et il se borna à une existence indépendante et retirée.

C'était donc l'homme que la voix publique appelait à la tête des affaires, dans ce moment critique et périlleux ; mais lui, sans ambition, craignant de n'être point au niveau des circonstances, et se doutant des propositions qui lui seraient faites, s'était caché, dès le commencement de la sédition.

On le chercha, ses amis le trahirent, il fut découvert et vivement sollicité de prendre les rênes du gouvernement. Il fallut bien des instances et mettre en avant le danger de la chose publique pour le déterminer à se rendre au vœu de ses concitoyens, mais il ne voulut y consentir qu'à condition qu'il aurait le titre de dictateur et, avec ce titre, le pouvoir immense qui y est attaché. Il sentait avec raison que ce pouvoir lui était indispensable pour opérer le bien, et il annonça qu'il le remettrait entre les mains de la diète, aussitôt qu'elle serait assemblée.

Dès que son consentement fut connu, l'ivresse devint générale. Il convoqua toutes les troupes au Champ-de-Mars, et là, en grande tenue, le cordon de Sainte-Anne sur l'uniforme, il se fit prêter serment d'obéissance et de fidélité. Aussitôt, il entra en fonctions et s'occupa des mesures pour rétablir la tranquillité. Il ordonna la formation d'une garde nationale, fit traverser la ville par de nombreuses patrouilles, avec ordre de désarmer la populace, et se composa un conseil. Il y eut, le soir, illumination dans Varsovie, où le désordre cessa peu à peu. Beaucoup d'armes rentrèrent dans l'arsenal et l'on arracha aux pillards tout ce qu'on put d'argent et d'effets. Le lendemain, les boutiques se rouvrirent, on établit des corps de garde multipliés et la circulation devint libre.

Ce fut là l'ouvrage rapide de la conception d'une seule tête : autre preuve à ajouter à mille de cette espèce, que les hommes, pour vivre entre eux, ont besoin d'un gouvernement fort et concentré, sous quelque dénomination qu'il paraisse.

Le grand-duc, avec sa petite armée, à laquelle les deux batteries s'étaient rejointes, restait encore dans les environs du Belvédère, qui demeurait toujours en sa possession. N'ayant rien entrepris dans le moment opportun, on pouvait bien s'imaginer que son inaction se-

rait la même et qu'il ne risquerait pas une lutte alors désavantageuse. Il garda pendant trois jours cette position, sans qu'on pût en deviner les motifs, et partit enfin pour se retirer sur Brzesc-Litewski, frontière du royaume du côté de la Wolhynie et de la Lithuanie. Mais il fallait passer la Vistule, et les moyens lui en manquaient. Ce ne fut qu'après avoir longé ce fleuve jusqu'à Pulawy qu'il effectua son passage dans cet endroit et que de là il gagna Brzesc par des chemins de traverse, que la mauvaise saison rendait presque impraticables.

Son monde souffrit beaucoup de cette marche difficile où il craignait à chaque instant d'être coupé par les troupes insurgées ou attaqué par celles dont il imaginait être poursuivi. C'est ce qui serait infailliblement arrivé si, comme je le sus, le Dictateur n'avait pas pris toutes les mesures pour assurer sa retraite. Elle eût été tout à fait exempte d'inconvénients s'il eût voulu se fier aux assurances qu'on lui avait données sous mains ; mais il était, paraît-il, tombé dans un tel état de torpeur d'un côté, et de violence de l'autre, qu'il ne pouvait plus tenir une conduite raisonnée.

Pendant les trois jours que Monseigneur avait occupé le Belvédère, on devait présumer qu'il n'avait pas négligé de donner des ordres pour que les papiers importants qui s'y trouvaient fussent préparés à être emportés ou anéantis. Le comte Kourouta, grand maréchal de la cour, à la tête de sa maison, son homme de confiance en un mot, devait au moins suppléer aux dispositions que son maître ne lui avait peut-être pas données dans ces moments de trouble et d'agitation. Mais, dans son imperturbable insouciance, il ne pensa à rien : papiers, effets précieux, les choses les plus essentielles à l'usage de Monseigneur et de la princesse, tout, en un mot, fut abandonné, comme si l'on eût été obligé à la fuite la plus prompte. Après le départ du grand-duc, le Dictateur en-

voya mettre les scellés partout, afin que rien ne fût égaré, ni volé, ce qui prouvait assez l'esprit qui l'animait. Les papiers seuls ne purent être compris dans cette mesure, mais on en confia le dépouillement à des personnes de probité qui n'en mésusèrent pas. Tous les secrets du gouvernement, la correspondance de Monseigneur avec ses frères, les registres de la police, les documents politiques, toutes les choses les plus secrètes enfin, qui pouvaient compromettre tant d'individus et tant d'intérêts, passèrent ainsi dans des mains étrangères. Un homme de la chancellerie de Monseigneur et immédiatement sous les ordres du colonel Philippéus, qui avait le commandement de l'intérieur de la maison et de la caisse, fut appelé pour être témoin de l'apposition des scellés. Cet homme ayant trouvé ouvert le secrétaire du grand-duc et n'étant point observé, eut le bonheur d'en tirer une somme considérable en or et la garniture de boutons en solitaires de l'habit de l'empereur Paul, objet d'une grande valeur ; il mit le tout dans sa poche, et le rendit à la femme du colonel Philippéus. Plus tard, lorsque les révolutionnaires prirent le dessus, cela eût été perdu comme le reste. Cependant cet inexplicable comte Kourouta allait tous les matins déjeuner au Belvédère et y retournait fréquemment pendant la journée. Cet homme, de la nullité la plus parfaite, de l'égoïsme le plus repoussant, acheva de compléter la triste opinion qu'on avait sur son compte et prouva combien était mal placé l'attachement du grand-duc pour lui, protecteur né des fripons et de la canaille. Ce pauvre général répétait souvent qu'avec les honnêtes gens il n'y a rien à craindre, maxime qui expliquait ses égards pour les premiers, et son abandon pour les autres. N'oublions pas, pour le caractériser, de rapporter une bagatelle assez plaisante. Il aimait beaucoup le fromage et en avait une collection de toutes les espèces. Les commissaires envoyés au Belvé-

dère après que Monseigneur fut parti, et qui connaissaient les goûts du comte pour le fromage, voulurent s'en régaler et envoyèrent dans l'endroit où on savait qu'il le tenait en dépôt. Mais le précieux comestible avait été soigneusement emporté et Monseigneur le grand maréchal, qui ne s'était occupé ni des papiers, ni de l'or, ni des diamants, n'avait pas oublié son fromage.

Mais un reproche, bien autrement grave et qui doit le torturer, s'il est susceptible de quelques sentiments de remords, est la hideuse indifférence qu'il montra le matin du jour de la révolution. Un des porte-enseigne du nombre des conjurés, ayant fait un retour sur lui-même, et abjurant la coupable entreprise dans laquelle il se repentait d'être entré, alla secrètement chez le colonel Zass, un des principaux chefs de la police, lui fit l'aveu de son crime, lui détailla le plan des conjurés, et lui donna toutes les lumières nécessaires pour le déjouer. Cette précieuse révélation fut accueillie comme elle devait l'être, et le colonel, pour ne pas perdre un seul instant, fit conduire cet homme chez le général Kourouta, pour qu'il l'abouchât avec le grand-duc.

Ce porte-enseigne trouva ce pitoyable général allant se mettre au lit, ainsi qu'il le faisait plusieurs fois par jour, lui communiqua les choses importantes qu'il avait à dire au prince et le supplia de ne pas retarder d'un seul instant son entrevue avec lui.

A cela, le général comte Kourouta lui répondit que le grand-duc n'avait pas le temps de l'écouter, qu'il était instruit de tout, et qu'on n'avait besoin d'aucune autre information. Le général se coucha tranquillement, le porte-enseigne fut congédié et l'insurrection éclata le soir même.

L'ordre en grand s'était rétabli à Varsovie, grâce à la fermeté et à la diligence du Dictateur. Mais si le retour en réjouissait les honnêtes citoyens, il n'en était pas de

même de la populace. Bientôt il se forma des clubs de révolutionnaires, où les motions les plus incendiaires furent élevées et déjà quelques-unes dirigées contre le Dictateur. Il le sut, se transporta dans le club le plus marquant et y parla avec tant de chaleur et d'emportement que le sang lui monta à la tête et faillit l'étouffer. Une saignée dissipa cet accident et le club fut fermé par ses ordres, mais d'autres s'ouvrirent, et, avec une autorité encore mal affermie, il ne put guère s'y opposer.

Les généraux et officiers russes qui se trouvaient arrêtés furent transportés, pour leur sûreté, dans le château royal, et l'on donna une garde nombreuse pour leur défense, en cas d'entreprise contre eux. Il leur fut distribué des logements commodes, une nourriture abondante, et enfin on eut pour ces malheureux, détenus par une violation manifeste du droit des gens, tous les soins propres à adoucir leur situation. Le Dictateur fit une proclamation pour que tous ceux qui restaient encore cachés vinssent se réunir à leurs compatriotes, leur promettant sûreté entière et les plaçant sous la sauvegarde de la loyauté nationale. Cette mesure leur était avantageuse et ils s'y rendirent tous. Elle ne regardait au reste que les militaires, car les employés civils restèrent parfaitement tranquilles et se montrèrent partout sans être nullement inquiétés.

Il en était de même des personnes attachées au grand-duc et de son nombreux domestique, qui se trouvait presque en entier au palais de Brülh, ou logé dans la ville. En général, aucune animosité ne se montra dans les premiers temps contre les Russes.

Je n'avais jamais eu de rapports particuliers avec le Dictateur, que je connaissais seulement de réputation et pour l'avoir rencontré quelquefois en société, mais j'étais très lié avec son ami intime, le général Schewerin, et, par conséquent, je ne lui restais pas tout à fait

étranger. Au bout de quelques jours, il me fit insinuer, par [illegible] qu'il serait bien aise de me voir et que je serais sûr de le rencontrer chez lui, quand je voudrais y passer. Je m'y rendis le lendemain et fus introduit sur-le-champ. Après qu'il eut reçu mes félicitations sur l'estime publique dont il était investi et sur le poste élevé où elle l'avait placé, il me dit que sa répugnance à l'accepter venait du peu d'espoir de réussir à faire le bien; que, quoique très bon Polonais, il ne jugeait pas les choses comme beaucoup de ses compatriotes; que la nation était justement fondée à se plaindre de griefs nombreux dont il appuierait le redressement de tout son pouvoir, mais que, dans toutes ces circonstances de fanatisme et d'exaltation, les esprits devenaient fort difficiles à conduire; qu'on ne connaissait plus que les extrêmes et qu'alors le patriotisme éclairé se prenait pour faiblesse, la modération était interprétée comme trahison, et la fermeté comme despotisme; qu'il avait à louvoyer entre tous ces écueils et bien que déterminé à se sacrifier pour sauver sa patrie et pour justifier la confiance qu'on lui avait témoignée, il connaissait trop bien le terrain pour ne pas être en doute du succès; qu'il attendait tout de la diète, mais que si elle se montrait divergente avec ses plans et ses opinions, alors il s'empresserait de se démettre d'une autorité qu'il n'avait acceptée qu'avec le plus grand éloignement. Telle fut à peu près l'exposition qu'il me fit, dans une assez longue conversation, de ses sentiments et de la position difficile où il se voyait. Il ajouta encore qu'il ne comprenait rien aux obstacles que le grand-duc se créait de lui-même dans sa retraite; que des ordres avaient été donnés sous différents prétextes pour que les troupes qu'il aurait rencontrées sur son passage fussent écartées à droite et à gauche, et que, par là, il avait la chaussée entièrement libre jusqu'à Brzesc; que toutes les précautions

étaient prises afin que Monseigneur n'essuyât aucun tort dans tout ce qui avait été si singulièrement abandonné, et que, notamment, on avait disposé des papiers de manière à ne compromettre personne. C'est ainsi que le Dictateur me montra la plus grande franchise, dans notre tête-à-tête, et que je le quittai emportant de lui l'opinion d'un homme du plus beau caractère, de la judiciaire la plus nette, et de la tête la mieux organisée.

Mais pourquoi ce désir de me voir et pourquoi cet abandon avec lequel il m'avait parlé, à moi, qu'il savait si dévoué au grand-duc et vivant dans son intimité ? La raison s'en découvrait facilement : d'abord il me connaissait par le général Schewerin et savait que je n'étais point homme à mésuser de sa confiance ; ensuite il se procurait, en cas de besoin, un témoin de sa noble façon de penser, de son éloignement pour les excès de la révolution, et de son attachement aux principes d'ordre et de justice. Il m'avait laissé entrevoir que son projet était que la nation obtînt satisfaction des griefs dont elle se plaignait avec une garantie contre leur retour, et que tout cela s'arrangeât, sans choc, par un rapprochement avec l'empereur; mais ses désirs secrets ne pouvaient pas être publiés, sans qu'il se rendît suspect; il fallait bien de l'adresse pour amener les esprits à en approuver la sagacité et à s'y réunir. En attendant il les confiait sans danger à quelqu'un qui, peut-être, serait plus tard à même de lui rendre justice et qui pourrait, par quelque occasion, faire connaître ses véritables sentiments à ceux qui l'auraient mal jugé. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, ainsi qu'on le verra bientôt.

Le désordre avait entièrement cessé, et l'on n'en voyait plus que les traces. Le Dictateur facilitait les passe-ports aux Russes, les militaires exceptés, soit pour retourner chez eux, soit pour aller à l'étranger. Il en fit même donner sous main à quelques généraux et à

plusieurs officiers. Quant aux femmes, elles avaient toutes la liberté de rejoindre leurs maris partis avec Monseigneur, et on distribua des secours à celles qui étaient dans le besoin. Les nombreux domestiques de la cour, auxquels le comte Kourouta était loin de penser, reçurent une partie de leurs gages et l'on renvoya au grand-duc ceux qu'il fit demander. Peu à peu une espèce de communication s'ouvrit entre Brzesc et Varsovie. On fermait les yeux sur une quantité d'allées et de venues, qui avaient pour but de faire passer de l'argent, des effets et des nouvelles. Le comte Kourouta profita de cette facilité pour se procurer du tabac et des confitures, mais sa sollicitude ne s'étendit pas au delà.

Si le Dictateur laissait percer ses vues dans les petites choses, on pouvait les remarquer davantage dans les plus grandes. En effet, toutes les administrations subsistaient comme avant la révolution; la justice se rendait sous le nom de l'empereur. Ce nom paraissait également dans tous les actes publics et les signes de l'administration russe existaient respectés. Cette conduite sage et modérée satisfaisait la partie saine de la nation qui en concevait l'espoir d'un arrangement propre à éviter les malheurs dont elle se sentait menacée; mais les énergumènes et les fauteurs intéressés des révolutions proclamaient leur mécontentement et les clubs ne cessaient de provoquer le trouble et les mesures sanguinaires. Le Dictateur y opposait toute sa fermeté et attendait impatiemment l'ouverture de la diète, pour que l'autorité qu'il exerçait fût plus légalement reconnue. Un matin, le général Schewerin me dit que si je voulais écrire au grand-duc, le Dictateur m'en offrait l'occasion, en me faisant assurer que cette lettre parviendrait sûrement et dans le même état qu'elle lui serait remise. Je m'empressai de profiter de cette obligeante proposition, et j'instruisis Monseigneur de tout ce qui s'était passé depuis sa

retraite, de la situation de l'esprit public et notamment de celui de l'armée, de tout ce que je pensais de cette crise, de ses suites, et il n'est pas besoin de dire que je rendis une éclatante justice au général Chlopicki, aux actes de son gouvernement, ainsi qu'à la noblesse des sentiments que j'avais démêlés en lui. Ma lettre était sous cachet volant et je dis à Schewerin que je ne consentirais qu'elle partît qu'à la condition que le Dictateur en prendrait connaissance. La franchise avec laquelle j'avais écrit ne pouvait lui déplaire, puisqu'en même temps que je lui montrais ma confiance, je ne disais rien qu'à son avantage. Je crois qu'ainsi nos intentions réciproques furent remplies, la lettre parvint à Monseigneur car j'en sus la réponse en son temps.

Cependant on ne négligeait rien de ce qui pouvait annoncer la ferme résolution d'opposer la force à la force et de soutenir avec vigueur la réclamation des droits qu'on avait trop méconnus. On commença par fortifier Praga et comme le ridicule se mêle toujours à l'enthousiasme, on vit les belles et élégantes Polonaises, couvertes de cachemires, manier la bêche et conduire la brouette; une d'elles, connue par son patriotisme excessif, autant que par son extrême avarice, fut brutalement apostrophée par un compagnon de ses travaux, qui lui dit : « Vous feriez beaucoup mieux de payer une cinquantaine de bons ouvriers, à qui vous donneriez du pain, plutôt que de mettre ainsi en spectacle votre inutile activité. »

De petits patriotes enfantins, qu'on était obligé de hisser sur leurs chevaux, parcouraient la ville en uniforme, armés de pistolets aussi grands qu'eux, et de sabres dont le poids les attirait à terre. Les écoliers qui avaient abandonné leurs classes formaient les corps les plus grotesques de cavalerie et d'infanterie et prêtaient fort à rire à ceux qui les regardaient s'exercer. Une foule de

jeunes gens, qui avaient endossé l'habit militaire, se pavanaient dans les rues et allaient faire les héros dans les cafés : c'était là le côté plaisant de l'affaire; mais, de l'autre, elle se montrait sous un aspect bien plus sérieux. On remarquait l'esprit d'insurrection et de licence s'emparer de la masse et forcer dans sa marche rapide tout le monde à plier sous lui et à le suivre bon gré, mal gré. De véritables troupes, composées d'anciens soldats qui accoururent reprendre du service, ou des gens véritablement en état de porter les armes, s'organisaient méthodiquement de toutes parts; plusieurs commissions travaillaient sans relâche à la formation de l'armée et aux nombreuses parties qui en dépendent. On ne perdait pas une minute à se mettre en état de force respectable, et à profiter du temps qu'on avait encore devant soi, avant que les Russes pussent agir. Ces mesures, secondées par la bravoure naturelle à la nation et par le fanatisme qui, chaque jour, la dévorait de plus en plus, faisaient prévoir la lutte la plus sanglante, si elle devait arriver.

La diète s'était promptement réunie; le Dictateur s'empressa de rendre compte de sa conduite, et de communiquer ses idées sur la marche que devait adopter le gouvernement. Elles furent vivement combattues par plusieurs membres et lui les défendit avec tant de chaleur, qu'il essuya encore un nouvel accident, causé par le mouvement du sang vers la tête, mais cette espèce d'attaque ne fut pas aussi alarmante que la première. Il avait jeté sa démission sur le bureau, il s'obstinait à ne pas la retirer. Comme on avait besoin de lui, on le supplia de ne pas abandonner la patrie en danger, on le laissa maître d'imposer les conditions qu'il faudrait et il consentit à rester encore Dictateur, avec la même puissance, sans aucune responsabilité personnelle, et assisté d'un conseil dont les membres y seraient assujettis. Il fut reconduit chez lui en triomphe. Mais, aux yeux de

l'expérience, qu'elles sont à dédaigner ces marques d'approbation ou de haine, données par une multitude mobile, étrangère à toute raison par ses éléments, qui proclame aujourd'hui et assassine demain ! Qui n'a pas appris, depuis quarante ans que les révolutions courent et désolent le monde, à mépriser cette tourbe aveugle, hébétée, féroce, lâche, qu'on appelle la populace et qui n'est autre chose que le peuple dans son plus dégoûtant esprit? On ne pouvait rien espérer de bon des opérations de la diète. Dans ses antérieures réunions, elle n'avait offert aucun talent distingué, aucun mérite réel, aucun homme enfin riche en qualités présentes, ou qui en donne l'espoir pour l'avenir. Il n'en était pas en Pologne comme en France et en Angleterre, où les lumières multipliées et répandues généralement, l'étude et la longue expérience des affaires publiques, et surtout une éducation dirigée en conséquence du gouvernement, forment les citoyens et leur donnent la noble émulation de se rendre utiles et de briller dans les diverses carrières ouvertes à leur patriotisme. Depuis les diètes antiques, où les vociférations remplaçaient l'éloquence et le sabre les arguments, les Polonais étaient arrivés au moment actuel sans changements préparatoires, sans transition, et il ne pouvait guère en être autrement. A quelques exceptions, leur Chambre haute n'était composée que d'une noblesse ignorante, nulle, humiliée, mais toujours restée hautaine et ambitieuse. La Chambre des nonces ne montrait dans sa formation que des avocats criailleurs, qui n'étaient jamais sortis hors du labyrinthe de leurs vieilles lois indigestes, ou que des propriétaires campagnards, dont l'éducation politique ne s'était faite que dans de mauvais journaux. Quel triste présage devait-on concevoir d'une telle assemblée, qu'allaient de plus agiter la fièvre révolutionnaire et les convulsions d'un patriotisme destructeur!

Le Dictateur était trop éclairé pour ne pas prévoir une [illegible] générale : il me l'avoua, en me disant qu'il ne pourrait pas conserver longtemps son autorité.

J'avais la plus grande impatience de quitter Varsovie, dont l'aspect m'attristait davantage chaque jour. Je voyais l'horizon se noircir de plus en plus, les nuages désastreux s'amonceler sur ce malheureux pays et une [illegible] se propager rapidement, comme la peste étend ses ravages. Mes plus chères habitudes étaient rompues, sans espoir qu'elles pussent se rétablir ; je ne fréquentais plus personne et vivais retiré au milieu de l'orage, mais non sans en entendre le sombre bruissement. Cette position m'était insupportable et j'employais tous mes efforts pour la faire changer. La caisse de Monseigneur m'était redevable et, dans ma sécurité, je n'avais pris aucune précaution. Toute ma ressource consistait dans la vente de mon mobilier, mais, en y mettant trop de précipitation, on m'eût supposé des besoins sur lesquels auraient spéculé les Juifs, seuls acquéreurs qui se montrassent. Cependant le Dictateur m'ayant prévenu dès le matin qu'il ne se sentait plus le courage de rester inutilement dans son poste, je me déterminai à consommer le sacrifice et vendis à trois quarts de perte ce qu'on voulut bien m'acheter. Peu de jours après, je me rendis de nouveau chez le Dictateur que j'avais prié de m'avertir en cas de sa démission, et ayant exigé ma parole de garder le secret, il me dit que, le surlendemain, il porterait son abdication à la diète ; qu'après cette démarche il ne répondait plus de rien, qu'il me conseillait de partir, et que des ordres étaient déjà donnés pour qu'on me délivrât un passe-port. Je le remerciai, avec un véritable attendrissement, je l'embrassai en lui exprimant combien je plaignais la malheureuse Pologne, et ayant fini mes dispositions, je partis pour Breslau, où depuis longtemps je m'étais décidé à

établir ma retraite. Je ne fus délivré du fardeau qui m'oppressait que lorsque je me vis hors des frontières. Varsovie, dont je m'éloignais, était si changé pour moi! Mes pertes étaient immenses en tout. Les bontés et l'appui de Monseigneur m'étaient enlevés, il ne me restait qu'un faible espoir d'en jouir encore, car, de toutes manières, il me paraissait impossible qu'il revînt en Pologne, et ainsi s'évanouissait l'agrément de l'existence que je tenais de lui, dans laquelle je croyais que s'écoulerait le reste de mes jours.

Mon attachement pour le grand-duc m'inspirait aussi de bien tristes réflexions sur son compte et je ne pouvais me dissimuler combien sa position était fâcheuse. La réputation qu'on lui avait donnée, fausse et injuste, sous beaucoup de rapports, allait lui devenir encore plus défavorable après ces derniers événements. En Russie on lui reprocherait de les avoir causés et de n'avoir su ni les prévenir ni les maîtriser. En Pologne s'élèveraient les mêmes plaintes, et dans les deux pays il serait accusé avec virulence et ne trouverait point de défenseurs. Dans l'étranger, l'opinion, déjà fortement prononcée contre lui, deviendrait encore plus rigoureuse. Enfin je cherchais vainement, dans mon imagination, un endroit où il pût se retirer, à l'abri des poursuites, de la haine et de la médisance.

C'est en proie à ces réflexions et à mes regrets que j'arrivai à Breslau le 18 janvier. J'avais choisi ce point en raison de son peu d'éloignement du théâtre où d'importantes questions allaient se débattre. La saison ne me permettait pas d'aller plus loin et Breslau m'offrait une tranquillité dans laquelle je pouvais attendre et étudier les événements, pour être à même de prendre ensuite une résolution définitive. J'y rencontrai plusieurs réfugiés russes et polonais et entre autres Lubowicki, qui par miracle, s'était échappé de Varsovie et, par un plus

grand encore, se trouvait en train d'être guéri de ses quatorze coups de baïonnette, dont l'un lui avait percé le poumon. Il me raconta ce qui s'était passé au Belvédère jusqu'au moment qu'il était tombé sans connaissance sous les coups redoublés des assassins. Il m'entretint de tout ce qui avait précédé cette horrible scène et me dit que, depuis plusieurs jours, il s'était inutilement efforcé d'ouvrir les yeux de Monseigneur sur les dangers qui l'environnaient. Personne ne pouvait mieux que lui, en qualité de chef de la police, donner au grand-duc des renseignements plus certains sur l'état des choses ; ce prince l'estimait, l'aimait à cause de son activité et de son intelligence et, néanmoins, il ne voulut pas croire à ses avertissements. Questionné par lui, sur l'esprit public, Lubowicki répondit que celui des habitants de la ville et de la population en général n'inspirait aucune crainte et qu'il s'en portait garant, mais que celui de l'armée était loin de se montrer semblable.

A ces mots le grand-duc s'emporta et ne voulut plus rien entendre, car, avec lui, toute discussion, tout approfondissement est impossible et sa véhémence l'empêche de se prêter à aucun développement : c'est ce que j'ai été mille fois à même d'observer. Ainsi Lubowicki, qui connaissait bien son maître, fut réduit au silence et n'osa plus revenir sur ce sujet.

Ce qui m'étonna beaucoup fut d'apprendre que ce pauvre homme, à qui Monseigneur devait évidemment la vie, se trouvait totalement abandonné par lui. Il lui avait écrit plusieurs fois, et alors le cours des postes restait encore libre en tournant le royaume de Pologne ; cependant aucune réponse ne lui était encore parvenue, et resté sans secours, sans consolations, sans un mot de cet intérêt, qui sait tant flatter le dévouement, que les flots de sang qu'il avait perdus avaient si bien prouvé, Lubowicki languissait dans une sorte de misère. Heu-

rousement que l'empereur répara l'oubli inconcevable de son frère, par l'envoi de mille ducats, qui vinrent fort à propos pour le tirer d'embarras, et lui fournirent les moyens de travailler à achever sa guérison.

Cette insensibilité de Monseigneur pour ceux qui avaient mérité de lui ne pouvait guère s'expliquer. J'en avais été douloureusement affecté, avant mon départ de Varsovie, où tous ses gens mouraient de faim, et je voyais dans l'étranger la même indifférence de sa part laisser dans le malheur ses serviteurs les plus fidèles. Quels éléments fournissait-il par une telle conduite à l'animosité de ses détracteurs! Aussi ne parlait-on de lui que dans les termes du mépris et de la haine et il devenait impossible de prendre sa défense.

Je lui avais écrit en arrivant à Breslau, j'en reçus une réponse de quatre pages, écrites entièrement de sa main et dont le but était de faire l'apologie de sa conduite pendant et après la révolution. J'y vis clairement son état de malaise, et la torture que lui faisait éprouver le blâme universel auquel il sentait bien qu'il ne pouvait échapper. Mais cette lettre ne portait plus le caractère de bonté auquel j'étais habitué ; une sécheresse acrimonieuse y remplaçait ce ton d'intérêt et de bienveillance familière dont j'avais été si fier et si touché. Je rejetai les causes de ce changement sur les fâcheuses circonstances qui l'enveloppaient de toutes parts et qui devaient aigrir un caractère, surtout comme le sien.

Je n'avais rien à me reprocher et je ne pus me regarder comme directement l'objet de son mécontentement. Si les bruits d'une guerre dirigée par la Russie, l'Autriche et la Prusse contre la France eussent été aussi vrais que je les savais faux, les troupes russes, qu'on disait être déjà arrivées près des frontières prussiennes, n'auraient eu qu'un pas à faire pour entrer en Pologne, mais elles s'en trouvaient fort éloignées, comme

le prouva le temps que mirent à y arriver les corps des deux généraux Sacken qui étaient les plus rapprochés. Je ne rapporte ceci que pour faire remarquer l'impudeur avec laquelle les journaux débitent les mensonges et la facilité de la sottise à les adopter. Ces corps, que la guerre de Turquie et le choléra morbus avaient extrêmement réduits, se traînèrent difficilement en Lithuanie pour y attendre les autres troupes qui venaient de l'intérieur de l'empire, et qui perdaient un nombre infini de soldats par des marches faites dans une saison aussi destructive. Tout ceci servait merveilleusement les Polonais, dont les ennemis périssaient avant que de pouvoir les atteindre et jalonnaient de leurs cadavres les longs chemins qu'ils avaient à parcourir.

De cette manière, la campagne ne put commencer que fort tard, et lorsque le maréchal Diebitsch voulut l'entamer, le dégel de la Vistule contraria toutes ses opérations. Ses forces n'étaient pas d'ailleurs assez considérables pour frapper un grand coup, comme il le fallait. On avait traité la chose beaucoup trop légèrement, sans donner à la valeur des Polonais l'attention qu'elle méritait, et sans mettre en ligne de compte l'exaltation et le fanatisme qui décuplaient leurs moyens. Ce concours de fautes, en coûtant un monde infini à la Russie, augmenta l'ardeur des rebelles, par les succès qu'ils obtinrent et qui répandirent sur leur cause un intérêt magique dû à leur courage. De là l'engouement européen en leur faveur, sentiment qui ne s'explique que trop par la disposition générale des esprits. Mais les Grecs, déjà oubliés, ne l'avaient-ils pas excité pareillement? Les mouvements militaires et l'invasion du choléra rendirent bientôt les communications impossibles ou du moins très incertaines; je ne reçus plus de nouvelles de Monseigneur, que j'appris vaguement être retiré à Bialystok. Voulait-il prendre part à la lutte? Je pensais qu'il

y serait déplacé et je n'attribuais son séjour dans cette ville qu'à la crainte d'être mal vu à Pétersbourg, et à l'embarras de trouver un asile. J'avais su que, dans la capitale de l'empire, le mécontentement public s'était montré avec une telle violence que son frère avait été obligé de se servir de son autorité pour mettre un frein aux clameurs, qui s'élevaient de tous côtés. Le grand-duc est fort à plaindre et quoiqu'il ne voudrait jamais convenir de ses torts, cependant, lorsque seul avec sa conscience, ses souvenirs, et l'impartialité qui domine toujours, dans ce tribunal secret, il rejette ses regards en arrière, il doit devenir son plus cruel accusateur.

Je passai l'hiver à Breslau et en partis pour me rendre aux eaux de Reinerz, où j'arrivai le 15 juin. Cet endroit, situé dans les montagnes de Silésie, me promettait un air pur et une sorte de sécurité momentanée contre le choléra. Cette affreuse contagion apportée par les Russes se propageait d'une manière effrayante malgré les cordons sanitaires qu'on avait établis : triste suite de la révolution polonaise, qui, aux maux qu'elle assume sur son pays, en a provoqué un autre, pour le faire partager à l'Europe. Le choléra, dans sa marche lente, mais assurée, paraît étendre ses bras pour embrasser tout le continent dans une étreinte mortelle.

Ce sera le complément des fléaux qui s'acharnent visiblement à ravager notre vieux monde qui rabâche la civilisation et radote dans ses idées nouvelles. Ce n'était plus qu'à travers les mensonges et les brouillards des journaux allemands que je parvenais à savoir les événements de la guerre.

Le résumé que j'en retirais ne me montrait que le non-succès des Russes et par cela même équivalait à des revers. J'appris la mort du général maréchal Diebitsch, laquelle, à cause de sa promptitude, donna lieu à mille suppositions. Cet homme était petit, replet, avait le visage

coloré et la tête enfoncée dans les épaules. Cette conformation et la pétulance, pour ne pas dire la violence de son caractère, devaient le menacer d'une attaque d'apoplexie et vraisemblablement il en fut la victime. Ce n'est pas à moi de juger de ses talents militaires qui, par le peu que j'en ai dit, paraissent avoir consisté plutôt dans une détermination hardie et vigoureuse, que dans le calcul des chances et des moyens de se les rendre favorables. Ceci m'a été assuré par plusieurs de ses amis et compagnons d'armes, qui l'ont suivi sur la scène de ses opérations et dans les travaux préparatoires de son cabinet. Tous lui reconnaissaient une grande aptitude à concevoir des plans vastes, et à en poursuivre l'exécution avec une opiniâtreté énergique qui, couronnée du succès, pouvait le conduire aux plus brillants résultats; mais personne n'avait plus besoin de l'appui de la fortune pour détourner les dangers que sa témérité ne lui laissait pas apercevoir. Sa dernière campagne en Turquie paraît en être la preuve.

On sait que la première n'avait pas été heureuse et que bien des revers s'étaient mêlés à des succès trop chèrement achetés. Le général Diebitsch, contenu par la présence de l'empereur et ne pouvant pas se livrer selon son gré à la fougue de son génie aventureux, ne s'était chargé de la continuation de la guerre que dans la certitude où il s'était mis de pouvoir agir seul. Aussi le voit-on, au début de la campagne, s'abandonner à son caractère entreprenant, attaquer l'ennemi sur tous les points, ne compter pour rien ni la peste, ni la difficulté des transports et des approvisionnements et paralyser la défense qu'on pouvait lui opposer par la hardiesse et la rapidité de ses marches. On le voit arriver enfin au pied du Balkan qu'il escalade, qu'il traverse quoique les flancs eussent été jugés de tout temps impénétrables. On le voit se développer dans les plaines d'An-

drinople, et par tant d'impétuosité terrifier le divan.

C'est là qu'entouré d'un prestige de force et de grandeur, il fait trembler Constantinople, fascine les yeux de ses ennemis, daigne accepter des négociations, a l'inconcevable talent de les précipiter, de les dicter, et finit par conclure une paix, qui fait la gloire de la Russie et la porte à l'immortalité.

Et cependant quelle était sa position à Andrinople?

Il se trouvait à une distance immense de la première base de ses opérations, sur laquelle il ne pouvait plus s'appuyer. Les échelons rares et incertains qui le liaient à elle n'offraient que peu de certitude pour l'arrivée des renforts, des munitions, des approvisionnements, en un mot de tout ce qui est nécessaire pour se maintenir où l'on se trouve, ou pour pousser en avant. La peste, des corps nombreux d'ennemis, occupaient les derrières et les flancs de son armée; les Balkans, qu'il avait franchis, devenaient une barrière insurmontable pour sa retraite. Et qu'avait-il à opposer à cette foule de dangers? Au plus dix mille hommes en état de porter les armes. Le fait est certain, et j'étais trop au courant, pour qu'il me soit permis d'en douter.

Mais les Russes avaient de puissants auxiliaires dans l'aveuglement des Turcs, dans leur inexpérience, dans l'ignorance crasse où ils sont des moyens d'attaque et de défense pratiqués par les nations civilisées. Avec des ennemis plus clairvoyants; mieux instruits de ce qui se passait, moins écrasés par la stupeur et par le dogme du fatalisme, le général Diebitsch, cerné de toutes parts, eût été anéanti sans ressources. Ses lauriers devenaient des cyprès et son titre de grand homme de guerre aurait été remplacé par celui de téméraire partisan. Tant il est vrai que la fortune fonde les réputations.

Le général Diebitsch, opposé aux Polonais, se montra

sous un jour tout à fait différent. D'abord il avait en tête des adversaires d'une bravoure autrement redoutable que celle des Turcs. Disciplinés, connaissant l'art de la guerre, entreprenants comme lui, exaltés par un sentiment qu'ils appelaient du nom de patriotisme, les Polonais étaient d'autres hommes que les stupides Ottomans. Ensuite, on doit le dire, la saison, qui amena des circonstances destructives de ses projets et le manque de forces assez considérables empêchèrent le général Diebitsch de porter des coups décisifs, et si son successeur, quel qu'il soit, n'a pas de plus puissants moyens, il est à croire que la lutte en se prolongeant, couvrira de sang la malheureuse Pologne.

Mais un coup plus imprévu devait me frapper : j'appris la mort du grand-duc, qui ne pouvait être nullement attendue, et qu'aucun antécédent n'avait annoncée. Rapide comme l'éclair, écrasante comme la foudre, cette affreuse nouvelle vint me frapper ainsi qu'une étincelle électrique, qui cause momentanément le bouleversement des facultés. Mes calculs, encore moins mon cœur, ne me permettaient pas d'y croire, et il n'y eut que la confirmation désespérante qui me laissa sans doute et sans consolations. Voici les détails que j'ai recueillis sur ce fatal événement.

Monseigneur, refoulé par les événements de la guerre, s'était retiré jusqu'à Witepsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom ; là, entouré de sa petite suite, il devait passer de bien tristes moments ; mais, d'après son habitude en pareil cas, il affectait beaucoup de gaieté, et sa santé était excellente comme de coutume. L'état sanitaire de tous ceux qui l'environnaient n'offrait aucun symptôme de la maladie, et son régime de vie, d'une sobriété et d'une régularité peu communes, semblait le mettre plus que tout autre à l'abri du fléau. Il passa la soirée du jour qui précéda sa mort sur la terrasse du palais du gouverne-

ment qu'il occupait, y prit le thé, rit et plaisanta avec ses affidés, comme il aimait à le faire, et se retira ensuite avec la princesse.

Après avoir travaillé à sa correspondance, car c'était le moment qu'il y avait destiné de tout temps, il se mit au lit sans éprouver aucune altération ; mais peu après il éprouva un grand malaise, accompagné de fortes douleurs d'entrailles et appela son valet de chambre de service. Celui-ci accourut et donna à son maître quelques médicaments, qu'il lui désigna lui-même, car le grand duc avait toujours une petite pharmacie avec lui, et aimait fort à se droguer, sans consulter personne. Le mal continuant à empirer, toute la maison fut bientôt debout, la princesse se précipita dans l'appartement de son mari et un médecin allemand attaché au grand-duc, le seul qui fût alors auprès de lui, arriva sur-le-champ. Malgré tout ce qu'il put pratiquer, les accidents redoublèrent d'intensité, les douleurs devinrent atroces et le prince succomba en moins de dix heures.

Ainsi périt le grand-duc Constantin, quoique encore à la fleur de son âge, d'une constitution athlétique, qu'aucun excès n'avait altérée et auquel la régularité de ses mœurs et de son genre de vie semblait assurer une longue existence.

Une mort aussi fulminante, aussi soudaine, devait donner lieu à bien des conjectures et mille bruits circulent déjà. Quel est le personnage élevé qui peut, dans l'opinion publique, périr par les mains de la nature, surtout dans les circonstances où nous sommes placés? Plus il a fixé les regards par son importance et plus les suppositions de l'ignorance et de la méchanceté trouvent de crédit. Sans pouvoir rien préciser sur un événement dont j'étais si éloigné, cependant je parlerai selon ma conscience et d'après la connaissance de bien des

choses dans lesquelles de si longs et intimes rapports m'avaient initié.

Le grand-duc n'avait jamais été un personnage que la politique eût à redouter. Dévoué à sa patrie, dont il ne rêvait que la gloire et le bonheur, soumis, comme le plus fidèle sujet, au souverain qu'il s'était imposé, chérissant ses frères, il avait montré depuis longtemps qu'il était mort à toutes les ambitions capables de donner de l'ombrage. Supposé que son abdication eût été forcée, ne fut-il pas à même de l'annuler lorsque la mort d'Alexandre mit toute la Russie, et son frère même, à ses genoux, alors, qu'appelé par les vœux de la nation et de l'armée, il pouvait si aisément reprendre le rang suprême? J'ai dit sa conduite et certes elle était le garant de sa loyauté et de sa profession de foi. La nature d'ailleurs ne lui avait pas départi un génie, à vastes conceptions, à brûlantes chimères. Il aimait fort le pouvoir, il est vrai, mais il sentait qu'un pouvoir trop étendu l'eût écrasé et il s'était contenté de l'exercer sur le petit théâtre qu'on lui avait abandonné; la révolution polonaise l'en avait banni sans retour, et le plaçait dans une embarrassante nullité. Mais, était-ce une raison pour se porter à un crime inutile, horrible sous tous les rapports, et sans aucun fruit pour ceux qui l'auraient fait commettre? Parlons sans détours. La vertu et la probité sévère de l'empereur Nicolas, en mettant à part sa reconnaissance et son attachement pour son frère, suffisent seuls pour l'élever bien au-dessus du soupçon, et ceux qui connaissent son beau caractère doivent frémir d'indignation en écoutant les lâches et dégoûtantes suppositions de la calomnie. Si le crime a été effectivement commis, on ne peut le rejeter que sur quelque ennemi obscur ou sur quelque fanatique aveugle.

Placé dans une condition ordinaire, les contrastes qu'offrait le caractère du grand-duc Constantin eussent

déjà étonné ses entours et appelé la surprise que tant d'oppositions devaient produire. A plus forte raison la singularité de ce caractère incompréhensible, qui avait tant d'influence sur le caractère de ce prince, devait-elle, dans la position élevée où le sort l'avait placé, fixer les regards nombreux attachés sur lui? Violent et doux, despote et craintif, avare et généreux, colère et patient, sévère et faible, dur et sensible, imposant jusqu'à la terreur, et de la plus séduisante amabilité, il réunissait une foule d'êtres divergents dans le sien.

Ce qui restait chez lui de constant et d'immuable, c'étaient la loyauté, la franchise, la plus délicate probité et l'amour de la vérité et de la justice. Mais ces précieuses qualités pouvaient-elles avoir leur précieux et libre exercice, au milieu des contrariétés morales qui les combattaient et paraissaient souvent les détruire? Non hélas! et voilà pourquoi ce malheureux prince fut l'objet de tant d'atroces calomnies et de tant de contes absurdes. Les personnes qui vivaient avec lui, dans son intérieur, auxquelles il daignait, dans sa confiance, communiquer ses sentiments, et devant lesquelles il dépouillait le prince pour laisser agir et parler le particulier qui aimait à se retrouver libre et à jouir d'une délassante intimité, sont les seules qui, l'ayant vu dans toutes les circonstances et à toutes les heures, peuvent le juger impartialement.

Ses vertus et ses excellentes qualités appartiennent à son fond, à son essence; ce qui ne les annulait que trop souvent était l'ouvrage d'autrui.

Il avait été mal élevé, ainsi que je l'ai dit, et son tempérament ardent et fougueux, que de bons principes n'avaient pas enchaîné de bonne heure, que la hauteur de son rang favorisait, ne l'entraîna que trop loin dans sa première jeunesse. Entouré de gens corrompus, de dangereux complaisants, il en contracta dès lors de la

préférence pour la classe non estimable de la société, goût qu'il conserva toujours : de là son aversion pour ce qui le contrariait, son entêtement qui n'admettait aucune discussion, et sa confiance placée dans des flatteurs à nullité complète ou d'égoïsme perfide.

Il manquait de véritables amis, à qui un attachement éclairé eût donné assez de fermeté pour oser se montrer, quand la raison l'exigeait, d'un avis différent du sien, et acquérir ainsi peu à peu sur lui un ascendant salutaire. Mais il était bien plus avantageux de bâtir sa fortune sur de lâches concessions ou sur des intrigues dont on le rendait la dupe, et c'était le calcul de ceux qui l'environnaient.

Cependant l'âge, l'expérience, qui marche à sa suite, et la réflexion, qui, plus ou moins puissante, corrige ou modifie, avaient apporté de grands changements dans le caractère du grand-duc et ceux qui l'avaient connu dans sa jeunesse en étaient frappés. Madame Friederichs, sa maîtresse, vive jusqu'à l'emportement, mais qui possédait un bon cœur, y contribua d'abord. Sa pétulance, qu'aucune digue ne retenait, et qui l'entraîna à heurter de front son auguste amant au point de susciter les scènes les plus orageuses, lui avait fait conquérir une sorte d'autorité sur lui dont elle se servait pour amortir sa violence naturelle.

Sa seconde femme ensuite, établissant un empire plus doux, fondé sur la raison et la tendresse qu'il avait pour elle, employait la patience et la persuasion pour calmer son effervescence. Ces moyens avaient produit de grands effets qu'on remarquait surtout dans les choses étrangères à l'amour du pouvoir et à son exercice.

Mais là les bonnes intentions ne suffisaient pas au public pour excuser des intentions qui ne s'accordaient pas avec elles. Si ce prince, malheureusement pour lui, ne se fût pas obstiné à rester dans un parti qui ne lui

convenait pas, surtout après son abdication, il eût été l'homme par excellence. Aussi la princesse me disait-elle souvent : « Ce ne sera qu'après sa mort qu'on saura ce que valait notre bon grand-duc. »

Non : ce n'est point, en me servant d'une phrase devenue bien triviale que je veux répandre quelques fleurs sur son tombeau. Je l'arrose de mes larmes sincères ce tombeau qui renferme un bienfaiteur, et sans la distance du rang, je dirais même un ami. Je voudrais seulement y graver l'énumération de ses vertus, des dons de cœur, qu'il tenait de la nature, de ses actes de bonté et de bienfaisance, faire rendre à sa mémoire la justice qu'elle mérite, et la venger des attaques de l'esprit de parti et de la calomnie. L'attachement et la reconnaissance ne me font point trahir la vérité, la flatterie est nulle auprès des morts ; et, dans le tableau fidèle que j'esquisse du caractère de ce prince, j'expose avec franchise ses qualités ainsi que ses défauts, dans la conviction où je suis que la balance doit pencher en sa faveur.

Combien de fois l'ai-je vu, après des accès d'emportement dont il avait bientôt reconnu l'inconvenance, adresser à ceux qu'il en croyait blessés des excuses auxquelles se seraient refusés bien des particuliers !

Combien de fois l'ai-je vu, tourmenté par des injustices commises involontairement et par trop de précipitation, en faire le noble aveu, se hâter de les réparer, et chercher à en prouver l'oubli par les plus généreux dédommagements ! ! Combien de secours prodigués à l'indigence surtout aux pauvres officiers qui ne se trouvaient pas en état de s'équiper, ce qu'il faisait alors lui-même, ou qui ne pouvaient pas remplacer la perte d'un cheval, ou subvenir à quelque accident ! ! Combien de fonds donnés de la main à la main à beaucoup d'entre eux pour besoins de santé, en les envoyant soit aux eaux, soit dans des climats jugés nécessaires pour leur rétablisse-

ment ! Combien de visites consolantes faites aux malades sans distinction, ni de grades, ni de rang, avantages qui n'obtenaient aucune préférence devant sa bonté paternelle ! Les hôpitaux étaient continuellement le but de ses courses, et ses domestiques mêmes voyaient leur maître chéri auprès de leur lit de douleur. Tous les infortunés enfin qui lui présentaient des demandes légitimes étaient assurés de trouver ouverte sa main compatissante, et ses nombreux bienfaits, répandus en silence, attestaient son humanité.

C'était pour satisfaire à tant d'honorables dépenses que le grand-duc, qui n'avait à peu près qu'un million quatre cent mille francs de revenus, avait renoncé à tout luxe et à toute représentation. Pendant treize ans que je lui ai été attaché, je ne lui ai pas vu une seule fois donner un dîner d'apparat, ni un bal, ni une soirée. Sa table, composée de cinq à six personnes habituellement, était servie avec une frugalité, qui approchait de la mesquinerie. La nuit de Pâques seulement, et deux autres jours dans l'année où il donnait à déjeuner à des régiments de la Garde, étaient les uniques occasions qui le forçaient de rompre son genre de vie accoutumé ; encore, dans ces nombreuses réunions, pour éviter la longueur du repas et les abus qui pouvaient en naître, tous les convives mangeaient debout, à différentes tables, et ces festins ressemblaient plutôt à un réfectoire de moines qu'à un rasssemblement de militaires. Ses appartements particuliers étaient meublés avec la plus grande simplicité, et paraissaient la demeure d'un bourgeois aisé, plutôt que celle d'un prince qui avait refusé l'empire. C'était là que, couvert d'un vieil habit uniforme ou le plus souvent d'un surtout rapiécté, habitait le grand-duc Constantin, dédaignant la grandeur et soulageant l'infortune.

Non, il est impossible de croire que celui qui depuis

longtemps s'était montré le meilleur, le plus délicat, le plus sensible des époux et le plus tendre des pères, que l'ami des malheureux enfin, pût être cruel, sanguinaire, atroce, ainsi qu'on s'est efforcé de le dépeindre. Il est impossible, dis je, que l'homme qui a pour principes les vertus sociales les plus essentielles descende dans l'arène du sang et du crime. Le bon sens suffit ici pour repousser d'aussi monstrueuses suppositions, et en montrer l'invraisemblance.

Le grand-duc Constantin était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, parfaitement bien fait ; ses formes athlétiques dénotaient sa constitution vigoureuse et son tempérament de fer. Son teint, lorsqu'il n'était pas hâlé par les exercices et les voyages, avait une singulière fraîcheur. Sa bouche renfermait les plus belles dents que l'on pût voir, mais son nez tout à fait écrasé, qui offrait des narines où l'œil plongeait jusqu'au fond, et deux énormes sourcils blancs, que l'on pouvait comparer à des brosses, donnaient à sa physionomie une expression sauvage et même féroce, quand il se livrait à l'emportement. Cependant, par une suite des étonnants contrastes qui composaient son individu, cette même figure devenait douce, aimable, caressante, lorsque ce prince était calme et livré à ses sentiments naturels de bonté et d'engouement. C'était le passage d'un horizon noir, chargé des vapeurs de l'ouragan et de la foudre, à un ciel serein et brillant d'azur. Tel fut le grand-duc Constantin.

Lorsque je n'eus plus de doute sur le tragique événement, je m'empressai d'écrire à l'empereur auquel, comme on l'a vu, je n'étais pas étranger depuis longtemps, pour me recommander à sa justice et à ses bontés. J'écrivis enfin à plusieurs personnes sur qui je croyais devoir compter, notamment au comte Kourouta et à Paul, et me décidai à y attendre les réponses à Reinerz. Je sus bientôt que le corps serait transporté à Pé-

tersbourg pour être déposé dans le caveau impérial ; que la princesse, malgré son état de maladie, de faiblesse et d'épuisement, voulait l'accompagner, que l'empereur avait envoyé le général Opotchinin au devant du convoi et qu'il serait suivi de toutes les personnes de la maison du défunt qui se trouvaient auprès de lui.

Ces arrangements devaient nécessairement retarder les réponses que j'attendais et qui, de jour en jour, me devenaient plus essentielles. Je m'obstinai néanmoins à rester à Reinerz jusqu'au moment où l'approche du choléra me força à un retour sur Prague où mes lettres devaient m'être envoyées.

Là, même attente et même déception. Enfin, voyant mes ressources presque épuisées, désirant mettre une plus grande distance entre moi et le théâtre de mon infortune, et sentant la nécessité d'un séjour plus fixe, où je pusse recevoir le résultat des nouvelles démarches que je me proposais de tenter, je me rendis à Manheim.

Par un hasard tout à fait singulier, j'y arrivai quarante et un ans, jour pour jour, après que la première révolution française m'y avait fait chercher un asile. Etrange rapprochement dans les causes qui, l'une et l'autre fois, me conduisirent dans cette ville ! Anciennement victime de l'honneur, ce noble mobile qui, se combinant avec les forces de la jeunesse, me faisait affronter courageusement des malheurs qu'il m'était déjà facile de prévoir, mais actuellement, vieux et faible, privé de tout sentiment énergique, dont la chaleur soutient, je me retrouve dans le même lieu, comme un débris inutile, gisant sur le rivage, où la tempête l'a jeté.

Je m'empressai d'écrire de nouveau à l'empereur et à d'autres personnes que j'avais pensé être de mes amis. Les jours se succédèrent et leur triste marche, que je supportais avec une impatience si pénible, ne m'apporta rien, absolument rien. Je n'ignorais pas la lenteur et les

difficultés que l'on oppose à la demande d'une certaine espèce; mais cependant il me paraissait que je pouvais prétendre à quelque exception d'après la manière dont j'avais été près de Monseigneur, les services que je m'étais efforcé de lui rendre, sa généreuse reconnaissance, en un mot d'après tous mes antécédents.

De plus, il m'était dû des arriérés par sa caisse. Comment concilier tout cela avec l'abandon absolu auquel on me condamnait? Qu'aurait-on pu faire de plus en cas que j'eusse été coupable de quelque action blâmable? Mais ma conscience ne me reprochait rien, et je jouissais de ce bien consolant, le seul que, dans ma vie, j'eusse conservé dans son intégralité. Et pourquoi ensuite ce silence général, gardé par ceux à qui je ne demandais que des nouvelles sur leur sort, auquel de longues liaisons m'avaient attaché? Mes lettres étaient-elles perdues ou interceptées? C'est ainsi que j'errais dans un vague de suppositions, sans pouvoir me fixer sur aucune.

C'est pendant mon séjour à Manheim que j'appris l'horrible massacre des prisonniers dont la révolution polonaise avait encombré le palais impérial. J'y perdis plusieurs amis intimes, qui tombèrent sous les poignards de la canaille révolutionnaire, atroce réunion de tout ce qu'un peuple a de plus vil et de plus hébété, qui se montre la même partout, qui frappe en aveugle dans sa soif de sang et de pillage, qui hurle la liberté en exerçant son despotisme de destruction et qui cependant est moins criminelle, moins haïssable que ceux qui en font leur instrument et leur jouet.

Après deux mois environ d'un inutile séjour à Manheim, cherchant en vain à débrouiller la fatale énigme de mon sort, je ne voulus pas retarder plus longtemps ma rentrée en France, où du moins j'avais encore, pour suffire à une chétive existence, quelques débris de mon ancienne fortune. J'arrivai à Paris le cœur brisé, le cou-

rage devant, dans l'état d'un infirme qui, après avoir fait des rêves d'aisance et de bonheur, se réveille dans sa misère. J'étais accablé par le poids de mon inexplicable disgrâce, non pas tant à cause des avantages qu'elle m'enlevait, que par la crainte qu'elle ne fût la suite de quelques calomnies, de quelques intrigues qui pouvaient attaquer mon honneur. Cependant je ne me connaissais point d'ennemis, je n'avais rien fait pour m'en susciter, et si quelquefois je m'étais permis de parler sur le compte de quelqu'un à Monseigneur, ce n'avait jamais été qu'en sa faveur. Le mal que j'aurais eu à en dire m'aurait fermé la bouche, et d'ailleurs j'eusse évité une conversation où je n'aurais pas pu dissimuler une opinion désavantageuse sur celui qui en serait devenu le sujet; quant à des envieux, espèce nombreuse dans la société, pour qui les joies des autres sont des douleurs, je devais en avoir. Les bontés et la confiance dont le grand-duc daignait m'honorer, sa générosité envers moi, étaient des raisons suffisantes pour m'en attirer. Cependant j'étais loin de m'enorgueillir de la position flatteuse dont je jouissais; fixé dans le cercle étroit que je m'étais tracé, mais que peut-être il m'eût été facile d'agrandir, je restais étranger à toutes les demandes, à toutes les intrigues, et mon peu d'ambition d'un côté, une discrétion prudente de l'autre, m'empêchaient de chercher à me mêler dans des choses qui ne se rattachaient point à mon emploi.

Je connaissais néanmoins le penchant de Monseigneur pour les confidences et le besoin qu'il avait de quelqu'un pour les écouter et pour lui donner des avis, bien entendu en se rangeant toujours à son opinion. Avec un peu d'adresse, de complaisance et d'habileté, il était facile de tirer parti du rôle qu'on se serait imposé et de pénétrer fort avant dans ses bonnes grâces.

Je me trouvais tout porté pour m'emparer d'un tel

rôle, mais je n'avais répondu à beaucoup d'avances qu'avec une réserve qui avait arrêté le grand-duc, car je ne lui ai jamais énoncé ma manière de voir, sur des choses graves qui le concernaient, que d'après un ordre positif de sa part. Le prince était rarement content de moi dans ces sortes d'occasions, mais il ne m'en témoignait aucune humeur, et si je perdais d'un côté, de l'autre je gagnais dans son estime. C'est par cette conduite, par mon exactitude à remplir mes devoirs et par l'isolement que je m'étais prescrit de tout ce qui n'y avait pas rapport, que je me suis mis à couvert, pendant treize ans, des bourrasques, des propos durs et des scènes humiliantes dont j'ai vu tant de personnes être l'objet. Je crois que bien peu de ceux qui ont eu des relations journalières avec le grand-duc peuvent en dire autant.

Quoique tout espoir fût à peu près évanoui, je voulus encore essayer quelques tentatives, et j'écrivis au grand-duc Michel, que ses fréquents voyages à Varsovie m'avaient mis dans le cas de connaître particulièrement et qui s'était toujours montré aimable pour moi. Dans la lettre que je prenais la liberté de lui écrire, une pour l'empereur s'y trouvait insérée, et je suppliais le grand-duc de daigner la remettre à son frère. Mais le silence auquel j'étais habitué fut tout ce que j'obtins.

Peu de temps après cette démarche, je reçus enfin des éclaircissements, qui portèrent un grand jour sur mon affaire. Un de mes amis, plus à même que personne, par sa position et par ses relations, d'être au fait de tout ce qui se passait, ami qui était aussi surpris que moi de l'injustice dont je me voyais la victime, et avec lequel j'étais en correspondance suivie, m'écrivit qu'il avait découvert la cause de la rigueur exercée contre moi. Voici le fait.

Aussitôt qu'échappé de Varsovie je fus arrivé à Breslau, je m'empressai de donner de mes nouvelles au pa-

[illegible] ... bien les mil-[illegible].

[illegible] parmi les critiques sur la [illegible] et sur ceux qui l'entouraient : je n'avais pas omis l'[illegible] négligence du général K[illegible], l'oubli des papiers les plus importants et des effets précieux qui, pendant trois jours qu'il était resté maître du Belvédère, eussent pu être si facilement soustraits, et j'avais plaisanté sur la précaution, prise par lui, de mettre ses chers fromages en sûreté. Je me livrais à des réflexions que tout le monde avait faites et qui devaient être celles de l'empereur même, non seulement sur l'état général des choses, mais aussi sur les suites funestes qu'il présageait. Je me trouvais en pays neutre, je croyais pouvoir écrire en liberté, je devais ne craindre aucun soupçon de libéralisme, ma lettre n'était pas signée, enfin j'étais dans la plus profonde tranquillité et sur ce qu'elle contenait et sur sa destination.

Cependant cette lettre fut ouverte par la main coupable de je ne sais qui, et sûrement par l'influence de quelqu'un d'atroce. Mon écriture, qui cependant n'était connue que de bien peu de personnes à Breslau, m'en fit reconnaître pour l'auteur. On fit une copie de cette

lettre, qu'on envoya à Pétersbourg, et de ce dernier endroit au grand-duc, alors à Bialystok. Je vais transcrire mot à mot ce que me mandait l'ami officieux et dévoué dont j'ai parlé plus haut.

Varsovie, le 17 novembre 1831.

« J'ai reçu votre lettre, Monsieur le comte, avec un vif plaisir et je me hâte de vous communiquer les informations que vous me demandez; j'en aurais prévenu la demande si je n'avais été persuadé que vous connaissiez le motif de l'espèce de disgrâce dont vous éprouvez les effets. Je ne supposais pas que votre ancien élève et vos amis de Russie eussent cessé de vous écrire; ils pouvaient vous instruire, mieux que moi, mais voici ce que m'ont appris plusieurs rapports uniformes, que je crois dignes de foi.

« Peu après votre arrivée à Breslau, vous avez écrit à votre parent en France une lettre qui contenait des détails et des réflexions sur l'insurrection polonaise. Au lieu d'aller à Dreux, cette lettre est allée à Pétersbourg; peut-être n'est-ce qu'une copie qui a fait ce long voyage. Quoi qu'il en soit, la pièce a été envoyée au grand-duc qui s'est d'abord irrité de vos critiques.

« Plus tard, cependant, il avait, m'assure-t on, compris l'innocence d'une opinion émise dans une correspondance intime, qui n'était pas destinée à voir le jour, et il était même revenu à ses sentiments d'amitié et de bienveillance pour vous. Il y a tout lieu de croire qu'il vous en aurait donné de nouvelles preuves, s'il n'avait été surpris par une mort presque subite. Par malheur, le comte Kourouta, dont il était peut-être fait mention dans la malencontreuse lettre, vous avait gardé plus de rancune, et tout le monde s'accorde à dire que c'est lui qui, de sa propre autorité, vous a rayé de la liste des pensionnaires de S. A. I. Je crois savoir de même qu'il n'est plus

de vos amis. Cet exposé succinct vous permettra, Monsieur le comte, de juger de ce qu'il convient de faire, soit pour donner les explications nécessaires, soit pour obtenir la réalisation de la parole qui vous a été donnée.

« Vos droits à une pension sont incontestables, et ce serait pousser le désintéressement trop loin que de renoncer à les faire valoir. Il s'agit d'ailleurs, ici, de plus qu'une question d'argent. Si vous me permettez d'exprimer une opinion, j'oserai vous conseiller d'écrire à l'empereur et au grand-duc Michel. Ce dernier prince est sur le point de nous quitter; il part dimanche pour Riga, où va être établi momentanément le quartier général de la Garde impériale, qui doit prendre ses quartiers d'hiver en Courlande et en Livonie. Pendant le séjour qu'il vient de faire ici, il a gagné beaucoup de cœurs. Il s'est montré constamment affable, indulgent, bon et bienfaisant, etc... »

Cette lettre fut un trait de lumière qui me dévoila tout ce qu'il m'avait été impossible de supposer auparavant. Je reconnus la cause de la froideur acerbe avec laquelle le grand-duc m'avait répondu à Breslau; je calculai que ma lettre à mon parent, dont la réponse m'était parvenue dans le délai ordinaire, n'avait pas eu le temps d'aller à Pétersbourg et à Bialystok, et que, par conséquent, la copie seule en avait été envoyée.

Alors je pensai que la méchanceté inconcevable, qui avait provoqué l'ouverture de ma lettre, devait l'avoir aussi altérée, falsifiée, augmentée de phrases insultantes et peut-être même expliquant des sentiments coupables, bien éloignés des miens. Car lorsqu'on veut dénoncer quelqu'un pour un écrit, c'est l'original qu'il faut produire, et non une copie qui raisonnablement ne peut obtenir créance. Il fallait donc que, dans cette œuvre infernale, on eût employé une telle rédaction, pour que j'aie été l'objet d'un aussi dur abandon, d'une insouciance aussi

dédaigneuse. Ma lettre, telle que je l'avais écrite, pouvait fâcher le grand-duc, mais non pas faire, après sa mort surtout, peser sur moi la réprobation et le déni de justice.

Déchiré par la calomnie dont je ne pouvais repousser les attaques puisque je les ignorais, il ne devenait plus étonnant que toutes mes lettres fussent restées sans réponse. Je m'empressai donc de suivre le conseil de l'ami éclairé qui m'avait ouvert les yeux, et j'écrivis de nouveau, bien moins alors dans des vues d'intérêt que pour me justifier sur tous les points où l'on avait sûrement essayé de me rendre coupable ; mais je ne fus pas plus heureux que par le passé, et jusqu'à présent ce n'est que le même silence qui a répondu à mes nombreuses démarches.

Cependant il est d'usage, même envers ceux de la classe la plus ordinaire de la société, de donner un résultat à leurs demandes, soit justes, soit ridicules. Si elles ne sont pas admises, un rejet plus ou moins dur leur parvient toujours, ou une dénégation de services leur est signifiée par ceux à qui ils se sont adressés. Les distinctions dont le grand-duc m'avait honoré, l'existence dont je jouissais auprès de lui, mes relations avec les personnes qui l'entouraient, mon rang personnel, semblaient me donner quelques droits à être traité différemment. Que pouvais-je penser, moi innocent, et qui ne pouvais être accusé que d'avoir jugé les choses comme tous les gens impartiaux et sensés ? Je dus me dire alors que toutes mes lettres avaient été détournées par une main implacable et ennemie, et que celui qui m'avait rayé, *de sa propre autorité*, de la liste des serviteurs du grand-duc, était capable d'avoir commis cette œuvre charitable, ou au moins de m'avoir représenté sous des couleurs propres à me séparer de tout le monde. Bien qu'il ait perdu la faculté de faire du mal en

grand, il a néanmoins conservé celle de l'exercer en petit. Sans être méchant, ainsi que je crois l'avoir dit quelque part, son caractère vindicatif et son affreux égoïsme peuvent le rendre tel quelquefois. Au reste je lui pardonne et son silence et tout ce qu'il a fait pour me nuire. Qu'enveloppé de tous les cordons de l'Europe, qu'il ne doit qu'aux bontés de son maître, il se pavane sous cette noble draperie, ou plutôt que, d'après sa conduite si fatale à son prince et aux intérêts publics, il aille comme le rat de la fable se cacher au fond d'un fromage. Mais non : un autre asile lui était destiné. Je viens d'apprendre que le tombeau s'est ouvert pour lui, et qu'il est rentré dans une obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir.

Je l'avoue : ce qui m'a le plus blessé au cœur, c'est l'indifférence de celui à qui j'ai prodigué, durant tant d'années, mes soins, mes veilles, et une tendresse vraiment paternelle. Il semblait en être touché ; il paraissait m'aimer ; et moi je ne mettais pas en doute de trouver en lui un remplaçant à la perte que j'avais faite, ou au moins, si j'en avais besoin, un avocat pour faire valoir ma cause. Loin de là, il s'est placé dans les rangs de ceux qui m'ont abandonné ; je suis mort dans son souvenir que la reconnaissance n'a jamais réveillé, que l'inquiétude de mon sort n'a jamais dirigé sur moi. Tant d'ingratitude, tant d'insensibilité, l'absence de ces nobles sentiments dont la chaleur et l'expression dénotent les belles âmes, me font trembler pour son avenir.

Puisse-t-il, pour ne pas combler tous ses torts, ne point attirer sur moi le doute d'avoir peu mérité la confiance du grand-duc, ses bontés et les récompenses qu'il m'avait assurées!

Non : il n'est pas à imaginer que dans sa noble justice, l'empereur ait voulu me plonger dans l'infortune. Placé au faîte des grandeurs, éclatant de gloire et de

puissance, et sur ce trône immense où la main de Dieu l'a fait asseoir, son cœur sent que si le coupable même a droit à sa clémence, l'innocent plus encore doit espérer en sa bonté.

Mais, hélas! combien de satellites occupent les avenues de ce trône pour en écarter la vérité qu'ils craignent, pour intercepter les réclamations que leur méchanceté et leur jalousie redoutent ! Il en est des souverains comme de la religion. A la fille du ciel on impute les crimes de ses ministres, à l'oint du Seigneur on impute les injustices de ceux qui trahissent sa confiance. Mais l'homme éclairé n'en reste pas moins ferme dans son culte à la divinité, et dans son respect pour celui qui la remplace sur la terre.

Si du haut des grandes considérations qui l'occupent, l'empereur eût laissé tomber sur moi un seul regard, les lâches intrigues dirigées contre moi se seraient promptement éclaircies. La copie d'une lettre écrite à un ami intime, dont le contenu ne pouvait déplaire à l'autorité, cette copie, dis-je, évidemment l'ouvrage de la méchanceté, eût perdu pour cela même tout caractère de véracité. Mais, quand bien même il en fût résulté de fâcheuses impressions, pouvaient-elles exercer un effet rétroactif sur des services rendus durant tant d'années, déjà terminés à la satisfaction de celui à qui je m'étais dévoué et qui pour récompense m'avait rappelé auprès de lui pour m'y assurer l'existence que sa générosité croyait me devoir? Ces impressions pouvaient-elles être assez fortes pour m'abandonner, après ma fuite de Varsovie, dans un pays étranger, exposé à tous les besoins, dénué de ressources, n'ayant pas même celle que l'âge me déniait, de retourner, un bâton à la main, chercher dans une patrie éloignée la subsistance qu'on me refusait? Par quelle persécution m'a-t-on fait attendre pendant deux ans quelques misérables fonds qui m'étaient

Ce sont ces considérations qui me décident à publier ce que je n'avais écrit que pour moi, ce que j'avais réservé comme souvenirs pour l'époque où la mémoire, devenue débile comme le reste de l'organisation, a besoin de guides et de points de raccord ; pour cette époque enfin où l'homme, ne pouvant plus vivre en avant, cherche à revivre dans le passé. Mais ces souvenirs informes, destinés aux loisirs d'un vieillard, ont maintenant un but de plus : peut-être que, malgré leur peu d'importance, ils tomberont dans la main de quelques

lecteurs qu'ils désabuseront des préventions qu'ils avaient pu concevoir sur mon compte, et c'est là mon principal dessein.

Peut-être, d'un autre côté, répandront-ils quelque jour sur des événements peu connus, ou altérés. Peut-être encore feront-ils revenir de bien des erreurs, en donnant à connaître la vérité dont je ne me suis jamais écarté. C'est au moins un mérite qui sera facilement saisi par les lecteurs éclairés, par les esprits exercés, à qui la vérité se révèle bientôt par le caractère inimitable qu'elle porte avec elle, et à qui elle doit toujours un certain intérêt qu'elle appelle même sur des choses de peu de valeur. Enfin, dans cet écrit, j'ai rendu scrupuleusement justice à tout le monde, et peut-être l'obtiendrai-je à mon tour.

FIN